

Université de Montréal

Impact de l'art de la guerre napoléonien
dans la seconde moitié du XIX^e siècle

par

Eugène Chalvardjian

Département d'histoire

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences

en vue de l'obtention du grade de

Doctorat en histoire

Septembre 2012

© Eugène Chalvardjian 2012

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée

Impact de l'art de la guerre napoléonien
dans la seconde moitié du XIX^e siècle

présentée par:

Eugène Chalvardjian

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes:

Paul Létourneau
président-rapporteur

Samir Saul
directeur de recherche

Benoît Lemay
membre du jury

Roch Legault
examineur externe

Manuel Meune
représentant du doyen

RÉSUMÉ

Le 18 juin 1815, Napoléon fut renversé à Waterloo, mais son art de la guerre survécut. Il s'agit de cet art militaire qu'il avait révolutionné et dont d'autres firent de nombreuses applications longtemps après sa disparition. S'inspirant des méthodes des théoriciens du XVIII^e siècle, il avait privilégié la stratégie d'anéantissement dans la conduite d'opérations militaires et se classait ainsi dans la catégorie des stratèges recherchant avant tout la bataille décisive en vue de détruire les forces ennemies.

À la lumière des tactiques et stratégies que Bonaparte utilisa dans ses plus célèbres campagnes, cette thèse tentera de dégager les méthodes napoléoniennes qui furent le plus souvent utilisées au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Les conflits étudiés durant cette période seront la guerre de Crimée (1853 - 1856), la campagne d'Italie (1859), la guerre de Sécession américaine (1861 - 1865), la guerre austro-prussienne (1866) et la guerre franco-prussienne (1870 - 1871). Cette recherche tiendra compte non seulement de l'influence des progrès de l'armement et des moyens de transport et de communication sur l'art de la guerre en général, mais aussi du contexte économique, financier, politique et militaire des États belligérants de cette époque. Parmi les nombreux exégètes de Bonaparte du XIX^e siècle, deux théoriciens militaires en particulier, Clausewitz et Jomini, se distinguèrent dans l'interprétation savante de la guerre napoléonienne.

Tout en analysant l'impact des méthodes de l'Empereur dans les guerres sélectionnées, nous allons déterminer dans quelle mesure la vision jominienne des campagnes de Bonaparte divergeait de celle de Clausewitz en ce qui concerne les conflits traités. Nous aborderons ensuite l'influence napoléonienne sur l'administration, l'organisation et les marches des armées impliquées dans les guerres en question et nous porterons une attention particulière à l'impact du système militaire de Bonaparte sur certains aspects du déroulement même des combats. Nous terminerons cette étude par un bref aperçu sur les enseignements que les militaires au XIX^e siècle purent dégager des campagnes napoléoniennes pour la conduite des guerres de l'avenir.

Mots clés : Napoléon 1er, Austerlitz, Iéna, stratégie d'anéantissement, tactiques offensives, chemin de fer, télégraphie, armement, Clausewitz, Jomini, Russie, France, Angleterre, Crimée, Italie, Magenta, Solférimo, États-Unis, Union, Confédération, Autriche, Prusse, Sedan, Napoléon III, Bismarck, Foch, Bloch.

ABSTRACT

On June 18, 1815, Napoleon was defeated at the battle of Waterloo, but his revolutionary warfare survived long after he was gone, and it was put into application in many instances. Inspired by some of the most famous theoreticians of the XVIIIth century, he had favored the strategy of annihilation in the conduct of his military operations, and thus ranked among those strategists who were seeking decisive battles in order to destroy all enemy forces.

Based on the strategy and tactics that the Emperor used in his most famous campaigns, this thesis will attempt to highlight the extent to which they were applied during the second half of the XIXth century. The conflicts analysed during this period of time will be, the Crimean War (1853 - 1856), the Italian Campaign (1859), the American Civil War (1861 - 1865), the austro-prussian War (1866) and the franco-prussian War (1870 - 1871). This study will consider the impact of the advances of technology in the fields of weaponry, and means of transportation and communication, as well as the economic, financial, political and military contexts of the warring nations at that time. In the XIXth century, two military thinkers, Clausewitz and Jomini, emerged as the most notorious interpreters of napoleonic warfare.

In the course of our analysis of Napoleon's methods in the above-mentioned conflicts, we will also try to determine the extent to which Jomini's vision of Bonaparte's campaigns differed from that of Clausewitz. We will then analyse Napoleon's influence in the administration, organisation and marches of the armies involved in the selected wars, and will pay particular attention to the impact of his warfare on specific aspects of the battles themselves. The final analysis will outline the lessons that the military in the long run drew from Napoleon's campaigns.

Keywords: Napoleon I, Austerlitz, Iena, annihilation strategy, offensive tactics, railways, telegraphy, weaponry, Clausewitz, Jomini, Russia, France, England, Crimea, Italy, Magenta, Solferino, United - States, Union, Confederacy, Austria, Prussia, Sadowa, Sedan, Napoleon III, Bismarck, Foch, Bloch.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	i
ABSTRACT	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
ANNEXES	xii
REMERCIEMENTS	xiii
INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
PREMIÈRE PARTIE	25
Introduction.....	26
Chapitre premier	27
Origines de l'art de la guerre napoléonien.....	27
1. Méthodes inspirées de théoriciens.....	28
A. Théories de Bourcet.....	28
a) Système divisionnaire ou organisation de l'armée en divisions autonomes.....	28
b) Désavantage du principe divisionnaire: le système du cordon.....	29
c) Conception d'un plan à plusieurs branches.....	30
B. Principes de Guibert.....	31
a) Nouvelle doctrine militaire.....	31
b) Nouveaux modes de subsistances et de cantonnement: faire vivre les armées sur le pays.....	32
c) Ordre mixte de Guibert.....	33
d) Principe de la guerre combinée.....	35
C. Méthodes d'autres théoriciens.....	36

2. Comparaison des systèmes napoléonien et Frédéricien	38
A. Guerres limitées et guerres non limitées	38
B. Étude comparative de Frédéric et Napoléon	39
a) Comparaison d'objectifs	39
b) Comparaison de stratégies	41
c) Comparaison des formations tactiques	42
d) Comparaison de l'efficacité de la conduite des opérations	43
e) Comparaison de commandement	44
3. Système de guerre lorsque Napoléon entra sur scène	45
A. Les modes de subsistances	45
B. Les marches	46
C. La conduite des opérations	47
D. Le service d'état - major	48
E. La cavalerie dans l'exploration	48
F. État des armées révolutionnaires à la veille des campagnes de Bonaparte	49
a) Tactique des tirailleurs	50
b) Amplification des buts stratégiques	51
Chapitre deuxième	53
Les caractéristiques de la guerre napoléonienne	53
1. Recherche de la bataille décisive	54
2. L'attaque décisive	55
3. Supériorité totale, numérique et morale sur son adversaire	58
4. L'unité d'action	64
5. Concentration des efforts et économie des forces	67
6. La prise en compte de tout le territoire des opérations	70

7. La continuité dans l'exécution	71
8. La recherche du secret et de la rapidité.....	72
9. L'amélioration de l'exploration et de la sûreté.....	73
Chapitre troisième	76
Dégagement de méthodes napoléoniennes des principales campagnes de Bonaparte.....	76
1. Campagnes d'Italie.....	77
A. Relations humaines de l'Empereur.....	77
a) Souci de popularité parmi ses hommes.....	77
b) Souci de s'assurer la sympathie des habitants.....	81
B. Mesures prises par Bonaparte.....	81
a) Organisation des trois armes (infanterie, cavalerie, artillerie).....	81
b) Développement de l'état - major.....	82
c) Première utilisation d'attaques combinées de flanc et de front.....	83
d) Emploi de l'offensive dans la guerre de montagnes.....	85
2. Les autres campagnes napoléoniennes.....	87
A. Innovations de Napoléon.....	87
a) Évolution du concept de corps d'armée à partir du système divisionnaire.....	87
b) Comment faire marcher la Grande Armée.....	88
c) Science des marches des armées napoléoniennes.....	90
d) Service de sûreté de l'armée sous Napoléon.....	92
B. Constituants fondamentaux de tactiques et stratégies napoléoniennes.....	95
a) Le choc.....	95
b) La manœuvre.....	96
c) Le feu.....	99

d) Combinaison du choc, de la manœuvre et du feu	100
Conclusion	101
DEUXIÈME PARTIE	103
Introduction	104
Chapitre quatrième	105
Les études de cas et conditions générales	105
1. Origines des conflits analysés	105
A. La guerre de Crimée	105
B. La campagne d'Italie	107
C. La guerre de Sécession	110
D. La guerre austro-prussienne	112
E. La guerre franco-allemande	114
2. Contextes politique, économique, financier et situation militaire des belligérants à la veille des conflits	117
A. La guerre de Crimée	117
B. La campagne d'Italie	118
C. La guerre de Sécession	118
D. La guerre austro-prussienne	119
E. La guerre franco-prussienne	120
F. Traits communs	120
3. Déroulement sommaire des conflits	122
A. La guerre de Crimée	122
B. La campagne d'Italie	124
C. La guerre de Sécession	126

D. La guerre austro-prussienne.....	129
E. La guerre franco-allemande.....	131
Chapitre cinquième.....	134
Évolution de l'art de la guerre au XIX ^e siècle.....	134
1. Sur le plan technologique.....	134
A. Évolution des moyens de transport et de communication.....	135
a) Le chemin de fer et la navigation à vapeur.....	135
b) La télégraphie électrique.....	141
B. Évolution de l'armement.....	143
a) Influence des armes rayées sur la cavalerie.....	145
b) Influence des armes rayées sur l'artillerie.....	147
c) Influence des armes de précision sur les postions militaires.....	148
d) Influence des armes de précision sur les dispositions des troupes.....	150
e) Influence de l'armement sur les charges à la baïonnette.....	151
2. Sur le plan administratif.....	152
3. Sur le plan de la mobilisation des ressources.....	155
A. Durant l'ère des insurrections.....	157
B. Durant l'ère des guerres.....	157
C. Transition à la guerre totale de 1914.....	158
D. Facteurs militaires et politiques.....	160
E. Facteurs sociaux contribuant à la transition.....	161
Conclusion.....	164

TROISIÈME PARTIE	165
Introduction	166
Chapitre sixième	167
Deux interprètes de Napoléon, Clausewitz et Jomini	167
1. Théories et méthodes des deux interprètes	167
A. Théories de Clausewitz	169
B. Méthodes de Jomini	171
C. Accord de Clausewitz et Jomini sur l'aspect «terrain» de la guerre	175
2. Popularité des conceptions jominiennes et clausewitziennes de Bonaparte dans la doctrine militaire de 1853 à 1914	178
A. Mutation des conceptions de l'art de la guerre	178
a) Influence jominienne en Crimée (1854 - 1855)	179
b) Influence jominienne en Italie (1859)	180
c) Évolution vers une vision clausewitzienne de la guerre aux États-Unis (1861 - 1865)	184
d) Influence de Clausewitz en Bohême (1866)	185
e) Influence clausewitzienne en Europe à partir de 1870	187
B. Déformation de la vision clausewitzienne	188
3. Primauté de l'offensive sur la défensive	191
A. Premières influences de Clausewitz	194
B. Prise de conscience des caractères de la guerre moderne	196
a) Les plans militaires français depuis 1871	198
b) Le plan militaire prussien après 1871	199
c) Remise en question de la manœuvre napoléonienne	200
d) Les divergences au sein de l'école napoléonienne	203
e) L'offensive à outrance	204

Chapitre septième	206
Sur les traces de Bonaparte - avant le combat -	206
1. Dans l'organisation des armées.....	206
A. La formation des corps d'armée.....	206
B. Système d'états - majors.....	210
C. Service de santé et d'intendance.....	212
D. Service de renseignements.....	215
a) Importance de l'évaluation du terrain.....	216
b) Autre aspect positif de l'évaluation du terrain: la notion d'invisibilité.....	216
c) Insuffisance du service de renseignements prussien.....	217
E. Idée économique de Napoléon 1 ^{er}	219
2. Dans la marche des armées.....	221
A. Formation des colonnes de marche.....	221
B. Concentration des armées.....	226
C. Approvisionnement des armées.....	229
D. Autres aspects du système napoléonien dans les marches.....	233
 Chapitre huitième	 235
Sur les traces de Bonaparte (suite) - durant le combat -	235
1. Dans les opérations.....	235
A. Attaque frontale.....	236
a) Formation de ligne ou de colonne?.....	236
b) Combat avec arme à feu ou avec arme blanche?.....	236
c) Influence jominienne sur le choix des tactiques.....	238
d) Choix des tactiques.....	239
e) Rôle des tirailleurs.....	242

B. Manœuvre sur les arrières.....	245
C. Lignes intérieures.....	247
2. Dans le commandement.....	249
A. Proclamations.....	249
B. Manœuvres.....	255
a) Commandement français en Crimée.....	255
b) Commandement français en Italie.....	255
c) Différences de commandement autrichien et prussien en Bohême.....	258
d) Divergences du commandement prussien du modèle napoléonien en 1870.....	260
i) Service de renseignement insuffisant.....	260
ii) Manœuvre d’enveloppement sans adaptation.....	260
e) Commandement des Confédérés aux État - Unis.....	262
Chapitre neuvième.....	264
Les enseignements de la guerre napoléonienne.....	264
1. Les enseignements napoléoniens dans la guerre défensive.....	264
A. Importance de la fortification chez Napoleon.....	266
a) Les forteresses et les places fortes (défense inerte).....	267
b) Les levées en masse (défense active).....	268
B. Besoin pressant d’une défense nationale en 1859.....	270
C. Impact de la technologie sur la guerre défensive.....	272
D. Cas spécial: la guerre défensive en région montagneuse.....	274
E. Fin de la guerre défensive et retour à la guerre napoléonienne.....	275
2. Les enseignements napoléoniens dans la guerre de l’avenir.....	276
A. Vers les guerres de masse.....	277
B. Les antinapoléoniens.....	278

3. Les enseignements napoléoniens dans l'estimation de l'adversaire.....	282
A. Estimation d'un ennemi lointain: la guerre de Crimée.....	282
B. Attitude de la presse autrichienne à l'égard de la Prusse.....	283
C. Mise en garde contre la sous-estimation de l'adversaire.....	286
D. Importance de la poursuite de buts précis.....	287
E. Le hasard à la guerre.....	288
Conclusion.....	291
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	292
ANNEXES.....	307
BIBLIOGRAPHIE.....	323

ANNEXES

Carte 1 : Les environs de la mer Noire en 1853	308
Carte 2 : Les étapes de l'unité italienne.....	309
Carte 3 : Les États- Unis au milieu du XIX ^e siècle.....	310
Carte 4 : Les États-Unis en 1861.....	311
Carte 5 : Les étapes de l'unité allemande.....	312
Carte 6 : Guerre de Crimée: le théâtre d'opérations de l'armée d'Orient.....	313
Carte 7 : Campagne d'Italie: le théâtre d'opérations de la plaine de Pô.....	314
Carte 7 (a) : Campagne d'Italie: Ouest du théâtre d'opérations principal.....	315
Carte 8 : Guerre de Sécession: le théâtre d'opérations de l'est.....	316
Carte 9: Guerre de Sécession: le théâtre d'opérations de l'ouest.....	317
Carte 10: Vallée de la Shenandoah.....	318
Carte 11: Guerre austro-prussienne: les théâtres d'opérations du Nord.....	319
Carte 12: Guerre austro-prussienne: les théâtres d'opérations du Sud.....	320
Carte 13: Guerre austro-prussienne: les champs de bataille en Bohême.....	321
Carte 14: Les théâtres d'opérations de la guerre franco-prussienne.....	322

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à exprimer toute ma gratitude envers mon directeur de recherche, M. Samir Saul, pour son soutien et ses encouragements continuels tout au long de la préparation et la rédaction de cette thèse.

Merci également à M. Paul Létourneau pour ses conseils judicieux au sujet de certains aspects militaires de ce travail.

Je voudrais remercier le personnel des archives du service historique de l'armée de terre (SHAT) à Vincennes en France et, en particulier, le colonel Frédéric Guelton pour son accueil cordial. Je désire aussi exprimer mes remerciements au personnel du service des archives de l'académie militaire de West Point (USMA) aux États-Unis.

Merci à M. Jacques Frémeaux de l'Université de Paris IV - Sorbonne pour avoir eu l'obligeance de bien vouloir m'encadrer lors de mon séjour de recherche en France, ainsi qu'à M. Thierry Lentz, directeur de la Fondation Napoléon à Paris pour m'avoir facilité l'accès à la documentation napoléonienne pertinente dans sa bibliothèque.

Finalement, j'aimerais remercier mes proches, en particulier ma mère, pour leur appui durant ce long parcours.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Caractère original du sujet

Esquissons d'abord le système militaire napoléonien. Les guerres napoléoniennes bouleversèrent les conceptions sur l'art de la guerre. Avant Napoléon les États européens avaient des armées relativement petites, avec une forte proportion d'étrangers et de mercenaires combattant parfois leur pays d'origine au profit d'une puissance étrangère. Avec la Révolution, apparaissent les premières armées nationales à recrutement massif.

L'un des aspects les plus importants de l'héritage napoléonien fut l'augmentation de la mobilité des troupes afin de compenser leur infériorité numérique. Également, lors de la bataille, le rôle de l'artillerie fut considérablement accru: au lieu de ne constituer qu'un appui pour d'autres unités, les pièces formaient désormais des unités mobiles et indépendantes. De plus, Napoléon standardisa les calibres de canon de façon à faciliter les approvisionnements et à assurer une meilleure compatibilité entre les pièces. Il savait aussi se servir de la science notamment dans l'amélioration de l'intendance des armées. En particulier, la conduite de la guerre fut changée: le but recherché était de détruire l'armée adverse, donc de lui infliger des pertes maximales durant la bataille et, après le combat, d'envoyer à sa poursuite la cavalerie légère.

Il conviendrait de préciser que, dans cette étude qui est essentiellement de nature militaire, nous allons nous concentrer sur les conflits du XIX^e siècle dans lesquels les méthodes napoléoniennes étaient les plus susceptibles d'être appliquées. Les guerres où ces méthodes pouvaient être en vigueur et qui se prêtaient donc le mieux à leur application étaient celles qui se déroulaient sur une grande échelle entre des armées de grande taille. C'est dans ce genre de milieu que notre étude sera conduite.

Présentons d'abord brièvement les manœuvres militaires qui furent les plus usitées dans les campagnes napoléoniennes. Dans son article¹, le colonel Gras les classe dans deux catégories:

La manœuvre « sur les arrières » qui était employée lorsque l'Empereur disposait d'une supériorité (numérique ou morale) sur son théâtre d'opérations principal. Dans ce cas, alors que le corps en contact contenait l'ennemi par une attaque frontale, le gros de l'armée, précédé d'une avant-garde de cavalerie, par une marche audacieuse se jetait sur ses arrières afin de couper sa ligne de retraite. Cela produisait une démoralisation préalable de l'adversaire.

¹ Yves Gras (colonel). «Le déchaînement de la force: la guerre napoléonienne», *Revue historique de l'armée*, n°4, (1971), pp. 21 - 30.

La manœuvre « sur position centrale » qui était utilisée lorsque l'Empereur était plus faible. Après une attente stratégique ou un coup offensif, les corps d'armée française faisaient irruption au milieu des forces de l'ennemi en vue de l'empêcher de se concentrer ou de le diviser.

Cette étude mettra aussi en relief l'utilisation de certains systèmes opérationnels napoléoniens comme celui des *corps d'armée* que l'Empereur inaugura à Iéna et qui fut utilisé depuis lors dans ses autres campagnes. Dans son recueil d'actes d'un colloque², Jacques Garnier résume ce nouveau système. Le corps d'armée était une véritable petite armée autonome, commandée par un maréchal: elle constituait une formation opérationnelle interarmes. Chaque corps contenait deux à quatre divisions d'infanterie, une division de cavalerie légère, de l'artillerie, du génie et du service.

Dans son *Atlas des guerres napoléoniennes*³, G. E. Rothenberg résume les plus importants principes guerriers de Bonaparte comme suit:

- son invariable confiance dans l'offensive,
- sa foi dans la vitesse pour gagner du temps et effectuer des surprises stratégiques,
- son insistance à concentrer des forces supérieures sur le champ de bataille, surtout à l'endroit de l'attaque décisive.

L'objectif principal de cette étude est de vérifier la présence de ces méthodes dans les conflits sélectionnés. Par conséquent, nous chercherons à discerner d'abord l'influence des nouveaux moyens de transport et de communication, à savoir le chemin de fer et la télégraphie, sur les stratégies napoléoniennes utilisées dans les principales guerres de la seconde moitié du XIX^e siècle. Nous allons également analyser dans ces conflits, la contribution de la technologie à la transformation, d'une part, de la tactique du champ de bataille (comme par exemple les manœuvres) et, d'autre part, de la tactique des armes (comme par exemple la portée et la vitesse du feu) par rapport à celles utilisées durant les campagnes de Bonaparte.

² Jacques Garnier. *Napoléon, de l'histoire à la légende: actes du colloque au musée de l'armée*, Paris, Éditions in Forma (Maisonneuve et La rose), 2000, p. 76.

³ Gunther E. Rothenberg. *Atlas des guerres napoléoniennes*, Paris, Autrement, 2000, p. 34.

En résumé, cette étude va analyser l'effet de l'art de la guerre de Napoléon 1^{er} sur les plus importants affrontements armés du XIX^e siècle, et ceci en dépit de l'apport crucial des progrès de la technologie sur la conduite des opérations militaires. De plus, l'analyse des conflits va révéler, toujours en fonction de l'application des principes guerriers de Napoléon, l'importance :

- a) des courants politiques de l'époque,
- b) des théories jominiennes et clausewitziennes,
- c) de la situation économique et financière des États,
- d) de la mentalité (ou attitude) de la société au XIX^e siècle vis - à - vis de la violence armée.

Sélection des conflits

L'un des plus grands succès du Concert européen⁴ qui fut organisé en 1815 au Congrès de Vienne avait été le contrôle ou la répression de conflits en Europe pendant près d'un siècle. Durant cette période, le Concert a toujours au moins pu contrôler les guerres et éviter qu'elles n'impliquent l'ensemble du continent . Le XIX^e siècle fut notoire pour ses nombreuses guerres limitées. Plus spécifiquement, la période qui s'étendit de la fin du Premier Empire français jusqu'au Premier conflit mondial fut marquée d'une multitude de ce genre d'affrontements circonscrits en Europe et bien au - delà des frontières européennes. La guerre de l'indépendance grecque, les guerres russo - turques, la guerre de Crimée, la guerre de Sécession américaine, les guerres d'unification de l'Italie et de l'Allemagne, la guerre russo - japonaise et les guerres balkaniques furent les principaux conflits qui ensanglantèrent en quelque sorte diverses parties du monde durant cette période. Tous ces conflits contenaient des enjeux de taille pour la paix et la stabilité des régions où ils eurent lieu. Mais, comme notre but n'est de sélectionner que les guerres qui avaient eu une allure napoléonienne, c'est - à - dire des affrontements majeurs où les méthodes napoléoniennes étaient susceptibles d'être appliquées, nous avons estimé que plusieurs d'entre elles ne pouvaient avoir de rapports avec les méthodes de l'Empereur en matière de tactique et de stratégie. Par conséquent, nous avons laissé de côté:

⁴ Après les conquêtes napoléoniennes, une sorte de directoire des grandes nations européennes avait été mis en place. Il s'agissait d'une instance de concertation entre les grandes puissances chargées de gérer les affaires du continent.

a) La guerre de l'indépendance de la Grèce de 1821 à 1829 parce que l'insurrection grecque contre l'emprise de l'Empire ottoman durant les années 1820 fut davantage caractérisée par des actes de pure violence -- tel que l'extermination des habitants des îles Chio et Psaru, respectivement en 1822 et 1824 -- que par des combats militaires. En outre, les affrontements militaires relevaient la plupart du temps des tactiques de la « petite guerre » connue aussi sous le nom de guérilla.

b) La guerre russo - turque de 1825 à 1828 parce que les méthodes employées par les troupes russes en Asie ressemblaient fort à celles des troupes britanniques lors de leur conquête des Indes durant les années 1780. Dans les deux cas, les vainqueurs n'avaient à leur disposition que des ressources minimales pour lutter contre les forces considérables de leurs adversaires.

c) La guerre russo - turque de 1877 à 1878 parce que cette campagne qui se déroula en Roumanie comporta surtout une série d'affrontements mineurs entre les forces russes et turques dans des montagnes et des collines où les méthodes napoléoniennes n'auraient pu être utilisées. De plus, l'apparition de tranchées dans les lignes de défense turques rendaient presque caduc l'usage des méthodes classiques de l'offensive napoléonienne dans cette campagne.

d) La guerre russo - japonaise de 1904 à 1905 parce que la tactique de base employée par le commandement japonais dans cette première guerre du XX^e siècle était propre à la doctrine militaire japonaise de l'époque et n'aurait pu s'apparenter à aucune de celles de Napoléon. Elle consistait en une lente observation de l'ennemi, suivie d'une attaque soudaine et fulgurante. Ce genre d'offensive était généralement monté par des troupes qui avaient une très faible capacité de résistance et qui cherchaient donc la bataille décisive aux premiers moments d'une guerre. On retrouve d'ailleurs cette tactique dans les sports de combat japonais comme le kendo ou le judo.

e) Les guerres balkaniques de 1912 à 1913 parce que l'usage des tranchées comme dispositif de défense en campagne était devenu très répandu parmi les belligérants à cette époque. D'autre part, la plupart des participants à ces conflits à cette époque -- Bulgares, Grecques, Roumains, Serbes -- utilisaient des avions militaires dans les combats. Ces nouveaux éléments contribuèrent sensiblement à transformer l'art de la guerre des siècles précédents et firent des guerres balkaniques un véritable prélude à la Première Guerre mondiale.

Compte tenu de leur ampleur, les cinq conflits où les méthodes napoléoniennes pourraient raisonnablement être recherchées sont: la guerre de Crimée (1853 - 1856), la campagne d'Italie (1859), la guerre de Sécession (1861 - 1865), la guerre austro - prussienne (1866), et la guerre franco -

prussienne (1870 - 1871). Ces conflits feront l'objet d'étude de ce projet de thèse. Mais, tout d'abord, leur brève mise en contexte⁵ historique s'impose.

Mise en contexte des conflits sélectionnés

Vers la fin de 1853, l'équilibre européen fut menacé par l'expansionnisme de la Russie lorsqu'une escadre russe vainquit la flotte turque dans le port de Sinope et prit le contrôle de la mer Noire. La guerre de Crimée qui éclata peu après vit les anciens adversaires français et britanniques alliés à l'Empire ottoman vaincre la Russie impériale. Quelques années plus tard, en mai 1859, Napoléon III décida de s'engager pour la cause de l'unification italienne. Encouragé par son succès en Crimée et espérant rendre à la France son prestige, il déclara la guerre à l'Empire autrichien. À l'issue de cette campagne d'Italie, la France gagna la Lombardie, la rendit à une Italie en voie d'unification, mais reçut en échange la Savoie et le Comté de Nice.

Vers la même époque, une guerre civile opposant les États du Sud confédérés et ceux du Nord formant l'Union faisait rage en Amérique. Au cœur des diverses tensions culturelles, politiques et économiques, l'esclavage était le principal point de discorde. La guerre de Sécession américaine éclata lorsque les États confédérés déclarèrent leur indépendance et firent face au refus du Nord de la leur accorder.

Entre - temps en Europe, les tensions montaient entre les deux plus grandes puissances allemandes de l'époque, l'Autriche et la Prusse, pour la domination de la Confédération allemande⁶ (*Deutscher Bund*). Le conflit austro-prussien qui en résulta en 1866 fut le point culminant de la lutte de pouvoir entre ces deux puissances au sein du monde germanique. Quelques années plus tard, la guerre franco-prussienne de 1870 opposait le Second Empire français aux États allemands unis derrière la Prusse. Le conflit marqua le point culminant de la tension entre les deux puissances, résultant de la volonté prussienne de dominer toute l'Allemagne qui n'était alors qu'une fédération d'États. La situation de guerre offrait également à la Prusse un moyen d'amoindrir la puissance française à l'échelle européenne.

⁵ Cette mise en contexte sera développée au cours de la thèse.

⁶ C'était en réalité un cadre très théorique entre les États allemands et l'Autriche. Il avait été institutionnalisé par le Congrès de Vienne de 1815.

Bilan historiographique

Cette section va résumer, à partir des ouvrages et articles cités dans la bibliographie, les courants militaires et politiques qui ont pris en compte l'emploi des tactiques et stratégies napoléoniennes au XIX^e siècle.

a) Courants militaires

Dans l'historiographie de l'héritage napoléonien, les historiens se sont surtout intéressés à l'influence des progrès de la technologie sur l'art de la guerre de Bonaparte dans les principaux conflits du XIX^e siècle. Certains d'entre eux se sont également penchés sur la popularité des théories militaires des deux plus célèbres interprètes de l'Empereur, Clausewitz et Jomini. Une troisième catégorie regroupe ceux qui se sont passionnés pour l'influence napoléonienne sur les principaux commandants militaires durant la période de guerre de ce siècle, tels Helmuth von Moltke, Napoléon III, Robert E. Lee et Ulysses Grant.

Premièrement, l'évolution de la technologie au XIX^e siècle est l'angle d'approche privilégié des historiens militaires qui se sont intéressés aux facteurs pouvant contribuer à l'atténuation de l'art de la guerre napoléonien après 1815. Ainsi, le major - général J. F. C. Fuller dans *L'influence de l'armement sur l'histoire*⁷ souligne l'importance capitale de la vitesse des chemins de fer vers 1830, en contraste avec la lenteur notoire du transport des troupes aux points stratégiques durant les campagnes napoléoniennes. La valeur militaire de la locomotive est plus accentuée par Moltke dans l'ouvrage dans lequel le général prussien met en évidence les nets avantages militaires de l'évolution de cette nouvelle technologie depuis le début de la guerre de Crimée jusqu'à la fin du conflit franco - prussien⁸. H. Holborn, lui aussi⁹ met l'accent sur tous les atouts que ce moyen de transport accéléré offrait aux troupes par rapport à celui qui était disponible au temps de Napoléon 1^{er}.

⁷ John. F. C. Fuller, *L'influence de l'armement sur l'histoire*, Paris, Payot, 1948, p. 132.

⁸ Helmuth von Moltke, *Moltke on the art of war: selected writings*, translated by Daniel J. Hughs, Novato, CA, Presidio Press, 1993, pp 107 - 113.

⁹ Hajo Holborn, « Moltke's strategical concepts », *Military affairs*, vol 6, n°3, 1942, p. 160.

Contrairement à Fuller, Moltke et Holborn qui ont tendance à mettre en relief les bienfaits du chemin de fer ou des navires à vapeur et à préciser que leur invention avait éclipsé les idées napoléoniennes, Dennis Showalter, dans son article sur l'héritage napoléonien de la Prusse au XIX^e siècle¹⁰, fait plutôt ressortir l'inconvénient principal d'un de ces nouveaux moyens de transport dans l'armée, la locomotive. Il note que les *railheads* se trouvaient parfois placés très loin de l'action. Par conséquent, après leur descente du train, les troupes devaient quelques fois couvrir de longues distances à pied avant d'arriver sur les lieux de combat.

En outre, la majorité des historiens militaires sont d'accord pour souligner dans leurs écrits le peu d'impact de l'armement de l'ère napoléonienne sur le déroulement des conflits au XIX^e siècle après 1815. Par exemple, Geoffrey Wawro¹¹ et John Mahon¹² expriment tous deux l'effet révolutionnaire du fusil *Minié* sur les anciennes tactiques d'infanterie des guerres napoléoniennes. John F. C. Fuller¹³ confirme ces points de vue, en y ajoutant que l'invention du fusil Dreyse -- qui permettait de charger l'arme par la culasse plutôt que par la bouche -- aux environs de 1840, révolutionna même davantage la tactique napoléonienne d'infanterie. Dans le domaine de l'artillerie cependant, Fuller constate après la guerre de Crimée un retour à l'ancienne méthode de chargement par la bouche qu'employaient les troupes françaises durant les guerres de la Révolution et de l'Empire. L'auteur reprend ce thème dans son *L'influence de l'armement sur l'histoire*¹⁴ en précisant toutefois que c'étaient les problèmes techniques que les canons causèrent aux Alliés pendant le bombardement de Sébastopol qui incitèrent ce retour à l'ancienne méthode.

Deuxièmement, certains historiens analysèrent l'art de la guerre napoléonien au XIX^e siècle du point de vue de la popularité de Clausewitz et

¹⁰ Dennis Showalter, « The retaming of Bellona: Prussia and the institutionalisation of the napoleonic legacy, 1815 - 1876 », *Military affairs*, vol 25, n° 2, 1961, p. 59.

¹¹ Geoffrey Wawro, « An army of pigs: the technical, social and political bases of Austrian shock tactics, 1856 - 1866 », *The journal of military history*, vol 59, n° 3, 1995, p. 411.

¹² John K. Mahon, « Civil War infantry assault tactics », *Military affairs*, vol 25, n° 2, 1961, pp. 57 - 58.

¹³ John F. C. Fuller, *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Paris, Payot, 1963, pp. 79 - 81.

¹⁴ Fuller, *op. cit.*, pp. 134 - 135.

Jomini à cette époque. Bruno Colson, dans son recueil¹⁵, vise à cerner au plus près ce que Napoléon a pu comprendre de la guerre, comment il voyait celle-ci. Il ordonne dans son ouvrage tout ce qu'il avait pu rassembler sur la correspondance de l'Aigle, tout en suivant le plan choisi par Clausewitz dans son fameux traité *De la guerre*, de bout en bout inspiré par les campagnes impériales. D'autre part, Hervé Coutau - Bégarie¹⁶ estime que la popularité du Prussien ne commença à s'affirmer qu'à partir de 1870 pour des raisons moins intellectuelles que nationalistes. Suite à sa victoire à Sadowa (1866) et à Sedan (1870), la Prusse trouva une légitimation de sa supériorité sur le terrain en l'un de ses compatriotes, Clausewitz, aux dépens d'un théoricien non prussien, Jomini, qui, de plus, avait critiqué parfois durement Frédéric II dans ses écrits.

Dans son article¹⁷, T. Harry Williams ne manque pas de souligner l'immense popularité des théories de Jomini durant la guerre de Sécession américaine. Se basant sur des ouvrages d'un autre historien militaire, Archer Jones, il précise que plusieurs généraux américains adoptèrent la stratégie d'anéantissement pratiquée par Napoléon plutôt que la stratégie d'usure favorisée par Frédéric II au siècle précédent. Mais il s'empresse d'ajouter que le terme de « stratégie d'anéantissement » (associé également à Clausewitz) fut souvent mal interprété dans l'historiographie napoléonienne parce qu'il signifiait non pas de détruire l'armée de l'adversaire, mais de le désarmer d'abord dans une bataille décisive, pour lui imposer ensuite sa volonté.

Contrairement à Williams et Coutau - Bégarie, Michael Howard¹⁸ critique sévèrement le théoricien militaire suisse en l'accusant d'être trop théorique dans son analyse de l'art de la guerre napoléonien. Il en conclut que les prétentieux conseils militaires du général Henry W. Halleck, commandant de l'Armée de l'Union à l'Ouest vers le début de la guerre de Sécession, avaient été inspirés par cet aspect de la pensée jominienne.

¹⁵ Bruno Colson, *Napoléon. De la guerre*, Paris, Perrin, collection Documents historiques, 2011, pp. 9 - 22.

¹⁶ Hervé Coutau - Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Institut de stratégie comparée, Économica, 2001, p. 191.

¹⁷ T. Harry Williams, « The return of Jomini: some thoughts on recent Civil War writings », *Military affairs*, vol 39, n° 4, 1975, pp. 204 - 205.

¹⁸ Michael Howard, « Jomini and the classical tradition in military thought » dans Michael Howard, dir, *The theory and practice of war*, New - York, F. A. Praeger, 1965, pp. 16 - 17.

A. M. J. Hyatt, dans son article¹⁹, adopte une attitude plus modérée vis - à - vis des interprètes de Napoléon en soulignant d'abord la grande popularité des théories napoléoniennes de Clausewitz et Jomini tout au long du XIX^e siècle, mais en concluant qu'ils étaient des théoriciens plutôt que des historiens qui formulèrent les premières interprétations de l'art de la guerre napoléonien. L'auteur ajoute que ces interprétations théoriques furent d'autant plus influencées, voire déformées en quelque sorte, par les mémoires subjectifs de Napoléon à Sainte - Hélène, lesquels ne mentionnaient que ses victoires militaires. Par conséquent, ajoute Hyatt, toutes les armées européennes (sauf l'anglaise) adoptèrent après 1815 les formations tactiques napoléoniennes. Ce thème est repris au début de l'ouvrage de Jay Luvaas²⁰

Troisièmement, quelques historiens se sont penchés même davantage sur cet impact de l'art de la guerre de Bonaparte en faisant ressortir les répercussions de ses tactiques et stratégies sur les plus célèbres personnalités des conflits abordés dans ce travail. Fuller souligne que, même en étant familier des méthodes de Napoléon et de son interprète, Clausewitz, le général Moltke ne les suivait pas aveuglément, car il les adaptait aux perfectionnements postérieurs de la technologie. Bonaparte, lui, avait appris que la manœuvre est l'âme de la guerre. Par conséquent, il en avait conclu que les chemins de fer deviendraient le plus important facteur de la stratégie²¹.

Holborn²² met bien en évidence l'utilisation de *corps d'armée*, invention toute napoléonienne, dans l'armée prussienne. L'auteur souligne qu'ailleurs qu'en Prusse, les *corps d'armée* n'étaient formés qu'à la veille d'une guerre, ce qui limitait l'entraînement des officiers et le recrutement de soldats. Et pourtant, il précise aussi qu'un demi-siècle après Waterloo, les conditions routières en Europe s'étant considérablement améliorées, Moltke envisageait des opérations où la concentration de l'armée aurait lieu sur les champs de bataille même, ignorant ainsi le principe napoléonien de concentration de forces bien avant l'affrontement²³.

¹⁹ A. M. J. Hyatt, « The origins of napoleonic warfare: a survey of interpretations », *Military affairs*, vol 3, n° 4, 1966, pp. 178 - 179.

²⁰ Jay Luvaas, *The military legacy of the Civil War*, Chicago, University of Chicago Press, 1959, p. 2.

²¹ Fuller, *La conduite...*, p. 104.

²² Holborn, *loc. cit.*, p. 159.

²³ *Ibid*, p. 160.

Par ailleurs, Robert M. Epstein lui aussi²⁴ met très clairement en relief l'importance de l'impact de la création des corps d'armée durant les campagnes napoléoniennes sur la conduite des opérations des guerres postérieures. L'auteur déclare que les corps d'armée furent formés pour la première fois en Amérique durant la guerre de Sécession, et l'étude des campagnes napoléoniennes était tellement populaire à cette époque que, partout, des commandants militaires essayaient de copier les pratiques de la Grande Armée. La création de ces corps, essentiels pour un meilleur commandement et plus de contrôle durant les opérations, était particulièrement populaire au sein de l'armée de l'Union. Epstein met surtout en évidence la pratique toute napoléonienne de la formation du *bataillon carré* et des marches indépendantes de corps d'armée suivies de leur concentration lorsqu'ils s'approchaient du champ de bataille.

Toutefois, W. J. Wood²⁵ argue que la poursuite de l'ennemi, dernière étape de l'application réussie de tactiques et stratégies napoléoniennes, ne pouvait être effectuée que très rarement durant les combats de la guerre civile américaine, les conditions géographiques aux États-Unis étant fort différentes de celles de l'Europe durant les guerres du Premier Empire. L'auteur démontre dans son ouvrage qu'en général, les exemples de grandes tactiques et stratégies napoléoniennes représentaient des paradigmes qui ne pouvaient servir que de guide d'instruction aux commandants américains. Il ajoute que les armées de l'Union et de la Confédération étaient souvent composées de volontaires inexpérimentés dont la compétence au combat ne pouvait être comparée à celle des vétérans de Napoléon.

En notant dans son article²⁶ l'influence des campagnes napoléoniennes sur la conduite de l'armée des Confédérés, John M. Dederer semble confirmer le point de vue de W. J. Wood. L'auteur ajoute que le général Lee ne copia jamais Napoléon, mais ne fit que s'inspirer de ses principes après les avoir attentivement étudiés à l'académie des cadets de West Point. Lee fut aussi profondément impressionné par l'audace, la hardiesse et le courage de Bonaparte durant ses campagnes et assimila rapidement les concepts napoléoniens de la stratégie offensive et de la bataille décisive.

²⁴ Robert M. Epstein, « The creation and evolution of the army corps in the american Civil War », *The journal of military history*, vol 55, n° 1, 1991, pp. 21 - 22.

²⁵ W. J. Wood, *Civil War generalship: the art of command*, Westport, Conn London, Praeger, p. 19.

²⁶ John M. Dederer, « The origins of Robert E. Lee's generalship: a reinterpretation », *Military affairs*, vol 49, n° 3, 1985, p. 119.

b) Courants politiques

Plusieurs historiens, tels Serge Bernstein, Jean-Baptiste Duroselle et Jean-Louis Robert, font ressortir dans leurs ouvrages le courant politique réactionnaire, de caractère monarchique et anti-révolutionnaire en Europe après 1815²⁷. De plus, Holborn²⁸ souligne que cette Réaction qui se propagea aussi dans les forces armées en faisant appel aux stratégies fédériciennes du siècle précédent, frustra les réformateurs militaires prussiens qui basaient leurs nouvelles stratégies sur l'art de la guerre napoléonien. D'autant plus, ajoute l'auteur, que le triomphe de cette Réaction fut accentué par l'échec du mouvement révolutionnaire de 1848 en Europe, ce qui enchantait le commandant en chef prussien, Helmuth von Moltke, durant les campagnes de Sadowa (1866) et de Sedan (1870). C'est en se basant autant sur les stratégies de Frédéric II que sur celles de Napoléon que Moltke réussit, grâce à ses victoires militaires, à parachever le rêve national de l'unification allemande.

Parmi les nombreux historiens qui ont traité dans leurs écrits de la vie politique et des campagnes militaires de Napoléon III, Thierry Lentz, en particulier, représente l'Empereur comme un révolutionnaire et un conspirateur qui avait consacré quinze ans de sa vie à comploter, à tenter des coups d'État et à en payer le prix par l'exil ou la prison. À l'issue de ces aventures variées, il devint l'incontestable héritier de la famille Bonaparte²⁹. En politique intérieure, le régime de Napoléon III était soutenu par les conservateurs et fut souvent autoritaire. L'Empereur se servit du pouvoir que lui avait confié la constitution pour stabiliser un pays profondément divisé par la Révolution de 1848. Par contre, ajoute l'auteur, sa politique extérieure était plus libérale et s'appuyait sur deux stratégies. La première était de redonner un rôle prépondérant à la France en Europe, ce qui entraîna le conflit contre la Russie en Crimée, et la deuxième était de favoriser les nationalités, ce qui permit d'amorcer l'unification de l'Italie contre l'Autriche³⁰. Alain Plessis³¹ confirme ces points de vue en ajoutant que c'était le désir ardent de l'Empereur de donner au peuple français la satisfaction d'une revanche sur la

²⁷ Serge Bernstein, *Le XIX^e siècle (1815 - 1919)*, Paris, Hatier, 1994, tome 4, pp. 14 - 15; Jean-Baptiste Duroselle, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 197, pp. 101 - 109; Jean-Louis Robert, *Histoire Contemporaine*, Rosny Bréal, 195, p. 134.

²⁸ Holborn *loc. cit.*, pp. 154 - 158.

²⁹ Thierry Lentz, *Napoléon III*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, p. 15.

³⁰ Lentz, *op. cit.*, pp. 64 - 78.

³¹ Alain Plessis, *De la fête impériale au mur des fédérés, 1852 - 1871*, Paris, Seuil, 1979, pp. 17 - 18 et p. 189.

défaite humiliante de Waterloo, les traités de Vienne et le renversement de la première dynastie napoléonienne en 1815 qui l'avait incité à s'engager dans de si nombreuses guerres à l'extérieur. Raymond Bourgerie³² poursuit les thèmes de Lentz et de Plessis en précisant que les victoires militaires de Napoléon III durant la campagne d'Italie de 1859 étaient de brillantes manœuvres fondées directement sur l'art de la guerre de son illustre oncle.

Par contre, David Gates³³ projette une toute autre image de Napoléon III. Dans le cadre de sa politique extérieure libérale, l'Empereur, pressé d'émuler les exploits martiaux de son oncle, décida au début de 1854 de quitter Paris pour la mer Noire où la guerre de Crimée battait son plein. Mais ce déplacement, ajoute l'auteur, jeta la consternation dans le haut-commandement français aussi bien que chez les Alliés de la France, car militaires français et européens savaient pertinemment bien que, malgré ses prétentions, l'Empereur n'avait pas le flair stratégique de son célèbre ancêtre. De plus, sa mort provoquerait l'effondrement de sa dynastie. L'auteur conclut que le gouvernement britannique parvint habilement à le convaincre d'abandonner ses plans de commandement militaire en Orient. Toutefois, Alain Gouttman³⁴ attribue quelques-uns des succès des Alliés en Crimée au commandement de maréchaux français, et en particulier à Saint-Arnaud, qui remporta la victoire de l'Alma en exécutant une manœuvre napoléonienne digne de celle d'Austerlitz en décembre 1805.

Finalement, James Rowley³⁵ indique que les courants politiques aux États-Unis durant la guerre de Sécession ont été très peu étudiés et que, dans ce domaine, les historiens se sont plutôt concentrés sur des personnalités de l'époque, tels que le président Lincoln ou des membres du parti républicain ou démocrate.

³² Raymond Bourgerie, *Magenta et Solférino (1859): Napoléon III et le rêve italien*, Paris, Économica, 1993, pp, 49 -59.

³³ David Gates, *Warfare in the nineteenth century*, Houndmills (England), Palgrave, 2001, pp. 92 - 93.

³⁴ Alain Gouttman, *La guerre de Crimée (1853 - 1856)*, Paris, Perrin, 2006, pp. 213 - 214.

³⁵ James Rowley, *Lincoln and Civil War politics*, N. Y., Holt, Rinehart and Winston, 1969, pp. 1 - 2.

Problématique

Même si plusieurs historiens ont laissé entendre dans leurs écrits qu'en raison de la technologie Napoléon n'eut pas d'influence dans l'art de la guerre au XIX^e siècle, nous aborderons ce sujet sous un angle différent en tentant de dégager l'effet durable de son art sur les plus importants conflits de cette époque.

En avançant ce paradoxe, la problématique se pose donc tout d'abord sous la forme d'une question centrale: le système militaire napoléonien alla-t-il en s'atténuant, ou en s'accroissant? Demeura-t-il constant au cours du XIX^e siècle? On s'interrogera également sur la nature des nouveaux éléments introduits dans l'art de la guerre et sur les modifications qu'ils ont apportées à l'application des principes guerriers de Napoléon. De plus, comment pourrait-on expliquer l'utilisation plus fréquente de la doctrine napoléonienne dans la guerre de Sécession américaine que dans les conflits européens de la même époque? Les méthodes napoléoniennes ont-elles été modifiées? Ont-elles été adaptées aux circonstances de l'époque? Outre les conditions militaires et politiques de ce temps, ne faudrait-il pas également considérer le contexte social et le contexte économique des nations belligérantes afin de mieux comprendre l'influence de l'art de la guerre de Bonaparte sur les conflits sélectionnés? Ainsi, il faudrait noter que l'art de la guerre est souvent le reflet d'une société et de la mise en œuvre de tous les moyens que cette société dispose en vue de contribuer à l'effort de guerre. Sur le plan économique, il faudrait tenir compte des dépenses militaires que les États étaient en mesure d'allouer à leurs armées durant la période des cinq conflits en question.

Toutes ces interrogations et ces observations s'ajouteront indubitablement au développement de la question centrale posée dans la problématique.

Pistes de réponses

Le but primordial de la présente thèse étant d'évaluer l'influence des principes guerriers de Napoléon sur les principaux conflits du XIX^e siècle, nous proposons à cette fin une combinaison de facteurs militaires, politiques, technologiques, socio-économiques, géographiques et humains. Mais tout d'abord, quelques pistes de réponse s'imposent.

a) Sur le plan militaire

Une première *piste de réponse* serait de dégager des campagnes de Bonaparte ses manœuvres les plus classiques et d'en tracer des analogies avec celles utilisées dans les cinq conflits analysés dans ce travail. Une deuxième *piste de réponse* serait de relever les progrès de la technologie à cette époque et de noter les avantages qu'ils rapportèrent à la civilisation en général et au domaine militaire en particulier.

b) Sur le plan scientifique/technologique

L'impressionnante quantité de découvertes scientifiques au XIX^e siècle constituerait une *piste de réponse* particulièrement importante. En outre, nombre de ces découvertes purent être mises en application à cette époque. Effectivement, c'est au cours de cette période que les modes de transport et de communication se sont, pour la première fois et dans une durée relativement courte, transformés de la diligence au chemin de fer, du bateau à voile au navire à vapeur, du courrier à cheval au télégraphe électrique.

c) Sur le plan politique

Après la dernière campagne napoléonienne de 1815 à Waterloo, l'Europe avait connu une période relativement calme. Le continent n'avait pas revu ces infernales mêlées de peuples qui l'avaient ravagé pendant vingt - cinq ans. L'avènement de Napoléon III allait revivifier la légende napoléonienne. La France attendait de lui le rétablissement de l'ordre européen, ainsi qu'un redressement de fierté et de gloire nationale. Le libéralisme de sa politique extérieure serait donc une *piste de réponse* à certaines des questions de la problématique et l'Empereur y voyait un moyen de laver l'humiliation de Waterloo. En voulant suivre les traces de son illustre oncle, il fut fortement influencé par son art de la guerre et tâcha d'appliquer ses principes guerriers à tous les conflits dans lesquels il s'engagea.

d) Sur plan économique

Le XIX^e siècle fut caractérisé, entre autres, par une intervention accrue de l'État dans des domaines de plus en plus nombreux et diversifiés au sein des sociétés européennes et américaines. Ces interventions entraînèrent des changements importants dans la répartition des dépenses, et la portion accordée à la défense nationale fut particulièrement significative. Ainsi, la capacité économique et technologique de ces « États modernes » de mettre sur pied des

armées massives, semblables à celles du Premier Empire français et de les doter d'armements et d'équipements adéquats offrirait une autre *piste de réponse*.

e) Sur le plan social

Finalement, le niveau de tolérance de violence dans les affrontements armés à l'époque des conflits étudiés pourrait constituer une *piste de réponse* particulièrement intéressante dans l'évaluation de cet art de la guerre.

Hypothèses de travail

Basés sur les pistes de réponse, nous proposons une série d'hypothèses de travail sur les plans militaire, technologique, politique et économique.

Nous allons au préalable remonter aux sources les plus modernes de l'art de la guerre napoléonienne, à savoir les théories des théoriciens militaires du XVIII^e siècle qui furent les plus susceptibles d'avoir influencé Bonaparte dans la conduite de ses opérations. Compte tenu de l'application, aussi limitée fut-elle, des méthodes de Frédéric II, roi de Prusse de 1740 à 1786, dans certains des conflits du XIX^e siècle, nous estimons qu'il serait utile de dresser brièvement une comparaison entre les systèmes de la guerre Frédéricien et napoléonien. Il serait également impératif de relever les aspects de la guerre que Bonaparte favorisait particulièrement pour la conduite de ses opérations, ainsi que leurs applications dans les campagnes napoléoniennes pertinentes.

La plupart des historiens militaires arguent dans leurs écrits que l'art de la guerre napoléonien fut entièrement supplanté par les progrès de la technologie après 1815. Comme hypothèse de départ nous proposons de relever la constance des tactiques et stratégies de Bonaparte dans les conflits étudiés. Loin d'être rejetées ou même ignorées, les méthodes napoléoniennes utilisées dans les principales guerres du XIX^e siècle durent néanmoins s'adapter aux progrès technologiques - armement, transport, communication - de l'époque ainsi qu'à la géographie des terrains où les affrontements eurent lieu et au type de société dans laquelle elles évoluèrent. À cet effet, nous prévoyons consacrer d'abord une discussion élaborée sur l'évolution de l'armement et des moyens de transport et de communication de cette époque, ainsi que sur l'influence de cette évolution sur divers aspects de la conduite des opérations militaires.

La modernisation des fusils, caractérisée par une puissance de feu qui ne cessa de croître depuis 1815, contribua sensiblement à limiter les affrontements corps - à - corps avec l'ennemi, rendant ainsi les tactiques d'enveloppement souvent plus populaires que les attaques frontales. Et pourtant, dans certains cas, c'était l'assaut de front qui avait le plus de chances de réussir, car le

prolongement des lignes de défense frontales rendait les attaques de flanc ou d'encercllement extrêmement difficiles. Durant la guerre de Sécession par exemple, Fédérés et Unionistes se lançaient mutuellement des attaques frontales. Notons également les nouveaux rapports que les fusils à longue portée amenèrent entre l'infanterie et l'artillerie. Au temps de Napoléon, le fusil militaire (appelé aussi *fusil à pierre* ou *fusil à silex*) avait une portée efficace de 100 m ou plus et, comme il était surclassé par le canon tirant à mitraille, celui-ci était l'arme supérieure. Mais en 1861, le *fusil à pierre* avait été remplacé par le *fusil rayé Minié* qui avait une portée cible d'au moins 500 m, supérieure à celle du tir à mitraille. Par conséquent, le canon dut se replier derrière l'infanterie et devint un soutien plutôt qu'une arme d'assaut. Les fantassins ouvraient le feu à une distance de 500 m au lieu de 100. Ces tirs à longue distance eurent pour effet de faire disparaître l'assaut à la baïonnette, si populaire durant les campagnes napoléoniennes.

Ainsi, l'artillerie et la cavalerie durent se contenter de rôles inférieurs durant certains de ces conflits. Durant la guerre de Sécession en particulier, les difficultés des terrains aux États-Unis diminuèrent considérablement l'importance des rôles tactiques de l'artillerie en comparaison avec celle des campagnes napoléoniennes en Europe. Durant ce conflit, inégalités de terrain et puissance de feu accrue contribuèrent à réduire l'artillerie à un rôle défensif et à la limiter à la protection des flancs des armées et à la poursuite des troupes ennemies seulement lorsque les attaques avaient été réussies.

En même temps que les tactiques offensives devaient s'ajuster aux progrès de l'armement et aux terrains, une attention toute particulière fut portée aux retranchements de campagne. On estimait que les tranchées creusées par des miliciens volontaires serviraient avec profit les intérêts de la société d'abord, parce qu'un grand nombre de vie humaine serait ainsi épargné sur les champs de bataille et ensuite parce que ces volontaires auraient été considérés comme des participants -- même si ce n'était qu'une participation indirecte -- aux opérations militaires de l'armée régulière.

Par contre, les armées européennes négligèrent largement d'ajuster leurs préparatifs militaires aux *changements sociaux* de l'époque. En plus d'avoir presque complètement oublié l'intensité des guerres napoléoniennes, les militaires de la génération d'après 1815 semblaient croire que les développements commerciaux et industriels du XIX^e siècle consolideraient plutôt la paix et la coopération entre les nations. Par conséquent, les conflits des années 1850 et 1860 surprisent la plupart des nations d'Europe - à l'exception de la Prusse - mal préparées à des affrontements militaires. Afin de souligner cet état d'impréparation, nous proposons une brève mise en contexte des conditions militaires, politiques et économiques des nations à la veille de leurs engagements dans des conflits armés.

Si les méthodes napoléoniennes au XIX^e siècle durent s'adapter, entre autres, aux circonstances de la technologie de l'époque, force est de reconnaître aussi les effets adverses des progrès technologiques sur cet art de la guerre. C'est en effet dans la science de l'armement, du transport des troupes et des communications que l'atténuation de l'impact des tactiques et stratégies napoléoniennes se fit le plus sentir. Désormais, les connaissances scientifiques et/ou techniques acquises dans le militaire au cours de la génération d'avant Waterloo devaient paraître incomplètes, périmées, voire dérisoires pour les générations suivantes. Dès lors aussi, le niveau scientifique et intellectuel avait autant d'importance pour l'issue d'un conflit que le nombre des combattants car, à partir des guerres napoléoniennes, les armées virent leurs effectifs grossir considérablement. En général, plus les effectifs augmentent, plus les armées sont tributaires de l'industrie pour leur équipement et leur armement en temps de paix comme en temps de guerre. L'industrie, les systèmes de postes et télégraphes etc... sont organisés pour la guerre, et une nation en armes exige une multitude d'armuriers, et de techniciens pour fabriquer ces armes.

L'évolution des armements offre un exemple particulièrement paradoxal dans le domaine des progrès scientifiques et techniques au XIX^e siècle. Bien des perfectionnements qui auraient pu être possibles pendant les années de la Révolution et les guerres napoléoniennes de 1792 à 1815, n'eurent pas lieu durant cette période. L'urgence qui y régnait sans cesse interdisait des arrêts de production - interruptions qui auraient été requises pour traiter de nouvelles méthodes ou améliorer celles qui étaient en cours. Au contraire, c'est pendant le reste du siècle, une période de l'histoire européenne troublée seulement par des conflits de basse intensité que furent proposés et adoptés les matériels qui reléguèrent aux musées ceux qui les avaient précédés. Plus particulièrement, le pays qui, entre autres, était en mesure de tirer le plus de profit des périodes de paix pour accroître son potentiel mécanique et industriel en vue de la guerre, celui qui possédait le plus de soldats entraînés et d'approvisionnements en armes, était celui qui avait le plus de chances de remporter la victoire. Ce fut le cas de la Prusse à cette époque.

Parmi les nombreux progrès de la science et de la technologie qui marquèrent le XIX^e siècle, l'invention de nouvelles armes attribuées aux soldats occupe une place importante. Toutefois, les armuriers eurent à régler les problèmes de la fiabilité et de la sécurité de leur mise à feu. Des systèmes qui permettaient de passer de l'arme à chargement par la bouche avec mise à feu par *silex*³⁶ puis par *percussion*³⁷, à l'arme à chargement par la culasse (fusil

³⁶ Le fusil à *silex* était l'arme de base de l'infanterie durant les campagnes napoléoniennes.

*Chassepot*³⁸ de 1866) furent graduellement mis à point. Les fusils à chargement par la culasse entraînent d'abord une amélioration tactique: la possibilité pour le tireur de rester en position couchée pour recharger son arme, et ensuite une amélioration technique importante : la possibilité de rayer le canon, ce qui augmentait la portée et la précision. Vers la même époque où les armes à feu portatives étaient améliorées en rayant les parois internes lisses des canons des fusils, des chercheurs exploraient la possibilité d'appliquer également un système de rayure aux pièces d'artillerie³⁹. Comme pour les fusils, le but recherché étant d'accroître la portée et la précision des canons d'artillerie, les anciennes pièces de bronze, de la plupart des armées européennes furent rayées à partir de 1859⁴⁰. À l'encontre des fusils cependant, ces pièces se chargeaient encore par la bouche et ne commencèrent à se charger par la culasse qu'une dizaine d'années plus tard durant la guerre franco - prussienne.

Les progrès de l'artillerie eurent également un impact adverse sur les méthodes napoléoniennes dans le domaine de la protection collective. En 1809, Napoléon avait modernisé le système des fortifications en préconisant l'action offensive dans la défensive: au lieu de rester passivement derrière ses remparts dans l'attente d'éventuels secours, la garnison devait faire des sorties brèves mais violentes afin de surprendre l'adversaire et ruiner ses travaux d'approche. Ces sorties devaient être précédées du feu d'artillerie afin de neutraliser provisoirement l'ennemi.

Après Waterloo, la question de la fortification fit à nouveau l'objet d'études partout en Europe, et notamment en France, où nombre d'officiers soucieux de leur carrière avait intérêt à se pencher sur les problèmes techniques plutôt que sur la tactique⁴¹. En 1845, Paris était ceinturée de près de 100 forts-bastions importants, et la tendance était à l'élargissement des places fortes de manière à pouvoir manœuvrer lors des sorties et à tenir l'artillerie de siège ennemie hors de portée de la ville le plus longtemps possible. Ces principes

³⁷ À partir de 1830, le fusil à *silex* fut remplacé par le fusil à *capsule de fulminate*.

³⁸ Antoine Chassepot était un armurier français qui, en 1863, mis en pont le fusil *Chassepot* adopté en 1866 par l'armée française.

³⁹ Notons que durant les campagnes napoléoniennes, les parois internes de tous les canons et fusils étaient encore lisses.

⁴⁰ Fuller, J. F. C., *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Paris, Payot, 1963, p. 80.

⁴¹ Depuis les fortifications érigées par Vauban vers la fin du XVIII^e siècle, la science de la fortification n'évolua que très peu au cours du XIX^e siècle.

furent appliquées à l'amélioration de la défense des villes du Nord - Est de la France tel que Metz et Verdun. Toutefois, les grands progrès de l'artillerie (portée, précision, obus explosifs) rendirent ces modestes améliorations obsolètes, une vingtaine d'années après leur mise en œuvre. Lors de la guerre de 1870, en dépit de l'application du principe napoléonien de sorties fréquentes de la garnison en vue d'empêcher l'action offensive de l'ennemi, les fortifications françaises ne purent pas résister aux bombardements effectués à longue distance par des pièces lourdes.

En outre, ce n'est pas par hasard que la nation qui avait produit Clausewitz, l'un des plus importants interprètes de Napoléon, fut la première à saisir l'importance capitale des chemins de fer pour la guerre. Le rythme auquel les troupes et les approvisionnements pourraient être amenés sur les lieux de bataille supplantait largement celui des traditionnelles marches - à - pied auxquelles étaient soumises les armées napoléoniennes au début du siècle. Si au cours des troubles révolutionnaires de 1848 - 1850 en Europe, la Prusse acquit une expérience nouvelle en matière de transport de troupes par chemins de fer, c'est au cours de la guerre austro - prussienne de 1866 et du conflit franco-prussien de 1870, ainsi que sous l'impulsion du général Moltke, que la «stratégie des voies ferrées» devint une véritable science de la guerre. Durant le siège de Paris de septembre 1870 par exemple, les Prussiens eurent été dans l'impossibilité de masser et de ravitailler leurs troupes sans le secours du chemin de fer.

Par ailleurs, le premier système permettant de communiquer à distance des messages complets était une réalisation des frères Chappe en 1794 et fut en usage durant la plupart des campagnes napoléoniennes. Mais la télégraphie électrique inventée par Samuel Morse en 1844 supplanta le télégraphe Chappe en permettant la transmission aisée des dépêches diplomatiques. Cette invention fut rendue possible par les avancées révolutionnaires successives de la physique en électricité (courant électrique, pile de Volta, electro - aimant). L'armée française fut l'une des premières utilisatrices au monde de la télégraphie électrique lors de la guerre de Crimée. Sur le plan militaire, le télégraphe Morse offrait des avantages considérables sur le système napoléonien du télégraphe Chappe: établissement rapide de lignes de campagne, liaison immédiate, courant débit rapide.

Nous allons également tester une autre hypothèse concernant cette fois *l'efficacité* de cet art de la guerre. Elle remettra en question son utilisation dans les campagnes napoléoniennes elles - mêmes. Ces principes guerriers fonctionnaient à merveille tant que Napoléon en était le seul utilisateur, mais lorsque ses adversaires commencèrent eux aussi à les adopter, leur *efficacité* (surtout du côté français) en fut inévitablement amoindrie. Il est donc tout naturel de concevoir qu'un regard un peu plus sceptique qu'avant Waterloo fut porté sur ces tactiques et stratégies. Une troisième hypothèse sur le domaine militaire serait fondée sur l'admiration sans bornes qu'éprouvaient certains généraux américains pour

Napoléon. R. E. Lee, en particulier, en fit un modèle pendant la guerre de Sécession.

À ces aspects purement militaires et technologiques, nous proposons d'ajouter quelques autres hypothèses de travail fondées sur la situation politique entourant les conflits étudiés. Désireux de rendre la gloire militaire à la France -- une nation dont les traités de 1815 avaient sérieusement atténué la prépondérance en Europe -- et de poursuivre les exploits guerriers de son oncle, Napoléon III s'était porté à la défense de l'Empire ottoman contre les prétentions russes en Bulgarie. C'était aussi le souci de s'assurer l'appui de la libérale Angleterre et de rompre l'entente des puissances conservatrices (Autriche, Prusse, Russie) qui l'avaient poussé à s'engager en mars 1854 avec la Grande-Bretagne dans une lutte armée contre la Russie dans la mer Noire. Quelques années plus tard, Napoléon III décida de son propre chef de participer à la campagne italienne de 1859. La guerre de Crimée n'ayant pas modifié l'ordre européen issu des traités de 1815, l'Empereur espérait y parvenir par le biais de l'Italie.

Par ailleurs , en essayant de répondre plus adéquatement aux questions posées dans la problématique, il conviendrait également de considérer le contexte socio - économique de l'époque, ce qui permettrait de développer de nouvelles hypothèses de travail. Tout d'abord, les *levées en masse*, rendues possibles par la conscription durant l'ère napoléonienne étaient un aspect primordial de l'art de la guerre de Bonaparte. Or, ce volume accru de troupes disponibles pour aller au combat est un élément que l'on retrouve dans les guerres de Crimée, d'Italie, de Sécession, austro-prussienne et franco-prussienne. Cela suggère que les États avaient les moyens financiers et économiques de recruter massivement au XIX^e siècle. De plus, la mobilité des troupes était un autre élément essentiel des principes guerriers de Napoléon. La capacité économique et technologique des États de répondre aux besoins de vitesse et de déplacement des régiments et bataillons en leur procurant de l'équipement et de l'armement moderne pour les combats au XIX^e siècle nous fournirait sans doute une autre hypothèse de travail. Par contre, les services précaires de santé des armées vers le milieu de ce siècle ne s'étaient guère améliorés depuis les guerres du Premier Empire. Ce n'est qu'avec l'invention des *trains - hôpitaux* durant la guerre de Sécession que des soins systématiques purent être donnés aux blessés dans les zones de combat.

Également, il conviendrait de souligner les tentatives qui furent faites en vue d'établir quelques liens entre le militaire et le reste de la société durant le XIX^e siècle. Plusieurs ouvrages recommandant l'addition d'une culture générale à la formation militaire dans les armées européennes furent écrits et publiés durant les périodes d'inaction guerrière de ce siècle en Europe. Ces écrits visaient à satisfaire le désir de certains membres de l'armée de contribuer à la marche du progrès social en Europe et d'établir une société plus harmonieuse. Cette notion d'un plus grand rôle social pour des officiers qui auraient ainsi été mieux

éduqués, aurait donné un sens et une vigueur nouvelle au vieil idéal militaire. Or, durant ces années d'inactivité guerrière, l'armée était traversée d'un malaise, alors qu'elle se sentait entourée de la méfiance, voire de l'hostilité, de la population. Et lorsque le malaise fut dissipé sous le règne de Napoléon III, les préoccupations sociales recommandées dans les écrits n'eurent plus de place dans l'armée victorieuse et conquérante du Second Empire, toute parée d'un orgueilleux prestige. En bref, malgré les appels et efforts de certains militaires, il n'y eut pas pour la nouvelle armée de 1815 à 1870 de véritable prise de conscience de ses responsabilités sociales. La seule mission pour cette armée était de faire la guerre, en continuant à appliquer les principes de base napoléoniens sur les champs de bataille.

Finalement, on ne saurait passer sous silence le niveau élevé de la violence dans les conflits du XIX^e siècle, comparé à celui qui a causé considérablement moins de pertes de vies humaines durant ces dernières cinquante années. Le nombre alarmant de ces pertes - se comptant parfois par centaines de milliers -- à Sébastopol (Crimée), Magenta (Italie), Atlanta (États - Unis), Sadowa (Bohême) et Sedan (France) est révélateur du degré de tolérance de violence dans les sociétés européennes et américaines du XIX^e siècle: les nombres si élevés de morts et de blessés ne firent toutefois pas tomber les gouvernements, et les guerres, aussi limitées furent-elles, se poursuivirent férocement durant le reste du XIX^e et le début du XX^e siècle, utilisant les stratégies napoléoniennes d'anéantissement et culminant en la première catastrophe mondiale de 1914.

Méthodologie et sources

Deux catégories de sources furent utilisées pour notre recherche. Elles contribuèrent toutes les deux, directement ou indirectement, à répondre aux questions posées dans la problématique. La première catégorie fut de nature militaire et consista en sources officielles manuscrites disponibles au service historique de l'armée de Terre française (SHAT) de Vincennes⁴², aux Archives nationales de Paris et à l'académie militaire américaine (USMA) de West Point aux États - Unis.

Les fonds d'archives de l'armée de Terre forment la source principale de l'histoire militaire française du XVII^e siècle à 1945. Ce sont aussi des rapports que les résidents, les attachés militaires et les officiers chargés d'une mission particulière ont adressés aux ministres de la Guerre. Ce sont enfin des archives privées provenant le plus souvent d'officiers généraux, réunies dès le XVIII^e siècle

⁴² Les archives de l'armée de Terre française sont déposées au château de Vincennes, Vincennes, France.

par le Dépôt de la guerre. Les archives de l'armée de Terre ont été classées à la Section historique de la défense (SHD) de Vincennes en un fonds particulier qui a reçu la lettre de série M. Cette série est subdivisée en sous - séries correspondant à des théâtres d'opérations spécifiques. La sous - série qui mériterait une attention particulière relativement au sujet de cette thèse est la sous - série 1M, intitulée « Mémoires et reconnaissances » et qui est constituée pour l'essentiel de travaux et documents effectués ou réunis par les soins du Dépôt de la Guerre, ancêtre du Service historique aux XVIII^e et XIX^e siècle, sur les sujets les plus variés: histoire militaire, organisation du Ministère et de l'armée, travaux cartographiques et géographiques.

Les deux instruments de recherche existants (le catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France qui contient des archives de la guerre, par Louis Tuetey, et son supplément dactylographié) ont été fusionnés dans un unique répertoire, accessible en ligne.

Également, les archives de la période 1870 - 1871, concernant les opérations contre l'Allemagne ont été consultées. Ces archives ont été classées dans un fonds de la série L, qui, elle - même, est divisée en vingt - six séries de La à Lz.

La deuxième source officielle manuscrite a été les fonds d'*Archives Napoléon* au centre historique des Archives nationales de Paris. Ces fonds regroupent les archives numérotées de 400 ap/31 à 400 ap/150, totalisant 119 cartons et plusieurs dossiers, lettres et registres⁴³.

La troisième source a été les archives de l'histoire américaine du XIX^e siècle, regroupées à l'académie militaire de West Point, dans l'État de New-York. Ces archives qui consistent à des notes historiques, lettres et rapports d'officiers ont été classées en un fonds particulier ayant la lettre de série CU. Furent ainsi consultées les archives pertinentes à la guerre de Sécession traitée dans cette thèse.

Quant aux sources officielles imprimées, elles proviennent surtout des ouvrages militaires du général Hubert Camon sur les campagnes napoléoniennes et du maréchal Ferdinand Foch sur les principes et transformations de la guerre au XIX^e siècle. L'œuvre de Clausewitz et les bulletins officielles de la Grande Armée, 1805 - 1814 ont été également consultés.

⁴³ C'est depuis la fin de la Seconde guerre mondiale que les Archives Nationales se sont enrichies de quelque quatre-vingt-dix fonds d'archives privées intéressant directement l'histoire du Premier Empire ou du Second.

En complément à cette catégorie principale de sources, des sources secondaires permettent de mieux situer les guerres de Crimée, d'Italie, de Sécession et les deux conflits prussiens dans le contexte politique et socio-économique de l'époque. Dans cette optique, des monographies et des articles de périodique traitant du libéralisme, du nationalisme et des capacités économiques des États à soulever des armées de masse au XIX^e siècle contribuent de façon substantielle à éclairer notre problématique.

Ces sources dans les deux catégories ont été soumises à une vérification minutieuse. Les précautions nécessaires furent prises pour s'assurer que les documents utilisés constituent une source fiable d'information et une base valable des conclusions de la recherche.

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION

Dans cette première partie, nous traiterons l'originalité et la diversité du système de guerre de Bonaparte. Nous examinerons, dans un premier temps, les origines de ce système à la lumière des théories et principes des plus célèbres théoriciens militaires du XIX^e siècle, Pierre de Bourcet, Antoine - Henri Guibert, Henry Llyod et le chevalier du Teil. Nous allons également contraster le système de guerre de Bonaparte avec celui de Frédéric II, roi de Prusse de 1740 à 1786. Afin de mieux mettre en relief l'application des tactiques et stratégies de Napoléon dans ses campagnes, nous allons présenter le système de guerre qui était en vogue durant les années de la Révolution, c'est - à - dire immédiatement avant l'apparition de Bonaparte sur le théâtre militaire en 1796.

Dans un deuxième temps, nous allons essayer de dégager de quelques-unes des campagnes de Napoléon les points saillants de son art de la guerre. Précisons d'abord que lorsque Bonaparte fut nommé au commandement de l'armée d'Italie en 1796, il dut, pour mettre ses troupes en état d'entreprendre leurs opérations, porter son attention sur un certain nombre de points et prescrire certaines mesures. Ces mesures prises durant ses plus importantes campagnes servirent de fondements pour les méthodes napoléoniennes que les forces armées de plusieurs nations adoptèrent pendant près d'un siècle après la dernière bataille de l'Empereur à Waterloo en 1815.

Dans un troisième temps, nous allons souligner les caractéristiques des armées napoléoniennes durant les guerres de l'Empire. Cette discussion va inclure l'élaboration du système divisionnaire, la combinaison du feu et du choc dans les attaques, la réunion des forces avant la bataille, l'extension des fronts, les manœuvres de position centrale et d'enveloppement, les effets de surprise, l'exploration et la sûreté.

Chapitre premier

Origines de l'art de la guerre napoléonien

Les années de la Révolution française furent marquées par l'apparition d'un chef, Napoléon Bonaparte, dont les capacités militaires furent développées par l'étude de l'histoire militaire et, plus encore, par la nourriture intellectuelle qu'offraient les théories de certains des plus remarquables et des plus originaux auteurs militaires du XVIII^e siècle.

1

Méthodes inspirées de théoriciens

A) Théories de Bourcet

a) Système divisionnaire ou organisation de l'armée en divisions autonomes

Pierre de Bourcet (1700 - 1780), auteur militaire du XVIII^e siècle estimait que la mobilité et la souplesse des armées constituaient les valeurs suprêmes. Par conséquent, il proposa une théorie qui consistait à fractionner l'armée en éléments constituant un tout. Ces éléments pourraient opérer séparément les uns des autres, mais également coopérer à la conquête d'un objectif commun.

Au cours du XVIII^e siècle, les armées pré-napoléoniennes formaient un bloc unique qui résultait de l'absence de segmentation en grandes unités. Cette organisation monobloc entraînait une congestion des routes de marche et une réduction des capacités de commandement, ce qui imposait une limitation des effectifs de ces armées et réduisait leur capacité de manœuvre. Bourcet s'était inspiré du concept d'armée modulaire (ou système divisionnaire) qui avait émergé durant la guerre de Sept Ans (1756 - 1763) avec l'utilisation par le maréchal de Broglie⁴⁴ de colonnes indépendantes. Les divisions avaient pour objet principal de simplifier les ordres de marche et de faciliter ainsi l'accélération des mouvements par lesquels l'armée pouvait prendre un ordre de bataille⁴⁵.

Grâce au principe divisionnaire, aux mouvements amples et combinés des grandes unités, la guerre prend un caractère plus décisif. L'assaillant limite la zone de manœuvres du défenseur, l'acculant à la bataille ou à la retraite. Et durant la bataille elle - même, chacun pouvait modifier la répartition de ses forces, les accumuler sur un point important et les mouvoir et manœuvrer pendant et après la prise de contact. La répartition des troupes sur le champ de bataille pouvant être très inégale et leurs mouvements prompts, il devenait alors possible

⁴⁴ Victor - François de Broglie fut l'un des plus célèbres soldats français du XVIII^e siècle. Il fut promu successivement capitaine de cavalerie, brigadier, maréchal de camp, lieutenant-général des armées et maréchal de France (en 1759).

⁴⁵ Stéphane Béraud, *La révolution militaire napoléonienne: les manœuvres*, Paris, B. Giovanangeli, 2007, p. 151 - 154.

de maintenir le combat sur une partie du front avec peu de soldats. On cessait de considérer la bataille comme perdue d'avance si l'on n'était pas supérieur en nombre, comme impossible si l'ennemi était posté, comme risquée si les armées étaient équivalentes. Les batailles pouvaient être engagées et gagnées par les manœuvres.

Ce que les tacticiens, et en particulier Bourcet, voulaient faire disparaître, c'était la lenteur et l'inefficacité des guerres d'autrefois qu'ils attribuaient bien plus à l'imperfection des moyens qu'à la disposition morale des combattants⁴⁶.

b) Désavantage du principe divisionnaire: le système de cordon

L'expansion des armées grâce à la séparation, puis la convergence des divisions, permettait donc de déloger sans cesse l'ennemi par une sorte de battue, ne lui laissant que l'alternative de la bataille ou de la retraite. Mais, en même temps que Bourcet perçut le grand avantage de ce système divisionnaire, il se rendit également compte des dangers qu'il pourrait présenter. L'instrument était d'autant plus difficile à manier et d'un usage d'autant plus périlleux qu'il devenait de plus en plus perfectionné. Le *principe divisionnaire* conduisit les généraux lents et maladroits au *système de cordon*, c'est-à-dire à des armées figées dans un dispositif trop étendu et trop morcelé pour une action d'ensemble⁴⁷.

Lorsqu'une armée est en cordon, c'est-à-dire morcelée sans idée de concentration, il peut arriver que l'ennemi, plus actif, écrase séparément les parties du cordon; ou s'il reste en cordon lui aussi, il en résulte une série de combats partiels, au lieu d'une bataille défensive. Ce nouveau système qui devait rendre la guerre plus énergique et plus prompte, pouvait la rendre, au contraire,

⁴⁶ Jean Colin (capitaine), *L'éducation militaire de Napoléon*, Paris, Éditions historique, Teisèdre, 2001, p. 65 - 69.

⁴⁷ Le terme *cordon* s'applique à toute mesure de défense destinée à protéger directement tout un secteur au moyen d'une ligne continue de postes. Cette ligne ne peut protéger que d'assauts assez faibles. La muraille de Chine fut construite dans le but d'assister les opérations mineures des incursions tartares. Durant les guerres de la Révolution, les états-majors autrichien et prussien crurent à certains moments qu'une défense en cordon pourrait servir de couverture contre n'importe quelle attaque alors que Bonaparte, même lorsqu'il n'était que premier consul recommandait à ses troupes d'éviter ce genre de défense .

lente et languissante. Par conséquent, Bourcet conseilla qu'en général il serait bon de ne pas trop éparpiller le front, c'est - à - dire de ne pas répartir le front de l'armée sur une trop grande échelle, afin de permettre aux troupes de se concentrer en moins de 24 heures⁴⁸.

c) Conception d'un plan à plusieurs branches

Bourcet fut le premier tacticien à envisager des plans d'ensemble pour toutes les opérations d'une campagne. Il fut également le premier à embrasser d'un seul coup d'œil tout un théâtre de guerre et y distinguait un champ offensif et un champ défensif. Par conséquent, il déclara qu'il fallait avoir deux armées, l'une offensive pour opérer dans tous les pays, et l'autre pour opérer en défensive sur toutes les parties du théâtre de guerre qui pourraient concourir à la sûreté de sa ligne de communication.

Bien que l'armée qui prend l'offensive ait l'avantage d'imposer d'abord sa volonté à l'ennemi, il faut cependant prévoir qu'avant le moment où elle se porterait sur l'adversaire, celui-ci aurait pu modifier ses dispositions de manière à empêcher l'exécution du premier projet. Il est nécessaire d'avoir prévu toutes les circonstances et d'être prêt à entreprendre des opérations très diverses suivant la situation où l'on se trouvera au dernier moment. C'est ce que Bourcet appelle: former un projet à plusieurs branches. Il ne faut donc pas oublier d'examiner en détail toutes les opérations que l'ennemi peut entreprendre, et la riposte qui convient à chacune⁴⁹.

⁴⁸ Jean Colin (capitaine), *Les transformations de la guerre*, Paris, Économica, 1999, p. 177 - 181.

⁴⁹ Colin, *L'éducation...*, p. 92 - 93.

B) Principes de Guibert

a) Nouvelle doctrine militaire

Jacques - Antoine Guibert (1743 - 1790), célèbre tacticien et général français ne proposait rien de moins que de reformer entièrement les méthodes, institutions et doctrines militaires du XVIII^e siècle. Il estimait que les armées étaient constituées de trop de canons et de soldats. Les immenses parcs d'artillerie étaient lourds et lents et des effectifs s'élevant parfois à 150 000 ou 200 000 hommes, qu'il fallait ravitailler à l'aide de magasins, étaient très peu manœuvrables. Il fallait donc créer des armées plus mobiles, plus souples et plus hardies qui soient capables d'être partout et nulle part, d'apparaître et de disparaître, de réapparaître comme l'éclair, de tourner les positions par surprise et même de les prendre à rebours.

À cet effet, Guibert proposait de supprimer les magasins, de faire vivre de nouveau les armées sur le pays comme au XVII^e siècle, de diminuer l'artillerie, d'apprendre aux soldats à marcher vite plutôt qu'à marcher en ordre et à soumettre tous les citoyens à une rigoureuse éducation militaire. Il opposait la vitesse des armes à leur masse et réclamait la primauté de la vitesse. Mais la *vitesse* est l'âme et la *masse* est le corps d'une armée. D'après lui, toute la force spirituelle d'une armée, son élan, son courage, son enthousiasme, son imagination s'expriment en vitesse. C'est sa chair, sa matière qui s'exprime en nombre, en volume, en masse. Sa doctrine réclamait donc dans la guerre, la primauté de la force spirituelle sur la matière. Ce spiritualisme de la guerre, malgré ou à cause de sa forte saveur d'hérésie, avait séduit beaucoup d'esprits quand l'auteur l'annonça dans ses divers écrits.

Mais les principes et les règles de la guerre du XVIII^e siècle commençaient à se cristalliser en routine dans laquelle le sens des principes et la raison des règles s'obscurcissaient. À cette époque, on avait renoncé à faire vivre les armées sur le pays, comme lors du siècle précédent, et on avait créé les magasins qui alourdissaient les marches des troupes. Irrités par cette routine, les esprits inquiets avaient trouvé dans la doctrine de Guibert le remède pour guérir la sclérose dont les armées étaient ou semblaient être atteintes. Bien que ses nouvelles idées furent souvent l'objet d'attaques de la part des esprits conservateurs, Guibert est considéré jusqu'à nos jours comme le père spirituel du futurisme militaire de la Révolution française de 1789. Sa doctrine inspira fortement les généraux, les diplomates et les hommes d'État de son époque et Bonaparte lui-même ne cacha point qu'il l'avait longuement étudiée⁵⁰. En fait il

⁵⁰ Bruno Colson, *Napoléon. De la guerre*, Paris, Éditions Perrin, 2011, pp. 111-114.

portait souvent avec lui dans les camps les écrits de Guibert en déclarant que c'était des œuvres propres à former de grands hommes⁵¹.

L'accent que met Guibert sur la force spirituelle avait été pour la Révolution une révélation. Et la Révolution avait cru en Guibert quand elle s'était trouvée sans cadres, magasins, arsenaux, dépôts et finances, et rien qu'avec des foules nombreuses, en guerre avec l'Europe. Elle avait réussi grâce surtout aux doctrines de Guibert qui furent en mesure de provoquer dans ces foules un grand élan et à obtenir ainsi des succès inattendus. En 1796, transportée par ses premières illusions, la Révolution croyait avoir trouvé dans la vitesse le secret décisif de la force, et son jeune général, Napoléon Bonaparte, chercha fébrilement à l'appliquer dans sa première campagne militaire en Italie⁵².

b) Nouveaux modes de subsistances et de cantonnement : faire vivre les armées sur le pays

Inspiré par la maxime « Il faut que la guerre nourrisse la guerre » de Caton⁵³, Guibert critiquait sévèrement les systèmes de subsistances et de cantonnement de l'armée française de son époque en soulignant leurs nombreux inconvénients. Il notait dans la formation des magasins de ravitaillement des abus préjudiciables à l'efficacité des opérations de l'armée. Il déclarait que leurs emplacements étaient soumis uniquement à la volonté des entrepreneurs qui les déterminaient exclusivement en fonction des fluctuations du marché, sans se soucier des besoins de l'armée.

Guibert conclut son analyse en suggérant que dans les régions agricoles de l'Europe centrale, telles que les plaines de l'Elbe et du Rhin, les troupes vivent des ressources requises dans le pays, sans les accumuler d'abord en magasins, et l'expérience des dernières guerres de son époque lui prouva que cette mesure donnerait aux opérations une rapidité inconnue. Vivre sur le pays n'était pas d'ailleurs une chose nouvelle ou perdue de vue au XVIII^e siècle, et les armées

⁵¹ Guglielmo Ferrero, *Bonaparte en Italie (1796 - 1797)*, Paris, Éditions de Fallois, 19 , p. 81 - 83.

⁵² *Ibid*, p. 84.

⁵³ Caton (Marcus Porcius Cato) était un homme d'État et écrivain romain, né en 234 av. J. C et mort en 149 av. J. C. Il vécut au temps des guerres puniques, une série de trois conflits qui opposaient la Rome antique à Carthage. Caton s'était distingué par son éloquence et la force de persuasion de ses discours.

subsistaient toujours par réquisition, mais les denrées requises étaient d'abord rassemblées par les munitionnaires avant de les distribuer aux troupes. Guibert proposait donc de supprimer cette inutile opération administrative relative aux magasins, étape qui entravait les mouvements de l'armée. Il avait également remarqué les avantages que le cantonnement des soldats chez des habitants dans les bourgs et les villages procurait. Il proposa donc la suppression des tentes même s'il fallait parfois que les troupes dorment à la belle étoile. Avec l'équipage des tentes épargné, l'armée pourrait ainsi se déplacer plus aisément⁵⁴.

c) Ordre mixte de Guibert

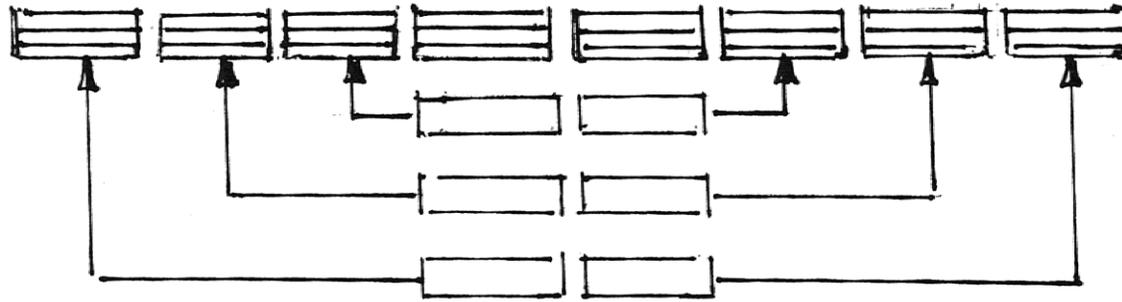
Le déplacement des troupes pour la bataille, leurs mouvements, leur marche même dans l'attaque étaient singulièrement lents et beaucoup d'officiers s'en préoccupaient au début du XVIII^e siècle. Elle nuisait à l'esprit offensif; elle s'opposait à toute manœuvre sur le champ de bataille; mais surtout elle empêchait les armées de passer vivement de l'ordre de marche à l'ordre de bataille⁵⁵. Cette disposition de combat en longues lignes de trois rangs chacune était appelé *l'ordre mince* (croquis A à la prochaine page), une formation militaire qui privilégiait le feu, parce qu'elle permettait à un grand nombre d'hommes de tirer sur l'adversaire. Vers le milieu du siècle, des colonnes massives furent proposées pour substituer à *l'ordre linéaire mince*. Cette nouvelle formation s'appelait *l'ordre profond*, une formation qui favorisait le choc grâce au nombre des rangs qui poussaient les hommes en première ligne. Mais ces colonnes étaient difficiles à former et à déployer. Ainsi, les partisans de *l'ordre mince* partant de la ligne déployée et les partisans de la colonne massive tendirent vers une solution commune qui fut donnée en 1764 par J. A. Guibert⁵⁶.

Cette nouvelle formation militaire qui fut adaptée définitivement vers la fin du siècle par les armées françaises était *l'ordre mixte* (croquis B), une solution intermédiaire qui alternait colonnes et lignes sur la ligne de front afin de profiter des avantages du feu et du choc.

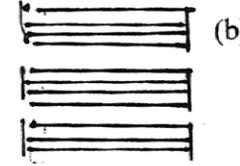
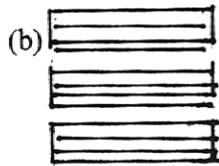
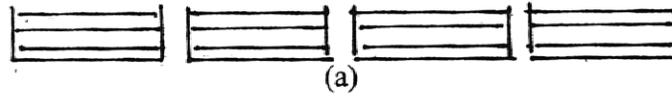
⁵⁴ Colin, *L'éducation...*, p. 71 - 72.

⁵⁵ Colin, *Les transformations...*, p. 19.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 20.



Croquis A: La colonne d'attaque assume la position linéaire



Croquis B: Un bataillon de quatre companies déployé en ligne (a)
Six companies d'autres bataillons déployées en colonne (b) *

*

Gunther Rothenberg, *The art of warfare in th age of Napoleon*, Gloucestershire, Spellmount, 1988, p. 55- 56.

Cette solution commune qui admettait la colonne pour les mouvements (choc) et la ligne pour le combat (feu) fut celle que pratiquèrent les armées de la République et du Premier Empire. Toutefois, lorsque l'initiative des dispositions était laissée aux subordonnés, ils en prenaient parfois de déplorables. Lorsque l'Empereur intervenait, il prescrivait toujours l'ordre mixte de Guibert, où des bataillons en colonnes soutenaient les bataillons déployés; ils étaient prêts à repousser une charge, à combler un vide et à prendre une direction nouvelle⁵⁷.

d) Principe de la guerre combinée

Ce principe peut être considéré comme un corollaire du système divisionnaire que Bourcet théorisa et élaborait vers la moitié du XVIII^e siècle. Les armées pré-napoléoniennes, principalement celles de la première moitié de ce siècle, se déplaçaient et combattaient en un seul bloc. On pouvait alors faire clairement la distinction entre l'organisation des marches et l'exécution des combats laquelle dépendait d'ordres de bataille bien codifiés. Or, Guibert insistait sur la continuité entre la manœuvre et le combat. Durant les guerres pré-napoléoniennes, le passage des formations de marche en colonnes aux formations de combat en lignes était si lent et complexe qu'il interdisait tout effet de surprise et subordonnait la bataille à l'accord des belligérants. Guibert voulait en finir avec la dichotomie *marche/combat* et lui substitua la notion de *manœuvre* qui déclenche et englobe le combat. Il annonça *la stratégie opérationnelle napoléonienne* dans laquelle la bataille n'était que la résultante de la manœuvre. Avant 1789, c'était *la guerre d'usure* fondée sur des manœuvres d'évitement qui était en vogue: on forçait l'ennemi à battre en retraite sans avoir à livrer bataille. Cela contrastait clairement avec la stratégie de Napoléon qui recherchait systématiquement la bataille décisive. Napoléon privilégiait également la manœuvre, mais celle-ci intervenait dans un contexte différent. Il pratiqua en effet une *guerre totale* dans le sillage des gouvernements révolutionnaires. Grâce à la loi Jourdan sur la conscription⁵⁸, ses effectifs furent illimités. Dès lors, la stratégie qu'il mit en œuvre ne consista plus à manœuvrer pour obtenir de simples gains territoriaux, mais d'imposer sa volonté à l'ennemi en obtenant la

⁵⁷ Colin, *Les transformations...*, p. 22.

⁵⁸ La loi Jourdan de 1798 substituait à l'armée de métier et de classe une armée de masse, issue des citoyens, et donc du peuple. Elle imposait le service militaire à tous les Français célibataires âgés de 20 à 25 ans. Le caractère révolutionnaire de la loi était d'autant plus primordial qu'elle armait le peuple et qu'elle permettait la levée en masse.

dislocation de son armée⁵⁹. L'émergence de cette stratégie opérationnelle napoléonienne sonna le glas de la « bataille par consentement mutuel » qui paralysait les projets des généraux des « guerres en dentelles »⁶⁰.

La nouvelle structure modulaire de l'armée composée de divisions (puis de corps plus tard) constitua un instrument plus perfectionné mais, en même temps, plus délicat à manier. Ce n'est que durant la première campagne d'Italie de 1796 et celle d'Ulm de 1805 que Napoléon fut en mesure d'utiliser pleinement toutes les potentialités d'une telle organisation. C'est la combinaison des mouvements des divisions ou corps d'armée qui assura le triomphe des nouvelles méthodes de guerre napoléoniennes⁶¹.

Napoléon avait perfectionné la guerre de masse héritée de la République, en posant les fondements d'une nouvelle *guerre combinée* qui consistait ainsi que l'avait résumé Carnot⁶² à « marcher séparés et combattre réunis ». Il avait mis cette guerre combinée au service d'une guerre continentale et d'une guerre de mouvement qui lui permettaient de submerger le théâtre principal d'opérations et d'agir sur les communications de ses adversaires pour leur imposer le combat dans des conditions qui lui garantissaient la victoire⁶³.

C) Méthodes d'autres théoriciens

On ne saurait toutefois passer sous silence l'apport à l'évolution du système napoléonien de théoriciens militaires autres que Guibert et Bourcet.

⁵⁹ Béraud, *op. cit.*, p. 323 - 324.

⁶⁰ Ce terme était utilisé au XVIII^e siècle en relation avec la situation de l'Europe à cette époque. C'était une période de conflits, de complots et de trahisons. La guerre était devenu un art régi par des critères culturels. Les généraux étaient considérés comme des artistes, vénérés, idolâtrés comme le sont les stars aujourd'hui.

⁶¹ *Ibid.*, p. 99 - 100.

⁶² Mathématicien, général et homme politique français, Lazare Carnot était membre du Comité de Salut Publique. En 1793, il créa les quatorze armées de la République et eut la plus grande part aux succès des armées françaises; par conséquent, il fut surnommé *l'Organisateur de la Victoire*.

⁶³ Béraud, *op. cit.*, p. 325.

Henry Lloyd, britannique de naissance, mais qui passa la plus grande partie de sa vie sur les théâtres de guerre continentaux, mérite une place spéciale parmi les théoriciens du XVIII^e siècle qui influencèrent l'art de la guerre de Napoléon 1^{er}.

La stratégie aux XVII^e et XVIII^e siècles se confinait largement à *l'organisation des armées* sur les champs de bataille. Le général Lloyd, à travers ses diverses expériences sur les champs de bataille, puis ses réflexions théoriques de la guerre, provoqua un regain d'intérêt pour tout ce qui touchait à la *conduite des opérations*, laquelle était largement délaissée par les historiens et théoriciens militaires. Tout comme ses rivaux Guibert et Bourcet, Lloyd prépara, par cet apport à la pensée militaire, la révolution stratégique qui fut accomplie au tournant du siècle. Tout en lisant attentivement les ouvrages de ces théoriciens, Napoléon Bonaparte nota en particulier l'importance du concept de Lloyd des *lignes d'opérations*⁶⁴ dans la guerre moderne. Il s'intéressa également à la dimension psychologique et à « l'instinct guerrier » que le général anglais avait souligné à plusieurs reprises dans ses ouvrages, et plus spécifiquement dans sa critique des stratégies de siège qu'il estimait trop conformes aux lois géométriques. Le revirement vers une stratégie offensive fondée sur la masse et le mouvement s'effectua dès le début des campagnes napoléoniennes⁶⁵.

Par ailleurs, la contribution à l'art napoléonien du chevalier du Teil, un théoricien de l'artillerie qui servit sous l'Ancien Régime, la Révolution et l'Empire, n'est pas négligeable non plus. Sa doctrine, spécialement dans le domaine de l'artillerie, était plus simple et même plus prophétique dans les guerres de l'Empire que celle de Guibert ou de Bourcet. De plus, les quelques principes essentiels qu'il mit en lumière dans ses écrits furent ceux qui formèrent l'essence de la méthode napoléonienne: avoir la supériorité numérique, concentrer les efforts, attaquer l'ennemi en flanc ou à revers, le surprendre par la rapidité de l'exécution d'une manœuvre⁶⁶.

⁶⁴ Ce concept sera développé dans les prochains chapitres de cette première partie.

⁶⁵ Site Web : Arnaud Blin. « Henry Lloyd ». http://www.stratisc.org/Lloyd_preface.htm. Article consultée le 16/ 11/ 2009.

⁶⁶ Colin, *L'éducation...*, pp. 96 - 99.

Comparaison des systèmes napoléonien et Frédéricien

Afin de mieux apprécier l'originalité de l'art de la guerre napoléonien, nous allons le contraster avec celui d'un militaire du siècle précédent, non moins important que l'Empereur français lui-même: Frédéric II, roi de Prusse de 1740 à 1786. Autant la stratégie et la tactique napoléoniennes dérivait naturellement des doctrines de théoriciens, autant elles s'éloignaient de celles de Frédéric. Toutefois, avant d'essayer de dégager les principales différences de ces deux systèmes, nous allons brièvement analyser l'évolution de la guerre au XVIII^e siècle de sa forme *limitée* vers une forme plus *absolue*

A) Guerres limitées et guerres non limitées

Aussi pressants et contraires qu'étaient leurs intérêts étatiques conjoncturels au XVIII^e siècle, les adversaires n'étaient pas divisés par un irréductible sentiment d'hostilité. Ils respectaient la règle du jeu implicite qui les contraignait à modérer leur ambition. Ils se rendaient compte qu'ils avaient le même souci de préserver un héritage commun de civilisation, des intérêts sociaux et les fondements de l'ordre européen établi. Le recours aux armes n'était justifié et décidé que par des motifs politiques souvent dus au hasard. Chacun reconnaissait le droit à l'existence de l'autre. Cette épreuve de force qu'était le déclenchement d'une guerre n'engageait pas les populations civiles. Les peuples étaient indifférents aux querelles monarchiques et le recrutement des armées professionnelles ne les affectait pas. Les populations subissaient des exactions et payaient des impôts et prélèvements de toutes natures. Si l'engagement pouvait être intense, la violence physique ne se manifestait que localement et ne durait pas plus qu'une journée. Même si les périodes d'hostilité pouvaient être longues, comme durant la guerre de Sept Ans, les campagnes connaissaient de fréquentes phases d'inaction et d'observation mutuelle interrompant les savantes manœuvres et contre-manœuvres militaires que leur organisation d'armées monoblocs (ou armées unitaires) rendait incapable de forcer la bataille; celle-ci avait lieu *par consentement mutuel*.

Les effets démographiques de la guerre demeuraient donc réduits et les dommages matériels avaient peu d'impact sur le soutien financier que les États

accordaient aux peuples. À ces aspects limités de guerre pré-napoléonienne s'ajoutaient les facteurs de modération que la nature et l'organisation des armées imposaient aux opérations: la bataille victorieuse n'était pas suivie d'exploitation, seule capable de parachever la destruction des forces ennemies.

Mais un courant de pensée au XVIII^e siècle allait démontrer qu'un nouveau type de guerre était concevable. Une nouvelle forme serait en fait possible si l'on exploitait les innovations techniques (système divisionnaire, puissance de feu accrue, subsistance sur le pays conquis, etc...) qui libérerait les opérations de leurs anciennes contraintes et autoriserait les combinaisons manœuvrières préparant la bataille décisive et son exploitation par la poursuite du vaincu. À l'ancien code de l'usage réglé de la violence succédait donc un type de guerre finalisée non plus dans la conquête ou la préservation de territoires, mais par des pulsions hégémoniques niant le droit d'existence des autres. Cette guerre dont la fin était quasi absolue et non plus restreinte avait une finalité politique également assortie d'une stratégie militaire à but non limité: l'anéantissement des forces armées adverses par la campagne et la victoire décisives autorisant le vainqueur à dicter sa paix. La guerre du siècle précédent limitée à la fois dans la fin politique et le but stratégique était révolue. Elle se résumait dans la subtile escrime des armées ponctuée de batailles répétées mais jamais décisives, qui permettait aux politiques de jauger leurs capacités militaires respectives, de comparer des enjeux contestés et le coût probable d'une prolongation des hostilités, puis de conclure par conséquent une paix négociée.

B) Étude comparative de Frédéric et Napoléon

a) Comparaison d'objectifs

À l'encontre des incursions téméraires de Napoléon aux confins de l'Europe et au-delà de la Méditerranée, les nombreuses campagnes de Frédéric se limitèrent à des espaces relativement restreints en Europe centrale. D'autant plus qu'en comparaison avec la *guerre totale* pratiquée par Napoléon, celles de Frédéric II étaient limitées aussi bien en objectifs politiques qu'en victoires

militaires. Pour finir la guerre, il n'était pas généralement nécessaire de poursuivre l'adversaire sur les champs de bataille⁶⁷.

Pour Frédéric, une guerre devait nécessairement aboutir à la conquête de territoires, et la meilleure façon d'y parvenir n'était pas de détruire l'adversaire, mais plutôt de le convaincre que des négociations seraient préférables à la continuation de la lutte. Ceci n'aurait pu être possible qu'après avoir remporté une série de victoires. Lorsqu'on lui conseilla de poursuivre les Autrichiens après les avoir vaincu à Chotusitz en 1742, il déclara qu'il ne voulait pas leur infliger une défaite trop cuisante⁶⁸.

Toutefois, force est de reconnaître certaines raisons fondamentales pour cette préférence de la stratégie d'usure sur celle de l'anéantissement. Le manque d'effectifs dans l'armée prussienne au XVIII^e siècle l'empêchait de se concentrer sur des tentatives de défaite de l'adversaire et la contraignait plutôt à se résoudre à une stratégie d'épuisement⁶⁹. Également, pour une société préindustrielle comme celle de la Prusse au XVIII^e siècle, où le manque de ressources mobilisables se faisait souvent ressentir, le but de la guerre était de contrôler directement les territoires conquis, afin de mobiliser leurs ressources humaines et économiques⁷⁰.

Par ailleurs, le style de commandement de Frédéric était très différent de celui de Napoléon. Les succès du roi de Prusse sur les champs de bataille étaient basés surtout sur une attention constante de la préparation et de la discipline des troupes. Même lorsqu'une pénurie de soldats se fit sentir durant la guerre de Sept Ans, il ne considéra jamais de levées en masse. À l'encontre de Napoléon, également, il ne développa point de corps d'armée et ne prétendit jamais posséder des dons charismatiques de *leadership*. Il ne fut jamais à la poursuite d'une mission idéologique comme celle de diffuser à travers tout un continent les idéaux d'une Révolution⁷¹.

⁶⁷ Brian Bond, *The pursuit of victory: from Napoleon to Saddam Hussein*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p.18.

⁶⁸ John Lynn, *Tools of war, instruments, ideas and institutions of warfare, 1445-1871*, Urbana, University of Illinois Press, 1990, p. 182.

⁶⁹ Bond, *op. cit.*, p. 25.

⁷⁰ Lynn, *op. cit.*, p. 181.

⁷¹ Bond, *op. cit.*, p. 26 - 27.

b) Comparaison de stratégies

Dans les campagnes de Bonaparte -- qui feront l'objet des deux prochains chapitres -- la stratégie napoléonienne aussi s'opposait nettement à celle de Frédéric. Napoléon révolutionna l'art militaire en privilégiant des stratégies d'anéantissement au détriment des stratégies géographiques ou d'usure mises en œuvre par le roi de Prusse et ses contemporains, tel le maréchal Daun, au cours du siècle précédent. Il se classait donc définitivement dans la catégorie des stratèges recherchant avant tout la bataille décisive afin de détruire les forces ennemis. Cette destruction stratégique de l'adversaire ne pouvait être que le résultat d'une succession de destructions tactiques. Toutefois, cette destruction s'accompagnait généralement de la *démoralisation* de l'adversaire: c'était le principe fondamental qui sous-tendait toute la stratégie opérationnelle napoléonienne. C'était l'action sur les forces morales bien plus que la destruction qui conditionnait la victoire.

Napoléon déclarait qu'à la guerre, les trois quarts des affaires étaient des affaires morales et que la balance des forces réelles n'était que pour un autre quart. L'Empereur cherchait à obtenir cette démoralisation en visant le « centre de gravité » considéré comme les points vulnérables de l'adversaire, tels que certains points de son armée ou ses lignes de communication⁷².

Certes, les objectifs de la guerre napoléonienne l'apparentaient à une guerre d'anéantissement dans la mesure où elle visait la défaite complète de l'adversaire par la destruction de son armée, et non son affaiblissement par la conquête d'avantages géographiques, comme dans les campagnes Frédériciennes. Mais c'était souvent une guerre de mouvement qui privilégiait la manœuvre sur le choc et recherchait d'abord la dislocation de l'armée ennemie plutôt que sa destruction immédiate. Napoléon ne cherchait pas à attaquer directement les forces adverses mais à les contourner par des manœuvres enveloppantes pour atteindre les lignes de communication de l'adversaire, c'est-à-dire son centre de gravité. C'est en se saisissant de ces lignes par une manœuvre sur les arrières qu'il obtenait l'ascendant moral sur son adversaire. L'action sur les lignes de communication produisait également un effet matériel et donnait la possibilité à Napoléon de procéder rapidement à la destruction physique des forces ennemies⁷³.

⁷² Béraud, *op. cit*, p. 234 - 235.

⁷³ *Ibid*, p. 236 - 237.

c) Comparaison des formations tactiques

La génération militaire qui a précédé et instruit Bonaparte n'a pu lui inspirer que le désir de réaliser un idéal de guerre offensive et vigoureuse. La physionomie de la bataille que Guibert et ses contemporains idéalisait, et à laquelle plusieurs des campagnes napoléoniennes ressemblaient était bien loin de la forme linéaire, rigide des affrontements de Frédéric II une cinquantaine d'années plus tôt. Dans l'armée prussienne de la première moitié du XVIII^e siècle, le système déployé sur trois rangs de profondeur, connu sous le nom de *l'ordre mince*, fut adopté pour l'infanterie. De plus, la cavalerie se formait sur deux rangs, et, dans l'ordre de bataille, elle était déployée, soit sur les ailes, soit dans la réserve⁷⁴. Frédéric tirait de cette tactique linéaire tout ce qu'elle pouvait donner et faisait concourir à son attaque décisive, l'enveloppement par l'infanterie, la convergence des feux et la charge de la cavalerie. Il se constitua une forme d'attaque idéale dont il s'efforça toujours de se rapprocher: *l'ordre oblique*. Ayant déployé son armée, il portait en avant le bataillon de droite; chacun des autres se mettait alors en mouvement à son tour, de manière à se trouver en retrait de 50, 100 ou de 200 mètres, suivant l'ordre. Ils étaient ainsi échelonnés de la droite à la gauche et toute la grosse artillerie et les réserves étaient entassées à la droite pour écraser l'ennemi sous des feux convergents, puis l'attaquer avec le concours de la cavalerie. C'était celle-ci qui avait le dernier mot, même si le gros de la besogne avait déjà été fait par le fusil et par le canon. Telle était la forme de combat en ordre linéaire la plus populaire vers le milieu du XVIII^e siècle.

Tandis que Frédéric essaya de la perfectionner du mieux qu'il put, les militaires français cherchèrent le progrès dans un sens tout différent⁷⁵. Une formation typique des armées de Napoléon avant la bataille était constituée par une armée déployée sur un front irrégulier de 10 à 16 lieues. Ce front contenait des petites colonnes de 2 000 à 4 000 hommes qui, après de longues heures de marche seraient déployées ici en lignes, là en colonnes de bataillons (formant l'ordre mixte, l'ordre préféré de Napoléon), là en essaim de tirailleurs à la lisière d'un village ou d'un bois, ou en avant des colonnes d'attaque. Plus loin, en arrière, de nombreuses réserves se massaient.

À l'encontre de la rigidité de l'infanterie de front des campagnes Frédériciennes, celle des campagnes de Bonaparte était beaucoup plus flexible, se resserrant pour accumuler les forces sur un point, et ainsi faire irruption dans la ligne ennemie, ou s'étendant au contraire pour en envelopper ou déborder une

⁷⁴ Antoine - Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre, première partie*, Paris, Perrin, 2001, p. 241.

⁷⁵ Jomini, *op. cit.*, p. 240.

aile⁷⁶. L'avantage du resserrement des rangs était évident en ce qui concernait l'économie des forces: au lieu d'attaquer l'ennemi sur toute la longueur de son front, il n'était nécessaire que de faire une brèche sur un point dans la ligne ennemie et d'exploiter l'ouverture par des attaques continues⁷⁷. Cette nouvelle forme de bataille était complétée par une nombreuse cavalerie massée en partie avec les colonnes de l'attaque décisive pour affirmer la victoire par une charge à fond et par une artillerie mobile mais puissante, accumulée devant le saillant où se faisait la brèche, tandis que des batteries légères se lançaient au galop pour mitrailler l'ennemi à bout portant.

d) Comparaison de l'efficacité de la conduite des opérations

Sur la ligne d'opérations des armées napoléoniennes, les dépôts et les approvisionnements étaient établis dans des places fortes et jalonnaient la route des convois à des intervalles régulières. Ainsi, douées d'une aptitude manœuvrière et d'une force offensive, les armées pouvaient pousser la guerre avec une activité inconnue jusqu'alors. Se basant sur leur analyse des conflits antérieurs, les auteurs et théoriciens militaires du XVIII^e siècle voulaient que la guerre soit menée vigoureusement et que nulle considération politique ne vienne arrêter les progrès accomplis.

La guerre d'autrefois où le temps se gaspillait en sièges ou en démonstrations ne devait plus être qu'un souvenir: c'était la guerre en grand, la guerre en campagne qui devait être l'objet principal. Pour conduire les armées d'une manière plus décisive et obtenir de plus grands succès, il fallait quitter cette façon étroite et routinière qui entravait et limitait les opérations; il fallait faire de grandes expéditions ainsi que des marches forcées. Il fallait également engager et gagner des batailles par manœuvres, être moins souvent sur la défensive et faire moins de cas de ce qu'on appelait des *positions*. La science du munitionnaire devait consister à traîner le moins possible d'attirails et il fallait tâcher de vivre des moyens du pays⁷⁸.

⁷⁶ Colin, *L'éducation...*, p. 104.

⁷⁷ Jonathan White, *The prussian army, 1640 - 1871*, Anham (Md), University Press of America, 1996, p. 189.

⁷⁸ Colin, *L'éducation...*, p. 106 - 107.

e) Comparaison de commandement

Sous Frédéric II, les commandants d'armée et leur état-major concentraient le pouvoir de commandement. Ils édictaient l'ensemble des instructions de marche et de combat. L'importance du rôle des services d'état-major dans le succès des armées apparut durant la deuxième moitié du XVIII^e siècle avec les premières tentatives de création d'un corps d'officiers d'état-major permanent en 1766 par Bourcet (lequel fut supprimé pour des raisons budgétaires dix ans plus tard). Jusque-là, les états-majors étaient des organisations temporaires mises sur pied pour la durée d'une campagne.

Sous l'Ancien Régime, durant l'ère frédéricienne, chaque armée disposait d'un major général de l'infanterie et d'un major général de la cavalerie chargés de seconder le commandant d'armée en réglant les mouvements des troupes à pied et à cheval. Pourtant, les fonctions de ces officiers étaient encore restreintes tant que les armées étaient de type « unitaire ». En résumé, on peut déclarer qu'un ordre unique était déclaré pour l'ensemble de l'armée dont les opérations se déroulaient sous les yeux du commandant en chef⁷⁹.

L'avènement des armées modulaires imposa au contraire une *déconcentration du commandement*. La création de *corps d'armée* dans les armées napoléoniennes après 1805 s'accompagna donc de la création d'états-majors qui leur étaient attachés de façon à soulager la charge de travail de l'état-major général et accélérer la transmission et l'exécution des ordres⁸⁰.

⁷⁹ Béraud, *op. cit.*, p. 218.

⁸⁰ Béraud, *op. cit.*, p. 183.

Système de guerre en vogue lorsque Napoléon arriva sur scène

Lorsque Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie en 1796, il trouva deux systèmes de guerre en présence:

- L'ancien système caractérisé par la concentration permanente, l'unité d'action mais aussi par la lenteur et l'inefficacité.
- Le nouveau système, caractérisé par le principe divisionnaire, qui permettait de pousser vivement les opérations mais qui risquait de conduire - et qui avait déjà conduit - à la dissémination⁸¹.

Examinons d'abord certains aspects de ces deux systèmes.

A) Les modes de subsistance

Les services administratifs de subsistance furent profondément modifiés par le nouveau système de guerre. Quand l'armée restait concentrée, il était nécessaire de faire affluer dans un centre de distribution unique ou un magasin, des vivres achetés ou requis dans une région étendue. On vivait naturellement sur le pays, car il n'y avait pas d'autres moyens de se procurer des denrées. Depuis que les armées furent réparties en division, l'intendance dut multiplier les centres de ravitaillement: chaque division n'avait plus à exploiter qu'une zone restreinte, ce qui facilitait la tâche. Ainsi l'un des avantages du morcellement des armées (principe divisionnaire) fut de faciliter la subsistance. Il fallait insister à cette époque, *se diviser pour vivre et se réunir pour combattre*.

Durant cette période où les armées commençaient à se diviser pour manœuvrer, on cherchait à adapter le mode de ravitaillement par magasins au nouveau système de guerre. C'est progressivement qu'on finit par l'abandonner pour vivre sur le pays, c'est - à - dire distribuer directement aux troupes les vivres

⁸¹ Colin, *Les transformations...*, p. 196.

requis, au lieu de les emmagasiner d'abord. Cette nouvelle organisation du service n'apparut que durant les campagnes napoléoniennes⁸².

B) Les marches

Peu avant l'arrivée de Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie, l'armée française avait adopté le nouveau système des marches. Ce système était l'aspect primordial de la *guerre de mouvements*. Celle-ci remplaçait l'ancienne *guerre de positions* vers la fin du XVIII^e siècle.

L'ancien système de positions fut généralement en pratique depuis le Moyen-Âge jusqu'à la fin de la Révolution française. C'était l'ancienne manière de faire une guerre méthodique avec les armées campées sous la tente, vivant de leurs magasins et de leurs boulangeries. L'une des armées assiégeait une place que l'autre défendait par exemple. Ce système prévalut jusqu'à environ 1792, les armées françaises campant sous leurs places et les alliés campant pour les assiéger. Ce ne fut qu'en 1793, lorsqu'elle se vit assaillie au dedans et au dehors, que la République jeta près d'un million d'hommes et quatorze armées sur ses ennemis⁸³. C'était sous l'égide de Carnot que la levée en masse fut promulguée, entraînant sous les drapeaux plusieurs centaines de milliers de jeunes Français et proclamant la mobilisation complète de la société française par la guerre⁸⁴. Avec de tels effectifs, force fut alors d'adopter d'autres méthodes; ces armées n'ayant ni tentes, ni soldes, ni magasins, marchèrent, bivouaquèrent ou cantonnèrent: leur mobilité s'en accrut et devint un instrument de succès. Leur tactique changea aussi; leurs chefs les tinrent en colonnes parce qu'elles étaient plus faciles à manier qu'en lignes déployées, et grâce au terrain favorable où ils combattaient, une partie de leurs forces fut alignée en tirailleurs pour couvrir leurs colonnes.

Déconcertant les troupes méthodiques de la Prusse et de l'Autriche, ce système réussit d'abord au-delà de toute attente. Toutefois, c'était le hasard des circonstances qui avait assuré la victoire de l'armée française de la Moselle -- l'une des armées révolutionnaires de la France faisant face aux menaces

⁸² Colin, *Les transformations...*, p. 187 - 188.

⁸³ Jomini, *op. cit.*, p. 328.

⁸⁴ Gary Cox, *The halt in the mud; French strategic planning from Waterloo to Sedan*, Boulder, Westview Press, 1994, p. 6.

extérieures -- et non un plan prémédité⁸⁵. Ce manque de clarté qui se manifesta souvent dans la planification stratégique de Carnot durant les guerres de la Révolution perdura jusqu'à l'arrivée de Bonaparte au commandement de l'armée française durant la campagne d'Italie de 1796⁸⁶.

C) La conduite des opérations

Le système d'autrefois avec les longues périodes de sièges et de cantonnements d'hiver interdisait presque toujours aux généraux d'imposer la bataille. Par conséquent, généraux et soldats avaient développé des habitudes de lenteur et de circonspection qui exerçaient forcément une influence sur le caractère de la guerre. Par ailleurs, l'impossibilité d'obtenir une bataille décisive dans une campagne incitait les troupes à poursuivre des buts fort éloignés de celui qu'elles devaient avoir en vue: la destruction des armées ennemies.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, Guibert avait prévu une guerre toute de mouvements, où les troupes y seraient sans cesse en marche, et les combats fréquents. Or, cette guerre nouvelle exigeait une science stratégique et la monarchie s'était peu préoccupée de préparer les officiers aux grands commandements. Seul Carnot, un officier de l'arme de génie se montra capable d'assumer une telle responsabilité. On sentait dans ses ordres de préparer des affrontements directs avec l'adversaire, l'esprit de la guerre nouvelle, celui qui allait animer les généraux depuis que le principe divisionnaire leur permettait des opérations de grande envergure, acculant l'ennemi à la bataille et précipitant la décision. En disciple de Guibert, Carnot recommandait sans cesse la réunion des forces et conseillait constamment aux troupes d'éviter la dissémination des forces. Toutefois, durant les guerres de la Révolution jusqu'en 1796, les armées étaient morcelées et agissaient sans cohésion: les généraux ne saisissaient pas la signification des meilleurs plans de Carnot. La conduite des opérations laissaient ainsi fort à désirer durant ces années.

Le nouveau système de guerre n'avait montré d'abord que ses désavantages. L'innovation principale, le principe divisionnaire, avait stimulé la spontanéité de l'armée française; mais, comme résultat de cette spontanéité,

⁸⁵ Jomini, *op. cit.*, p. 329 - 330.

⁸⁶ Cox, *op. cit.*, p. 6 - 10.

partout se produisait le dangereux éparpillement qu'amenait l'indépendance des divisions⁸⁷.

D) Le service d'état-major

Entre les opérations des armées anciennes, marchant en une seule masse, suivant un itinéraire unique, et celles des armées modernes, morcelées en divisions, où il fallait combiner les mouvements des colonnes, la différence était la même qu'entre un chant dont le son proviendrait d'une seule source métallique et une œuvre orchestrée où l'on combine les parties en vue d'une impression collective. Une telle œuvre exigeait pour être exécutée, un chef d'orchestre. Les opérations de la guerre moderne exigeait un chef d'état-major. Certes, il existait au XVIII^e siècle auprès du général, un maréchal général des logis, un major général de l'infanterie, mais leurs fonctions étaient infiniment simples: il s'agissait simplement de régler les itinéraires des colonnes à travers les champs, de ranger les troupes pour la bataille ou de faire tracer les camps. Après la création du système divisionnaire, elles devinrent très complexes lorsqu'il fallut assurer la coordination de mouvements de plusieurs divisions, leurs liaisons, d'obtenir leurs rapports en temps utile, etc... Ce service d'état - major se forma en quelques années seulement. Napoléon le trouva tout organisé et fonctionnant à merveille⁸⁸.

E) La cavalerie dans l'exploration

Dans l'ancien système -- avant la création du principe divisionnaire -- lorsqu'une armée entière se déplaçait en un bloc, il n'était guère difficile à l'ennemi d'en connaître la position. D'un bout à l'autre d'un pays, un général se renseignait très suffisamment; il n'avait qu'à recueillir les bruits publiés. Parvenu à proximité de son adversaire, il le faisait surveiller par quelques patrouilles de hussards ou par des dragons capables de combattre à pied. Une fois les armées morcelées en divisions, et dans un état perpétuel de dilatation et de concentration, il était beaucoup plus difficile de surveiller leurs mouvements. La cavalerie était sans cesse en campagne, tantôt en petits paquets, par compagnies ou par escadrons, tantôt en grand nombre avec de l'artillerie et même un soutien

⁸⁷ Colin, *Les transformations...*, p. 188 - 193.

⁸⁸ *Ibid*, p. 186.

d'infanterie, pour percer le rideau des postes ennemis. Dans l'offensive, pendant les guerres de la Révolution, on plaçait à l'avant-garde des divisions de cavalerie entières pour découvrir les divisions ennemies; mais c'est surtout par l'espionnage que l'on se procurait des renseignements.

Peu à peu, des traditions, des règles furent établies pour l'emploi de la cavalerie dans l'exploration. Mais il ne s'agissait là que des opérations de détail. Il appartiendra à Napoléon d'organiser l'emploi en grand de la cavalerie⁸⁹.

F) État des armées révolutionnaires à la veille des campagnes de Bonaparte

En plus d'avoir bénéficié de la séparation de l'armée unitaire (système monobloc) en plusieurs divisions (système divisionnaire), telle que proposée par Bourcet et mise en pratique par le duc de Broglie dans les années 1760, Napoléon eut le bonheur d'assumer le haut commandement de son armée à un moment propice, c'est - à - dire lorsque le chaos qui régnait au sein des armées révolutionnaires prit fin, et lorsque les nombreuses réformes militaires des années 1780 commencèrent à prendre effet. Étant officier d'artillerie lui-même, Napoléon exploita pleinement les réformes de cette arme, introduites par Gribeauval et le chevalier du Teil durant les années 1760⁹⁰. Il eut également la chance d'hériter d'un ordre de bataille qui, après avoir fait l'objet de longs débats au début des années 1790, produisit une organisation mixte d'infanterie légère (tirailleurs), de formations linéaires et de colonnes profondes. Pendant longtemps, cet ordre mixte (discuté au préalable) se révéla, par sa flexibilité, nettement supérieur à la formation uniquement linéaire de l'Ancien Régime⁹¹.

Par ailleurs, le bouleversement de la vie politique et sociale provoqué par la Révolution française eut des répercussions très profondes sur l'organisation militaire. En 1789, la France possédait une armée active de 195 000 hommes,

⁸⁹ *Ibid*, p. 184 - 185.

⁹⁰ Gribeauval, général de bataille dans l'armée autrichienne et ingénieur militaire français, recherchait avant tout l'allègement, la facilité de service, la simplification et l'uniformité des éléments constitutifs d'une pièce d'artillerie. Le chevalier du Teil était un théoricien de l'artillerie (système de Gribeauval) qui servit sous l'Ancien Régime, la Révolution et l'Empire. À l'encontre de Guibert, il préconisa une augmentation plutôt qu'une diminution de l'artillerie.

⁹¹ Bond, *op. cit.*, p. 29 - 30.

dont 25 000 étaient des étrangers, tous mercenaires. Vers la fin de l'année, l'Assemblée nationale constituante repoussa le principe de la *conscription*, déclarée « destructrice de l'égalité » et décréta que les troupes actives se recruteraient par engagements volontaires. En juillet 1792, face à une concentration inquiétante d'armées autrichiennes, prussiennes, anglaises, espagnoles et piémontaises à la frontière française, la Patrie fut déclarée en danger. Un an plus tard, la Convention promulgua la levée en masse, et à la fin de 1793, l'armée française comptait 650 000 hommes. La pression accrue sur toutes les frontières, l'insuffisance du rendement du volontariat, beaucoup plus que les théories égalitaires, avaient ainsi acculé les régimes successifs à évoluer vers la seule solution logique⁹².

En plus d'augmenter considérablement ses effectifs militaires, la France révolutionnaire développa dans l'armée une tactique et une stratégie nouvelles dont Napoléon fit intensément l'usage dans ses campagnes à partir de 1796.

a) Tactique des tirailleurs

À cette époque, l'armée prussienne s'était distinguée par l'efficacité de ses compactes formations linéaires durant la guerre de Sept Ans. Toutefois, l'entraînement et la discipline de rang faisaient défaut aux bataillons de volontaires des nouvelles armes de la République française. Bien plus que des collectivités « mécanisés », ces unités étaient des groupements d'individus. Il devait leur être instinctivement plus facile de combattre en *ordre dispersé* en utilisant le terrain d'une façon assez anarchique, en faisant le coup de feu, puis en s'agglomérant par groupes plus compacts pour fournir le choc. Leur impréparation au déploiement linéaire et à la rigidité des formations les orientait à des procédés plus souples: la chaîne de tirailleurs et l'essaim qui répondaient infiniment mieux à l'inexpérience, mais aussi à l'élan des volontaires⁹³. En conséquence, le commandement républicain français ayant formé des colonnes profondes, affecta au tir des tirailleurs spécialement entraînés qui se déployaient soit devant les colonnes, soit à côté d'elles⁹⁴.

⁹² Émile Wanty, *L'art de la guerre: de l'Antiquité chinoise aux guerres napoléoniennes*, Marabout Université, Éditions Gérard et Cie, 1962, p. 329 - 330.

⁹³ *Ibid*, p. 332.

⁹⁴ Cette tactique n'était pas tout à fait nouvelle. Les fantassins hongrois et croates dans les armées révolutionnaires avaient déjà pratiqué le *combat en tirailleurs* dans des missions de reconnaissances et dans des guérillas. Également,

Soulignons qu'il fut évident durant les guerres de la Révolution que la tactique des colonnes devait nécessairement développer une puissance de choc plus considérable que la ligne tenue. Après avoir intégré la formation en colonnes dans le cadre tactique de l'infanterie, les techniciens militaires se mirent à la recherche d'une combinaison tactique des formations d'ordre serré et du combat en tirailleurs. Le combat en ordre dispersé offrait l'avantage d'une mobilité et d'une adaptabilité topographique plus grande que la tactique linéaire.

b) Amplification des buts stratégiques

Ayant, par l'incorporation de la masse organisée, mobilisé dans des proportions formidablement accrues les moyens d'action militaire, la Révolution française permit d'élever grandement les buts stratégiques. Désormais, il devenait possible de subordonner dans une mesure beaucoup plus large qu'autrefois, la conduite de la guerre et des opérations au but principal recherché, à savoir l'anéantissement de l'ennemi. Napoléon fut réellement le premier à atteindre ce but. Il sut tirer le maximum de profit de toutes les chances qu'offrait l'évolution de l'art militaire de son temps. La témérité des conceptions napoléoniennes des opérations militaires l'emporta sur la prudente méthode stratégique de l'Ancien Régime, aux règles de laquelle continuaient à se conformer les adversaires de la France⁹⁵.

Pour conclure notre discussion sur le système de guerre en vogue à la veille de la prise de commandement de Bonaparte des forces armées en Italie en 1796, précisons que l'état matériel des armées révolutionnaires en général laissait fort à désirer. À partir de 1792, les troupes ne campaient plus sous la toile: les tentes furent supprimées et les manteaux individuels leur succédèrent. On bivouaquait désormais en plein air. De plus, l'équipement était loqueteux et disparate et le ravitaillement irrégulier. Mais la plus grande plaie était l'état lamentable des chaussures: il empêchait parfois de mener à fond une opération bien conçue. Cette situation matérielle était largement la conséquence de la grande crise économique des années 1790. Par contre, l'allègement du train des équipages permettait d'obtenir une mobilité et une rapidité de marche

l'importance du feu ressuscita les tirailleurs déjà préconisés par le Maréchal Maurice de Saxe, un des guerriers les plus illustres du XVIII^e siècle.

⁹⁵ Ullrich, *op. cit.*, p. 197.

visiblement accrues. Les longues marches des armées napoléoniennes n'eussent guère été possibles avec l'ancien train⁹⁶.

⁹⁶ Wanty, *op. cit.*, p. 333; Ullrich, *op. cit.*, p. 190.

Chapitre deuxième

Les caractéristiques de la guerre napoléonienne

Lorsque Napoléon assista aux événements des premières campagnes révolutionnaires en 1792 et 1793, alors qu'il n'était qu'un jeune artilleur, il trouva les idées et la pratique des militaires dans un singulier désarroi. Des procédés bien arrêtés et une doctrine bien établie avaient continué à dominer la pensée stratégique dans l'armée française jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Même si l'on parvenait peu à peu à s'en défaire au cours de la seconde moitié du siècle, on n'avait encore rien de bien achevé et de très ferme pour les remplacer durant les guerres de la Révolution. On n'avait qu'un mélange d'anciens errements et de théories nouvelles à mettre à l'épreuve.

Napoléon mit au point les procédés ébauchés en France durant l'Ancien Régime. Il en régla l'emploi d'après des principes supérieurs qu'il établit en méditant les guerres passées et les écrits les plus récents⁹⁷.

Dans ce chapitre, nous allons examiner ce que Napoléon recherchait avant tout dans la conduite de ses opérations, à savoir:

- la bataille décisive
- l'attaque décisive
- la supériorité totale -- numérique et morale -- sur son adversaire
- l'unité d'action
- la concentration des efforts et l'économie des forces
- la prise en compte de tout le théâtre des opérations
- la continuité dans l'offensive
- la recherche du secret et de la rapidité
- l'amélioration de l'exploration et de la sûreté.

⁹⁷ Colin, *Les transformations...*, p. 194.

1 - Recherche de la bataille décisive

Afin de traiter cet aspect de la guerre si important aux yeux de Napoléon, nous allons le situer dans le contexte d'une campagne napoléonienne classique. Au début d'une campagne, il disposait ses troupes de façon à ce qu'elles fussent largement espacées tout en restant réunies, c'est - à - dire capables de se regrouper avant d'être abordées par le gros des ennemis. Cette disposition préalable facilitait du reste le ravitaillement. Napoléon ne cessait de répéter à ses troupes « de se disperser pour vivre et de se rassembler pour combattre ». Dès que les renseignements fournis par l'espionnage et la cavalerie au loin décuplée lui permettaient de localiser approximativement les forces principales adverses, il concentrait les siennes au fur et à mesure qu'il se rapprochait de l'armée ennemie⁹⁸. Lorsque l'initiative de l'adversaire le pressait et, en même temps le renseignait, il effectuait sa concentration sur le champ de bataille même.

En général, quel que fut le nombre de ses effectifs et la direction de leur marche, il visait toujours à préparer la rencontre. Cette rencontre, il la voulait décisive, destructrice et toute sa tactique tendait à ce résultat. Et cette « grande tactique »⁹⁹ s'inscrivait dans le cadre de la stratégie napoléonienne d'anéantissement militaire.

Précisons que lorsque les troupes napoléoniennes étaient arrivées en face de l'ennemi, l'Empereur attribuait à chaque arme un rôle particulier. L'infanterie devait attaquer soit en ligne sur trois rangs, soit en colonnes de bataillons, soit en une combinaison des deux, précédée de tirailleurs et suivie de soutien en colonnes de bataillons. La cavalerie devait former des escadrons pour charger les troupes ennemies. L'artillerie devait changer lestement de position et intervenir à divers moments sur le champ de bataille¹⁰⁰.

Par ailleurs, Napoléon prévoyait toujours d'abondantes réserves dépassant parfois le tiers de ses forces. Ainsi, pouvait - il s'opposer aux manœuvres ennemies, alimenter les siennes, en improviser et parer à l'imprévu. De plus, il conservait toujours sous sa main une réserve générale pour parer également à tout éventualité. Cette réserve était la *Garde impériale*, troupe d'élite comprenant les

⁹⁸ Le concept napoléonien de « bataillon carré » sera abordé dans le prochain chapitre.

⁹⁹ La grande tactique sera développée plus loin dans ce chapitre.

¹⁰⁰ Jean Perré, *Les mutations de la guerre moderne: de la révolution française à la révolution nucléaire*. Paris, Payot, 1962, p. 98.

trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie. Il ne la faisait « donner » qu'à la dernière extrémité¹⁰¹.

Esquissons ensuite les principales phases d'une bataille napoléonienne type. Napoléon commençait par prendre le contact avec l'adversaire sur tout son front avec des lignes de tirailleurs¹⁰². L'artillerie se portait ensuite en avant des fantassins et servait de mitraille en ouvrant dans le front ennemi la brèche à l'infanterie¹⁰³. Napoléon entamait ensuite le *combat d'usure* par le feu, avec des bataillons en ligne sur trois rangs, soutenus par d'autres en colonnes, tandis que l'artillerie engageait un duel avec celle de l'ennemi pour la mettre hors d'action. Puis, il portait une ou plusieurs menaces dans des directions qui obligeaient l'antagoniste à des contre - manœuvres: c'étaient les *péripéties* de la bataille. Lorsque l'ennemi paraissait suffisamment usé, il déclenchait l'*événement*. Pour cela, il orientait sur un point faible ou facile à attaquer, toutes ses réserves d'infanterie en colonnes de bataillons appuyées par les feux de la réserve générale d'artillerie et, si nécessaire, achevait la dislocation adverse par des charges de cavalerie lourde. Il passait alors à la *poursuite* menée à fond et jusqu'au dernier souffle des chevaux.

2 - L'attaque décisive

Après avoir brièvement résumé le système général de la bataille napoléonienne, dont l'objet était de la rendre décisive, nous allons nous pencher sur l'un de ses aspects spécifique, l'attaque décisive, conçue pour obtenir la victoire à moindre prix.

Pour vaincre, il n'était pas nécessaire de triompher sur tout le développement du front. Le moyen le plus sûr et le moins coûteux d'emporter la victoire, c'était de produire sur le front adverse, par un vigoureux coup de force, une désorganisation locale suffisamment puissante. Ce coup de force, c'était l'attaque décisive, acte capital de la bataille, auquel tous les autres étaient subordonnés, ne servant qu'à la préparer ou à l'exploiter. L'attaque décisive, c'était l'ouragan instantanément déchaîné par toutes les pièces d'artillerie vomissant la foudre, puis l'assaut des colonnes (et lignes) d'infanterie et de

¹⁰¹ Hubert Camon (général), *Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille*, Paris, Éditions Berger - Levrault, 1935, p. 280.

¹⁰² Perré, *op. cit.*, p. 63.

¹⁰³ Camon, *Quand et comment...*, p. 275.

cavalerie balayant le terrain comme des trombes qui ne laissent derrière elles que ruines et désastres¹⁰⁴. Dans cette phase cruciale de la bataille, Napoléon avait pour préoccupation principale de se constituer une *masse de rupture* maxima pour conduire dans les conditions les plus favorables l'attaque décisive.

Toute la bataille napoléonienne était orientée vers cette attaque décisive¹⁰⁵ et l'Empereur employait tous ses moyens pour y parvenir, sans trop se soucier des malaises passagers des troupes ou même, le cas échéant, du nombre élevé des pertes humaines. Elle était la dominante de la bataille et celle-ci pouvait être décomposée en trois phases: la préparation, l'exécution et l'exploitation de l'attaque décisive.

La première phase, qui consistait avant tout à préparer l'attaque décisive, comportait elle-même deux séquences: la première était *le combat de neutralisation*, appelé aussi *combat d'usure* et la deuxième était *l'attaque débordante* qui constituait ce que Napoléon appelait *l'événement*.

Le combat de neutralisation avait pour but d'inciter l'adversaire à présenter un front ferme sur lequel il immobilisait ses forces, neutralisait ses renforts et engageait toutes ses réserves. Le moyen de parvenir à ce but était de s'emparer d'une ligne solide de points d'appui¹⁰⁶ sur lesquels l'ennemi venait s'user. Dans le combat de neutralisation, c'était l'infanterie qui en était l'agent principal. C'était elle qui attaquait les points d'appui, les enlevait et les défendait contre les retours offensifs de l'ennemi. Napoléon n'attribuait à cette première tâche que des effectifs strictement nécessaires.

La deuxième séquence, l'attaque débordante, avait pour objet de semer le trouble moral et matériel chez l'adversaire. Napoléon fixait le point d'application apparent de son attaque décisive sur l'aile de l'ennemi la plus voisine de sa ligne de retraite. C'était contre cette aile qu'il lançait son attaque débordante et la raison en était bien simple. Toutes les forces, toutes les réserves de l'ennemi étaient engagées sur son front. Son attention y était concentrée et, voilà que,

¹⁰⁴ Hubert Camon (général), *La bataille napoléonienne*, Paris, À la librairie des Deux Empires, 2000, p. 46 - 47

¹⁰⁵ Rappelons que la recherche de l'attaque décisive dans la bataille napoléonienne a été brièvement citée à quelques reprises au chapitre précédent dans l'étude comparative de Napoléon et Frédéric sous les sous-titres « Comparaison d'objectifs » et « Comparaison de stratégies », ainsi que dans l'énonciation des principes de Guibert sous le sous-titre « Principe de la guerre combinée ».

¹⁰⁶ Un point d'appui était une place fortifiée qui avait pour mission d'alerter les troupes en cas d'attaque et de défendre leur position autant que possible.

tout à coup, une masse lui était signalée, qui s'avavançait sur son flanc, presque sur ses arrières. Que pouvait - il lui opposer et comment entraver sa marche pour l'arrêter à bonne distance de cette aile sur laquelle elle allait se rabattre comme la seconde mâchoire d'une tenaille? Pris au dépourvu par cette attaque inattendue, l'adversaire perdait sa présence d'esprit et commettait des fautes qui lui étaient fatales.

L'effet de surprise produit par cet « événement »¹⁰⁷ était primordial pour provoquer la démoralisation chez l'adversaire. On imagine aisément l'effet démoralisateur produit sur l'adversaire par l'apparition soudaine du gros de l'armée française sur son flanc et sur ses arrières, au moment où ses forces étaient déclenchées à faux. On devine quelle stupeur l'envahissait et le paralysait, ne le laissant capable que de résolutions incohérentes. Ces fautes de l'adversaire allaient singulièrement faciliter la tâche des cavaliers français¹⁰⁸. Effectivement, cette surprise était l'affaire de la cavalerie aidée par l'artillerie légère. C'était elle qui, mettant l'attaque débordante à l'abri des découvertes de l'adversaire, l'empêchait d'être éventée et lui permettait de sortir brusquement du terrain devant l'ennemi épouvanté. Par conséquent, Napoléon attribuait à ce mouvement en particulier un corps nombreux de cavalerie. Une fois démasquée, c'était par la rapidité de sa marche, par sa masse et par son énergie que l'attaque débordante pouvait remplir sa mission. Elle poussait alors en avant, sans hésiter, quitte à passer de l'offensive à la défensive lorsque les forces ennemies grossissaient autour d'elles. Mais la résistance rencontrée par l'attaque débordante allait de plus en plus en s'affaiblissant. Les assaillants poussaient alors hardiment de l'avant, vite et loin sur les arrières de l'adversaire. S'il appartenait à l'attaque décisive de décider la victoire, c'était à l'attaque débordante de rendre celle - ci *décisive*. Lancée sur la dernière ligne de retraite de l'adversaire, elle y formait une barrière inébranlable où venait s'écraser pêle-mêle tous les fuyards. On pouvait concevoir quelle habileté, sang - froid et initiative sagement contenue il fallait à un général de Napoléon pour conduire à bien une telle attaque¹⁰⁹.

La deuxième phase était l'exécution de l'attaque décisive. Suite au désarroi causé partout par l'attaque débordante, le front ennemi s'affaiblissait et une ligne

¹⁰⁷ Précisons que le terme « événement » était réservé à l'attaque débordante et non pas à l'attaque principale (ou décisive) : à celle - là, l'ennemi s'attendait, contrairement à une attaque imprévue comme l'était l'attaque débordante sur une aile.

¹⁰⁸ Hubert Camon (général), *La manœuvre napoléonienne dans le combat de cavalerie*, Paris, M. Imhaus et R. Chapelot, 1912, p. 8 - 9.

¹⁰⁹ Camon, *La bataille...*, p. 52.

de rupture s'y produisait au point précis devant lequel Napoléon avait préparé sa masse de rupture et au moment précis qu'il avait calculé.

L'attaque décisive, c'était un coup de force à tenter contre cette portion du front commun. Sa brusquerie devait enlever à l'adversaire la possibilité d'y parer au moyen de ses réserves partielles ou générales. Elle devait, tout comme l'attaque débordante surprendre l'ennemi. À cet effet, il était impératif que la masse de rupture parte de près. Elle devait être amenée en secret tout près de son point d'application. Elle était formée des trois armes, chacune ayant un rôle important à jouer: l'artillerie faisait la brèche, l'infanterie montait sur la brèche et l'occupait, et la cavalerie y passait, causant la déroute.

Le dispositif de la masse de rupture était formé en conséquence: un énorme carré, avec une artillerie massive au centre, une infanterie massive à droite et à gauche et une cavalerie massive en arrière. Il n'était plus question ici d'éviter les pertes. Il fallait aller vite et droit pour produire sur le front adverse par un vigoureux coup de force, une désorganisation locale assez puissante pour entraîner un désarroi total¹¹⁰.

La troisième et dernière phase était l'exploitation de l'attaque décisive. C'était seulement dans la poursuite que se recueillaient les fruits de la victoire. Celle-ci coûtait souvent plus cher au vainqueur qu'au vaincu. Mais dans la poursuite, le vainqueur faisait payer au vaincu ses pertes au centuple¹¹¹.

C'était à la cavalerie appuyée par l'artillerie et suivie par l'infanterie qu'était dévolue l'exploitation de la victoire. C'est pour cette raison que Napoléon avait créé de puissants corps de cavalerie. Ces corps qui étaient souvent difficiles à manier étaient néanmoins d'une absolue nécessité¹¹².

3 - Supériorité totale, numérique et morale, sur son adversaire

Dès le temps des campagnes révolutionnaires, le nombre était devenu le facteur déterminant de victoires remportées à coups d'hommes, mais les généraux, tout en étant plus ou moins conscients, ne tiraient de ce fait

¹¹⁰ *Ibid*, p. 53 - 54.

¹¹¹ Jonathan White, *The Prussian army, 1640 - 1871*, Anham, University Press of America, 1996, pp. 190 - 192.

¹¹² Durant les premières guerres de l'Empire, cette cavalerie s'élançait à la suite des fuyards. Également, elle prenait souvent les places fortes par surprise.

d'expérience toutes ses conséquences. Napoléon fut le premier à bâtir là - dessus un système de guerre. Aidé par la loi Jourdan qui avait amorcé la levée en masse, il leva le plus possible d'hommes en armes. Il en engagea le maximum sur le théâtre d'opérations, s'efforça de s'assurer la supériorité numérique sur le champ de bataille et dans le secteur essentiel de celui - ci. Ses manœuvres n'avaient qu'un but ultime: détruire les forces organisées de l'ennemi en lui imposant la rencontre quand et où la balance des forces était le plus défavorable à l'adversaire, puis, ce résultat atteint, saisir au plus vite sa ligne de communications, voire sa capitale¹¹³.

Examinons à présent les traits saillants de la recherche de la supériorité numérique dans les armées napoléoniennes.

Napoléon recherchait des effectifs plus nombreux que ceux de ses adversaires sur tous les plans: politiques, stratégiques et tactiques. Il exploita à fond les possibilités de l'abondante population française et, plus tard, il fit largement appel aux troupes de ses vassaux, et de ses alliés plus ou moins forcés¹¹⁴. De l'expédient temporaire qu'était la réquisition sous la Convention ou la conscription sous le régime de la loi de Jourdan (levée en masse), il en fit la règle par le décret de 1804¹¹⁵.

Bonaparte avait posé la simple donnée qu'à nombre égal, les chances étaient égales de remporter la victoire dans un affrontement de forces armées. Il en déduisait aussitôt qu'il ne pouvait y avoir d'autres craintes à la guerre que de voir la supériorité numérique du côté de l'ennemi, ni de plus sûr avantage que de se donner à soi - même cette supériorité. Dans le cas d'infériorité, il savait user de la plus grande prudence et, dans les autres cas, c'était sur la supériorité de ses forces qu'il comptait. C'était elle qui lui donnait cette confiance absolue dans l'issue de la lutte.

En vain Napoléon essayait de démontrer qu'il se conformait aux règles de la prudence, pour sa propre satisfaction peut-être autant que pour édifier sa

¹¹³ Hew Strachan, *European armies and the conduct of war*, London, Allen and Unwin, 1988, p. 40; Perré, *op. cit.*, p. 84.

¹¹⁴ Quelques chiffres sur les effectifs de l'armée française au temps de Napoléon Bonaparte : de 1792 à 1796, un million d'hommes, incluant les restes de l'armée royale qui furent incorporés dans les forces de Bonaparte; de 1798, année de l'institution de la conscription, à 1800, 250 000 y furent ajoutés; de 1800 à 1815, l'armée grossit de 1 550 000 recrues additionnelles. Ainsi, de 1792 à 1815, le total des effectifs des forces françaises s'élevait à 2 800 000 hommes.

¹¹⁵ Perré, *op cit.*, p. 60.

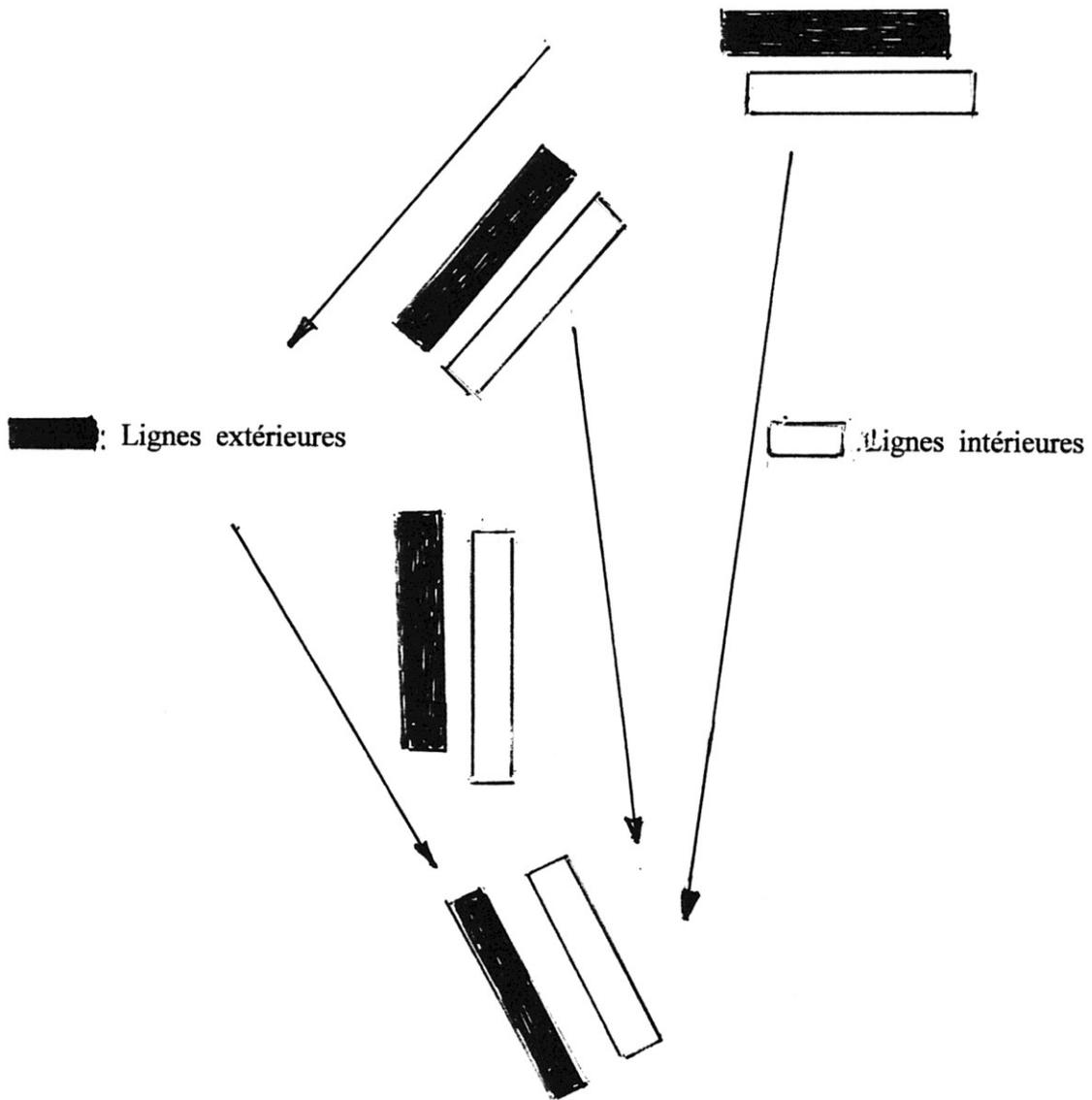
postérité. Pour lui, la première de toutes les règles était d'être le plus fort, en tenant compte du nombre et de la valeur des troupes et des qualités du général. La supériorité acquise, il se laissait guider par le sentiment de sa force pour en tirer le plus grand parti. Il ne négligeait rien pour assurer la force matérielle, autrement dit le plus d'hommes possible. Il ne laissait en arrière aucune troupe capable de servir en campagne, c'est - à - dire armée, équipée, encadrée, recrutée en hommes bien portants, fussent - ils sans instruction militaire¹¹⁶.

Même lorsqu'il se trouvait en situation d'infériorité numérique, Napoléon recherchait la supériorité en nombre en ayant recours à la stratégie des *lignes intérieures*. Il utilisait ce concept lorsqu'il se trouvait encerclé (ou semi encerclé) par des forces supérieures et lorsqu'il se trouvait face à une armée plus grande que la sienne.

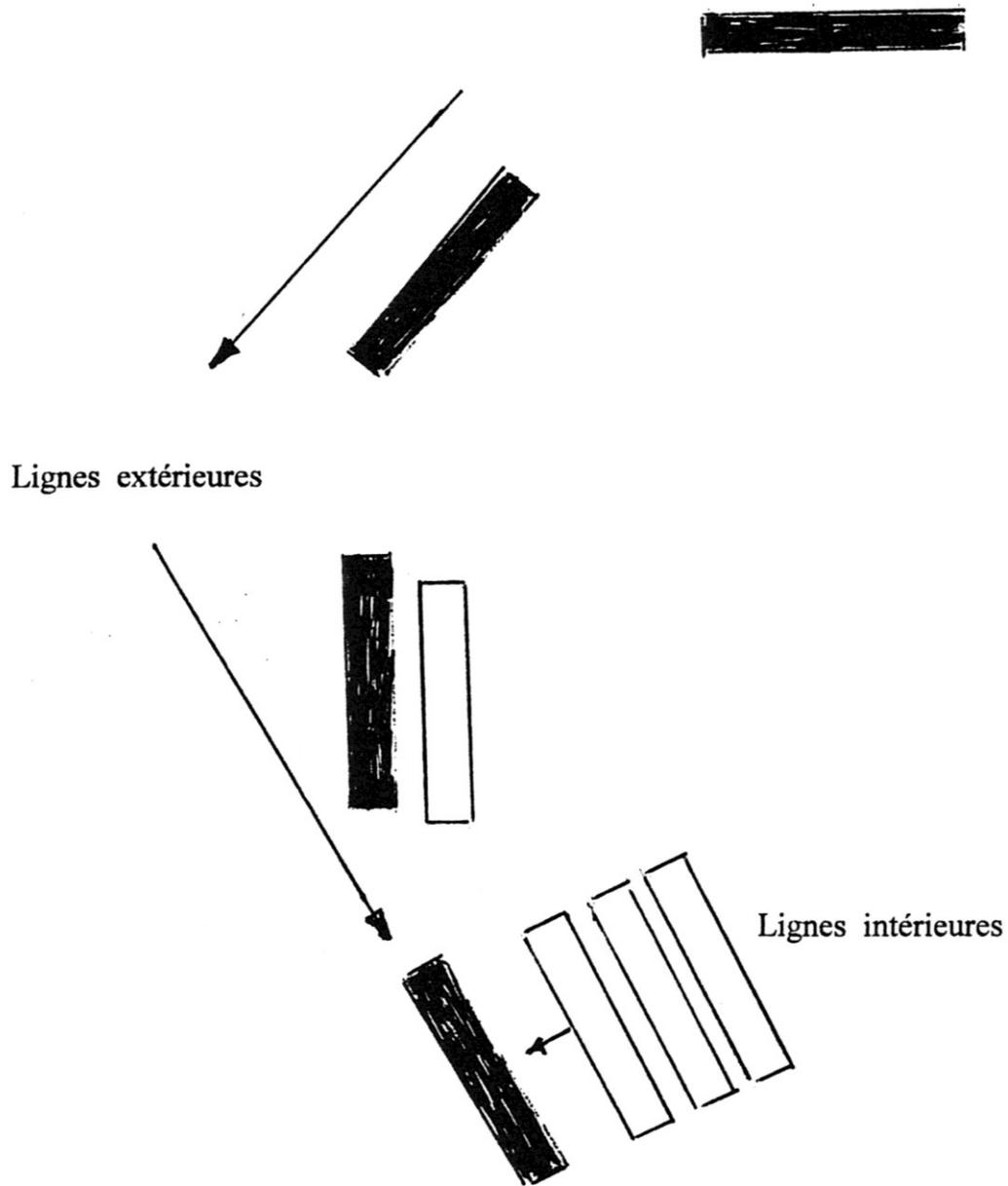
Dans le premier cas, la manœuvre sur lignes intérieures était basée sur le concept que les lignes de mouvement à l'intérieur d'un territoire étaient plus courtes que celles à l'extérieur. En utilisant cette stratégie, des troupes encerclées en infériorité numérique pouvaient se mouvoir plus facilement et plus rapidement que celles, plus nombreuses, qui les encerclaient sur les *lignes extérieures* (croquis C). En se concentrant pour foncer sur un point spécifique des lignes extérieures, les forces de l'intérieur jouissaient alors d'un avantage numérique à cet endroit (croquis D). Cela semait la discorde dans les rangs de l'ennemi, le forçant souvent à battre en retraite¹¹⁷.

¹¹⁶ Colin, *op. cit.*, p. 198 - 199.

¹¹⁷ Site Web : « Interior lines ». Auteur anonyme.
http://en.wikipedia.org/wiki/Interior_lines.



Croquis C : Lignes intérieures (positions initiales)



Croquis D : Lignes intérieures (positions finales)

Dans un autre cas d'un adversaire numériquement supérieur, c'est-à-dire lorsqu'il se trouvait face à des troupes plus nombreuses que les siennes, Napoléon regroupait rapidement ses forces et faisait irruption au milieu de celles de l'ennemi, s'emparant ainsi d'une *position centrale*, en vue de l'empêcher de se concentrer ou de le diviser. Puis, pendant qu'une partie de ses troupes engageait une des fractions de l'ennemi, il tournait sa masse principale contre l'autre fraction et l'écrasait. Cette masse principale pouvait ensuite prêter main-forte au reste des troupes chargées de contenir la première fraction adverse. Il battait ainsi son adversaire en détail, et la victoire qui devait en être le résultat était souvent, comme dans le premier cas, le triomphe du grand nombre sur le petit¹¹⁸.

L'exaltation de la valeur morale n'était pas négligée non plus dans les armées napoléoniennes. En plus de l'enthousiasme pour des idées révolutionnaires, l'Empereur accordait au dévouement à sa personne ainsi qu'au culte de l'honneur militaire une importance spéciale. Par conséquent, il créa la Légion d'Honneur, rétablit la dignité de Maréchal, rehaussa le rang social des militaires et forma de façon sélective sa garde qui bénéficia de privilèges spéciaux et dont les effectifs atteignirent le chiffre de 92 000 hommes en 1812. Si pour lui, le nombre était le facteur principal du succès, il savait qu'il devait être vivifié par la force morale et ne méconnaissait pas le rôle exemplaire des troupes d'élite. C'étaient ces troupes qui représentaient sa réserve générale. Près de lui, sa garde personnelle, *la Garde Impériale* jouissait d'une réputation d'invincibilité. Ces réserves constituaient une force morale d'une grande puissance pour toutes les troupes engagées¹¹⁹. Mais, à ses yeux, elles n'étaient qu'un modèle pour le reste de l'armée et il n'avait recours à leurs services qu'en dernier ressort, par exemple pour faire pencher une balance hésitante ou pour enrayer un échec¹²⁰.

¹¹⁸ Gunther Rothenberg, *Atlas des guerres napoléoniennes*, Paris, Autrement, 2000, p. 35; Camon, *La bataille...*, p. 34. Cette *manoeuvre sur position centrale* sera abordée à nouveau vers la fin du chapitre suivant avec certaines de ses applications dans les campagnes napoléoniennes.

¹¹⁹ Camon, *Quand et comment...*, p. 280.

¹²⁰ Perré, *op. cit.*, p. 58 - 59; Charles Esdaile, *The wars of Napoleon*, London, Longman, 1995, pp. 63 - 65.

4 - L'unité d'action

Non seulement, il fallait employer le plus de forces possible aux opérations actives, mais il ne fallait en faire qu'une armée unique. Tout au long de sa carrière militaire, Napoléon avait constamment insisté sur l'unité de commandement à la guerre: deux armées ne devaient jamais être placées sur un même théâtre. À l'encontre de souverains, de membres de gouvernement et d'autorités capables d'influer sur la direction de la guerre, il avait compris que la sécurité du territoire national n'exigeait pas qu'on occupe tous les points de la frontière mais qu'elle serait beaucoup mieux garantie par la réunion en une seule armée, avec un seul commandement de toutes les forces disponibles sur un même théâtre d'opérations.

Napoléon 1^{er} était absolument formel sur le principe de la présence, sur un théâtre d'opérations, que d'une seule armée, c'est - à - dire d'un seul général en chef employant toutes les troupes à une action unique, les laissant concourir à la défaite des forces ennemies et à leur ruine par la bataille¹²¹. Dès sa première campagne en 1796, il chercha à centraliser la conduite des opérations entre ses mains. Quelques années plus tard, il empiéta sur le pouvoir politique. Il considérait que l'unité de commandement était de première nécessité à la guerre et qu'elle ne pouvait être possible que lorsque la direction politico - militaire se trouvait aux mains d'un seul homme ainsi qu'elle le fut dès qu'il devint premier consul au début du XIX^e siècle.

De 1801 à 1805, durant la seule véritable trêve entre des guerres continuelles, Napoléon organisa l'armée française selon un modèle qui allait être repris par toutes les forces européennes au cours des cent cinquante années suivantes car il permettait une décentralisation presque illimitée sous un commandement unique. L'armée était divisée en corps d'armées composés de deux ou trois divisions regroupant chacune 8 000 fantassins et cavaliers. Chaque division comprenait deux brigades, chaque brigade deux régiments et chaque régiment deux bataillons¹²². Les calculs complexes relatifs aux mouvements de centaines de milliers d'hommes sur des routes médiocres traversant des régions accidentées entraînent par la suite, dans les armées européennes au

¹²¹ Colin, *Les transformations...*, pp. 200 -201.

¹²² En 1805, alors que ces corps étaient éparpillés dans toute l'Europe de l'Ouest, ils furent rassemblés pour encercler l'armée autrichienne à Ulm. Ils se dispersèrent ensuite avant de converger sur les Russes et Autrichiens à Austerlitz. L'année suivante, ils marchèrent vers le Nord pour détruire les Prussiens à Iéna. Cet aspect de la guerre napoléonienne sera repris dans le prochain chapitre.

XIX^e siècle, la création d'états - majors importants¹²³. Et pourtant, à son époque, Napoléon à lui tout seul en venait à bout¹²⁴.

D'autre part, pour Napoléon, l'unité d'action de toutes les troupes qui composaient son armée se manifestait par *l'unité de lignes d'opérations*. La ligne d'opérations était la route qui reliait l'armée au centre d'opérations (appelé aussi *dépôt* ou *pivot*), qui contenait les approvisionnements et hôpitaux militaires¹²⁵ (Croquis E). Dans le système de guerre napoléonien, une armée avait toujours derrière elle *une place de campagne*, c'est - à - dire une ville fortifiée plus ou moins sommairement, de manière à se trouver à l'abri d'un coup de main, et qui servait de *centre d'opérations*¹²⁶. Son parc, ses magasins, ses hôpitaux y étaient en sûreté et réunis¹²⁷. Il n'était point nécessaire de couvrir le pays de détachements pour protéger les malades et les approvisionnements. On trouvait là, après une bataille, des ressources suffisantes pour en livrer une autre. Et lorsque l'armée devait battre en retraite, c'était sur le centre d'opérations qu'il fallait qu'elle le fasse.

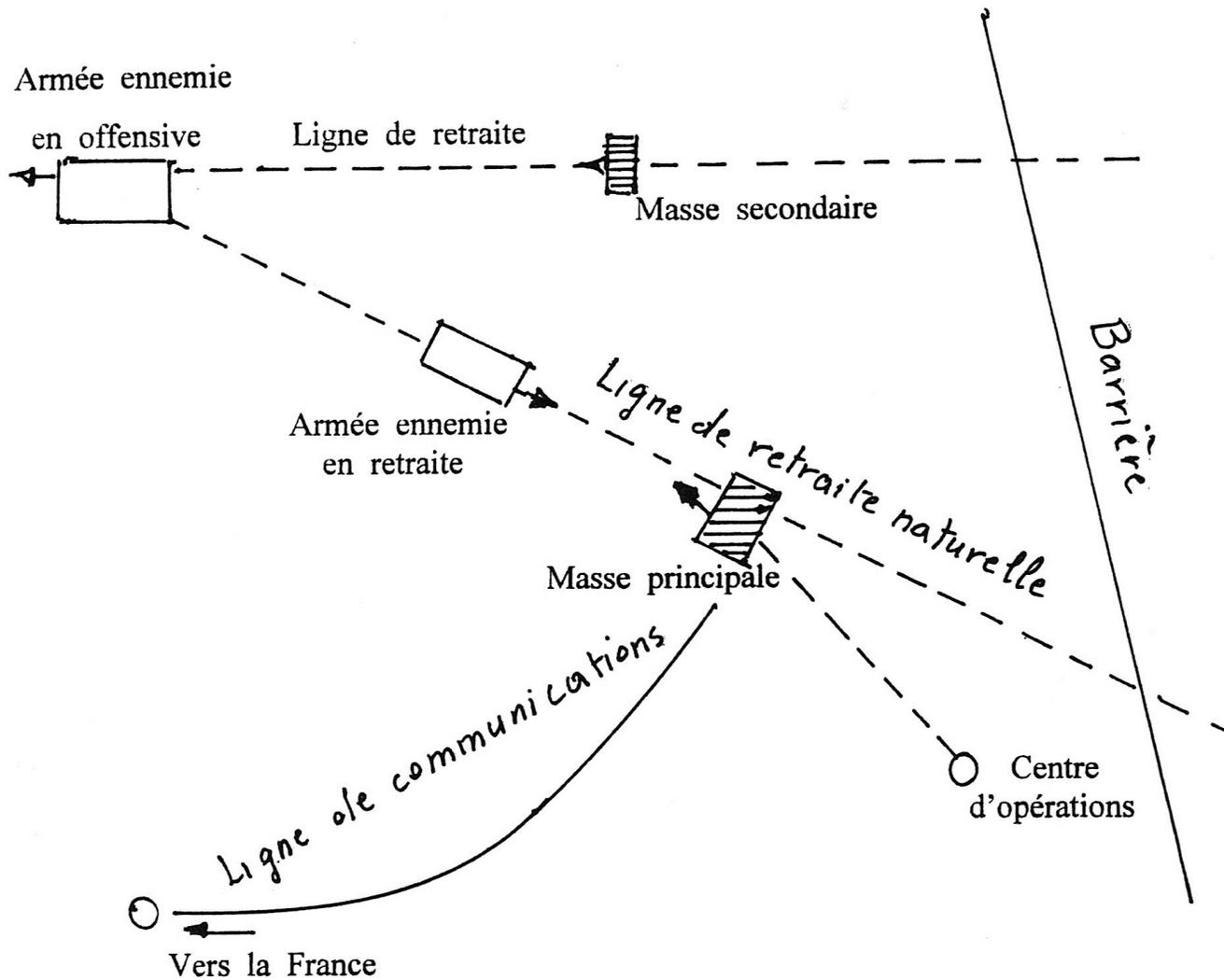
¹²³ La création de ces états - majors sera traité dans le chapitre suivant.

¹²⁴ Michael Howard, *La guerre dans l'histoire de l'occident*, Paris, Fayard, 1988, pp. 93 - 94.

¹²⁵ Colin, *L'éducation militaire...*, p. 90; Colin, *Les transformations...*, p. 202.

¹²⁶ Hubert Camon (général), *La fortification dans la guerre napoléonienne*, Paris, À la librairie des deux Empires, 2000, pp. 9 - 10.

¹²⁷ C'était un point de doctrine bien établi au XVIII^e siècle, et que l'histoire des campagnes avait démontré, depuis Annibal et César jusqu'à Frédéric II, qu'un général ne conservait toute sa force et toute sa liberté d'action que si ses hôpitaux et ses approvisionnements étaient enfermés dans des lieux fortifiés. C'était le seul moyen de ne pas employer une grande partie de ses troupes à protéger des convois interminables.



Croquis E : Ligne d'opérations

Ces pratiques illustrent la maxime napoléonienne qu'une armée ne devait avoir qu'une seule ligne d'opérations¹²⁸. Si elle avait eu, en effet, deux centres d'opérations différents, une pour sa droite et une pour sa gauche, elle n'aurait pas pu rester réunie lorsque venait le moment de battre en retraite. L'attention du général, aussi bien que son armée aurait été divisée entre les deux directions. L'unité d'action n'aurait pas été possible sans unité de lignes d'opérations.

Une armée pouvait avoir à sa disposition deux ou trois places pouvant servir de centres d'opérations, à condition de n'en employer qu'une à la fois et d'avoir à chaque instant une ligne d'opérations *unique*. La faculté d'abandonner cette ligne pour en prendre une autre, aboutissant à un autre centre, permettait de changer en un jour l'orientation de la campagne¹²⁹.

Soulignons d'autre part que lorsque l'armée n'avait qu'une seule ligne d'opérations et qu'il fallait dans certaines circonstances, en particulier lors d'une attaque sur les flancs de l'ennemi, en former de nouvelles, les troupes devaient alors vivre des ressources du pays. Par le rassemblement de l'approvisionnement, de la construction de fours, etc... , nécessaires à la formation de dépôts, Napoléon voulait faire croire à l'ennemi qu'il était enchaîné par des calculs de subsistance et qu'il n'aurait pas pu être en mesure de changer de lignes d'opérations. Cette manœuvre de changement de lignes d'opérations, qui était déjà classique au XVIII^e siècle, constitua, dans une large mesure, l'arme offensive et défensive la plus savante et la plus redoutable de Napoléon¹³⁰.

5 - Concentration des efforts et économie des forces

On a vu l'importance que Napoléon attachait à la supériorité numérique, supposée acquise avant toute opération offensive. Mais un principe qui fut invoqué fréquemment et qui occupa une place presque aussi importante que le nombre des effectifs fut celui de la concentration des efforts¹³¹. Bonaparte avait lui-même énoncé ce principe de guerre lorsqu'il était commandant d'artillerie dans l'armée d'Italie en 1794 :

¹²⁸ Robert Bruce, *Fighting techniques in the napoleonic age, 1792 - 1815*, New - York, Thomas Dunne books, cop, 2008, p. 165.

¹²⁹ Colin, *Les transformations...*, p. 202.

¹³⁰ Colin, *L'éducation militaire...*, pp. 88 - 89.

¹³¹ A.M.J. Hyatt, «The origins of napoleonic warfare: a survey of interpretations», *Military affairs*, vol 39, n° 4, 1966, p. 184: Colin, *L'éducation militaire...*, p. 74 -77.

«... Il en est des systèmes de guerres comme des sièges de places: réunir ses feux contre un seul point; la brèche faite, l'équilibre est rompue, tout le reste devient inutile»¹³². »

Cette image suggérait que cette concentration des efforts n'était devenue possible et nécessaire dans le combat qu'avec une artillerie de campagne capable de *faire brèche* dans les points d'appui du champ de bataille comme le faisait le canon de Vauban dans la fortification¹³³. En 1765, ce fut Gribeauval, général de bataille dans l'armée autrichienne et ingénieur militaire français qui, en augmentant suffisamment la puissance des canons permit à Bonaparte d'être le premier à en profiter dans sa préparation de l'attaque par l'artillerie¹³⁴.

Voici donc la force brutale, mise au service de l'offensive dans la bataille, comme elle le fut cent cinquante ans plus tôt dans les sièges, et les mêmes idées qui avaient formé la substance des théories de Vauban pour l'attaque des places, furent appliquées par Bonaparte à l'attaque des positions à la guerre de campagne. Sur le champ de bataille, comme dans une enceinte fortifiée, il s'agissait de faire trouée. Afin d'obtenir des effets décisifs, il fallait multiplier l'artillerie sur les points d'attaque¹³⁵.

Précisons que cette concentration de feux s'inscrivait dans un plan stratégique global. Napoléon concevait une campagne militaire comme un tout et

¹³² Jean - François Brun, « L'artillerie française dans la campagne de 1809 », *Revue du souvenir napoléonien*, n° 481, octobre - décembre 2009, p. 13; Colin, *L'éducation militaire...*, p. 354; Camon, *La bataille...*, pp. 9 - 10.

¹³³ Vauban (1633 - 1707) est le plus connu de tous les ingénieurs militaires du XVIII^e siècle. Il participa à quatorze sièges avant de recevoir un brevet d'ingénieur en 1655. En plus de se spécialiser dans l'amélioration de la défense de fortifications, il estimait que les procédés actuels de l'attaque des places étaient trop coûteux en hommes. Par conséquent, il privilégia l'emploi du canon à celui de la mine.

¹³⁴ Avant 1765, les canons lourds et puissants n'étaient pas assez maniables et les canons légers, bien qu'assez meurtriers contre le personnel découvert ne pouvaient rien contre les obstacles. Gribeauval réussit à alléger l'artillerie de campagne dans les armées françaises sans diminuer sensiblement l'efficacité de leur portée, ni leur puissance.

¹³⁵ Colin, *L'éducation militaire...*, pp. 73 - 77

non comme une série de sièges et de batailles particuliers. Il cherchait à déterminer le point faible de l'ennemi pour frapper ensuite avec une force irrésistible. Il comparait ce plan à un siège final: en concentrant le feu sur un point unique, il y pratiquait une brèche qui rompait l'équilibre et gagnait la partie¹³⁶. En somme, c'était la destruction des obstacles et des points d'appui que Bonaparte exigeait d'une artillerie puissante afin d'ouvrir la voie à l'infanterie.

Si l'artillerie seule était utilisée au début de l'attaque, c'était dans la suite de l'offensive et en particulier dans les mouvements tournants que Bonaparte faisait usage de toutes les armes. Alors que d'autres commandants, timides ou maladroits ne savaient pas concilier ces mouvements avec l'indispensable concentration et y voyaient un expédient décisif mais périlleux, Bonaparte jugeait que tourner l'ennemi était aisé et c'était la manière la plus sûre de provoquer, de hâter, de décider et d'exploiter la victoire. Il portait non pas un détachement mais le gros de ses forces sur les arrières de l'ennemi, c'est - à - dire sur la route par laquelle pouvaient lui venir les renforts en matériel et en hommes. Cette route était souvent aussi celle qui la reliait à une autre armée encore à distance, de sorte que, suivant les cas, la manœuvre favorite de Bonaparte consistait à prendre une position centrale, soit entre deux armées ennemies, soit entre l'ennemi et sa capitale. Comme il s'était toujours occupé d'abord de la supériorité numérique, ce n'était pas une menace vaine et téméraire qu'il prononçait contre la ligne de retraite et d'opérations de son adversaire. Celui - ci se sentait perdu, prenait de fausses mesures ou se retirait à la hâte¹³⁷. Ces manœuvres seront reprises en plus de détails dans le prochain chapitre.

De plus, Napoléon insistait sans cesse sur l'économie des forces, un aspect de son art de la guerre qui pourrait être considéré comme un corollaire du principe de la concentration des efforts. Afin d'avoir le plus de troupes possibles à l'armée active, Napoléon se souciait de ne rien laisser en arrière, de réduire au minimum les évacuations et les ravitaillements et de tenir à peu de frais les points essentiels du théâtre des opérations. L'économie des forces ne consistait pas à épargner à outrance sur les forces destinées aux missions militaires, mais à consacrer à chacune ce qui lui était indispensable au moment opportun. Il fallait la pratiquer dans l'espace et dans le temps, c'est - à - dire employer le plus de troupes possibles *au même point* et *au même instant*. Les adversaires de Napoléon avaient tendance à négliger l'aspect temporel en tenant en réserve, par exemple, la moitié des troupes jusqu'après la première bataille au lieu d'en

¹³⁶ Howard, *La guerre dans...*, p. 93.

¹³⁷ Colin, *L'éducation militaire...* p. 355.

envoyer la totalité contre lui, d'un seul coup, ce qui produisait souvent des résultats désastreux¹³⁸ pour eux.

6 - La prise en compte de tout le théâtre des opérations

Toutefois, la concentration des efforts sur la ligne de communication de l'adversaire était généralement précédée par une autre étape dans une campagne napoléonienne classique : celle de la dispersion de l'armée avant le combat. En 1794, en plus de sa maxime sur la nécessité de créer une brèche dans les rangs de l'ennemi, Bonaparte avait énoncé une deuxième : il fallait que les troupes « embrassent tout le théâtre des opérations »¹³⁹.

Ce principe suggérait que la concentration des forces était relative et que l'armée, tout en visant un but unique, s'étendait sur un espace de plusieurs lieues, mais que cette extension ne devait pas empêcher la cohésion. Il fallait que l'ennemi ne puisse pénétrer d'aucun côté sur les flancs ou les arrières de l'armée ou dans l'intervalle des colonnes sans rencontrer une résistance qui le ralentisse. Il fallait que le général en chef soit toujours tenu au courant de ce qui se passait dans toutes les portions de l'armée et reste en état de les diriger à son gré. Cela impliquait que beaucoup d'attention devait être portée à l'intervalle des colonnes, leur mode de liaison, la nécessité de ne pas laisser d'obstacles entre elles, etc... Mais tout d'abord il fallait respecter le principe général d'embrasser tout le théâtre des opérations¹⁴⁰. Effectivement, dans la plupart des batailles livrées ou espérées par Napoléon, l'attaque convergente était naturellement préparée par la disposition antérieure de l'armée, et surtout par l'étendue de la zone qu'elle occupait au moment de marcher à l'ennemi¹⁴¹. Ce n'était qu'en se rapprochant de l'adversaire qu'il resserrait son armée.

Cette science des mouvements combinés, ces procédés tactiques introduits dans son armée dès ses premières campagnes, Bonaparte les avait empruntés à ses maîtres, des écrivains militaires de son temps, en particulier Guibert et Bourcet. Imaginant l'armée comme un groupe de divisions qui suivraient des chemins différents, mais resteraient à portée de se joindre au premier signal, il

¹³⁸ Colin, *Les transformations...*, pp. 203 - 205.

¹³⁹ Strachan, *op. cit*, p. 46; Colin, *L'éducation militaire...*, p. 356.

¹⁴⁰ *Ibid*, pp. 356 - 357.

¹⁴¹ Colin, *Les transformations...*, p. 209.

avait conçu les deux principes de concentration des efforts (autant durant les marches que pendant l'attaque décisive) et de prise en compte de tout le théâtre d'opérations, lesquels n'auraient pas de sens pour une armée indivisible comme celle de Frédéric¹⁴².

Le système de guerre caractérisé par cette extension et concentration de l'armée n'était possible qu'avec une extrême activité. Les divisions, pour se soutenir en temps utile, se séparer et se concentrer, étaient toujours en mouvement. L'esprit du général en chef et de ses lieutenants était toujours en éveil, et il fallait que les troupes, artillerie comprise, jouissent d'une grande *mobilité* pour se rendre au premier appel. Bonaparte en avait, dès le début, ressenti la nécessité, et cela n'était pas étonnant puisque, comme on l'a vu dans le chapitre précédent, la mobilité occupait une place prépondérante dans les préoccupations de ses maîtres¹⁴³.

7 - La continuité dans l'exécution

Pour sa part, Bonaparte était lui - même constamment préoccupé par un aspect primordial de l'exécution sans lequel principes, procédés et manœuvres n'auraient aucune valeur: la continuité dans l'offensive¹⁴⁴. C'était probablement par là qu'il différait le plus de ses prédécesseurs. Jadis, un plan d'opérations embrassait les marches et manœuvres prévues pour aboutir à un siège, à une bataille, après lesquels on marquerait un temps d'arrêt pour former un nouveau projet. On allait ainsi par bonds successifs, se rapprochant plus ou moins du but de la guerre. Bonaparte agissait tout autrement: il embrassait d'un coup d'œil toute la campagne, où les combats n'étaient qu'une partie de plus vastes combinaisons. Ils étaient des épisodes qui décidaient du succès, mais ne devaient pas changer la voie à suivre pour y parvenir. Surtout, il fallait bien se garder de penser qu'un succès autoriserait à s'y arrêter: s'il ouvrait la voie, c'était pour qu'on s'y lance. La poursuite commençait là où l'attaque finissait, et elle était sans interruption.

¹⁴² Colin, *L'éducation militaire...*, p. 359.

¹⁴³ *Ibid*, p. 362.

¹⁴⁴ La recherche de la continuité entre la manœuvre et le combat a été brièvement traitée au cours du chapitre précédent dans la discussion sur la présentation des principes de Guibert, sous le sous - titre « Principe de la guerre combinée ».

Bonaparte avait déclaré en 1795 que la promptitude à suivre la victoire serait le plus sûr garant du succès, et c'est peut-être en cela qu'il était vraiment créateur. Certes, l'histoire militaire offrait déjà bien des exemples de poursuites, mais ce qui était propre à Napoléon était la poursuite systématique avec toute l'armée. Elle était considérée alors comme partie intégrante des opérations¹⁴⁵. Cette fusion de la bataille et de ses opérations antérieures et ultérieures est généralement considérée comme l'un des aspects les plus novateurs de la méthode de guerre napoléonienne¹⁴⁶.

8 - La recherche du secret et de la rapidité

La répartition des divisions ou corps d'armée¹⁴⁷ sur une large zone permettait à Napoléon de réaliser les manœuvres débordantes. Elle procurait également l'avantage de dissimuler ses projets jusqu'au dernier moment. De plus, la surprise stratégique pouvait être obtenue autant par l'extension du front que par des marches de nuit. L'effet de surprise était terrifiant pour l'ennemi lorsqu'il entendait derrière lui le canon dans la brume du matin.

La rapidité était également un élément essentiel de la guerre napoléonienne. Sans elle, procédés et principes n'auraient pu être appliqués: les plans les plus secrètement conçus auraient abouti à des désastres. La guerre nouvelle de la fin du XVIII^e siècle tirait toute sa valeur des mouvements de dilatation et de concentration incessants des divisions. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, c'était une guerre de mouvements, et il fallait que ces mouvements soient menés avec la plus grande vivacité pour procurer tous les avantages dont ils étaient susceptibles. C'était surtout dans les manœuvres autour d'une *position centrale*¹⁴⁸ que la vivacité des mouvements était le plus utile. Mais Napoléon l'utilisait également dans la *manœuvre sur les arrières*: par des marches rapides, préparées dans le plus grand secret, il rassemblait avant l'ouverture des hostilités, aussi près que possible de son adversaire, une masse capable de

¹⁴⁵ Colin, *L'éducation militaire...*, p. 364; Camon, *La bataille...*, p. 34.

¹⁴⁶ Colin, *Les transformations...*, p 210.

¹⁴⁷ Le concept du corps d'armée sera développé dans le prochain chapitre.

¹⁴⁸ La manœuvre sur position centrale était exécutée lorsque Bonaparte choisissait de frapper au centre, au point faible du dispositif adverse ou à la jonction des armées ennemies. Elle lui permettait de faire face à deux adversaires qu'il essayait alors de battre tour à tour.

l'ébranler en quelque situation qu'il se trouvait. Sûr du succès, sa seule crainte était que son adversaire lui échappe. Brusquement, il entamait la guerre en lançant son armée dans la zone de retraite de cet adversaire. Il s'efforçait d'y saisir une barrière topographique (croquis E) ligne de montagnes, fleuve ou rivière et d'en occuper les principaux passages pour l'enfermer en un champ clos. C'était alors qu'il se retournait contre lui et commençait sa *battue*¹⁴⁹.

En général, Bonaparte exigeait secret et rapidité dans l'exécution de tous ses plans. Après les avoir préparé de longue main, le jour venu, il les exécutait dans un désordre apparent avec une rapidité foudroyante, ce qui lui en assurait le secret. Il attachait à cette promptitude une importance capitale. Opérant avec lenteur, il aurait révélé ses projets et permis à l'ennemi une manœuvre parallèle. Il avait souvent déclaré que l'art de la guerre consistait dans une défensive bien raisonnée, extrêmement circonspecte, et dans une offensive audacieuse et rapide¹⁵⁰.

9 - L'amélioration de l'exploration et de la sûreté

Considérons à présent les organes nouveaux qu'exigeait la guerre napoléonienne, un genre de guerre qui était, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, profondément différent de celle faite auparavant. Ces organes nouveaux, principalement pour l'exploration et la sûreté, Napoléon les avait créés et portés à un tel niveau de perfection dans leur emploi que bien peu d'armées réussirent à l'imiter depuis¹⁵¹. Les guerres du XIX^e siècle qui seront traitées dans cette thèse offriront quelques rares exemples de leur emploi.

Dans les armées napoléoniennes, la sûreté avait pour objet de dissimuler les projets du général et les opérations de l'armée. L'exploration avait pour objet de découvrir les projets et opérations de l'ennemi.

Abordons d'abord le service de l'exploration. Ce n'était pas à l'improviste qu'on rencontrait l'adversaire et ce n'était pas en engageant le combat qu'on se renseignait sur sa force. Vers la fin du XVIII^e siècle, on recherchait les premiers renseignements sur les positions de l'armée ennemie dès le temps de paix. Les documents officiels, les journaux et l'espionnage pouvaient fournir de précieuses données. Cette partie du service était admirablement organisée sous l'Ancien

¹⁴⁹ Camon, *La bataille...*, p. 14.

¹⁵⁰ Colin, *Les transformations...*, p. 215.

¹⁵¹ *Ibid*, p. 230.

Régime, où toutes les autorités militaires, administratives et diplomatiques collaboraient à la recherche de renseignements. Napoléon l'avait organisée sur les mêmes bases. Tous ses ambassadeurs et agents diplomatiques contribuaient à le renseigner sur la distribution des forces ennemies avant l'ouverture des hostilités. Bien que toutes ces sources procuraient une foule de renseignements importants, elles étaient néanmoins intermittentes. Elles fournissaient pendant quelques temps des nouvelles très précieuses, puis manquaient tout à coup dans un moment critique: on ne pouvait compter sur elles. Il fallait alors avoir recours aux troupes pour s'assurer des informations d'un intérêt moins capital que celles recueillies par l'espionnage, mais qui ne feraient jamais défaut¹⁵².

Tant que Napoléon était à grande distance de l'ennemi, il marchait dans la direction provisoire qu'il avait choisie et se contentait de connaître vaguement les zones où se trouvaient les troupes ennemies. À mesure qu'il se rapprochait, il lui fallait des renseignements plus précis. Les espions continuaient à les lui fournir, mais la cavalerie commençait son service d'exploration.

Napoléon entamait les opérations avec un plan de campagne prémédité, mais comportant des variantes soigneusement étudiées. Chaque variante correspondait à l'une des hypothèses que l'Empereur avait faites sur l'ennemi¹⁵³. L'exploration avait pour but d'éliminer les hypothèses inexactes ou de les réduire au minimum. Elle était dirigée, à un moment donné, dans une direction déterminée afin d'élucider certains points bien définis, dont la connaissance était essentielle pour confirmer ou écarter telle ou telle hypothèse. Napoléon n'attendait pas que les renseignements lui arrivent au hasard des découvertes. C'était lui qui dirigeait l'exploration et réclamait la lumière sur des points essentiels qu'il jugeait important. Le choix propice entre les différentes hypothèses ne devenait nécessaire qu'à proximité de l'ennemi. En vue des opérations à ordonner pour le lendemain, ce n'était pas tant la position présente que les intentions de l'ennemi qu'il fallait connaître et Napoléon ne pouvait y arriver qu'en interprétant des indices¹⁵⁴.

Le service de sûreté avait pour objet non seulement de protéger les troupes contre toute surprise, mais aussi de mettre à l'abri les projets mêmes du général. Ce résultat ne pouvait être obtenu qu'en entourant d'un voile ou d'un rideau toute la zone où l'ennemi pouvait surprendre les colonnes et les courriers

¹⁵² *Ibid*, p. 231.

¹⁵³ Rappelons que cet aspect des campagnes napoléoniennes a été sommairement traité dans le chapitre précédent sous le sous - titre « Conception d'un plan à plusieurs branches ».

¹⁵⁴ Colin, *Les transformations...*, p. 232.

en mouvement. Selon les cas, c'était l'infanterie ou la cavalerie ou toutes deux ensemble qui servaient à masquer les mouvements de l'armée de Napoléon.

De même que l'exploration, la sûreté n'était pas organisée d'une façon permanente. Les marches qui précédaient certaines des batailles n'étaient couvertes par aucun rideau car on ne cherchait pas à dissimuler les mouvements des troupes. Notons également que la plupart du temps, les manœuvres décisives de Napoléon pouvaient s'accomplir en cachette. Il employait alors pour les masquer des obstacles naturels -- montagnes, cours d'eaux, forêts, marécages -- dont il contrôlait les défilés. Dans la guerre napoléonienne, toute de mouvement et d'offensive, c'était là le véritable rôle des obstacles. Ils n'étaient pas employés comme lignes de défense, mais comme masques et auxiliaires du mouvement et de l'offensive.

Ces services d'exploration et de sûreté étaient aussi « irrégularisés » que les colonnes de marches: on y chercherait en vain des procédés uniformes ou des structures régulières. Souvent, les mêmes troupes étaient employées à la fois à l'exploration et à la sûreté. Elles signalaient alors la présence de l'ennemi, à la fois pour renseigner le commandement et mettre les troupes en garde¹⁵⁵. En bref, le service de sûreté dans les campagnes du Premier Empire n'avait pour but que d'arrêter les reconnaissances de l'ennemi et non pas de repousser une attaque sérieuse de ses troupes. Le concept de la sûreté ainsi que le rôle de l'avant-garde et de l'arrière-garde dans la guerre napoléonienne seront développés dans le prochain chapitre.

¹⁵⁵ *Ibid*, p. 234 - 237.

Chapitre troisième

Dégagement de méthodes napoléoniennes des principales campagnes de Bonaparte

Les guerres révolutionnaires de 1792 à 1795 ne l'étaient vraiment que dans leurs causes et leurs buts politiques, car leurs formes tactiques et surtout stratégiques restaient fort voisines de celles du récent passé, en particulier de celles de Frédéric II. C'est seulement à partir de 1796 qu'apparut sur la scène Bonaparte, l'homme qui instaura un système d'opérations et de batailles adapté aux nouvelles conditions de la guerre. Nommé au commandement de l'armée d'Italie au début de 1796, Bonaparte dut, pour mettre cette armée en état d'entreprendre ses opérations, porter son attention sur un certain nombre de points et prescrire diverses mesures. Ces mesures prises durant ses plus importantes campagnes allaient servir de fondements aux méthodes napoléoniennes adaptées par les armées de plusieurs nations pendant près d'un siècle après la disparition de l'Empereur¹⁵⁶.

Il conviendrait de s'attarder un peu sur les opérations d'Italie parce qu'on découvre sur ce théâtre principal le répertoire presque complet a) de ses relations avec ses hommes et avec les peuples conquis, relations qu'il maintiendra dans ses campagnes ultérieures b) de ses procédés de manœuvre et de combat à l'état non pas naissant, mais déjà passablement avancé.

¹⁵⁶ Perré, *op. cit.*, p. 40.

Campagnes d'Italie

(A) Relations humaines de l'Empereur.

Analysons d'abord les relations humaines de Napoleon durant ses campagnes.

a) Souci de popularité parmi ses hommes

Bonaparte cherchait avant tout à se faire aimer de sa nouvelle armée, à se rendre agréable à ses lieutenants et à mériter leur confiance. La promotion d'un général de brigade de 26 ans au grade si éminent de commandant en chef d'une armée (l'armée d'Italie) était bien propice à éveiller tous les sentiments de jalousie et d'envie haineuse qui se développaient très fréquemment et dans des cas bien moins extraordinaires que celui dont il était question. Un des premiers soins de Bonaparte à son arrivée à l'armée fut donc de chercher à gagner le cœur des soldats et à s'attirer l'estime des généraux employés sous ses ordres. Il entretint habilement les soldats et les officiers de la gloire dont ils s'étaient couverts durant la campagne précédente. Il vanta leurs vertus militaires, leur patience à supporter tous les genres de privation et leur fit entrevoir dans un avenir très prochain la récompense de leur dévouement, de leurs nobles efforts: il s'annonçait comme chargé spécialement de mettre un terme à leurs souffrances et leur parla de l'espoir que la patrie mettrait en leur courage déjà si péniblement éprouvé. Il leur promit d'employer toutes les ressources de l'expérience qu'il avait acquise au milieu d'eux dans les premières campagnes dans les Alpes, au siège de Toulon, dans la rivière de Gènes, pour leur ouvrir une carrière plus glorieuse encore et dans laquelle le dédommagement serait placé à côté du sacrifice. Il déclara aux généraux qu'il acceptait le titre de leur chef, qu'il n'avait prétendu être que leur égal en patriotisme et en dévouement et que leur vieille expérience éclairerait son imagination déjà excitée par les études auxquelles il s'était livré très jeune¹⁵⁷.

¹⁵⁷ Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1M 2365, Étude historique de la campagne de 1796 dans les Alpes maritimes et l'Alpenin, par le capitaine Godar, mai 1893, pp. 9 - 12.

En général il ne manquait jamais de stimuler la vanité de ses hommes, de profiter de leur crédulité pour dissiper leurs craintes et gagner leur confiance, et de transformer ainsi un être prudent et circonspect en guerrier, en un homme ayant la volonté de sacrifier sa vie pour une cause que fréquemment il ne comprenait pas. À ce propos, il déclarait que tout homme qui estimait la vie plus que la gloire nationale et l'estime de ses camarades ne devait pas faire partie de l'armée française. En écrivant qu'il ne fallait pas accoutumer les troupes à recevoir de l'argent pour des actes de courage, mais qu'il suffisait de leur envoyer des lettres de satisfaction, il faisait appel à leur sentiment de gloire plutôt qu'à leur bourse¹⁵⁸. Par l'emploi répété de ces moyens combinés avec adresse, Bonaparte parvint promptement au but qu'il s'était proposé. L'armée entière, animée d'un enthousiasme brûlant que Bonaparte lui-même partageait, s'estima heureuse d'être commandée par le général que le Directoire avait choisi. Et ce général, certain d'être secondé par des guerriers auxquels l'énergie morale donnait une force décuplé, put concevoir dès lors l'espérance d'obtenir les plus grands succès. Les soldats, de leur côté, ne tardèrent pas à se persuader qu'avec un tel chef, ils seraient difficilement vaincus.

Dès le 27 mars, Bonaparte lançait sa fameuse proclamation.

« Soldats, vous êtes nus, mal nourris, le gouvernement vous doit beaucoup, il ne peut rien vous donner. Votre patience, le courage que vous montrez au milieu de ces rochers sont admirables, mais ils ne vous procurent aucune gloire, aucun éclat ne jaillit sur vous. Soldats, je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde. De riches provinces, de grandes villes seront en votre pouvoir; vous y trouverez honneur, gloire et richesse¹⁵⁹ ».

Cette première proclamation cependant ne produisit pas aussitôt l'effet qu'il en attendait. Il régnait dans l'armée d'Italie, brave mais dénuée de tout, sans pain, sans vivre, sans solde, sans souliers, un esprit d'indiscipline, de maraude. La famine régnait parmi les soldats comme parmi les officiers. Les généraux partageaient la misère commune et n'osaient se montrer aux troupes car ils craignaient les plaintes et les reproches. L'indiscipline, suite naturelle d'un

¹⁵⁸ Fuller, *La conduite...*, p. 40.

¹⁵⁹ Jean Thiry (Baron), *Bonaparte en Italie, 1796 - 1797*, Paris, Éditions Berger-Levrault, 1973, p. 8.

dénuement complet se glissait rapidement dans les rangs de l'armée. Effectivement, cette petite armée dénuée de tout marchait avec enthousiasme à l'ennemi; elle se battait avec vigueur, mais après la bataille, elle pillait et maraudait. Ceci reflétait bien le soldat français, « le premier soldat du monde » avec ses qualités et ses défauts, mais avec son esprit plutôt guerrier que militaire. Les armées républicaines dont Bonaparte hérita rappelaient les bandes de pillards de la fin du XVI^e siècle et les troupes de maraudeurs de la guerre de Trente Ans. Les généraux français déploraient souvent amèrement l'indiscipline de leurs armées. Bonaparte lui-même écrivit dans une lettre adressée au Directoire qu'il avait honte au début de commander un tel « ramassis de brigands »¹⁶⁰.

Accueilli d'abord par les chefs avec méfiance, Bonaparte ne réussit qu'à la longue à railler son armée et à prendre l'ascendant nécessaire sur les généraux, les officiers et les soldats. C'est grâce aux proclamations et aux allocutions enflammées qu'il adressait à ses troupes au cours de ses nombreuses revues, à l'énergie qu'il déploya dans la répression de quelques mouvements séditeux et le rétablissement de la discipline, et enfin aux mesures qu'il prit pour assurer le bien-être de son armée, qu'il réussit à gagner la confiance de ses troupes et à exciter au plus haut degré leur enthousiasme et leur désir de vaincre.¹⁶¹

Quelques années après sa première proclamation, il rappelait à ses hommes que durant la campagne de 1796 ils étaient en infériorité numérique, mais qu'ils avaient gardé leur confiance en leur chef. Il ajouta que c'était la force morale bien plus que le nombre qui décidait de la victoire et que ce n'était pas la quantité de soldats qui faisait la force d'une armée mais leur loyauté et leur bonne humeur¹⁶². Par ailleurs, après avoir convaincu ses troupes de la nécessité de défendre la Patrie, il réussit également, par une proclamation non moins importante que la première, à les convaincre d'étendre leurs prouesses militaires au-delà des frontières françaises afin de combattre et d'envahir des États avoisinants qualifiés d'ennemis.

¹⁶⁰ Ullrich *op. cit.* p 196.

¹⁶¹ Godar (capitaine), 1M 2365, *op. cit.*, p. 13 - 14.

¹⁶² Fuller, *La conduite*, .p. 40.

Paris, le 15 décembre 1799

« Soldats, en promettant la paix du peuple français, j'ai été votre organe: je connais votre valeur. Vous êtes les mêmes hommes qui conquièrent la Hollande, le Rhin et l'Italie et donnèrent la paix sous les murs de Vienne étonnée.

Soldats, ce ne sont plus vos frontières qu'il faut défendre; ce sont les États ennemis qu'il faut envahir. Il n'est aucun de nous qui n'ait fait plusieurs campagnes, qui ne sache que la qualité la plus essentielle d'un soldat est de savoir supporter les privations avec constance. Plusieurs années d'une mauvaise administration ne peuvent être réparées en un jour.

Premier magistrat de la République, il me sera doux de faire connaître à la nation entière les corps qui mériteront, par leur discipline et leur valeur, d'être proclamés les soutiens de la patrie.

Soldats, lorsqu'il sera temps, je serai au milieu de vous, et l'Europe se souviendra que vous êtes de la race des braves!

Bonaparte¹⁶³ »

En bref, dans la conduite des opérations militaires de Napoléon, l'élément psychologique était capital, tant pour son emprise sur ses soldats que pour sa compréhension de leur mentalité. Il savait faire la différence entre le ronchonnement des « grognards » et leur véritable état d'esprit, entre leur humeur et leur sens de l'obéissance. Il savait que les faire aller au-delà des limites apparentes de leur endurance pouvait être une source d'exaltation. Il comprenait que l'aspiration aux honneurs et à la renommée était l'une des plus puissantes passions capables d'animer les hommes au combat. Il comprenait comme peu l'avaient fait avant lui que l'esprit de corps et la gloire jaillissant de la victoire au combat allaient, pour beaucoup, prévaloir sur tout, et que des hommes arriveraient à l'aimer, lui, Napoléon, plus encore que leurs familles¹⁶⁴.

¹⁶³ Napoléon Bonaparte 1^{er}, *Correspondance de Napoléon 1^{er}*, tome IV, p. 49-50.

¹⁶⁴ Bruno Colson, *Napoléon. De la guerre*, Paris, Éditions Perrin, 2011, p. 172.

b) Souci de s'assurer la sympathie des habitants

En plus de se rendre populaire parmi ses hommes, Bonaparte réussit également à gagner la sympathie des habitants dans les régions italiennes conquises en 1796. Il s'établit dans la Lombardie en se méritant l'amitié et la confiance des peuples, en soumettant leurs petits princes, en ravitaillant et réorganisant l'armée le mieux possible sans se soucier des instructions qu'on lui envoyait de Paris, lesquelles, quelque savantes qu'elles étaient, ne pouvaient être dictées de si loin, ni s'appliquer à toutes les circonstances de l'armée.

Par ailleurs, l'atmosphère pro-française qui régnait en Italie durant ces années avait considérablement facilité la tâche de Bonaparte. À l'arrivée de ses troupes, l'Italie était dans l'enthousiasme de la liberté¹⁶⁵ et des principes de la Révolution française. Il fit tout ce qu'il fallait pour éveiller l'esprit national des Italiens et les constituer en corps de Nation, parce que l'équité, la politique et l'intérêt de la France et de l'armée l'exigeaient également. Il témoigna hautement sa considération, son intérêt et même son respect envers les ministres de la religion. Il ne laissa échapper aucune occasion d'étaler ses sentiments à cet égard et il usa de tout son pouvoir pour empêcher les Italiens de se livrer à des excès¹⁶⁶.

B. Mesures prises par Bonaparte

Résumons ensuite les plus importantes mesures prises par Bonaparte dès son arrivée à l'armée lors de ses premières campagnes.

a) Organisation des trois armes (infanterie, cavalerie, artillerie)

Suite à l'augmentation considérable des effectifs militaires par la *levée en masse*, la réorganisation des armées devint inévitable. Déjà en 1793, Carnot estimait que la combinaison de volontaires et de troupes réquisitionnées aux soldats réguliers pour former de nouvelles unités, serait un moyen pratique de réorganiser l'infanterie. Une première *amalgame* eut lieu en 1794 et une autre

¹⁶⁵ Rappelons qu'une partie de l'Italie en 1796 était sous le contrôle de l'Autriche qui, érigée en archiduché en 1553 par l'empereur Frédéric III, y possédait les Duchés de Milan et de Mantoue.

¹⁶⁶ Archives nationales (AN, France), 400 ap/36, Notes de réflexions historiques, Campagne d'Italie, par le Comte de Saint Leu , chapitre premier.

deux ans plus tard lorsque Bonaparte arriva au commandement de l'armée d'Italie¹⁶⁷. De plus, il réorganisa la cavalerie en la groupant en deux divisions -- l'une de six, l'autre de cinq régiments -- et modifia leur composition selon les opérations projetées¹⁶⁸. Toutefois, la cavalerie ne devait pas intervenir en masse durant les opérations de cette campagne et dut par conséquent céder le pas à l'infanterie¹⁶⁹. Ce n'est que dans les campagnes napoléoniennes ultérieures qu'elle eut un rôle important, à savoir dans des missions de reconnaissance et dans la poursuite de l'ennemi afin de parachever la victoire¹⁷⁰.

Bonaparte réorganisa également l'artillerie: en 1809, à Wagram, il réunit un nombre très important de canons en grandes batteries, afin de pallier l'affaiblissement progressif de son infanterie, formée toujours davantage de recrues et dépourvue parfois de motivation, par l'accroissement de feu¹⁷¹. En bref, il fit preuve d'une grande souplesse dans la réorganisation des trois armes car il comprenait qu'au combat, leur liaison était indispensable. Il estimait que comme les trois armes ne pouvait se passer un moment l'un de l'autre, elles devaient être cantonnées et placées de manière à pouvoir toujours s'assister. En effet, cette liaison avait souvent fait le succès des armées napoléoniennes¹⁷².

b) Développement de l'état - major

Sous l'Ancien Régime, comme mentionné au chapitre précédent, un ordre unique était rédigé pour l'ensemble de l'armée dont les opérations se déroulaient sous les yeux du commandant en chef. Ce fut l'articulation de l'armée en composantes autonomes (le système divisionnaire) qui favorisa le développement des services d'état - major. L'importance croissante des travaux d'état - major fut confirmée en 1790 avec la création des « adjudants généraux » chargés de seconder les chefs d'état-major. Bonaparte l'avait hérité de l'organisation

¹⁶⁷ Rothenberg, *op. cit.*, p. 108 - 109.

¹⁶⁸ Wanty, *op. cit.*, p. 347.

¹⁶⁹ SHAT, 1M 2365, *op. cit.*, p. 18 - 19.

¹⁷⁰ Perré, *op. cit.*, p. 57.

¹⁷¹ Jean -François Brun, « L'artillerie française dans la campagne de 1809 », *Revue du souvenir napoléonien*, n° 481, octobre - décembre 2009, pp. 5 - 6.

¹⁷² Colson, *Napoléon. De la guerre...*, p. 251.

révolutionnaire sans avoir eu le temps de créer un véritable corps d'officiers d'état - major¹⁷³. Néanmoins, afin d'être prêt à toute éventualité et pour prendre l'offensive qu'il méditait, il prescrivit au début de la campagne de compléter le personnel des aides de camp et adjoints d'état - major. Le général Berthier fut nommé chef de l'état - major de l'armée. En nommant un adjudant général comme sous - chef, ainsi que quelques généraux chargés de s'occuper des détails journaliers des services de l'état - major, Bonaparte se libérait de tout souci qu'il laissait à ses côtés ou sur ses arrières. Il pouvait ainsi se consacrer complètement à la conduite des opérations¹⁷⁴.

Ce n'est que quelques années plus tard, lorsqu'il devint Empereur que Napoléon put véritablement avoir un corps d'officiers d'état - major. Ce corps appelé le Grand Quartier Général (G. Q. G) comprenait d'abord l'état - major proprement dit, toujours sous les ordres de Berthier, devenu alors maréchal après la campagne d'Italie. En dehors de cet organisme, l'Empereur avait sous la main un personnel qui lui était propre et qu'il utilisait pour de nombreuses missions sur les champs de bataille: c'était la Maison de l'Empereur constituée « d'officiers généraux près de Sa Majesté », d'aides de camps, d'officiers d'ordonnance et d'un Cabinet¹⁷⁵. Toutefois, ce système présentait certaines failles, comme nous allons le constater au cours de la prochaine partie (cinquième chapitre).

c) Premières utilisations d'attaques combinées de flanc et de front

Le 12 avril 1796 marqua une date importante dans l'histoire de l'art de la guerre: ce fut le jour où Bonaparte remporta sa première bataille de la campagne. Le combat de Montenotte (ville du Nord de l'Italie dans la région de Ligurie) qui eut lieu ce jour - là présenta pour la première fois, dans son cadre restreint, l'un des traits les plus caractéristiques des grandes batailles napoléoniennes: l'attaque combinée de flanc et front. Le général mit à profit la souplesse que lui procurait le système divisionnaire pour manœuvrer largement et pour surprendre l'adversaire. Mais, en dirigeant l'ensemble des opérations, il se garda de laisser agir ses divisions à leur guise ou de les employer sur des points trop éloignés.

¹⁷³ Béraud, *op. cit.*, p. 19 - 20.

¹⁷⁴ SHAT, 1M 2365, *op. cit.*, p. 19 - 20.

¹⁷⁵ Bucquoy (commandant), *Les uniformes du Premier Empire*, Paris, Jacques Groucher, 1977, p. 84 - 85.

Peu avant l'arrivée d'un des corps de l'armée autrichienne à Montenotte, Bonaparte ordonna au général Laharpe de l'attaquer frontalement avec 9 000 hommes. Et, au lever du soleil, dès que le général Masséna, posté à une dizaine de kilomètres de là sur une crête avoisinante, entendit les premiers coups de fusil de la division Laharpe, il s'élança comme l'avait ordonné Bonaparte la veille, et tomba sur les arrières des Autrichiens, les précédant à Montenotte. Surpris par tant d'attaques, ils essayèrent de faire face à chacune d'elles et de manœuvrer sous le feu. Toutefois, leurs bataillons furent assaillis de tous les côtés; ils tourbillonnèrent et s'enfuirent¹⁷⁶.

Dans cette bataille, Bonaparte avait mis en vigueur l'un de ses plus importants principes, à savoir la *réunion des forces*, et l'avait fait suivre par leur morcellement. Sous ses ordres, toutes ses troupes avaient combattu dans un espace restreint et avait vu leur action converger vers un but unique: la destruction de l'armée ennemie. Mais il avait imprimé à chaque division un mouvement distinct. La manœuvre résultait de la combinaison de ces mouvements élémentaires. Cette action combinée de réunion et de morcellement de forces persuada Bonaparte que c'était en tournant l'ennemi ou en se portant sur ses flancs qu'on gagnait les batailles¹⁷⁷. Il utilisait parfois le *mouvement débordant* comme une alternative au *mouvement tournant*¹⁷⁸.

Quatre mois après Montenotte, la division du général Serrurier, tenue d'abord à 35 km sur la droite de l'armée, s'engagea dans la bataille de Castiglione¹⁷⁹ en plein flanc de l'ennemi. Dès que le canon se fit entendre, Bonaparte ordonna au général Joubert une attaque frontale en forçant le centre des Autrichiens.

En général, dans la bataille napoléonienne, l'attaque dans le flanc de l'ennemi avait pour but, non pas de produire immédiatement la décision, mais de la provoquer. Elle devait se lancer seulement quand l'ennemi avait été amené à user ses forces, à engager ses réserves sur le front. Elle l'obligeait alors à rompre son ordre de bataille pour opposer des troupes à l'attaque tournante ou débordante: c'était la désorganisation qui commençait et il fallait y ajouter

¹⁷⁶ Colin (capitaine), *Les transformations...*, p. 101.

¹⁷⁷ *Ibid.* p. 102.

¹⁷⁸ On distingue le *mouvement tournant*, par lequel un corps détaché va prendre l'ennemi en flanc, et le *mouvement débordant*, par lequel l'extrémité du corps de bataille se rabat sur le flanc de l'ennemi sans se séparer du centre.

¹⁷⁹ Castiglione est une commune de la province de Mantoue dans la région de la Lombardie en Italie.

l'ébranlement moral causé par le bruit du canon en arrière du front. Généraux et soldats en étaient émus. C'était alors qu'était lancée l'attaque de front: elle profitait de cette désorganisation, de cet ébranlement pour chasser l'ennemi de ses positions et, si possible, passer directement à la poursuite¹⁸⁰.

On se souvient qu'une partie de cette double manœuvre (l'attaque de flanc) avait été traitée dans le chapitre précédent dans la section de la concentration des efforts.

d) Emploi de l'offensive dans la guerre de montagnes

Dans la bataille, comme lors de l'approche stratégique, Bonaparte privilégiait l'offensive plutôt que la défensive. Les campagnes d'Italie qui eurent lieu en partie dans les régions montagneuses du Nord de l'Italie illustrent également l'importance qu'il attachait à cette forme de guerre dans la conduite des opérations. Nous constatons en fait que l'emploi de l'offensive aussi bien du côté français que du côté autrichien avait presque toujours été suivi de succès. Mais ce résultat ne fut atteint dans la plupart des cas qu'à condition de combiner des attaques de flanc avec des attaques de front. Il semble, en effet, que nulle part ailleurs l'initiative des mouvements n'a eu d'effets plus décisifs que dans la guerre de montagnes, en raison de la difficulté qu'éprouvait le côté défendant à parer à une manœuvre imprévue, dans une contrée semée d'obstacles et où la rareté des communications ralentissait considérablement les mouvements¹⁸¹.

Tout en proclamant que, dans la guerre de montagnes, même dans la guerre offensive, l'art consistait à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer, Bonaparte n'avait, dans cette période de campagnes d'Italie, pour la plupart livré que des combats offensifs¹⁸². Dans plusieurs de ces combats, il lui suffisait de menacer la ligne de retraite de l'ennemi pour l'obliger à évacuer ses positions. Il était donc essentiel dans la guerre de montagnes que le défenseur ne livra pas sur les belles positions qu'il avait choisies un combat passif. Il fallait qu'il agisse, qu'il s'éclaire et qu'il pare aux attaques frontales ainsi qu'aux

¹⁸⁰ Colin (capitaine), *Les transformations...*p. 106.

¹⁸¹ SHAT, 1M 2325, Ordre de la campagne de 1799, guerre de montagnes, pp. 1 - 2.

¹⁸² Colson, *op. cit.*, pp. 336 - 337.

mouvements tournants de l'assaillant car il était plus lié à ses lignes de communications que dans un pays de plaines.

Il serait opportun à ce stage de souligner l'un des enseignements les plus importants de la campagne de 1796: le danger auquel s'exposait une armée lorsqu'elle se disposait *en cordon* à portée des coups des troupes ennemies. Sans disposer d'une zone de manœuvre stratégique qui lui assurerait la liberté de ses mouvements et la possibilité de la concentration des forces en vue de la bataille, une armée disposée *en cordon* dans de telles conditions aurait beaucoup de difficulté à manœuvrer.

Outre qu'elle devait éviter l'attaque de flanc parce qu'elle se trouvait trop près du territoire ennemi, elle n'aurait quelque chance de succès qu'en déclenchant une offensive générale. En effet, si elle ne prenait l'offensive qu'avec une partie de ses forces, elle subirait le même sort que l'armée austro-piémontaise de 1796. Et si elle restait sur la défensive¹⁸³, elle s'exposait à être coupée si l'ennemi réunissait le gros de ses forces sur un seul point. «La brèche faite, l'équilibre rompu, tout le reste devient inutile, la place est prise» avait proclamé Bonaparte en 1796¹⁸⁴.

En montagne donc, et plus encore qu'en plaine, pour qui s'accroche au terrain, la tendance vers le *système en cordon* et la prédilection pour la défense locale et passive auraient été fatales¹⁸⁵.

¹⁸³ Comme ce fut le cas de l'armée du général Masséna quelques années plus tard durant la seconde campagne d'Italie de 1800.

¹⁸⁴ SHAT, 1M 2365, *op. cit.*, p. 92.

¹⁸⁵ *Ibid*, p. 89.

Les autres campagnes napoléoniennes

A. Innovations de Napoléon

Considérons d'abord les innovations de Napoléon et ses apports à l'art de la guerre dans ses campagnes d'après 1800.

a) Évolution du concept de corps d'armée à partir du système divisionnaire

Le principe de la nation armée, issu de la loi Jourdan sur la *levée en masse*, produisait des armées considérables. Napoléon n'admettait qu'une ligne d'opérations¹⁸⁶ et, sur un théâtre principal, faisait marcher et manœuvrer des armées de près de 200 000 hommes sur des terrains restreints¹⁸⁷. De là survint la nécessité d'une organisation nouvelle. Deux étapes marquèrent l'armée napoléonienne: l'une avant et l'autre après 1800.

Avant 1800, chacune des armées était divisée en divisions permanentes de 12 000 à 15 000 hommes chacune, pouvant marcher et opérer isolément pendant quelques jours. Toutefois, faute de commandement supérieur, ces divisions agissaient mollement, donnant ainsi lieu à des guerres d'escarmouches. En 1800,

¹⁸⁶ Le terme *lignes d'opérations* désigne la partie de la zone d'opérations (elle - même étant une certaine fraction du théâtre de la guerre parcourue par l'armée) que l'armée embrassera dans ses entreprises, soit qu'elle suive plusieurs routes, soit qu'elle n'en suive qu'une. Les lignes d'opérations étaient donc des routes affectées aux troupes de l'armée une fois la campagne ouverte. C'était sur elles qu'étaient jalonnés les dépôts, les parcs de munitions et les vivres. Elles pouvaient servir aussi de lignes de retraite au besoin. Rappelons que la notion de lignes d'opérations a été introduite dans le chapitre précédent.

¹⁸⁷ Showalter, *op. cit.*, p.58.

Bonaparte décida d'organiser différemment l'armée du Rhin¹⁸⁸ en la divisant en quatre grands corps d'armée. Ces corps étaient en réalité des conglomérats de divisions autonomes. La notion de *corps d'armée autonome* était encore si vague dans l'esprit de Bonaparte qu'il désigna ainsi l'ensemble des quatre corps d'armée par « le corps d'armée du Rhin ». À partir de 1805, le *corps d'armée*, conception toute napoléonienne, était composée de 20 à 30 000 hommes, comprenant:

Deux ou trois divisions d'infanterie

Une division de cavalerie

Une réserve d'artillerie (incluant un parc et quelques batteries d'artillerie)

Un détachement de sapeurs de génie

Et tous les services analogues à ceux d'une armée.

La « Grande Armée » était l'ensemble de ces corps d'armée et possédait en plus une réserve d'artillerie et de génie¹⁸⁹.

b) Comment faire marcher la « Grande Armée »

Les armées étrangères sous la Révolution étaient fractionnées en général en centre (30 000 hommes) et en ailes (25 000). Ces armées pourvues chacune d'objectifs en général géographiquement différents, avaient des lignes de communications¹⁹⁰ et d'opérations différentes et marchaient sur un front de 200 km et plus. En 1800, l'armée du Rhin formait également un centre et des ailes mais marchait sur une seule ligne d'opérations et sur un front de moins de 80 km. En 1805, Bonaparte élargit le front de marche de son armée en soumettant

¹⁸⁸ L'armée du Rhin était l'ensemble des forces armées révolutionnaires affectées au théâtre d'opérations germaniques aux alentours du Rhin. Elle était l'une des principales armées de la Révolution. Elle fut dissoute en 1801.

¹⁸⁹ Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1M 2365, La Grande Armée, considérations préliminaires, p. 1 .

¹⁹⁰ Les lignes de communications étaient les routes praticables affectées aux troupes et convois provenant de leurs garnisons et se rendant au lieu de rassemblement.

ses troupes à un système de marche en ligne de *corps d'armée accolés*, formant ainsi un front de 120 km¹⁹¹.

Mais comment marcherait la « Grande Armée » à la rencontre d'un ennemi encore éloigné, encore libre de ses mouvements et, par conséquent, susceptible de se présenter dans n'importe quelle direction? Ce fut le dispositif de la marche en « Bataillon Carré » qui en apporta la réponse. Napoléon porta le système stratégique de formation opérationnelle interarmes à la perfection durant la campagne d'Iéna de 1806 en rassemblant ces corps d'armée dans un immense système offensif nommé le « bataillon carré ». Cette formation généralement composée de trois colonnes d'un ou de deux corps d'armée chacune était très souple. L'Empereur pouvait la diriger là où il le voulait et ne la déployer qu'au moment d'exécuter une manœuvre lancée selon les renseignements les plus récents. De plus, cette disposition de l'armée en « Grand bataillon carré » de près de 200 000 hommes la mettait en mesure de parer aux attaques ennemies provenant de n'importe quelle direction¹⁹². Mais ce « bataillon carré » avait avant la bataille à effectuer un *déploiement stratégique*, une manœuvre conduisant à la concentration de toutes les forces sur un même champ de bataille. Durant la campagne d'Austerlitz de 1805, lorsque l'armée s'avancait en lignes et colonnes, Napoléon avait attribué à son aile droite un rôle de *couverture* qui lui donnait le temps d'effectuer son mouvement tournant. Mais il n'en était plus de même dans la marche en bataillon carré de 1806. Il fallait alors une *avant - garde stratégique* interposée entre le carré et la direction qu'on supposait que l'ennemi allait adopter. Le rôle de cette avant - garde était de reconnaître l'ennemi, de le contenir au besoin afin de donner au généralissime le temps d'effectuer le déplacement stratégique. Son rôle brièvement était donc : de permettre au généralissime de décider s'il acceptait ou pas la bataille et de lui assurer, au besoin, le temps nécessaire au déploiement des troupes immobilisant l'ennemi car on ne peut manœuvrer que contre un adversaire fixe¹⁹³.

Le rôle de l'avant - garde sera repris en plus de détails plus loin dans ce chapitre, dans la section *Service de sûreté de l'armée sous Napoléon*. Mais d'abord, nous allons élaborer le système de marche des troupes durant les guerres de l'Empire.

¹⁹¹ SHAT, 1M 2365, *La Grande Armée...*, p. 2.

¹⁹² Eugène Chalvardjian, *Étude comparative de deux campagnes napoléoniennes: Iéna et Waterloo*, Mémoire de maîtrise, histoire, Université de Montréal, 2006.

¹⁹³ SHAT, 1M 2365, *La Grande Armée...*, p. 3 - 4.

c) Science des marches des armées napoléoniennes

L'Empereur basait la manière de faire marcher son armée sur deux principes fondamentaux. Le premier était de mettre rapidement en œuvre tous les moyens dont il disposait en même temps qu'il prenait l'initiative des opérations. Le deuxième était d'exploiter la faiblesse de l'adversaire pour diriger ses coups sur le point le plus important. Cette façon de marcher visait essentiellement à la concentration éventuelle sur le champ de bataille. Mais, loin de l'ennemi, il fallait marcher sur le plus grand front possible. Vers le milieu du XVIII^e siècle déjà, Bourcet suggérait que la multiplication des colonnes diviserait l'attention de l'adversaire et le tromperait. Cette dispersion permettrait aussi d'avancer commodément et de se procurer aisément des vivres. Par des efforts exceptionnels, les troupes ne se resserraient davantage qu'aux approches du moment décisif d'une grande bataille¹⁹⁴.

Napoléon illustra cet emploi alternatif des mouvements larges et des mouvements concentriques à plusieurs reprises dans ses campagnes. Il suffirait de mentionner les plus importantes, à savoir le rassemblement de l'armée française à Iéna en 1806¹⁹⁵, la convergence des armées de l'Elbe et du Mein vers Leipzig durant la campagne de 1813¹⁹⁶ et la réunion de l'Armée du Nord en 1815¹⁹⁷. Dans ces célèbres campagnes, c'est dans la science des marches que l'Empereur se distingua particulièrement, car il sut donner à des masses énormes une souplesse insoupçonnée jusqu'alors. Longtemps après sa disparition, ses leçons

¹⁹⁴ Escalle (lieutenant), C. P., *Des marches dans les armées de Napoléon*, Paris, Éditions Tessedre, 2003, p. 244.

¹⁹⁵ Chalvardjian, *op. cit.*, p. 62.

¹⁹⁶ L'armée de l'Elbe et celle du Mein étaient les deux plus importantes divisions de l'armée française durant la campagne de Leipzig (1813). Les troupes de ces deux armées convergèrent vers Leipzig (Allemagne) pour se rassembler autour de cette ville le 18 octobre 1813 durant le conflit qui opposa les forces françaises à la sixième coalition anti-napoléonienne comprenant l'Angleterre, la Russie, l'Espagne, le Portugal, la Prusse, l'Autriche, la Suède et certains États allemands.

¹⁹⁷ Pour répondre à une nouvelle coalition plus nombreuse et décidée à envahir la France, Napoléon réorganisa rapidement les troupes françaises, diminuées durant la Restauration, pour former une force nationale homogène sous le nom d'Armée du Nord. Soucieux d'éviter une nouvelle invasion du pays, il mena une offensive de grand style en Belgique en réunissant et plaçant ses troupes entre les armées anglaises et prussiennes.

servirent de modèle à diverses armées dans l'art de se diviser et de se réunir pour combattre.

Ce principe essentiel de la guerre se dégage de l'étude des guerres de l'Empire. Mais quelles étaient les règles de son application et comment l'Empereur réalisait - t - il l'extension et le resserrement alternatifs de son armée? L'examen de ces quelques exemples suggérerait à première vue que les formes de la méthode napoléonienne n'étaient pas fixes, autant en ce qui concerne le dispositif d'ensemble que l'ordre de marche des colonnes. Napoléon n'avait pas conçu une formation - type pour son armée, que ce soit dans sa marche au combat ou dans sa préparation à la bataille; sur un long parcours, cette marche serait d'ailleurs impossible, surtout avec une armée si nombreuse. La belle ordonnance des lignes et des colonnes aurait été sans cesse interrompue par les obstacles du terrain et les troupes n'avanceraient qu'avec une extrême lenteur.

Repoussant tout cliché, Napoléon ne s'inspirait que d'une manière très générale des principes fondamentaux de son système de guerre. Comme les événements pouvaient prendre des tournures imprévues, la direction des attaques pouvait être orientée vers l'avant ou les flancs et il fallait que ni la profondeur ni le front des colonnes ne fussent trop considérables. Le dispositif idéal était ainsi un carré qui permettait d'autant mieux l'adoption des dispositions exigées pour la bataille que l'ordre linéaire était à jamais condamné et remplacé par l'ordre profond ou plus exactement par l'ordre mixte¹⁹⁸.

À proximité de l'ennemi, dans les marches où l'on s'attendait à un combat immédiat voulu ou simplement possible, la concentration éventuelle des forces devenait plus impérieuse et le front de marche se rapprochait davantage de celui du combat. La concentration des troupes françaises à Brescia¹⁹⁹ durant la campagne d'Italie de 1796 et avant Iéna durant la campagne de Prusse de 1806 ne sont que quelques-uns des exemples de la concentration des forces armées avant un affrontement majeur.

Avant d'arriver au champ de bataille, les troupes utilisaient généralement des voies de communications existantes. Leur rareté, toutefois, pouvait obliger à réduire le nombre des colonnes, ce qui augmentait l'effectif et la profondeur de chacune d'elles et risquait de ralentir le déploiement. Pour remédier à ce danger, Napoléon s'efforça d'obtenir des routes le maximum de rendement que leur largeur pouvait offrir: il diminua la profondeur des colonnes en augmentant leur

¹⁹⁸ Escalle (Lieutenant), *op. cit.*, p. 243 - 246.

¹⁹⁹ Brescia est une ville au pied des Alpes en Lombardie dans le nord - ouest de l'Italie.

largeur²⁰⁰. Les colonnes donnaient donc une apparence de formations serrées²⁰¹. Dans ses campagnes, il fit même parfois utiliser à ses troupes le terrain latéral en les faisant traverser des champs par exemple, afin de hâter le plus possible l'arrivée des éléments sur le champ de bataille. Par souci de diminuer la profondeur des colonnes de marche, Napoléon considéra également la multiplication du nombre de ces colonnes. Adoptant un point de vue souple envers cet aspect de la campagne militaire, il estimait qu'une armée devait marcher dans certains cas sur une seule colonne et dans d'autres cas sur plusieurs²⁰². La possibilité de cheminer sur la droite et la gauche des chaussées permettait aux troupes de se déplacer sur plus d'une colonne.

Toutefois, lorsque l'armée avait la possibilité de marcher sur plus d'une route, il conseillait fortement aux colonnes de se tenir à proximité les unes des autres, comme ce fut le cas durant l'une des phases de la campagne de Russie de 1812: après la victoire napoléonienne à Smolensk²⁰³, la portion de la Grande Armée qui se dirigeait vers Moscou s'était divisée en une colonne principale marchant dans la direction choisie, deux colonnes latérales suivant des routes parallèles et distantes d'une ou de deux lieues de celle du centre et d'un corps d'élite suivant la colonne du centre, destiné à servir de réserve²⁰⁴.

d) Service de sûreté de l'armée sous Napoléon

Considérons maintenant l'importance que Napoléon accordait au rôle protecteur de *l'avant-garde* et surtout à la disposition spéciale de ses troupes en vue d'assurer à son armée une protection maximale.

Soulignons tout d'abord que le souci de maintenir la protection des troupes contre les surprises avait déjà apparu chez tous les véritables hommes de

²⁰⁰ Escalle (lieutenant) *op. cit.*, p. 248.

²⁰¹ Il est à noter que Bonaparte avait déjà commencé à utiliser les colonnes de marche en formation serrée dans ses campagnes d'Italie de 1796 et 1800. Ce n'est qu'après les guerres de 1805 et 1806 qu'il en fit intensément l'utilisation.

²⁰² Colson *op. cit.*, p. 283.

²⁰³ Smolensk est une ville de Russie située à l'Ouest du pays à côté de la frontière biélorusse.

²⁰⁴ Escalle (lieutenant), *op. cit.*, p. 250.

guerre. Bien avant le Premier Empire, s'étaient fait jour des idées précises sur la distinction à établir entre la protection immédiate et une sûreté plus éloignée et, en particulier, sur le rôle tactique des avant - gardes, chargés de conquérir des débouchés, de couvrir la mise en bataille du gros des forces, de reconnaître l'ennemi ou même d'engager le combat. Mais il semble qu'avant Napoléon nul n'ait songé à obtenir la sûreté par la manipulation (et surtout l'échelonnement) d'un dispositif permettant à la fois au chef de poursuivre son idée de manœuvre et de faire face aux diverses éventualités d'un combat²⁰⁵.

Dans la méthode de guerre de Napoléon, commandant en chef très soucieux de la protection de ses troupes, les renseignements avaient évidemment une importance capitale, lorsque le plan visait à la destruction des forces de l'adversaire ou simplement durant la conduite d'une opération à laquelle cet ennemi pouvait s'opposer. Ces renseignements étaient obtenus par l'espionnage, les interrogatoires des prisonniers et la cavalerie. L'espionnage était au début le seul moyen d'information du chef; ce n'était qu'au XVII^e siècle qu'apparut et grandit le rôle de la cavalerie dans la sûreté éloignée. Effectivement, l'Empereur faisait tout d'abord grand cas de l'espionnage comme de la cavalerie²⁰⁶ dans la sûreté éloignée afin de se procurer le renseignement stratégique. Dans leur rôle d'exploration ou de sûreté éloignée (c'est - à - dire dans le but de recueillir au loin un renseignement) tous les corps placés en première ligne devaient fournir à l'Empereur et à leurs voisins tous les éclaircissements qu'il pouvait se procurer. Ils étaient à cet effet largement dotés en cavalerie. Mais, par la suite, Napoléon encouragea souvent l'emploi d'une avant - garde (discuté au préalable) où devait se trouver le général en chef, pour de là diriger les mouvements de son armée. Il fallait à l'avant - garde également de la cavalerie légère, de la grosse cavalerie, des corps d'infanterie d'élite et une quantité d'artillerie afin de pouvoir manœuvrer, contenir l'ennemi et donner le temps à l'armée d'arriver et de se former²⁰⁷. De plus, l'Empereur exigeait des avant - gardes autant que des arrières - gardes des qualités manœuvrières hors pair: il leur demandait de poursuivre ou de se retirer en échiquier, de se former en plusieurs lignes ou de se plier en colonnes et d'opérer un changement de front avec rapidité pour déborder toute une aile. C'était par la combinaison de ces évolutions qu'une avant - garde ou une arrière - garde inférieure en nombre pourrait éviter des actions trop vives ou un engagement spécial et cependant

²⁰⁵ Section historique de l'état - major de l'armée, *Études sur l'avant - garde*, Paris, Librairie Chapelot, 1914, pp. 469 - 470.

²⁰⁶ La cavalerie ramenait aisément des prisonniers et leurs réponses étaient souvent très précieuses.

²⁰⁷ Escalle (lieutenant), *op. cit.*, p. 246 - 247.

retarderait l'ennemi assez longtemps pour permettre à l'armée d'arriver, à l'infanterie de se déployer et au général en chef de faire ses dispositions²⁰⁸.

Napoléon n'entrait en opérations qu'après avoir réuni son armée. Il assurait la protection immédiate de l'armée par la réunion de ses troupes dans un dispositif qui répondait aux conditions suivantes:

- de pouvoir opérer en sécurité et en secret.
- de se prêter à l'exécution rapide de la manœuvre prévue.
- de permettre certaines ripostes si l'adversaire prenait l'initiative de l'offensive.

Rarement gêné dans le choix du terrain, l'Empereur utilisait les grands accidents du sol, montagnes, forêts, cours d'eau pour dissimuler ses mouvements préliminaires. En 1805, la réunion de l'armée était dissimulée en partie par le Rhin et la Forêt-Noire, et en 1806 par la forêt de Thuringe. En 1800, la concentration des troupes sur Schaffhouse, une ville en Suisse, devait se faire à l'abri du Rhin²⁰⁹. De plus, il situait la concentration de son armée suffisamment loin du gros de l'ennemi pour que la réunion ne puisse être troublée. Et, au besoin la sécurité était complétée par le jeu d'un dispositif de *couverture* composée d'un corps de toutes armes²¹⁰. La *vitesse* était obtenue par la rapidité de Napoléon à trouver des solutions à des accidents ou imprévus inévitables. Et le *secret* était obtenu soit par le fait que les opérations suivaient immédiatement la concentration, soit par la forme même de la manœuvre qui se développait sous le couvert du terrain utilisé dans toutes ses particularités. Sans doute la réalisation de la sûreté d'armée par le simple jeu du dispositif présentait les meilleurs avantages mais, d'autre part, il est incontestable que Napoléon a fait également usage d'avant-gardes et de détachements. Ceux-ci jouaient les rôles les plus divers dont quelques-uns ont déjà été énumérés: couvrir la réunion de toute l'armée ou d'une partie seulement, l'éclairer ou la protéger contre les entreprises des forces secondaires de l'ennemi, retenir l'attention de l'adversaire sur une zone déterminée.

Par ailleurs, Napoléon prenait les précautions les plus minutieuses pour éviter des échecs partiels, susceptibles de porter atteinte à cet ascendant moral qu'il essayait de maintenir sans cesse sur l'ennemi. Il donnait toujours aux détachements des forces suffisantes (fixées en 1809 au minimum de 25 000

²⁰⁸ Service historique de l'État-Major de l'armée, *op. cit.*, p. 423.

²⁰⁹ Colin, *Les transformations....*, p. 235.

²¹⁰ SHAT, 1M 2365, *La Grande Armée....*, p. 3.

hommes) pour leur permettre de manœuvrer sans être compromis devant des effectifs supérieurs. Il évitait les missions à *sacrifice* et recommandait le plus souvent à ses généraux d'agir avec prudence, ce qui expliquait la fréquence des combats et des manœuvres en retraite.

Si l'Empereur avait élevé très haut la conception de sûreté d'armée, il faut reconnaître également que ses lieutenants étaient versés dans l'art de l'échelonnement des forces et du rôle tactique des avant - gardes²¹¹.

B. Constituants fondamentaux de tactiques et stratégies napoléoniennes

Analysons à présent les trois constituants fondamentaux de la tactique et stratégie napoléoniennes dont l'Empereur fit le plus souvent usage dans ses campagnes. Le choc, la manœuvre et le feu étaient les principaux modes de l'art de la guerre napoléonien; ils se combinaient le plus souvent dans des proportions variant selon la situation, c'est - à - dire en fonction du type de l'ennemi en présence, des moyens disponibles, des buts à atteindre.

a) Le choc

Le choc vise à désorganiser ou à détruire l'adversaire par la mise en œuvre d'une masse qui va agir avec la plus grande violence. Cette modalité de combat remontant à l'Antiquité²¹² avait à cette époque une capacité de manœuvre très réduite et une puissance de feu presque nulle. Au XVIII^e siècle, le choc devint très populaire avec la colonne et, sous l'Empire, le maréchal Ney fut un fervent adepte de l'attaque en colonnes.

Le choc est brutal et efficace. Lorsqu'il est mis en œuvre par une force indiscutablement supérieure, il peut provoquer l'effondrement complet du dispositif ennemi. Napoléon tenta d'utiliser cette tactique pour la rupture du front

²¹¹ Service historique de l'État-Major de l'armée, *op. cit.*, p. 474 - 476.

²¹² La phalange (formation de combat) grecque, puis macédonienne constitue l'un des exemples les plus réussis de l'emploi du choc dans les opérations militaires.

ennemi à maintes reprises lors de ses campagnes. Au choc, il apposa la manœuvre²¹³.

b) La manœuvre

La manœuvre est l'antithèse du choc. Au lieu d'aborder l'ennemi de manière frontale, la manœuvre vise à agir sur ses points faibles, à le déborder, à l'encercler, à le couper de ses bases de ravitaillement, bref à le désorganiser et à le dissocier à un tel degré qu'il perde sa capacité de combattre.

L'Ancien Régime militaire était déjà dominé, du moins sur terre, par la manœuvre: la bataille rangée ne pouvait avoir lieu que si les deux parties y consentaient, en raison de la faible mobilité des armées et de la réticence de leurs chefs à les engager dans des actions qui pouvaient être très coûteuses et qui, d'ailleurs, procuraient rarement des résultats décisifs. Cela explique la préférence pour les marches et les contre-marches savantes qui pouvaient occuper toute une campagne et qui avaient pour but d'empêcher l'ennemi d'atteindre ses objectifs et de le contraindre à la retraite en coupant ses lignes de communications²¹⁴.

Il est généralement reconnu que plusieurs des éléments utilisés par Napoléon 1^{er} existaient déjà au XVIII^e siècle et que ses manœuvres ne différaient pas fondamentalement de celles des généraux du Siècle des Lumières. La plupart avait saisi l'idée maîtresse de toute manœuvre, c'est - à - dire qu'il fallait prendre l'ennemi de flanc ou à revers, atteindre ou menacer le plus possible sa ligne de retraite. En plus de rechercher systématiquement la bataille décisive, Napoléon utilisait fréquemment deux de ses manœuvres favorites: *la manœuvre sur les arrières* et *la manœuvre sur position centrale*. La première avait essentiellement pour objet de produire chez l'ennemi, par une menace sur sa ligne de ravitaillement et ses lignes de retraite, une dissociation matérielle et morale, et la deuxième n'avait pour objet que de diviser un ennemi numériquement supérieur et de permettre d'employer contre chacun de ses tronçons, *la manœuvre sur les arrières*²¹⁵.

²¹³ Coutau, *op. cit.*, p. 351.

²¹⁴ Coutau, *op. cit.*, p. 352.

²¹⁵ Hubert Camon, *La guerre napoléonienne: les systèmes d'opérations, théorie et technique*, Paris, Économica, 1997, p. 351; Coutau, *op. cit.*, p. 362 - 363.

Les trois premières campagnes impériales de 1805, 1806 et 1807 apparaissaient comme « les années de gloire » de la Grande Armée. Napoléon était alors au sommet de son art: il inaugurait magistralement la *guerre combinée* de corps d'armée face à des adversaires encore dominés par la doctrine des années régimentaires pré-napoléoniennes; il disposait d'effectifs supérieurs ou du moins équivalent aux armées coalisées avec plus d'un tiers composé de vétérans des guerres révolutionnaires et consulaires; il déployait dans chacune de ses campagnes *une manœuvre sur les arrières* qui constituait un exemple d'une action très efficace contre le centre de gravité de l'adversaire. La manœuvre sur les arrières visait en effet à l'encercllement de l'armée ennemie et se traduisait souvent par *une bataille à fronts renversés* dont les effets matériels et moraux étaient d'autant plus décisifs.

Lors des campagnes d'Autriche (1805), de Saxe (1806) et de Pologne (1807), Napoléon chercha à tout prix à déborder ses adversaires. Son but était de les déséquilibrer sans leur laisser aucun espoir de rétablissement et les forcer ainsi à négocier. Il n'y parviendra parfaitement qu'à Ulm en 1805. En 1806, il obligera les Prussiens à battre en retraite en ordre dispersé et fut en position de les vaincre à Iéna et Auerstadt. En 1807, les conditions climatiques polonaises firent avorter la manœuvre napoléonienne et conduisirent à la sanglante bataille d'Eylau²¹⁶.

L'archétype de *la manœuvre sur les arrières* est sans conteste la manœuvre d'Ulm de 1805. Le 23 août, Napoléon fait « pirouetter » 200 000 de ses hommes de Boulogne où l'armée française était stationnée vers Vienne via Strasbourg. Son but était de faire croire au général Mack, son adversaire autrichien, que la Grande Armée atteindrait Ulm²¹⁷, par les routes traditionnelles, c'est-à-dire en abordant le Danube par le sud de la ville. Pour sa part, Mack, convaincu que les mouvements de deux des maréchaux de Napoléon, Murat et Lannes, dans la Forêt - Noire trahissaient une offensive réelle, se contenta de resserrer ses cantonnements à Ulm. La manœuvre sur les arrières des Autrichiens commença le 7 octobre lorsque le reste de la Grande Armée contourna Ulm par le nord et se rabattit sur elle empêchant la retraite des Autrichiens en direction de Vienne.

L'armée de Mack se trouvait ainsi tournée et coupée à l'ouest de ses communications avec sa capitale et surtout de ses alliés russes. Elle n'essaya pas moins de s'échapper soit par le nord soit par le sud. Napoléon, pensant que cette

²¹⁶ Béraud, *op. cit.*, p. 264.

²¹⁷ Ulm est une ville du sud de l'Allemagne, partagée entre Bade - Wurtemberg et la Bavière. Elle est traversée par le Danube et sa majeure partie se trouve sur la rive gauche.

seconde éventualité était la seule possible, laissa à deux divisions le soin d'observer le sud de la ville. Toutefois, les Autrichiens réussirent une tentative de retraite par le nord en forçant les Français à se replier sur Albeck, un village non loin d'Ulm. Pourtant, Mack n'exploita pas son succès: il renonça définitivement à sa retraite et décida plutôt de rester à Ulm, persuadé que les Russes arriveraient à temps pour le dégager. Entre-temps, Napoléon décida de ne pas attaquer la ville encerclée; il savait qu'un assaut serait coûteux en hommes. À court de nourritures et sans le secours des Russes, Mack céda après un court bombardement et négocia avec Napoléon les conditions d'une reddition²¹⁸. Ceci est l'un des rares exemples de victoire stratégique napoléonienne où la bataille n'eut même pas lieu. Moins spectaculaire que la victoire d'Austerlitz qui clôtura la campagne un peu plus d'un mois après, la capitulation du commandant en chef autrichien Mack à Ulm est pourtant le résultat d'une des plus brillantes manœuvres impériales²¹⁹.

La stratégie de Napoléon à Iéna en 1806 présente des similitudes incontestables avec la première phase de la campagne de 1805. Il élaborait, comme à l'automne de l'année précédente, une manœuvre sur les arrières qui visa l'interception des lignes de communications prussiennes, tout d'abord vers la Silésie et l'armée russe, puis, si possible, vers le centre politique de Berlin. La ligne de communications reliant l'armée prussienne à sa base d'opérations de Berlin constituait son centre de gravité ou zone principale de vulnérabilité. Napoléon fonda sa stratégie sur la capture de cette ligne actuelle de retraite²²⁰.

Dans l'autre genre de manœuvre, Napoléon cherchait à diviser les forces adverses ou bien à profiter de leur séparation initiale pour prendre, entre leurs diverses fractions, une *position centrale* d'où il manœuvrait pour les écraser successivement. Les campagnes napoléoniennes en offrent un certain nombre d'exemples. En 1805, Napoléon choisit Vienne comme position centrale et vers la fin de 1806, durant la campagne de Pologne, son choix se porta sur Varsovie après son entrée dans la capitale polonaise. Également, durant la campagne de France, l'Empereur découvrit les éléments d'un théâtre d'opérations sur position centrale dans la zone entre la Seine et la Marne. C'est dans cette région et sur les cours d'eau de ces fleuves qu'il combina ses manœuvres destinées à lui fournir l'occasion de battre séparément les armées ennemies²²¹.

²¹⁸ Jacques Garnier, *Austerlitz, 2 décembre 1805*, Paris, Fayard, 2005, p. 80 - 104.

²¹⁹ Béraud, *op. cit.*, p. 264.

²²⁰ Hubert Camon, *Revue des études napoléoniennes*, tome II, Genève, Slatkine Reprints, 1976, pp. 36 - 40.

²²¹ Camon, *Revue des études....*, tome II, pp. 6 - 21.

La manœuvre a souvent été l'apanage des grands chefs de guerre, car elle suppose une maîtrise de la stratégie beaucoup plus grande que le choc ou le feu. Il faut une grande virtuosité non seulement dans le maniement des forces, mais aussi dans l'évaluation des vulnérabilités de l'ennemi: le renseignement²²² est une composante essentielle de la manœuvre. Toutefois, la manœuvre suppose une certaine liberté d'action et lorsque la disproportion des forces est trop grande ou que la position de l'ennemi est trop forte, elle ne peut plus être mise en oeuvre²²³.

c) Le feu

Le feu fut le dernier venu des modalités de la stratégie, bien après le choc et la manœuvre. L'arme du feu introduisit une révolution dans l'art de la guerre qui s'imposa après beaucoup d'efforts. Par ailleurs, l'amélioration de l'armement à feu avait permis la réduction de la profondeur de la ligne qui passa graduellement de huit rangs au début du XVII^e siècle à deux rangs à la fin des campagnes de l'Empire. De plus, l'artillerie vit son importance croître considérablement à la fin du XVIII^e siècle²²⁴ avec le système de Gribeauval²²⁵. Le novateur s'attaqua successivement à la mobilité des pièces, aux mises en batterie, à la rapidité du tir, à la justesse et à l'amélioration du personnel de l'artillerie. Par sa réforme de l'artillerie, Gribeauval allait avoir une influence capitale sur le système de bataille de Napoléon pour deux raisons principales:

- parce que cette réforme allait permettre à l'artillerie de jouer un rôle prépondérant dans la bataille et de préparer, par surprise, l'action de l'attaque principale.
- parce qu'elle permettrait de donner plus de mobilité aux divisions des trois armes. Il allait alors devenir possible de donner plus d'indépendance à

²²² Napoléon affirmait que rien ne donne plus de courage et n'éclaircit plus les idées que de bien connaître la position de l'ennemi.

²²³ Coutau, *op. cit.*, p. 358.

²²⁴ Hubert Camon (général), *Quand et comment Napoléon a conçu son système de bataille*, Paris, Éditions Berger - Levrault, 1935, pp. 133 - 148.

²²⁵ Gribeauval recherchait avant tout l'allègement, la facilité de service, la simplification et l'uniformité des divers éléments constitutifs d'une pièce d'artillerie.

l'attaque débordante et, par cela même, de mieux préparer l'attaque principale de front²²⁶.

Le rôle du feu devint central dans les batailles à la fin de l'Empire: durant la campagne de Wagram de 1809 qui opposa les armées napoléoniennes aux troupes autrichiennes de l'Archiduc Charles, l'artillerie française avait tiré plus de 96 000 coups²²⁷.

d) Combinaison du choc, de la manœuvre et du feu

Tacticiens et stratèges militaires se sont souvent préoccupés à trouver les meilleures combinaisons possibles entre ces trois modalités fondamentales, dont chacune ne pouvait être utilisée au détriment d'une autre. Dans toutes les campagnes napoléoniennes, la puissance de feu ou de choc était renforcée au détriment de la mobilité et donc de la manœuvre. Inversement, celle-ci s'accommodait de moyens légers: par exemple, il n'était pas question de traîner de l'artillerie dans la poursuite²²⁸.

En général, on peut déduire des guerres de l'Empire que le système militaire de Napoléon reposait, comme tous les autres, sur une combinaison du choc et de la manœuvre (et du feu quand la qualité des troupes diminuait). L'utilisation de ces modes fondamentaux de l'art de la guerre napoléonien faisait appel à des moyens foncièrement différents l'un de l'autre. Le choc supposait la supériorité quantitative et morale; il recherchait le dénouement par une action décisive et rapide, tandis que la manœuvre mettait en œuvre des moyens plus subtils, moins brutaux, mais qui exigeaient une plus grande maîtrise de la part du commandant. Dans toutes les batailles napoléoniennes, le choc privilégiait donc l'offensive, la concentration et le moral tandis que la manœuvre recherchait plutôt la vitesse, la surprise et le secret. Le choix d'une forme spécifique de combat dépendait dans une large mesure du modèle de l'armée et de son commandement²²⁹.

²²⁶ Camon, *Quand et comment.....*, p. 139 - 148

²²⁷ Coutau, *op. cit.*, p. 357.

²²⁸ *Ibid*, p. 359.

²²⁹ *Ibid*, p. 363.

CONCLUSION

On pourrait déduire de cette première partie que c'était en se basant sur ses expériences et ses lectures militaires que Bonaparte avait retenu quelques notions de la guerre. Il avait lu, analysé, médité et approfondi les meilleurs ouvrages du temps, à savoir ceux de Guibert, Bourcet, du Teil et Lloyd, jusqu'à ce qu'il eut trouvé un point d'appui solide qui résista à toutes les discussions. Mais là où ses camarades et ses maîtres n'avaient vu que des règles militaires conventionnelles, il y vit les germes d'un système de guerre qu'il développa en des principes fondamentaux. Ces principes le guidèrent dans la conception de toutes ses opérations militaires. Comme Frédéric, il avait pris l'armée telle qu'elle était, avec ses armes et ses procédés de marche et de combat. Mais il ne concevait plus l'armée en campagne comme une armée indivisible, marchant sur des routes parallèles, se couvrant, cantonnant, se déployant et combattant selon des formules régulières. Il l'imaginait décomposée en divisions, en colonnes inégales et variables, d'après les besoins de la situation tactique et exécutant un perpétuel mouvement de dilatation et de contraction.

Avant 1796, les commandants s'efforçaient d'éviter la bataille. Napoléon, au contraire, y aspirait. Les soldats, jadis coûteux et difficiles à remplacer étaient devenus abondants grâce à la loi sur la conscription qui avait engendré la levée en masse. Cette masse dont Bonaparte avait bénéficié pour son armée, et qui grossissait à mesure qu'il multipliait ses campagnes, représentait une supériorité numérique qu'il possédait souvent par rapport à ses adversaires et à laquelle il accordait une haute importance pour le succès de ses opérations.

Napoléon, qui désirait asseoir son hégémonie sur l'Europe entière et même au delà, ne considérait presque jamais la guerre comme un ultime recours lorsque la diplomatie avait échoué, mais comme le pivot de sa politique extérieure contestable. Il préférait atteindre son objectif par de brèves campagnes offensives conçues pour amener la destruction du gros de l'armée ennemie et obliger les vaincus à accepter ses conditions. Il utilisait une tactique conforme à sa stratégie, à savoir l'emploi de colonnes d'assaut en ordre mixte, de charges massives de cavalerie et d'imposantes batteries de canon. Et sa grande tactique qui s'inscrivait dans le cadre de cette stratégie d'anéantissement, fusionnait tous les éléments de son art de la guerre. Elle consistait à embrasser tout le théâtre d'opérations, à ne pas diviser l'armée, à l'étendre assez pour tromper et déborder l'ennemi sans cesser de pouvoir se concentrer en un jour, à porter tous ses efforts sur un seul point d'attaque et, par surprise, à poursuivre

les vaincus sans interruption. Il visait à obtenir tous ces résultats par des mouvements incessants de l'armée entière, c'est - à - dire de chaque division ou corps d'armée.

Ces comportements types propres à Napoléon de faire la guerre et leur impact sur les principaux conflits de la seconde moitié du XIX^e siècle seront analysés dans la troisième partie.

DEUXIÈME PARTIE

INTRODUCTION

Dans cette deuxième partie, nous allons d'abord examiner, au premier chapitre, les origines des cinq guerres sélectionnées en les situant dans leur contexte historique en Europe autant qu'aux États-Unis. Ce sera spécifiquement dans ces conflits que l'impact des méthodes militaires napoléoniennes au XIX^e siècle sera analysé. Nous le ferons dans la troisième et dernière partie de cette thèse. Dans un deuxième temps nous allons les situer dans leur contexte politique, financier, économique et militaire de l'époque, tout en essayant d'en dégager leurs points communs. Nous allons ensuite brièvement aborder le déroulement de chacun de ces conflits.

Dans le chapitre suivant, nous allons mettre l'accent sur les progrès des moyens de transport et de communication au XIX^e siècle en notant l'importance militaire des principales découvertes de l'époque: les chemins de fer, la navigation à vapeur, la télégraphie électrique. Dans un deuxième temps, nous aborderons l'évolution de l'armement en soulignant l'usage accru des armes à précision dans le domaine des fusils et des canons, ainsi que l'emploi décroissant des baïonnettes. Nous continuerons d'analyser l'évolution de l'art de la guerre au cours de ce siècle en soulignant les deux plus importants aspects de son évolution du point de vue administratif, à savoir l'adoption de la conscription et les restructurations des états-majors. Nous terminerons ce chapitre en suivant la transformation de la guerre de sa forme absolue (durant le Premier Empire) à sa forme plus limitée au cours du XIX^e siècle pour revenir à sa forme absolue en 1914. Précisons que la guerre dans sa forme absolue est un duel implacable, une action réciproque qui implique l'anéantissement de l'adversaire et qu'elle est conduite d'une façon totale, caractérisée par la mise en jeu de toutes les ressources nationales ainsi que la mise de la science et la technologie directement au service du conflit.

Chapitre quatrième

Les études de cas et conditions générales

I- Origines des conflits analysés

A- La guerre de Crimée (1853 - 1855)

La question d'Orient est à l'origine du premier conflit extérieur dans lequel se trouva engagée la France de Napoléon III. Ce neveu de Napoléon 1^{er} fut élevé dans le culte de son oncle et voulait par conséquent être l'héritier de l'ancien maître de l'Europe. Le but constant de toute sa politique extérieure fut la remise en question des traités de 1815, et le souci de rendre enfin à la France ses « frontières naturelles » l'entraîna à multiplier ses interventions militaires.

Le problème de la question d'Orient se trouva posé depuis le début du siècle par la décadence de l'Empire ottoman et par l'opposition radicale de la Grande - Bretagne et de la Russie quant à l'avenir de ses territoires. Depuis l'indépendance grecque, le tsar Nicolas 1^{er} ne cessa de penser au démantèlement de l'empire devenu « l'homme malade de l'Europe ». Une dizaine d'années seulement après Waterloo (1815), il faisait déjà part au gouvernement britannique de ses plans de partage avec la Grande - Bretagne. Son but était de s'assurer le protectorat sur les peuples slaves et orthodoxes des Balkans, ce qui lui aurait permis de dominer la plus grande partie de la péninsule²³⁰. Avant tout, il cherchait à s'emparer des Détroits pour obtenir un débouché sur la Méditerranée, rêve russe qui remontait à l'époque de Pierre le Grand. Toutefois, cela se heurtait à l'objectif des Anglais qui visaient à protéger la « route des Indes » par le Proche - Orient en interdisant au tsar de prendre pied dans les

²³⁰ Jean - Baptiste Duroselle, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, p. 130.

Détroits et à sa flotte de faire irruption en Méditerranée orientale (Carte 1 dans l'annexe).

La France n'intervint que fortuitement dans ce conflit. En 1853, tirant parti de la préférence donnée par le Sultan aux moines latins protégés par la France sur les moines grecs soutenus par le tsar, pour la garde des Lieux - Saints²³¹, le gouvernement de Saint - Pétersbourg adressa au Sultan un ultimatum, le sommant d'accepter le protectorat russe. Sur son refus, le tsar fit entrer ses troupes dans les provinces roumaines (Valachie et Moldavie) de l'Empire ottoman.

Entre les Turcs et les Russes, la guerre commença en octobre 1853 lorsqu'une armée russe envahit l'Anatolie par le nord - est. Un mois plus tard, une flotte russe détruisit une escadre turque dans le port de Sinope dans la mer Noire. Nicolas 1^{er} comptait n'avoir à combattre que la Turquie, mais il finit par avoir une guerre avec l'Angleterre et la France auxquelles se joignit plus tard le Piémont. L'Angleterre et la France étaient en effet intéressées à ne pas laisser se modifier l'équilibre méditerranéen, par la substitution d'un État énergique, la Russie, à un État chancelant, la Turquie. En outre, Napoléon avait des griefs personnels contre Nicolas qui, lors du rétablissement de l'Empire en France, s'était efforcé de décider les grandes puissances à ne pas le reconnaître. La France et l'Angleterre sommèrent le tsar d'évacuer la Moldavie et la Valachie. Sur son refus, elles lui déclarèrent la guerre et signèrent une alliance avec la Turquie à Constantinople en mars 1854. Elles avaient exigé, pour prix de leur appui, que le Sultan s'engageât à assurer à tous ses sujets, sans distinction de religion, l'égalité complète et l'admission à tous les emplois.

C'était la guerre des deux puissances maritimes de l'Occident, alliées pour l'intégrité de l'Empire ottoman. De son côté, Nicolas 1^{er} sollicita l'alliance de l'Europe centrale, à savoir l'Autriche et la Prusse. Mais une grande déception l'attendait. Son beau frère, le roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV lui refusa sa participation dans le conflit et déclara sa neutralité. L'Empereur d'Autriche, François - Joseph qui affichait pour lui depuis 1849 une reconnaissance quasi filiale, étonna le monde par son ingratitude: le gouvernement autrichien esquisa un projet d'entente avec les puissances maritimes pour provoquer l'évacuation de la Moldo - Valachie. Il estimait que la présence des Russes dans les principautés

²³¹ Jusqu'en 1852, un nombre toujours croissant de moines grecs fréquentait les Lieux Saints de Jérusalem. Ces orthodoxes, soutenus par les Russes, passaient souvent leur temps à chasser de leurs sanctuaires les moines latins, clients de la France, sous les yeux de gendarmes ottomans, impartiaux. En 1852, le vizir Aali - Pacha reconnut les droits de la France au Saint - Sépulcre, au tombeau de la Vierge et à l'Église de Bethléem, sans néanmoins interdire aux Grecs de les fréquenter.

constituait un danger pour l'Autriche comme pour la Prusse. Au début de juin, l'ambassadeur autrichien en Russie sollicita Nicolas 1^{er} de retirer ses troupes et s'accorda avec la Turquie pour l'y contraindre au besoin²³².

Vers le début de l'été 1854, l'effort principal des alliés se porta sur le Danube: une armée de 50 000 Français et 20 000 Anglais commandés par le maréchal Saint - Arnaud et par Lord Raglan -- l'aide de camp de Wellington à Waterloo où il avait perdu un bras -- débarqua à Gallipoli²³³. Vers la mi - juillet, les 70 000 hommes étaient transportés à Varna, port bulgare sur la mer Noire. Plus à l'Ouest, les Russes, renonçant à prendre Silestrie, une ville du nord - est de la Bulgarie (sur la rive sud du Danube) qu'ils assiégeaient depuis deux mois, évacuèrent les principautés; des troupes autrichiennes les occupèrent à titre de dépôt provisoire qu'elles restitueraient quand reviendrait la paix.

Il restait à trouver un « théâtre des opérations ». L'Autriche, contrairement aux espoirs des deux camps, demeurait neutre, satisfaite d'avoir écarté les Russes des principautés roumaines et des bouches du Danube. Les Franco - Anglais décidèrent alors d'une action surprise sur les côtes mal gardées de la Péninsule de Crimée (Carte 1). La guerre de Crimée qui allait durer jusqu'en 1856 venait véritablement de commencer.

B- La campagne d'Italie (1859)

L'occasion de poser la question italienne devant l'Europe et de déclencher par la suite le conflit austro - italien fut fournie par le conflit d'Orient et la guerre de Crimée survenue quelques années plus tôt.

Mais il serait impératif de remonter aux années 1830 et 1840 pour repérer les origines de la campagne d'Italie de 1859, étape cruciale dans le processus de l'unification italienne au XIX^e siècle (Carte 2). C'était durant ces années que le démocrate Guiseppe Mazzini dirigea le courant unitaire en vogue à cette époque chez les Italiens. Il était partisan d'une insurrection qui visait à

²³² Paul Fayel, *Histoire politique du dix - neuvième siècle*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1914, p. 318 - 319.

²³³ Cette ville turque sur la péninsule du même nom est située sur la rive nord du détroit des Dardanelles, à l'endroit précis où celui - ci s'élargit pour devenir la mer de Marmara.

établir une république indépendante et unie²³⁴. Une première tentative échoua en 1848. Durant cette année de révolutions européennes, des insurrections populaires avaient éclaté dans de nombreuses villes d'Italie. En peu de temps, les gouverneurs autrichiens furent chassés des cités du Nord, tandis que la Toscane et les États pontificaux étaient contraints d'accepter des constitutions libérales. En mars, l'armée piémontaise repoussa une intervention militaire autrichienne.

Mais avec ces succès de courte durée, le gouvernement français de la IIe République n'envisageait pas une intervention aux côtés des Italiens, car la perspective de la fin du pouvoir temporel du Pape divisait l'opinion. La contre-offensive autrichienne aboutit aux défaites piémontaises de Custoza et de Novare. Dans presque toute l'Italie, les nouvelles institutions furent supprimées et l'ordre de jadis rétabli par la force. Bien que les idéaux des patriotes demeurèrent intacts, il devint clair que l'insurrection populaire ne pouvait établir à elle seule l'indépendance italienne.

Le Piémont - Sardaigne fut le seul État italien à conserver sa constitution et son indépendance vis - à - vis de l'Autriche, après les répressions de 1849. Son nouveau roi, Victor - Emmanuel III, était un fervent constitutionnaliste. Il fut encouragé dans ses ambitions par Cavour, président du Conseil et ministre des Finances, un homme d'une compétence exceptionnelle dans l'exercice de ses fonctions. Il avait compris que le Piémont ne parviendrait pas à libérer le nord de l'Italie du régime autrichien sans l'aide de Paris. Il envoya 15 000 soldats piémontais combattre en Crimée aux côtés de la Grande - Bretagne et de la France. Cela lui permit de siéger, en 1856, aux côtés des représentants français, britanniques, russes, autrichiens et prussiens au Congrès de Paris²³⁵. C'était là une éclatante victoire morale pour le petit royaume sarde qui, mis ainsi sur le même pied que les Autrichiens, ses vainqueurs, se retrouvait au rang des grandes puissances. Cela permit surtout à Cavour d'exercer à ce Congrès une influence sur l'Empereur Napoléon III.

De plus, Victor - Emmanuel remporta, vers la fin de ce Congrès, une autre victoire, non moins importante que la première. À la suite d'une entente secrète entre Napoléon III et Cavour, le ministre français des Affaires étrangères exposa aux représentants des puissances les dangers que faisait courir à la paix de l'Europe la situation de l'Italie. Malgré les protestations des représentants

²³⁴ Les patriotes italiens à cette époque étaient farouchement opposés à la domination du nord de l'Italie par l'Autriche où le chancelier Metternich exerçait un pouvoir absolutiste et répressif.

²³⁵ Ce congrès qui se tint du 25 février au 8 avril 1856 dans la capitale française apparut comme la revanche du congrès de Vienne de 1815 et le début de la destruction concertée de son œuvre.

autrichiens que le Congrès ne s'était pas réuni pour discuter de telles questions, il fut officiellement proclamé, par suite de la démarche du gouvernement français, que l'état de l'Italie était inquiétant et que les grandes puissances ne pouvaient s'en désintéresser. Selon Cavour, « la question d'Italie était portée devant le tribunal de l'opinion européenne ». Comme il se révéla au cours des années suivantes, seule la France devait véritablement soutenir la cause italienne. Effectivement, au Congrès de Paris, Cavour avait conquis l'indispensable appui de Napoléon III qui, séduit à l'idée d'appliquer en Italie son principe des *nationalités*²³⁶, fut déterminé à faire la guerre à l'Autriche²³⁷. Ces démarches débouchèrent sur l'accord de Plombières de juillet 1858: la France appuierait le Piémont contre l'Autriche dans une guerre d'ordre non révolutionnaire. En contrepartie, le Piémont lui céderait Nice et la Savoie, mais prendrait la Lombardie et la Vénétie pour les rétrocéder ensuite au reste de l'Italie²³⁸.

Cette guerre ne fut cependant entreprise qu'en 1859, parce qu'après une rude campagne de Crimée, l'armée française avait besoin de se reconstituer. Par ailleurs, Napoléon III tenait à isoler préalablement l'Autriche. Dès 1857, il s'assura dans une entrevue avec le tsar la neutralité de la Russie et négocia également celle de la Prusse.

Pour amener l'empereur d'Autriche à prendre l'initiative de la guerre, Napoléon III et Victor - Emmanuel eurent recours à tout un système de provocations. À ces manifestations belliqueuses, l'Empereur d'Autriche répondit en concentrant de nombreuses troupes en Lombardie. Puis, croyant que ses adversaires n'étaient pas prêts, il pensa tout finir par un coup d'audace pour les intimider. Le 27 avril, il lança à Victor - Emmanuel un ultimatum que celui-ci repoussa. Une semaine plus tard, l'armée autrichienne traversait le Tessin, l'un des fleuves nord - sud du Piémont qui se jette sur le Pô, fleuve principal de l'Italie du Nord. Le même jour, une partie de l'armée française franchissait les Alpes, alors que le reste débarquait à Gênes. Napoléon, qui en avait personnellement pris le commandement, avait déclaré qu'il entraînait en guerre «pour rendre l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique». Les Italiens n'allaient pas oublier cette promesse qui signifiait pour eux la fin de la domination autrichienne²³⁹.

²³⁶ Ce principe, en cours de 1851 à 1871, reconnaissait le droit des peuples de disposer d'eux - mêmes.

²³⁷ Paul Fayel, *Histoire contemporaine (1815 - 1913)*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1913, p. 325.

²³⁸ Fayel, *op. cit.*, p. 326.

²³⁹ Bernstein et Milza, *op. cit.*, pp. 113 - 114.

C- La guerre de Sécession (1861 - 1865)

Vers la même époque, une guerre civile opposant les États du Sud confédérés et ceux du Nord formant l'Union faisait rage en Amérique. Retraçons également les origines de ce conflit.

Le développement des États - Unis au XIX^e siècle fut caractérisé autant par l'accroissement de la population que par celui du territoire. D'une part, le nombre des habitants, à peine quatre millions en 1790, dépassa les vingt - trois millions au milieu du dix - neuvième siècle. Ce peuplement fut assuré en grande partie par l'immigration. D'autre part, l'Union qui se composait à ses origines, c'est - à - dire après la guerre de l'indépendance américaine de 1776, de treize États, en comptait trente en 1850. L'acquisition de ces États s'effectua de diverses façons: le Mexique dut, en 1848, céder aux États - Unis la moitié de son territoire alors que quelques années plus tôt se complétait la conquête de l'Ouest aux dépens de voisins plus faibles. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les Américains étaient également concentrés sur le développement de leur économie, en particulier dans les États du Sud, où le coton cultivé par une population esclave, constituait la principale exportation.

Mais, au milieu de ce siècle, le développement des États - Unis dans tous ces domaines fut, un moment, arrêté et faillit être à jamais compromis par une guerre civile, la guerre de Sécession, provoquée par la question de l'esclavage. Au moment de la guerre d'Indépendance, l'esclavage existait dans les treize États, mais les esclaves n'étaient qu'en petit nombre dans les États du Nord. C'est parce que, dans le Nord, le climat et les cultures étaient sensiblement les mêmes qu'en Europe. Les travailleurs de race blanche y étaient en nombre suffisant et, du reste, le commerce et l'industrie avaient plus d'importance que l'agriculture: l'esclavage des Noirs était donc inutile. Au contraire, il était difficile de se passer de travailleurs noirs, c'est - à - dire d'esclaves importés d'Afrique, dans les États du Sud où la population blanche était peu nombreuse, où l'agriculture était la seule richesse, et où les conditions climatiques favorisaient les cultures de canne à sucre, et surtout de coton.

En somme, depuis la création des États - Unis, le Sud dont l'économie reposait sur les plantations, divergea de plus en plus radicalement du Nord dont les industries et les petites fermes n'avaient pas besoin de l'importante main - d'œuvre que représentaient les esclaves. De plus, il se trouvait dans les États du Nord de farouches adversaires de l'esclavage, et personne n'avait intérêt à le maintenir. Aussi, dès la guerre d'Indépendance, l'importation de nouveaux esclaves y fut interdite et elle cessa effectivement à partir de 1806. Mais, comme la culture du coton prenait alors plus d'extension, les États du Sud continuèrent à importer des esclaves en contrebande. La question de l'esclavage devint ainsi une cause de division et de conflits entre « Nordistes » et « Sudistes ».

Jusque vers le milieu du dix - neuvième siècle, on évita une rupture et l'équilibre fut maintenu entre les deux régions des États-Unis grâce à un système de compromis qui faisait admettre alternativement dans l'Union des États à esclaves et des États libres (Carte 3). Mais les abolitionnistes avaient créé une société de propagande et, depuis 1843, menaient une campagne très active contre l'esclavage. Ils révélèrent au public, qui s'indignait, les souffrances des noirs, mal nourris, à peine vêtus, accablés de travail, menés au fouet, parfois torturés par des maîtres impitoyables, comme les esclaves antiques à Rome. D'autre part, il devenait évident que le Nord, où les blancs, dès 1850, étaient deux fois plus nombreux que dans le Sud, l'emporterait à brève échéance. De leur côté, les Sudistes, pour échapper à la ruine que devait entraîner pour eux l'abolition de l'esclavage, décidèrent de se séparer de l'Union²⁴⁰. En janvier 1861, la Caroline du Sud, le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Georgie, la Louisiane et le Texas furent les premiers États à proclamer la sécession. Finalement, en avril, la Caroline du Nord, suivie d'une dizaine d'États, quittèrent l'Union pour former les États confédérés d'Amérique (Carte 4). Ils proclamèrent immédiatement « cette grande vérité que l'esclavage était la condition naturelle et normale du nègre²⁴¹ »

Par ailleurs, les Nordistes, animés par leur foi patriotique et démocratique, estimant que la nation menacée par des ennemis internes qui violaient toutes les valeurs auxquelles ils étaient attachés, s'apprêtaient à se lancer dans une croisade contre la « barbarie » des aristocrates esclavagistes. Ces derniers étaient décrits comme des êtres haïssables, arrogants, immoraux, antidémocratiques et antilibéraux. Bien que le but initial des Nordistes n'était pas de débarrasser le pays de l'esclavage, ils y étaient néanmoins prêts, afin de préserver l'Union, de se battre également pour cette cause, transformant ainsi le combat en croisade contre l'esclavage.

Après la sécession des États esclavagistes, il devint évident que la guerre était inévitable. Chercher à l'éviter dans l'immédiat n'aurait servi qu'à la remettre à plus tard, car pour beaucoup de Yankees (Nordistes) deux systèmes aussi idéologiquement éloignés pouvaient très difficilement coexister en paix l'un à côté de l'autre. Et la guerre leur semblait d'autant plus facile à accepter qu'elle promettait d'être de courte durée, à cause de la disproportion des ressources entre les deux ennemis. Les Américains, d'autre part, n'avaient pas livré de batailles sanglantes depuis bien longtemps. Aussi, pensaient - ils partir pour le

²⁴⁰ Léon Lemonnier, *La guerre de Sécession*, Paris, Gallimard, 1943, p. 82.

²⁴¹ *Ibid*, p. 77.

front, sans que leurs pulsions belliqueuses fussent contrariées par de sinistres souvenirs de douleurs et de souffrances²⁴².

La guerre de Sécession éclata lorsque le Nord refusa d'accorder l'indépendance aux États Confédérés d'Amérique. Les hostilités commencèrent le 12 avril 1861 par une attaque des forces confédérées contre une installation militaire de l'Union à Fort Sumter en Caroline du Sud.

D- La guerre austro - prussienne

Entre-temps en Europe, les tensions montaient entre les deux plus grandes puissances allemandes de l'époque, l'Autriche et la Prusse, lesquelles se disputaient la maîtrise de la Confédération allemande (Deutscher Bund).

Parallèlement aux États italiens, les États de la Confédération germanique entre 1848 et 1871 traversèrent une crise qui se termina par l'unification de l'Allemagne²⁴³. Elle fut unifiée par les rois de Prusse, les Hohenzollern. Un premier mouvement fut tenté en 1848 par le peuple allemand lui-même, en dehors de ses souverains: le Parlement de Francfort essaya de substituer à la Confédération un Empire. Mais la tentative échoua du fait du refus du roi de Prusse, Frédéric Guillaume IV, d'accepter la couronne d'empereur, tant par crainte de l'Autriche que pour ne pas reconnaître le principe révolutionnaire de la souveraineté du peuple.

L'oeuvre d'unification fut reprise par Guillaume 1^{er}, frère et successeur de Frédéric - Guillaume IV. Aidé de son chancelier, Bismarck, et de son chef d'état-major Moltke, il la mena à bien en moins de huit ans par trois guerres, une contre le Danemark en 1864, une autre contre l'Autriche en 1866 et une troisième contre la France en 1870 - 1871.

L'unification italienne fit, en effet, renaître les espoirs d'unité en Allemagne au début des années 1860, mais les Allemands étaient divisés sur les formes que devait prendre leur unification. S'opposaient les partisans d'une Grande Allemagne qui engloberait l'Autriche et ses territoires, même non germaniques, et les

²⁴² Jean Heffer, *Les origines de la guerre de Sécession*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, pp 23 - 24; James McPherson, *La guerre de Sécession*, Paris, Robert Laffont, 1991, pp 361 - 362.

²⁴³ Le modèle de l'unification italienne contribua à la naissance de l'Allemagne unifiée en faisant renaître les espoirs unitaires au début des années 1860.

partisans d'une Petite Allemagne laissant de côté l'Autriche. Dans le premier cas, le poids de l'Autriche serait prépondérant, alors que dans le second, la Prusse affirmerait sa primauté. C'était pour cette raison que Bismarck, devenu chancelier de la Prusse en 1862, poussa à l'édification d'une Petite Allemagne, ce qui supposait d'écarter l'Autriche. Ce politique lucide et sans scrupules n'ignorait pas que l'unité allemande ne pouvait se réaliser sous l'égide de la Prusse que si celle-ci obtenait la neutralité des grandes puissances. Il se rendit compte que l'indispensable préalable était de paralyser toute initiative de l'Autriche. Son expérience diplomatique allait guider son action dès son arrivée au pouvoir.

En 1863, éclata une insurrection polonaise que le tsar Alexandre II réprima avec la plus grande énergie. L'Europe toute entière s'indigna de son attitude à l'heure du mouvement des nationalités. Seul Bismarck assura le tsar de son soutien et lui proposa même son appui pour écraser les insurgés. Alexandre n'oublia pas ce geste de solidarité. Manifestant son habileté une seconde fois, le chancelier prussien se déclara favorable à la proposition faite par Napoléon III de réunir un congrès européen pour réviser les traités de 1815²⁴⁴. C'était un engagement sans portée pratique mais qui fut bien propre à toucher l'empereur des Français, si soucieux de redonner à la France une place prépondérante en Europe. Au sujet de Napoléon III, Bismarck déclarait en 1855: « on surfait son intelligence aux dépens de son cœur ». Assuré sur ses arrières à l'Est comme à l'Ouest, celui qui allait bientôt être surnommé « le chancelier de fer » pouvait à nouveau faire échec aux initiatives autrichiennes de réorganisation de la Confédération germanique.

L'objectif de Bismarck étant d'exclure l'Autriche d'une Allemagne unifiée, il profita de la crise des duchés danois pour mettre ce plan à exécution. Le Danemark possédait au sud de la péninsule de Jutland trois duchés peuplés en partie d'Allemands: le Schleswig, le Holstein et le Lauenberg. Or ces duchés se trouvaient depuis 1815 dans la Confédération germanique, et l'Autriche et la Prusse, deux pays membres de l'exécutif dans cette confédération, s'opposaient à cette annexion. Les tentatives du roi du Danemark pour annexer ces duchés à son royaume servirent de prétexte à Bismarck pour lui déclarer la guerre et, à la même occasion d'y entraîner l'Autriche. À l'issue de ce conflit, le petit État scandinave renonça aux duchés. L'Autriche annexa le Holstein et la Prusse le Schleswig.

Les résultats de la guerre révélèrent que l'Autriche avait été largement dupée par Bismarck. Elle n'avait retiré de son intervention qu'un territoire éloigné de ses frontières, indéfendable car, se trouvant entre deux provinces prussiennes, le Holstein devint une source de conflits que Bismarck pouvait utiliser au moment opportun. La guerre des duchés apparaît ainsi comme une étape importante dans

²⁴⁴ Feyel, *Histoire contemporaine...*, p. 326.

la politique du chancelier prussien, une politique qui consistait à exclure l'Autriche d'une Allemagne où « il n'y avait pas de place pour deux ».

Continuant ses démarches pour s'assurer la neutralité des principales puissances, Bismarck savait, d'une part, qu'il pouvait compter sur celle de la Russie (pour les raisons qu'on a vues) et, d'autre part, qu'il n'avait rien à craindre de l'Angleterre. Mais comme Napoléon III tendait à croire à une victoire autrichienne²⁴⁵, Bismarck s'inquiéta de la possibilité que la France se rapproche de l'Autriche. Par conséquent, il organisa avec l'empereur une entrevue à Biarritz (au sud de la France) durant laquelle il lui promit qu'en cas de victoire prussienne, il arracherait la Vénétie à l'Autriche. Conscient du souci constant de Napoléon III de contribuer à l'unification italienne, il quitta Biarritz avec la conviction que la France n'interviendrait pas. Comme prix du concours des Italiens dans un conflit potentiel avec l'Autriche, il leur promit en avril 1866 de leur donner la Vénétie par l'intermédiaire de la France, en cas de victoire. Dès lors, Bismarck pouvait être sûr de ne pas être gêné dans son explication avec l'Autriche.

Durant tous ces échanges diplomatiques, les tensions entre les deux puissances germaniques ne cessèrent de monter quant à la question des duchés, aboutissant à la rupture, au terme d'une crise que Bismarck, semble-t-il, n'avait pas voulu éviter. Le 7 juin, les troupes prussiennes envahissaient le Holstein, obligeant l'Autriche à mobiliser contre la Prusse. Vienne mobilisa ses alliés en Allemagne, tandis que Bismarck pouvait compter sur le soutien des autres États d'Allemagne du Nord. Le conflit austro-prussien de 1866 venait de commencer.

E- La guerre franco-allemande (1870 - 1871)

Suite à la victoire prussienne dans le conflit avec l'Autriche, une paix définitive entre les deux États germaniques fut signée à Prague le 23 août 1866. Par le traité de Prague, l'Autriche acceptait la dissolution de la Confédération germanique et renonçait à faire partie de l'Allemagne. En avril 1867, elle reconnaissait la formation d'une nouvelle Confédération dont la Prusse avait la direction. La Confédération de l'Allemagne du Nord comprenait tous les États allemands, moins ceux de l'Allemagne du Sud, soit les royaumes de Bavière et de Wurtemberg et le grand-duché de Bade. La Prusse avait ainsi formé un tout homogène de la frontière russe à la frontière française (Carte 5).

²⁴⁵ Cette croyance était en souvenir des exploits des Autrichiens durant la campagne d'Italie de 1859.

La Confédération avait une armée composée de celles de tous les États, toutes recrutées d'après le même système, organisées sur un même modèle, le modèle prussien, et toutes placées sous le commandement direct du Président (le roi de Prusse), aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre. De plus, les États hors de la Confédération (c. à. d. ceux de l'Allemagne du Sud) avaient placé, par alliances, leurs armées, en cas de guerre, sous le commandement du roi de Prusse. Par ces alliances groupant plus d'un million de soldats que Guillaume 1^{er} pouvait placer sur les champs de bataille, l'unité militaire de l'Allemagne était à peu près réalisée. Il restait à réaliser l'unité politique.

Bismarck se souciait particulièrement de ne pas trop humilier l'Autriche après sa cuisante défaite de 1866. Plus tard, il exprima cette pensée ainsi:

« ... il était de la plus haute importance de savoir si l'impression que nous laissions chez nos adversaires était celle d'une impossible réconciliation et si les blessures que nous avons infligées à leur amour propre seraient ouvertes. À ce stade de réflexions, j'avais une bonne raison politique de vouloir empêcher plutôt qu'encourager une entrée triomphale de nos généraux dans Vienne, à la manière de Napoléon 1^{er}. Compte tenu de notre situation d'alors, il est politiquement indispensable de ne pas se demander au lendemain d'une victoire combien on peut extorquer à notre ennemi, mais bien de savoir quelles sont ses besoins politiques²⁴⁶ » .

Il avait appliqué cette politique en n'incluant pas les États du Sud (qui étaient alliés à l'Autriche à la veille du conflit austro - prussien) dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. Mais, en dépit de ses efforts pour améliorer les relations entre le Nord et le Sud, le particularisme resta très marqué dans ces territoires. La Bavière était très hostile au militarisme prussien. Cette situation se détériora davantage en 1868 et 1869, et la France interdit l'intégration des trois États de l'Allemagne du Sud dans la Confédération de l'Allemagne du Nord. Dès lors, l'ennemie de l'unité allemande n'était plus l'Autriche mais la France qui, n'étant pas intervenue dans le conflit austro - prussien de 1866, réclamait des compensations qu'elle croyait dues et promises pour sa neutralité bienveillante. Ces revendications étaient si élevées et intolérables²⁴⁷ qu'elles déclenchèrent en Allemagne un tollé général. Bismarck les

²⁴⁶ Otto von Bismarck, *Pensées et souvenirs* (avec présentation de Joseph Rovin), Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 227.

²⁴⁷ La France réclamait la Sarre, la Hesse - rhénane, une partie de la Belgique ou le Luxembourg.

fit habilement échouer en évoquant avec sarcasme des « pourboires » mendifiés par la France.

Napoléon III se rendit alors compte qu'il avait aidé à constituer à ses frontières une Prusse puissante et fortement armée, sans que cela lui rapportât rien. L'opinion française, furieuse et inquiète, s'engagea dans la dangereuse psychose d'une guerre inévitable. Les Français crurent alors découvrir que la Prusse était leur ennemie héréditaire.

Les relations entre Paris et Berlin continuèrent à se dégrader en même temps que la France se rapprocha de l'Autriche qui, malgré les démarches diplomatiques de Bismarck, rêvait depuis sa défaite de 1866 de prendre sa revanche sur la Prusse. De plus, la France tenta de réconcilier Vienne et Florence, de manière à pouvoir disposer d'alliés valables en cas de conflit avec l'Allemagne du Nord. La guerre n'était donc pas inévitable, et la France, par le caractère agressif de sa politique et malgré les insuffisances de son armée, la rendait probable. En 1869, à la suite d'une révolution, l'Espagne connut un interrègne et, à cette occasion, certains Espagnols envisagèrent d'appeler sur leur trône un prince de la famille de Hohenzollern. Saisissant bientôt l'occasion, Bismarck ne manqua pas d'en pousser l'acceptation. Par contre, l'opposition du gouvernement français à cette candidature contribua davantage à présenter la France comme l'agresseur dans le conflit franco - prussien qui commençait alors à se dessiner à l'horizon.

Ce furent finalement les événements entourant la dépêche d'Ems qui mirent le feu aux poudres. À la suite de sa rencontre avec l'ambassadeur de France au sujet de la succession au trône d'Espagne, le roi Guillaume 1^{er} rendit compte de son rendez-vous à Bismarck. Il lui adressa depuis Ems (Rhénanie - Palatinat), où il était en séjour, un télégramme lui annonçant qu'il ne soutenait plus la candidature de son cousin, le prince Léopold de Hohenzollern à ce trône. Dès la réception du message, Bismarck, qui estimait que le roi avait agi par faiblesse, déforma la dépêche royale en lui donnant un tour belliciste: il y écrit que « le roi avait refusé de voir l'ambassadeur de France et qu'il n'avait plus rien à lui communiquer » et s'empressa d'en diffuser le texte à la presse. La France insultée par la dépêche d'Ems déclara la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870.

II - Contextes politique, économique, financier et situation militaire des belligérants à la veille des conflits

A - La guerre de Crimée

Les conditions politiques et sociales précaires de la Russie au début des années 1850 renforçaient l'état très arriéré de la vie économique. De même, sa situation financière à cette époque n'était guère enviable. Cette situation se détériora même davantage à cause des dépenses de la guerre, estimées à vingt millions de roubles par mois²⁴⁸.

Toutefois, ces tendances économiques et financières négatives n'avaient pas d'effets sur la puissance militaire de la Russie. Vers le milieu du XIX^e siècle, ses effectifs militaires étaient nettement supérieurs à ceux des autres grandes puissances. Également, Nicolas 1^{er} se souciait davantage de la taille de son armée²⁴⁹ que de l'amélioration de l'armement, de la tactique et de la logistique militaire ou du niveau général d'éducation des officiers. Par ailleurs, les Russes se berçaient bien des illusions quant à leur puissance, en se basant sur leur gloire passée: Alexandre 1^{er} l'avait emporté sur Napoléon 1^{er} en 1812 et Nicolas 1^{er} avait écrasé les révolutions de 1848²⁵⁰.

Du côté de l'Empire ottoman, l'armée turque était loin de présenter une organisation aussi forte et des effectifs aussi nombreux que ceux de la Russie. Par conséquent, elle demanda le soutien de nations étrangères. L'Angleterre et surtout la France qui était particulièrement bien munie sur le plan militaire ne tardèrent pas à accourir à son secours. Malgré ses pertes durant les guerres napoléoniennes, la France avait effectué un redressement économique remarquable après 1815 et ses gouvernements n'avaient jamais manqué de fonds. Elle était ainsi en mesure d'investir considérablement dans la fabrication de munitions et dans la sidérurgie de guerre²⁵¹.

²⁴⁸ SHAT, 1M 1496, Extrait de la Gazette de Cologne, 25 août 1855, auteur anonyme.

²⁴⁹ Il avait une passion pour les parades et les grands défilés d'apparat.

²⁵⁰ Site web : « La Russie de 1850 à 1914 ». Auteur anonyme.
<http://musichien.com/Russie.html>. Consulté le 21 mai 2010.

²⁵¹ Ces aspects militaires seront développés dans le prochain chapitre.

B - La campagne d'Italie

À une époque où les finances étaient médiocres dans un pays de cinq millions d'habitants, criblé de dettes, le ministre des Finances, le comte de Cavour, réussit toutefois à lancer une série de grands travaux, achevant ainsi l'œuvre commencée par Napoléon 1^{er}. Les routes furent élargies et multipliées, le port de Gênes modernisé, le tunnel du Mont - Cénis percé dès 1857 et les communications avec la France décuplées. Peu de temps avant la campagne de 1859, l'armée fut reconstituée sous l'autorité du général de la Marmara, les places fortes mises en défense, les arsenaux approvisionnés d'armes et de munitions, Alexandrie transformée en un immense camp retranché et le chemin de fer de Gênes finalement achevé²⁵². À la veille de son conflit avec l'Autriche, le Piémont était prêt à accueillir les troupes françaises de Napoléon III. Les forces alliées réunies (150 000 Français et 50 000 Sardes) avaient la supériorité sur les 120 000 hommes de l'armée de campagne autrichienne.

C - La guerre de Sécession

À la veille de la guerre de Sécession, les ressources des États du Sud s'opposaient nettement à celles des États du Nord. Le Sud pratiquait l'agriculture et les gens habitant sur les plantations étaient habitués à la vie au grand air, alors que les gens du Nord étaient dans l'ensemble des ouvriers et des employés. Dans le Sud, le recrutement de l'armée se faisait avec facilité dans une société patriarcale où chacun possédait ses armes et connaissait son chef. Dans le Nord, le recruté devenait fréquemment officier, malgré son manque d'aptitudes. Qu'il fut élu par les soldats, ou désigné par le gouverneur, c'était souvent à cause de son amabilité ou de sa souplesse plutôt qu'à cause de ses qualités pour commander des hommes. Le Sud possédait donc un net avantage sur le plan humain: son genre de vie le prédisposait davantage à la guerre²⁵³. Le fantassin confédéré avait le sens du terrain, de la dissimulation et de la lute dans les bois. Et ainsi, il semblait que près de cinquante ans après Waterloo, les États - Unis, ou du moins ses régions du Sud, avaient tiré profit d'un des plus importants enseignements de la guerre napoléonienne²⁵⁴: la mobilisation massive des ressources humaines à la veille d'un conflit militaire.

²⁵² Raymond Bourgerie, *Magenta et Solferino*, Paris, Économica, 1993, pp. 5-6.

²⁵³ USMA, CU 1379, Historical note on the Civil War, april 27 to may 6, 1863.

²⁵⁴ Le thème des leçons tirées des campagnes de Bonaparte sera élaboré vers la fin du chapitre 9 portant sur « les enseignements de la guerre napoléonienne ».

Mais si la qualité humaine pouvait paraître supérieure dans le Sud, les ressources économiques y étaient nettement inférieures. Il n'y avait aucune commune mesure entre les potentiels économiques et financiers des deux blocs. Le Nord était plus riche que le Sud en quantité d'hommes, en matières premières et en argent, plus apte à fabriquer du matériel et à équiper des soldats. Devant les richesses que leur procurait le coton, devant les gros bénéfices qu'ils réalisaient sur leurs vastes plantations, les gens du Sud avaient dédaigné tout le reste, autant l'industrie que l'agriculture et l'élevage²⁵⁵.

Lors du déclenchement des hostilités, le Nord, constatant sa supériorité démographique, financière et industrielle, mais mal préparé à gagner la guerre par ses ressources humaines, devait logiquement mettre son espoir dans l'isolement de l'adversaire et son étouffement à la longue. Mais, en 1861, on n'envisageait pas encore l'hypothèse d'une guerre longue²⁵⁶.

D - La guerre austro-prussienne

En ce début d'année 1866, les perspectives de victoire dans un affrontement potentiel entre les deux puissances allemandes étaient en faveur de la Prusse, car l'Autriche traversait une sévère crise économique et se trouvait en délicatesse avec la Russie depuis ses prises de position dans la guerre de Crimée, jugées inamicales à la cour de Saint - Petersburg. Cette dernière circonstance rendait donc peu probable une intervention russe.

En ce qui concerne la situation militaire de la Prusse et de l'Autriche à la veille du conflit, une grande différence existait dans le dispositif de mobilisation des deux royaumes. À l'encontre de la Prusse dont les appelés se trouvaient systématiquement à moins de 30 km d'un bureau de mobilisation, l'Autriche s'ingéniait à mobiliser les hommes loin de leur domicile, afin de les empêcher de prendre part à des soulèvements indépendantistes. Ainsi, la Prusse pouvait organiser une levée en masse, du style napoléonien²⁵⁷ beaucoup plus rapidement que son voisin autrichien. En outre, les voies ferrées de la Prusse étaient bien moins étendues que celles de l'Autriche-Hongrie, permettant de reporter très vite

²⁵⁵ Léon Lemonier, *La guerre de Sécession*, Paris, Gallimard, 1943, pp. 100-103.

²⁵⁶ USMA, CU 1579, Letter of Gen. Mc Pherson, from James Mc Pherson, Union general in the Civil War, July 1864.

²⁵⁷ Ce thème sera développé au cours du dernier chapitre.

des troupes d'un front à l'autre. Il en résultait une meilleure capacité de concentration pour les Prussiens.

E - La guerre franco-prussienne

Comme démontré par la guerre de Crimée et la campagne d'Italie dans les années 1850, la puissance économique de la France lui permettait en 1870 de se lancer dans un nouvel affrontement militaire avec l'un de ses voisins. Du côté allemand également, la situation économique favorable encouragée par la victoire de 1866 sur l'Autriche portait à croire que la nation serait en mesure de soutenir une autre guerre.

Et, bien que les effectifs français furent très inférieurs à ceux de l'Allemagne, on croyait à l'époque qu'un soldat de métier aguerrí valait bien deux civils en uniforme. En Europe, beaucoup d'experts croyaient la victoire française assurée en cas de conflit. De plus, un enthousiasme général qui reposait autant sur une haine, datant de plus d'un demi-siècle à l'égard d'un Bonaparte, que d'une crainte d'une insolente invasion française menaçant l'unité allemande régnait en Allemagne. Il fallait donc défendre le sol national contre cette invasion imminente et ce fut cette réaction décisive - tant espérée par Bismarck - de la part de la population allemande qui rendit la mobilisation si aisée²⁵⁸.

F - Traits communs

Avant d'introduire les conflits en question, penchons - nous sur certaines des similarités des nations belligérantes à la veille des hostilités. Ces similarités se manifestèrent tout au long des conflits.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les guerres européennes furent des « guerres de nations » où les objectifs étaient limités comme ceux des anciennes monarchies. Elles furent toutes caractérisées par l'augmentation notable des effectifs mis en oeuvre et, dès que se manifestèrent les conséquences de la Révolution industrielle, par l'accroissement continu et accéléré de la puissance de feu²⁵⁹. À travers cette révolution, la civilisation était en train de subir une mue

²⁵⁸ François Roth, *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990, pp. 41 - 42.

²⁵⁹ Cet aspect de l'évolution de l'armement au XIX^e siècle sera élaboré dans le prochain chapitre.

et même de prendre un nouveau sens. Elle devint technologique et quantitative. L'accélération du progrès technique allait transformer l'art de la guerre par le perfectionnement des armements.

En Europe et aux États-Unis, l'augmentation des effectifs s'explique par une poussée démographique continue, et que l'industrialisation accéléra à tel point que la population doubla en moins d'un siècle. Cette poussée ainsi que la généralisation de l'obligation militaire élevèrent le niveau des effectifs susceptibles d'être appelés sous les armes²⁶⁰. La prospérité générale (notamment en Europe) et les progrès réalisés dans le domaine des communications et des transmissions (chemin de fer et télégraphe électrique en particulier²⁶¹) permirent de doubler le volume et l'importance des forces mises en campagne.

La ressemblance frappante dans la formation d'officiers en Europe et aux États-Unis mérite une attention particulière. Dès le début du siècle, en raison de l'accroissement des effectifs de la Grande Armée durant les guerres du Premier Empire, le besoin s'était rapidement fait sentir pour une augmentation du nombre des collaborateurs immédiats du commandant en chef. Sous l'impact des guerres napoléoniennes, l'éducation militaire devint plus professionnelle qu'au cours du siècle précédent²⁶². Après 1815, la plupart des armées européennes et américaines créèrent des écoles d'état-major pour spécialiser de jeunes et nouveaux officiers dans leurs fonctions traditionnelles. Seule la Prusse appela à sa « *Kriegsakademie* » des officiers confirmés pour former, à l'instar de Napoléon, un nouvel échelon de commandement qui s'interposait entre le commandant en chef et les corps d'armée, constituant ainsi une élite d'officiers d'état-major²⁶³.

²⁶⁰ Jean Perré, *Les mutations de la guerre moderne*, Payot, Paris, 1962, pp. 37-38.

²⁶¹ L'évolution des moyens de transport et de communication sera également élaboré dans le prochain chapitre.

²⁶² L'instruction dans les armées au XVIII^e siècle n'incluait que le maniement des armes et de l'artillerie. La plupart des académies militaires ne furent fondées ou modernisées que vers le début du XIX^e siècle: la *Royal Military College* de la Grande-Bretagne en 1799, l'*École Militaire de Saint-Cyr* de la France en 1803, la *United States Military Academy* de West Point en 1802, la *Kriegsakademie* de la Prusse en 1802 et le *Noble Land Cadet Corps* de la Russie en 1800.

²⁶³ Perré, *op. cit.*, p. 109.

III - Déroulement sommaire des conflits

A . La guerre de Crimée

Face à la menace représentée par la politique expansionniste de la Russie, autant pour l'Empire ottoman que pour l'Empire britannique dans la Méditerranée, les Alliés avaient rassemblé près de 56 000 hommes dans la presqu'île de Gallipoli en août 1854. Ayant décidé de porter un coup à la puissance navale russe en mer Noire en détruisant Sébastopol²⁶⁴, sa seule grande base navale de la région, 30 000 Français sous le commandement du maréchal Saint - Arnaud et 20 000 Anglais sous le commandement de Lord Raglan, suivis d'une armée de 6 000 Turcs, débouchèrent vers le 14 septembre près d'Eupatoria en Crimée, à une quarantaine de kilomètres de Sébastopol . Quant à l'armée russe, commandée par le prince Menchikov, elle s'était retranchée sur les hauteurs de la rivière Alma pour leur couper la route de Sébastopol.

Cinq jours plus tard, une offensive alliée habilement conduite permit aux troupes franco-anglo-turques d'occuper en moins de vingt-quatre heures les positions qui leur étaient assignées. Finalement, les Russes s'enfuirent, laissant la voie ouverte pour Sébastopol. La victoire de l'Alma²⁶⁵ allait permettre aux Alliés de commencer le siège de Sébastopol.

Après avoir repoussé les forces russes d'interception, il était possible d'attaquer Sébastopol par le Nord ou par le Sud (carte 6). La rade pénétrait profondément dans les terres et y recevait la Tchernaiia, un cours d'eau principal dans la péninsule de Crimée, appelée aussi la Rivière Noire. Les Russes la barrèrent par une multitude de bateaux coulés. Les gouvernements de Paris et

²⁶⁴ Alain Goutmann, *La guerre de Crimée (1853 - 1856)*, Paris, S.P.M., 1995, pp. 273 - 279; Émile Wanty, *L'art de la guerre*, Verviers, Gérard et Co, 1968, p. 18; Archives Nationales (AN France), 400 ap/150, rapport sur la guerre de Crimée: de Napoléon Jérôme à l'Empereur Napoléon III, Paris, avril 1855; Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1M 2285, ordre général du maréchal Saint - Arnaud, 14 septembre 1854.

²⁶⁵ AN, 400 ap/150, Bataille de l'Alma : rapport du maréchal Saint-Arnaud à l'Empereur, 8 octobre 1854; AN ap/56, lettre du général Canrobert à Napoléon III, 21 septembre 1854

de Londres qui dirigeaient les opérations de loin décidèrent que le siège aurait lieu sur la face Sud²⁶⁶.

Dans le déroulement classique de ce siège, une armée d'observation franco-anglaise, renforcée par des Turques, couvrait dans la vallée de la Tchernaiia les forces assiégeantes. Entre-temps, une armée russe de secours venant de la rade tentait de tourner les positions alliées. Il en résulta une série de batailles violentes dont les plus importantes furent celles de Balaklava et d'Inkerman.

Port situé à une dizaine de kilomètres au sud de Sébastopol, Balaklava était le centre de débarquement des Anglais -- avec un bataillon d'infanterie -- et des Turcs. Lorsque le général Liprandi, commandant de l'armée russe, lança sa cavalerie contre les lignes anglaises le 25 octobre 1854, elle fut repoussée et se retira en désordre. C'est alors que Lord Raglan donna l'ordre aux cavaliers de Lord Cardigan de les poursuivre. Cardigan comprit par erreur qu'il devait charger le front russe, parfaitement bien protégé, et donna l'assaut aux batteries russes. Bientôt la face des choses changea et, malgré ses bravoures, la cavalerie anglaise dut battre en retraite. L'arrivée très opportune des chasseurs d'Afrique de l'armée française arrêta la poursuite des Russes et les mit en déroute²⁶⁷.

Situé à l'est de Sébastopol, à l'embouchure de la Tchernaiia, le petit port d'Inkerman, fut l'objet d'une rencontre sanglante avec l'armée russe du prince Menchikov. Battu peu de temps avant à Balaklava, l'amiral russe espérait prendre sa revanche aussitôt que possible. Dans la nuit du 4 au 5 novembre, ses troupes se massèrent autour du plateau d'Inkerman, à l'est de la ville où était basée l'armée anglaise. Les Anglais, surpris, tentèrent de rallier leurs troupes dans la confusion aggravée par un épais brouillard. Après un corps à corps sanglant avec les Russes, il ne furent sauvés que par l'arrivée foudroyante des zouaves et des chasseurs du général français Bosquet²⁶⁸.

Après plusieurs assauts de grande envergure, suivis de deux mois de bombardements incessants en été 1855, la tour Malakoff²⁶⁹ tomba aux mains des Français dirigés par le maréchal Mac Mahon. Sa prise par les zouaves de l'armée

²⁶⁶ Wanty, *op. cit.*, p. 15.

²⁶⁷ Jean Chauray (colonel), « La charge de la brigade légère », *Revue historique des Armées*, n°3, 1954, pp. 88 - 98.

²⁶⁸ Almanach de Napoléon 1856: Histoire de la guerre d'Orient à Alma et Inkerman, Paris, Alexandre Houssieux, éditeur, 1856, pp 33 - 39.

²⁶⁹ Tour érigée face aux remparts, autour de laquelle les Russes avaient réuni toute leur force de résistance pour défendre Sébastopol contre une attaque alliée.

française entraîna la chute de Sébastopol le 8 septembre 1855 aux mains des Alliés et marqua la fin de la guerre de Crimée.

B - La campagne d'Italie

Le 8 mai 1859, la France déclara la guerre à l'Autriche. Napoléon III respectait ainsi sa promesse de soutien au roi Emmanuel II de Piémont - Sardaigne qui avait pris l'initiative du conflit en mobilisant son armée. L'armée française d'Italie, nouvellement constituée, comportait cinq corps d'armée et une Garde Impériale. Mais elle n'avait pas pu se préparer adéquatement à cette campagne, tout comme pour la guerre de Crimée, et la présence d'unités de l'armée d'Afrique²⁷⁰ s'avéra une fois de plus nécessaire pour renforcer les troupes métropolitaines.

Avant même la déclaration de la guerre, deux corps de l'armée française venant de Suze, avaient déjà traversé les Alpes pour arriver à Turin vers la mi-mai. Deux autres corps (le 1^{er} et le 2^e corps) venant d'Afrique et suivis de la Garde impériale débarquèrent à Gênes quelques jours avant le début des hostilités pour se regrouper et rejoindre l'armée sarde près d'Alexandrie (carte 7). Quant au cinquième corps, il ne débarqua à Livourne (port de la côte ouest de l'Italie en Toscane) que vers la fin de mai.

Napoléon III rejoignit le théâtre des opérations le 12 mai pour prendre le commandement de l'armée d'Italie et de l'armée sarde, fortes au total de 200 000 hommes²⁷¹. Quant aux Autrichiens, n'ayant pu empêcher la jonction des forces françaises et sardes, ils se trouvèrent sur la défensive dans le quadrilatère de Mortara²⁷². Le 2 mai, les deux armées se rencontrèrent fortuitement à Montebello, où les Français remportèrent leur première victoire dans cette campagne, et les Autrichiens, pourtant plus nombreux, furent contraints de faire retraite vers Pavie, au-delà du Pô²⁷³. Napoléon décida alors de porter son effort au bord du fleuve

²⁷⁰ Les treize unités venant d'Afrique étaient constituées de turcos, zouaves, légionnaires, chasseurs et, parmi ceux venant de France, on comptait vingt-trois régiments ayant combattu en Crimée

²⁷¹ Almanach de Napoléon, Paris, Alexandre Houssiaux, éditeur, 1860, p. 53.

²⁷² Ce quadrilatère avait Verceuil, Casale, Pavie et Turbigo pour ses quatre coins et Mortara à son centre.

au risque de voir ses communications avec la France menacées par l'ennemi. Après un bref affrontement entre Sardes et Autrichiens près de Verceuil, le commandant en chef autrichien, Gyulai, décida de se retirer même davantage en position défensive pour couvrir Milan où arrivait un corps de renfort en provenance de Prague.

Les forces françaises progressèrent alors au nord du Pô, dans un terrain coupé par plusieurs affluents du grand fleuve (Carte 7). La Sésia fut franchie sans opposition car les Autrichiens se replièrent derrière le Tessin. Un combat s'engagea le 4 juin à Turbigo et s'étendit jusqu'à Magenta où les Autrichiens établirent de solides défenses sur un cours d'eau parallèle au Tessin. Les légionnaires de l'armée d'Afrique (Légion étrangère) attaquèrent la ville à deux reprises mais furent repoussés à chaque fois. Finalement, l'annonce de l'arrivée de la Garde impériale galvanisa les légionnaires qui prirent pied dans Magenta, soutenus par des zouaves. Après de sanglants combats dans les rues, la gare et le cimetière, les Autrichiens abandonnèrent définitivement les lieux²⁷⁴ .

Après la victoire de Magenta, l'armée d'Italie se tourna vers l'Est pour suivre l'ennemi. La progression fut ralentie par les destructions opérées par les troupes autrichiennes et les pluies incessantes. L'ennemi se replia successivement derrière plusieurs affluents du Pô: l'Adda, l'Oglio et la Chiese. Gyulai décida finalement de regrouper ses troupes entre le Mincio et l'Adige (Carte 7). Les deux armées se contactèrent à l'aube du 24 juin. Une nouvelle fois, leurs commandants en chef semblaient surpris. Napoléon III croyait l'armée ennemie au-delà du Mincio alors que celle-ci, pensant avoir distancé les Français, campa autour de la butte de Solférino.

La lutte se concentra dans un espace restreint de quatorze kilomètres. 300 000 hommes se battirent dans de rudes conditions, le ventre vide. Comme à Magenta, il n'y eut pas un instant de répit: les hommes s'entretuèrent avec acharnement et abnégation²⁷⁵ . Mais au lendemain des combats qui avaient duré trois jours et trois nuits, la puissance autrichienne était loin d'être brisée: ses deux armées, bien que très affaiblies, conservaient un moral haut. Les Autrichiens, estimant que le quadrilatère Péschiéra - Mantoue - Vérone - Legnano - n'était pas

²⁷³ Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1M 900, Notes du capitaine Berrot: campagne de 1859 en Italie jusqu'à la bataille de Magenta, mai 1859; archives nationales (AN, France), 400ap/118, Correspondance du maréchal Vaillant au QG d'Alexandrie, 21 mai 1859.

²⁷⁴ Raymond Bourgerie, *Magenta et Solférino*, Paris, Économica, 1993, pp. 63-83.

²⁷⁵ SHAT, 1M 2149, Notes historiques de bataille: Solférino 1859.

suffisant pour arrêter les Alliés, décidèrent de s'établir sur l'Adige²⁷⁶ (Carte 7). Comme il était évident qu'ils allaient défendre chèrement leur nouvelle position, Napoléon III, de crainte d'entraîner la France dans un conflit plus large incluant cette fois la Prusse, et pour éviter de nouvelles pertes humaines sur les champs de bataille, décida de profiter de son avantage pour mettre fin à la campagne. Un traité fut signé à Zurich avec les Autrichiens le 10 novembre 1859.

C - La guerre de Sécession

Au tout début des hostilités, le commandant des Fédéraux, conscient de la faiblesse de ses armées -- spécialement après la défaite nordiste à Fort Sumter le 12 avril 1861 -- favorisa une stratégie prudente, préférant isoler et étouffer le Sud par le blocus de ses côtes, afin de le couper de sa principale ressource: ses exportations de coton. Par conséquent, les deux armées se retrouvèrent face à face près de Washington, dans le nord de la Virginie, sans toutefois s'attaquer. La presse nordiste toutefois ne l'entendait pas de cette oreille et poussait à l'offensive. Le président Lincoln céda à cette pression politique et ordonna au chef de sa principale armée, le général McDowell d'ouvrir, en marchant sur Richmond, un front qui allait être le front principal de la guerre (Carte 8). Cette ville qui était la capitale de la Virginie était devenue également celle de la Confédération après la sécession de cet État. Mais l'offensive de McDowell s'acheva par un désastre. Lors de la bataille de Bull Run (appelée Manassas par les Sudistes) les Fédéraux furent mis en fuite et refluèrent jusqu'à Washington le 21 juillet 1861²⁷⁷ .

Ce revers sanglant fit comprendre à tous que la guerre allait être longue et difficile, et poussa les nordistes à revenir à leur stratégie initiale. Affinée par le général Scott, elle reposait sur deux piliers: d'une part, le blocus des côtes sudistes (qui allait être le front maritime) et, d'autre part, la conquête des principales voies de communication sudistes que consistaient le fleuve Mississippi et ses affluents (qui serait alors le front occidental)²⁷⁸ .

En même temps que ce plan, surnommé le plan Anaconda, qui visait à enserrer et étouffer le Sud à petit feu, fut mis en œuvre au début de 1862 par

²⁷⁶ Bourgerie, *op. cit.*, pp 104 - 121.

²⁷⁷ Léon Lemonier, *La Guerre de Sécession*, Paris, Gallimard, 1943, pp. 106 - 112.

²⁷⁸ Brian Holden Reid, *The american Civil War and the wars of the industrial revolution*, London, Cassel, 1999, pp. 63 - 65.

l'occupation de la Nouvelle -Orléans, la plus grande ville de la Confédération, une offensive destinée à conquérir le Mississippi avait débuté en février par la prise de Fort Donelson, permettant au général nordiste Grant de se faire un nom. Au cours de cette année, 1862, les Fédéraux ne réussirent pas à contrôler intégralement le bassin du Mississippi, ayant essuyé une série de défaites, notamment à Schiloh, à Vicksburg et à Port Hudson²⁷⁹ (Carte 9). De leur côté, les Confédérés remportèrent à la toute fin de l'année, une brillante victoire à Stone's River, lorsque les Fédéraux tentèrent d'anéantir leur principale armée dans le Tennessee.

Les troupes unionistes ne restèrent pas pour autant inactives sur le front nordiste en Virginie: les deux capitales étaient séparées par moins de 200 km et, à l'instar de Washington qui représentait une cible importante pour les Confédérés, Richmond constituait pour les Fédéraux un objectif symbolique de premier choix. Au lendemain de leur défaite de Bull Run, les Nordistes se regroupèrent en une force qui fut nommée l'armée du Potomac. Sous le commandement du général Robert. E. Lee, les Sudistes remportèrent cette année une série de victoires, la plus importante étant à l'endroit même où les Nordistes avaient été battus l'année précédente: Manassas. Néanmoins, ils subirent une sanglante défaite le 17 novembre 1862 à Antietam²⁸⁰.

Cette bataille gagnée sur le sol de l'Union fut décisive sur le plan politique car la menace représentée par l'invasion sudiste du Maryland accrut la résolution des Nordistes de vaincre le Sud. Mais une attaque frontale des Confédérés à Fredericksburg²⁸¹ le 13 décembre s'acheva par la cuisante défaite des Unionistes et, quelques mois plus tard seulement (le 13 mai 1863), par une autre victoire à Chancellorsville²⁸². Par contre, la perte du meilleur lieutenant de Lee, « Stonewall Jackson » et son talent offensif, l'incita à réitérer sa stratégie de l'année précédente en envahissant le Nord. Cette fois-ci, il s'en prit à la Pennsylvanie, un État riche qu'il espérait piller pour pallier au manque de ravitaillement de ses

²⁷⁹ Indiro Montanelli, *La Sécession*, (traduction de Philippe Conrad), Paris, Atlas, 1985 , pp. 75 - 79.

²⁸⁰ Reid, *op. cit.*, pp. 93 - 94; Lemonnier, *op. cit.*, p. 170.

²⁸¹ Montanelli, *La Sécession*, pp. 96 - 108; Reid, *op. cit.*, pp. 101 - 105.

²⁸² United States Military Academy (USMA, West Point), CU 542, Lettre du général Robert. E. Lee au président Jefferson Davis, 2 mai 1863.

troupes. Les deux armées se rencontrèrent fortuitement à Gettysburg²⁸³ (Carte 8) le 1^{er} juillet, pour une bataille²⁸⁴ qui marqua le tournant de la guerre de Sécession. La ville capitula le 14 juillet et quelques jours plus tard, Port Hudson tomba à son tour: la Confédération était coupée en deux et l'Union contrôlait alors entièrement le cours du Mississippi.

« L'Anaconda » imaginée par le général Scott au début de la guerre enserrait désormais complètement le Sud. Bien que la plupart des ports commençaient à être contrôlés par les Unionistes, la cible principale restait Richmond. Toutefois, deux assauts contre cette ville ne produisirent aucun résultat. Ne pouvant enlever de vive force la capitale sudiste, Grant changea de cible et se porta sur Petersbourg²⁸⁵. Situé au sud de Richmond, c'était un nœud ferroviaire crucial puisqu'il reliait la capitale au reste de la Confédération. C'était par là que transitait le peu de ravitaillement qui arrivait à l'armée de Lee. Par conséquent, Grant se résolut à faire le siège de Petersbourg, vers le début de juin 1864. Entre-temps, Lee avait dû envoyer une partie de son armée sous le commandement du général Early, contrer l'avancée d'une force nordiste qui menaçait de prendre Richmond à travers par l'Ouest. Les Confédérés remportèrent une importante victoire à Lynchburg (Carte 10) le 18 juin 1864, obligeant leurs ennemis à se replier en Virginie occidentale.

Ce succès ouvrit aux Confédérés les portes de la Schenandoah, une vallée fertile à l'importance stratégique aussi bien comme voie de communication qu'en tant que source de ravitaillement (Carte 10). Les Sudistes s'y engouffrèrent avec l'intention de l'utiliser pour menacer directement Washington, mais les Nordistes, sous le commandement du général Sheridan leur infligèrent une cuisante défaite à Cedar Creek (Carte 10).

Entre-temps dans l'Ouest, l'objectif principal des forces nordistes était la ville d'Atlanta, un des rares centres industriels du Sud et nœud ferroviaire stratégique²⁸⁶. Après de longues semaines d'une guerre de siège, la ville tomba entre les mains des Nordistes, isolant de fait Richmond et les Carolines. Dans le but de briser toute résistance des Sudistes, les forces de W. T. Sherman quittèrent Atlanta en direction de Savannah (Carte 9) sur l'Océan Atlantique, dans la

²⁸³ Edward Hagerman, *The American Civil War and the origins of modern warfare*, Indiana, Indiana University Press, 1990, pp. 74 - 76.

²⁸⁴ USMA, CU 542, Article dans *The Soldier's Friend: After Gettysburg and at Williamsport*, 27 mars, 1869

²⁸⁵ Lemonier, *op. cit.*, pp. 237 - 248.

²⁸⁶ Lemonier, *op. cit.*, pp. 249.

célèbre « marche à la mer », dévastant et détruisant quasiment tout sur leur passage²⁸⁷. Une dernière contre-offensive sudiste eut lieu, peu avant la fin de 1864, lorsque les Confédérés allèrent menacer les positions nordistes, très loin sur les arrières de Sherman en Tennessee. La manœuvre de l'armée sudiste se termina à la bataille de Nashville²⁸⁸ le 16 décembre 1864 par une défaite sanglante dont elle ne s'en remit jamais. Et lorsque les Nordistes passèrent à l'attaque le 29 mars 1865, coupant la dernière voie ferrée qui reliait encore Petersburg à la Caroline du Nord, le gouvernement confédéré fut obligé d'évacuer Richmond, devenue indéfendable et les Fédéraux s'emparèrent de la capitale sudiste quelques jours plus tard. Par ailleurs, les Nordistes coupèrent la route de leurs ennemis en pleine retraite à Appomattox Court House, forçant ainsi la capitulation de l'armée sudiste du général Lee le 9 avril 1865.

D - La guerre austro - prussienne

Lorsque la guerre éclata le 16 juin 1866, l'Autriche avait rallié à sa cause les États allemands du Sud: Saxe, Hanovre, Bavière, Bade, Wurtemberg. Mais de son côté, la Prusse réagit très vite à cette mobilisation. Ses opérations furent menées avec une rapidité foudroyante et dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la campagne d'Iéna de 1806. En un mois et demi tout était terminé: la Prusse écrasa en quelques jours les armées des petits États allemands avant de remporter la victoire de Sadowa sur les Autrichiens et les Saxons. Ceux-ci ne purent même pas concentrer leurs troupes, tant les Prussiens agirent promptement. Dresde et Hanovre furent occupées dès le lendemain de la déclaration de guerre²⁸⁹.

Le 23 juin, la Première Armée prussienne qui occupait la Saxe se porta en Bohême et les premiers engagements de la campagne austro-prussienne eurent lieu quelques jours plus tard avec la bataille de Podol. Ces engagements opposaient différentes divisions de la Première Armée prussienne commandée par le prince Frédéric-Charles et de l'armée de l'Elbe sous les ordres du général von Bittenfeld aux unités de la Première Armée autrichienne et du corps expéditionnaire saxon. Le lendemain, 27 juin, la Deuxième Armée prussienne commandée par le prince héritier Frédéric parvint à franchir les Monts des

²⁸⁷ Hagerman, *op. cit.*, pp 207 - 209; Lemonier, *op. cit.*, pp. 256 - 262.

²⁸⁸ Lemonier, *op. cit.*, p. 260.

²⁸⁹ Geoffrey Wawro, *The Austro-Prussian war*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, pp. 75 - 79.

Géants²⁹⁰ en empruntant plusieurs routes du col. Elle se heurta à l'ennemi qui s'était tapi dans le quadrilatère formé par l'Elbe et les Monts des Géants (Carte 13) lors des batailles de Nachod et Trautenau²⁹¹. Cette dernière bataille fut l'une des rares victoires autrichiennes de ce conflit: dès le lendemain, les Prussiens les vainquirent à Munchengratz²⁹². Cette bataille sanglante força les Autrichiens et leurs alliés saxons à se replier sur Jicin.

Au Sud, entre-temps, l'armée autrichienne avait battu l'armée italienne à la bataille de Custoza le 24 juin 1866 (Carte 11). De plus, la marine austro-hongroise avait vaincu quatre jours auparavant, le 20 juillet, au combat naval de Lima une flotte italienne en infériorité numérique²⁹³.

Les armées prussiennes regroupées remportèrent finalement une bataille décisive le 3 juillet 1866 près de Königgratz en Bohême sous le commandement de Guillaume 1^{er} en personne (c'est en France, que cette bataille est connue sous le nom de Sadowa). Le chef d'état-major prussien, Hemuth von Moltke, considéré comme le père spirituel de la stratégie prussienne de l'attaque en masse, s'opposait au commandant en chef des Autrichiens, Ludwig von Benedek.

Moltke avait divisé l'armée prussienne en trois corps distincts. Le combat s'engagea d'abord à l'initiative de l'Armée de l'Elbe et du Premier Corps d'armée sur l'armée autrichienne qui avait pris position au nord de la place forte de Königgratz. En dépit de lourdes pertes, l'armée prussienne n'obtint d'abord aucun résultat tangible. Il devait revenir au Deuxième Corps d'armée, qui gagnait le front à marche forcée sous le commandement du prince héritier, Frédéric, de faire l'ouverture décisive. Le prince Frédéric entreprit une attaque de flanc pour faire diversion et soulager les deux premiers corps d'armée. Au cours de cette manoeuvre, il parvint à s'emparer des hauteurs de Chlum, d'où il put mettre en batterie son artillerie et balayer l'ennemi par un tir d'enfilade. Sadowa décida de la campagne. Les Prussiens ne rencontrèrent plus nulle part de résistance sérieuse: en moins de trois semaines, le gros de leurs forces cantonnait à 60 kilomètres de

²⁹⁰ Les Monts des Géants est un ensemble de montagnes en massif qui font partie des Sudètes.

²⁹¹ Wawro, *op. cit.*, pp. 145 - 151.

²⁹² Wawro, *op. cit.*, pp. 157 - 159.

²⁹³ Wawro, *op. cit.*, pp. 100 - 123.

Vienne, à Nikolsbourg. C'est là, le 22 juillet que fut signée l'armistice. Sadowa devint ainsi le symbole du triomphe de la solution petite-Allemagne²⁹⁴.

E - La guerre franco-allemande

Dans ce conflit, les hostilités commencèrent le 2 août 1870 et durèrent jusqu'au 1^{er} février 1871. Cette lutte de six mois fut marquée par deux périodes bien distinctes: d'abord une période d'un mois²⁹⁵, le mois d'août, période de la guerre impériale, où les armées régulières furent détruites, puis une période de cinq mois où le gouvernement républicain de la Défense nationale tint tête à l'invasion avec des armées improvisées. Toutefois, pour les besoins de cette thèse, nous allons nous limiter à la première période seulement.

Cette première période comporta elle-même trois épisodes principaux: l'invasion et la perte de l'Alsace, l'invasion de la Lorraine, la défaite et capitulation de la dernière armée impériale.

Les forces françaises qui formaient d'abord une armée unique, l'armée du Rhin, furent divisées au début des hostilités en deux armées: l'armée d'Alsace sous le commandement du maréchal MacMahon et l'armée de Lorraine sous le commandement du maréchal Bazaine²⁹⁶. Du côté allemand, le roi Guillaume commandait nominalement son armée, mais la direction réelle appartenait au maréchal Helmuth von Moltke. Ses troupes étaient concentrées en masses principales face à la frontière nord de l'Alsace et de la Lorraine, entre la Sarre et le Rhin, divisées en trois armées. Lorsque la guerre éclata, ces trois armées -- commandées respectivement par le général von Steinmetz, le prince Frédéric-Charles et le prince Frédéric Guillaume -- pénétrèrent en France. Le premier engagement fut remporté par les troupes françaises à Sarrebruck sur la frontière

²⁹⁴ H. Bonnal (général), *Sadowa, a study*, London, Hugh Rees Ltd, 1907, pp. 147 - 257; Hubert Camon, *La campagne de 1866 en Bohême*, Nancy-Paris, éditions Berger-Levrault, 1929, pp. 61 - 64.

²⁹⁵ Cette période aboutit au renversement de l'Empire par la révolution parisienne du 4 septembre.

²⁹⁶ François Roth, *La guerre de 1870*, Paris Fayard, 1990, pp. 33 - 34.

franco - allemande, mais le reste du mois n'apporta plus qu'une succession de défaites qui atterèrent les Français²⁹⁷.

Durant le premier épisode de cette guerre impériale, les Allemands ayant pris l'offensive en Alsace le 4 août, leur II^e armée surprit et battit à Wissembourg une division de l'armée de MacMahon. Deux jours plus tard, le 6 août, ce dernier livrait à Froeschwiller une grande bataille qu'il perdait, accablé sous le nombre. À la suite de cette défaite, il dut battre en retraite vers Nancy. L'Alsace tomba du coup aux mains des Allemands, qui en furent complètement les maîtres quand, après un mois et demi de siège (du 9 août au 28 septembre), Strasbourg, écrasé d'obus, fut contraint de se rendre²⁹⁸.

Le jour même de la bataille de Froeschwiller, la 1^{ère} armée allemande forçait la frontière de la Lorraine et battait à Forbach un des corps de l'armée de Bazaine. Celui-ci ramena ses forces sous Metz. Il devait ensuite par ordre de l'Empereur gagner Verdun et Châlons mais, rempli de regrets, il manoeuvra avec une telle lenteur qu'il laissa à Moltke le temps de l'envelopper dans Metz. L'enveloppement fut effectué par la 1^{re} et 2^e armée allemande, du 14 au 18 août en trois rencontres: un combat sur la rive droite de la Moselle, à Borny, et deux grandes batailles sur la rive gauche à Rezonville et à Saint-Privat²⁹⁹. Replié à Metz, Bazaine ne fit aucune tentative sérieuse pour s'ouvrir un passage et, pendant plus de deux mois, laissa son armée - qui était même plus forte que l'armée du blocus - se morfondre dans l'inaction³⁰⁰.

Le blocus de Metz assuré par l'armée de Frédéric-Charles, Moltke poussa sur Paris deux armées: l'une au Sud par Toul et Bar-le-duc, et l'autre au Nord par Verdun. Pour arrêter ces deux armées, Napoléon III essaya d'avoir recours aux débris de l'armée d'Alsace - près de 120 000 hommes réunis au camp de Châlons sous le commandement de MacMahon. L'Empereur voulait ramener cette armée à Paris où elle aurait servi à encadrer les troupes qu'il allait lever. Toutefois, MacMahon, déchiré entre le désir de secourir Bazaine à Metz et son devoir de se soumettre à Napoléon, épuisa son armée de Châlons en marches et contre-marches entre Paris et Montmédy. Profitant pleinement de ces indécisions,

²⁹⁷ Stéphane Audoin Rouzeau, 1870, *la France dans la guerre*, Paris, A. Colin, 1989, pp. 93 - 95.

²⁹⁸ Rouzeau, *op. cit.*, p. 96; Roth, *op. cit.*, p. 46 - 52.

²⁹⁹ Roth, *op. cit.*, pp. 82 - 84.

³⁰⁰ Rouzeau, *op. cit.*, pp. 97 - 100; Roth *op. cit.*, p. 80.

les forces prussiennes surprirent et détruisirent la droite de l'armée française à Beaumont le 30 août³⁰¹ (Carte 14).

Le lendemain, le reste des forces françaises venait échouer à Sedan où Mac Mahon pensait abriter ses troupes derrière la Meuse. Mais le matin du 1^{er} septembre, les armées allemandes franchissaient la Meuse de part et d'autre de Sedan, et de violents combats eurent lieu dans la matinée au village de Bazeilles et, dans l'après-midi sur un plateau au sud d'Illy (commune française dans les Ardennes). Après de vaines tentatives durant tout l'après-midi pour ouvrir un passage à ses troupes, l'armée française enveloppée par 240 000 Allemands, mitraillée par des centaines de pièces, finalement reflua de toutes parts vers Sedan et s'écrasa dans l'étroite enceinte de la place, dominée de tous côtés par des hauteurs. À cours de munitions et afin d'éviter un massacre inutile, Napoléon III fit arborer le drapeau blanc. La capitulation fut signée le 2 septembre³⁰² .

³⁰¹ Rouzeau, *op. cit.*, pp. 116 -119.

³⁰² Rouzeau, *op. cit.*, pp. 119 - 121; Roth, *op. cit.*, pp. 118 - 124.

Chapitre cinquième

Évolution de l'art de la guerre au XIX^e siècle

1 - Sur le plan technologique

Parmi les inventions qui se sont produites depuis les guerres de l'Empire, il en est quelques-unes, telles que les chemins de fer, l'application de la vapeur à la navigation, la télégraphie électrique et les armes rayées qui ont exercé une certaine influence sur l'art de la guerre en grandissant le champ déjà si vaste des combinaisons militaires.

Avant d'illustrer dans ce chapitre l'emploi de ces découvertes dans les conflits sélectionnés, nous allons introduire les deux fausses notions qui sévissaient vers le milieu du XIX^e siècle, vis - à - vis de ces nouvelles inventions, et nous allons les clarifier par des cas concrets dans la troisième partie. D'une part, il était estimé que les immenses avantages que pouvait procurer l'emploi de ces nouveaux agents de guerre apporterait des changements radicaux dans les principes fondamentaux de l'art de la guerre. D'autre part, une pensée contraire n'attribuait qu'une médiocre importance à ces découvertes. Par conséquent, elles furent dédaignées et, comme si rien ne s'était produit, les grands faits militaires qui s'étaient accomplis aux différentes époques de l'histoire continuèrent à être étudiés afin d'en tirer des enseignements et des préceptes qui pourraient servir de règles dans les guerres futures.

Dans la prochaine partie de cette thèse, nous allons démontrer à travers l'analyse des conflits sélectionnés que les principes fondamentaux des stratégies militaires napoléoniennes durant la seconde moitié du XIX^e siècle furent aussi immuables que des axiomes de géométrie et que les agents de guerre, quels que furent leur nature et leur niveau de perfection à l'époque, ne purent les modifier. Mais si les principes stratégiques qui servaient à résoudre le problème de la guerre ne changèrent pas pour longtemps après l'ère napoléonienne, ce furent les tactiques militaires qui se modifièrent avec le temps. Comme règle

générale, la science militaire qui touche à toutes les branches des connaissances humaines doit progresser avec elles et s'enrichir de toutes les découvertes qui peuvent lui apporter des éléments de force.

C'est à ce point de vue que les chemins de fer, la télégraphie électrique, la vapeur et les armes rayées méritent d'être incorporés dans l'analyse de l'impact de la guerre napoléonienne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

A - Évolution des moyens de transport et de communication

a) Le chemin de fer et la navigation à vapeur

Durant la première moitié du XIX^e siècle, l'influence de la vapeur sur l'évolution des moyens de transport se manifesta en une série d'étapes. En 1815, année de la défaite finale de Napoléon, le premier bateau à vapeur se rendait de Greenock (ville située à l'estuaire du fleuve Clyde en Écosse) à Londres et, quatre ans plus tard, le Savannah, construit à New - York, traversait l'Atlantique. Six années encore et la première voie ferrée était construite entre Stockton et Darlington (dans le nord - est de l'Angleterre) par George Stephenson. Ce fut la première véritable ligne de chemin de fer à utiliser des locomotives à vapeur et à transporter des voyageurs. Et en permettant le transport d'un très grand nombre d'hommes et de matériel, l'importance militaire du chemin de fer se révéla, peu de temps après, incontestable.

Établissons un moment un lien entre l'avantage que cette invention conférait au militaire et la philosophie de Clausewitz³⁰³, l'interprète de Napoléon, dans son *Vom Kriege* (*De La Guerre*). Acceptant l'idée de quantité comme l'un des principes du système napoléonien, Clausewitz basa sa philosophie de guerre sur le syllogisme suivant: «Un soldat est un homme qui combat; une nation est une masse de combattants en puissance; pour porter au maximum la puissance de combat d'un pays, il faut donc que tous les hommes de la nation reçoivent une instruction militaire». Cette philosophie digne de Sparte visait à la transformation

³⁰³ Les théories de Clausewitz, l'un des plus importants exégètes de Napoléon, et l'influence de sa vision de la guerre napoléonienne au XIX^e siècle seront développées au début de la troisième partie.

de l'État en une machine de guerre et cela au moment même où la vapeur commençait à industrialiser cette machine³⁰⁴. C'est ainsi qu'une trentaine d'années après la mort de Clausewitz (en 1831), l'invention de Georges Stephenson permit de mettre en œuvre sa théorie de la nation en armes. Et ce n'est pas par hasard que la nation qui avait produit le célèbre théoricien militaire fut la première à saisir l'importance des chemins de fer pour la guerre. Dès 1833, des ingénieurs civils prussiens, et en particulier C. E. Punitz, insistaient sur l'opportunité de construire un vaste système ferroviaire qui protégerait la Prusse contre la France, l'Autriche et la Russie. Un économiste, F. List fit remarquer que grâce aux chemins de fer, la Prusse qui était plutôt vulnérable sur le plan militaire à cause de sa situation centrale entre de puissants ennemis éventuels, pourrait consolider sa position. Une rapidité de mobilisation et un système de transport de troupes aux frontières, supérieur à celui d'autres nations, procureraient des avantages évidents à l'Allemagne³⁰⁵.

Il est incontestable qu'un État qui serait sillonné par un réseau de voies ferrées, tracé de manière à permettre la concentration rapide de ses forces militaires sur un point quelconque de ses frontières, recevrait par le seul fait de l'existence de ce réseau un accroissement considérable de forces offensive et défensive.

Au cours des trente années qui suivirent la construction du premier système ferroviaire, et en particulier durant la campagne d'Italie de 1859 et la guerre de Sécession (1861 - 1865), plusieurs nations adoptèrent graduellement les voies ferrées pour transporter leurs troupes. Au cours de la guerre austro - prussienne de 1866, la stratégie fut en grande partie déterminée par les systèmes respectifs des deux pays. Enfin dans la guerre franco - prussienne (1870 - 1871), la « stratégie des voies ferrées » devint véritablement un art³⁰⁶.

Ainsi, c'était déjà au XIX^e siècle que la théorie clausewitzienne de la nation en armes, basée sur le système napoléonien, fut, peu à peu, mise en pratique dans le militaire et ce, grâce à l'invention de la locomotive à vapeur. À partir des années 1860, des armées très importantes entrèrent en campagne. L'armée régulière ou armée de métier au service militaire universel de longue

³⁰⁴ John. F. C. Fuller (Major-Général), *L'influence de l'armement sur l'histoire*, Payot, Paris, 1948, pp. 127.

³⁰⁵ *Ibid*, p. 132.

³⁰⁶ C'est durant ce conflit que les voies ferrées furent pour la première fois systématiquement et rigoureusement utilisées pour le transport des troupes aux points stratégiques.

durée céda graduellement le pas au service militaire de courte durée³⁰⁷. La qualité fut remplacée par la quantité et la guerre devint l'affaire de «l'homme moyen». D'autres changements eurent lieu dans les armées: plus les effectifs augmentaient, plus les armées étaient tributaires de l'industrie pour leur équipement, leur armement et leur approvisionnement, en temps de paix comme en temps de guerre. L'industrie, les systèmes de postes et télégraphes, etc... furent organisés pour la guerre car une nation en armes exige une nation d'armuriers et de techniciens pour fabriquer ces armes et les remplacer³⁰⁸.

Outre l'utilisation des chemins de fer pour le transport des troupes, l'influence de la vapeur également se manifesta dans le domaine militaire au XIX^e siècle. Il devint évident qu'une nombreuse marine à vapeur qui faciliterait la surveillance et la défense des côtes et qui transporterait des armées sur des points jusqu'alors invulnérables, augmenterait -- autant que l'installation d'un réseau de voies ferrées sur terre -- la puissance des États de façon notable. De grands transports à vapeur furent mis en œuvre par les Alliés pour acheminer hommes et approvisionnements en Méditerranée et dans la mer Noire durant la guerre de Crimée³⁰⁹.

Considérons à présent d'autres conséquences du progrès technologique de la locomotive à vapeur. Le réseau de lignes de chemins de fer qui couvrit l'Europe tout au long du XIX^e siècle modifia d'une manière appréciable l'aspect des anciens théâtres de guerre et déforma, pour ainsi dire, les surfaces. Les places fortes, les routes et cours d'eau n'occupèrent plus comme autrefois des places prépondérantes sur les théâtres d'opérations et certaines positions que la nature semblait avoir désigné comme des champs de bataille sur lesquelles les armées venaient fatalement se heurter perdirent de leur importance tandis que d'autres, insignifiantes jusqu'alors, devinrent des nœuds de chemin de fer, des points stratégiques de premier ordre.

Il s'était donc produit sur le plan militaire depuis les guerres de l'Empire des changements importants qui amenèrent forcément des modifications non dans les principes de la guerre, mais dans la manière dont ils furent appliqués. Il en résulta que l'étude des campagnes des grands capitaines n'aurait pas été aussi instructive si on ne cherchait pas en même temps à se rendre compte des modifications que l'emploi des nouveaux agents de guerre auraient pu apporter à leurs combinaisons militaires. Il est certain que les campagnes de Napoléon 1^{er}

³⁰⁷ Ce thème sera repris en plus de détails plus loin dans ce chapitre.

³⁰⁸ *Ibid*, pp. 133 - 134.

³⁰⁹ E. R. Murraciale (capitaine), « La guerre de Crimée: les transports », *Revue historique des armées*, n° 169, 1987, pp. 11 - 23.

auraient été bien différentes s'il avait eu le chemin de fer, la navigation à vapeur et le télégraphe électrique et il est probable que son puissant génie, s'il avait été servi par des moyens aussi énergiques, aurait enfanté des combinaisons même plus savantes et plus décisives que les méthodes qu'il utilisa à son époque et qui influencèrent les tactiques et stratégies militaires à travers le monde.

Les guerres de Crimée et d'Italie ont démontré à l'évidence la puissance de ces nouveaux agents de guerre. Sans la marine à vapeur, il n'eut pas été possible de transporter en Crimée, à 800 lieues de la France une armée de 150 000 hommes, de l'alimenter et de l'approvisionner pendant près de deux ans³¹⁰. La pensée d'une expédition aussi lointaine et aussi gigantesque eut certainement été regardée comme une folie une quarantaine d'année auparavant. Et cependant, les transports se sont faits avec une facilité telle que les soldats partant d'un point quelconque du territoire français arrivaient en Crimée frais et dispos et dans le quart du temps que les troupes russes mettaient à parcourir, avec des pertes énormes, la distance de Moscou à Sébastopol en Crimée.

Le succès avait été dû à ce que les concentrations des forces alliées s'étaient faites beaucoup plus rapidement que celle des forces russes. La marine à vapeur joua un si grand rôle dans cette opération qu'on pourrait affirmer sans exagération que c'était elle qui avait vaincu la Russie. Un chemin de fer de Moscou à Sébastopol aurait donné à la Russie l'avantage de la rapidité des mouvements de concentration et le résultat de la lutte aurait été tout différent³¹¹.

Quelques années plus tard, au commencement de 1859, lorsque l'Autriche déclara la guerre au Piémont, l'armée française était loin d'être prête à entrer en campagne: non seulement ses troupes n'étaient pas réunies, mais aucun approvisionnement en vivres, cartouches, effets de linge et chaussures n'avait été préparé sur les points de concentration. Mais grâce au chemin de fer, les divisions furent formées et dirigées sur Marseille et le Mont-Cenis avec une rapidité telle qu'au bout de quelques jours, les têtes de colonne de la Garde Impériale du 1^{er} et 2^e corps, en provenance de Gênes, arrivaient sur les crêtes de l'Apennin et celle du 3^e et 4^e descendaient à Suze (carte 7). Cependant les Autrichiens, ayant franchi le Tessin avant l'arrivée des troupes françaises à Suze, menaçaient Turin.

³¹⁰ E. R. Murracciole (capitaine), « La guerre de Crimée: les opérations », *Revue historique des Armées*, n° 169, 1987, pp. 23 - 31.

³¹¹ Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1M 1984, Notes sur l'importance militaire des principales découvertes modernes : les chemins de fer, la télégraphie électrique, la photographie, la navigation à vapeur et les armes à précision par le Lt - Colonel Berthiault, juin 1861, pp. 2 - 5.

Pour couvrir cette ville, différentes hypothèses se présentaient au maréchal Canrobert qui commandait les 3^e et 4^e corps d'armée. La première consistait à employer deux divisions piémontaises ainsi que quelques divisions françaises en provenance des Alpes, à occuper une position militaire sur la Dora - Baltea. Ce plan aurait la possibilité d'arrêter l'ennemi, qui se trouvait alors dans le quadrilatère de Mortara (voir chapitre précédent), assez longtemps pour permettre aux 3^e et 4^e corps d'armée de se porter de Suze à Turin. Mais lorsque Canrobert se porta sur cette position, il se rendit compte que cette hypothèse ne réunissait pas des conditions défensives suffisantes.

Comprenant alors le danger d'attendre les Autrichiens sur une position vulnérable, et de leur livrer, dans de mauvaises conditions, une bataille qui pourrait avoir pour conséquence la prise de Turin, le maréchal, renonça à la défense de la Tora - Baltéa et adapta une autre hypothèse. Il concentra les deux corps sous ses ordres sur la position qui s'étendait le long du Pô entre Casale et Alexandrie et sur laquelle se trouvait déjà deux divisions piémontaises. Couverte sur son front par le Pô, sur son flanc droit par Alexandrie et à gauche par Casale, cette position était extrêmement forte. Elle protégeait Turin plus efficacement que la position de la Dora, en ce qu'elle permettait aux Alliés de se porter par la tête de pont³¹² de Casale, sur la ligne de retraite de l'ennemi, s'il tentait un mouvement sur la capitale.

Le maréchal connaissait parfaitement, du reste, l'armée autrichienne; il savait qu'à une bravoure incontestable, elle joignait une prudence excessive qui frôlait quelque fois la timidité, et qu'elle n'oserait jamais faire une pointe hardie sur Turin du moment qu'elle sentirait les Alliés sur ses flancs. Aussitôt la décision de Canrobert prise, les divisions piémontaises établies sur la Dora passèrent le Pô et vinrent s'établir dans les environs de Casale où l'armée du roi Victor Emmanuel fut bientôt réunie toute entière.

En même temps, au fur et à mesure que les troupes françaises arrivaient à Suze, elles étaient embarquées sur le chemin de fer et dirigées vers Alexandrie avec une célérité telle que les 3^e et 4^e corps furent concentrés autour de cette place aussi vite qu'ils auraient pu l'être à Turin si la locomotive n'eut pas existé. Cette opération ne présentait aucun danger, la concentration ayant lieu sur une place forte et le chemin de fer étant couvert par les montagnes de

³¹² Dans le vocabulaire militaire, une tête de pont est le point de départ d'un plus grand ensemble. C'est un dispositif créé afin que l'armée puisse manœuvrer dans le but d'augmenter ultérieurement le territoire conquis. Une tête de pont pourrait aussi servir de point de repli en cas de défaite.

Montferrat³¹³ et le Pô dont les passages étaient gardés par les troupes piémontaises. Aussi, put-elle se faire sans inconvénient. La présence de troupes françaises à Alexandrie arrêta net la marche en avant des Autrichiens et les prévisions du maréchal Canrobert se trouvèrent ainsi complètement réalisées.

Tout le succès de cette opération était dû à la rapidité avec laquelle les troupes françaises avaient été portées à Casale et à Alexandrie, ainsi qu'à l'inquiétude et à l'indécision que leur présence sur ces points avait dû inspirer aux Autrichiens. Cette célérité si nécessaire au début de l'opération n'était possible qu'avec le chemin de fer de Suze à Alexandrie. Si cette voie ferrée n'eût pas existé, la concentration sur Alexandrie n'aurait pas pu être praticable: il aurait fallu, en effet, réunir dans la vallée du Suze les troupes de chacune des divisions avant de les mettre en marche vers Alexandrie et on aurait ainsi éprouvé une perte de temps qui, ajoutée aux quatre jours nécessaires pour franchir la distance qui séparait les deux villes, aurait permis aux Autrichiens de se porter sur Turin avant que les troupes alliées ne soient en mesure de couper leur ligne d'opérations. Ce fut donc uniquement à l'existence de ce nouveau mode de transport de Suze à Alexandrie que Turin et le Piémont purent être sauvés de l'invasion autrichienne.

Un second exemple illustrant l'importance militaire des voies ferrées au XIX^e siècle mérite aussi une attention particulière: le mouvement stratégique par lequel l'Empereur Napoléon III inaugura la mémorable campagne de 1859. Ce fut par cette manœuvre qu'il démontra que c'était uniquement grâce au chemin de fer que les Français purent transporter en quatre jours sur le flanc droit des Autrichiens toute leur armée, dont l'extrême droite occupait Momtello et menaçait la gauche de l'ennemi. C'était une remarquable opération qui aurait pu permettre aux Français d'acculer les Autrichiens dans l'angle formé par le Tessin et le Pô (carte 7) et qui aurait pu entraîner, comme à Ulm en 1805, la destruction complète de leur armée, si, comprenant le danger, ils ne s'étaient hâtés d'abandonner leur position de Mortara et de repasser le Tessin³¹⁴.

L'importance de la voie ferrée se manifesta aussi à plusieurs reprises dans la guerre de Sécession. Par exemple, le général confédéré P. G. T. Beauregard, ardent adepte des méthodes napoléoniennes, ne cessait de préconiser le besoin d'utiliser le chemin de fer pour accélérer le transport du gros de ses forces aux

³¹³ Le Montferrat est une région principalement constituée de collines au Sud du Pô et au nord des Apennins.

³¹⁴ SHAT, 1M 1984, Notes sur l'importance militaire... par le Lt Col Berthiault, juin 1861, pp. 5 - 9.

points faibles de l'ennemi³¹⁵. Mais c'est surtout durant les guerres d'unification d'Allemagne que cet agent de guerre fut le plus intensément employé pour la mobilisation autant que pour la concentration des troupes.

b) La télégraphie électrique

Le premier système permettant de communiquer à distance des messages complets était une réalisation des frères Chappe en 1794. C'était un système de communication basé sur la transmission des messages entre des stations espacées d'une dizaine de kilomètres et situées sur des points élevés. Il fut en usage durant la plupart des campagnes napoléoniennes. Mais l'invention de la télégraphie électrique par Samuel Morse en 1832 supplanta le télégraphe Chappe en permettant la transmission aisée de dépêches diplomatiques. Morse s'était inspiré des travaux de ses prédécesseurs (Ampère, Arago) pour inventer un système simple et robuste. Cette invention fut également rendue possible par les avancées révolutionnaires successives de la physique en électricité : courant électrique, pile de Volta, électro-aimant . L'armée française fut l'une des premières utilisatrices au monde de la télégraphie électrique lors de la guerre de Crimée. Sur le plan militaire, le télégraphe Morse offrait des avantages considérables sur le système napoléonien du télégraphe Chappe: établissement rapide de lignes de campagne, liaison immédiate, courant débité rapide.

En station, en marche, pendant le combat, le rôle de la télégraphie militaire pourrait se résumer ainsi:

- I) Relier les quartiers généraux des corps d'armée entre eux et à celui de l'armée, et celui - ci au réseau national,
- II) Faciliter la conduite des colonnes et hâter leur déplacement par la mise en communication presque instantanée de leurs éléments les plus éloignés,
- III) Assurer la transmission rapide de la pensée du chef sur tous les points du champ de bataille.

Fidèle aux traditions napoléoniennes concernant la clarté de la transmission des ordres au sein d'une armée, la rédaction des dépêches fut, en campagne, d'une importance capitale durant les guerres du Second Empire. La moindre erreur, la plus légère confusion de mot ou de sens pouvait entraîner les

³¹⁵ L'utilisation du chemin de fer durant la guerre de Sécession sera illustrée par de nombreux autres exemples dans la troisième partie traitant de l'impact du système napoléonien sur les conflits analysés.

conséquences les plus funestes: il était donc indispensable que le télégramme se présente toujours avec une clarté absolue. Il fallait observer scrupuleusement l'orthographe des noms géographiques en accompagnant au besoin leur désignation d'indications caractéristiques destinées à éviter tout malentendu.

Le télégraphe était l'organe du commandant. C'était au commandant en chef qu'il appartenait d'en disposer pour faire parvenir ses ordres et pour s'assurer qu'ils furent bien suivis. Aucun fonctionnaire, aucun agent n'avait qualité pour lancer directement un télégramme qui pourrait aller porter à l'arrière des indications susceptibles de présenter la situation sous un faux jour ou, ce qui serait encore plus grave, de faire préjuger les opérations. Le contrôle du commandement, à quelque degré que ce soit, était donc indispensable et nul télégramme ne pouvait être transmis sans son autorisation³¹⁶.

Par contre, les lignes télégraphiques n'eurent pas, à beaucoup près, l'importance des chemins de fer. Mais, si leur rôle fut plus modeste, il fut néanmoins fort utile à la guerre au XIX^e siècle. Une fois de plus, la campagne d'Italie offre un exemple frappant. Dans la nuit du 23 au 24 mai, trois jours après le combat de Montebello, l'Empereur dont le quartier général était à Alexandrie, reçut, vers 3 heures du matin, l'avis que des forces ennemies considérables se dirigeaient sur les positions occupées par les 1^{er} et 2^e corps, qui venaient de débarquer récemment à Gênes (voir chapitre précédent). Craignant une attaque sérieuse sur sa droite, il donna -- par le télégraphe -- au 3^e corps, dont le quartier général était à Ponte Curone, l'ordre de se porter sur Voghera (carte 7a). Les ordres de mouvement furent immédiatement transmis par le commandant du 3^e corps, aux divisions qui, dès six heures du matin, étaient rendus à Voghera et occupaient les positions qui leur avaient été désignées. Ainsi, en trois heures, l'ordre de mouvement était parvenu à Ponte Curone, à trente kilomètres du Grand Quartier général. Il avait été transmis aux divisions cantonnées autour de la ville dans un rayon de quatre à cinq kilomètres, et ces troupes avaient parcouru la distance de six kilomètres qui les séparait de Voghera!

Aucune des guerres précédentes n'offre un exemple d'une pareille célérité dans la transmission et l'exécution des ordres. Et ce fut à partir de cette campagne que les armées s'équipèrent d'un réseau télégraphique de manière à relier les corps entre eux ainsi que les points principaux du théâtre d'opérations, mesure qui leur rendit de très bons services³¹⁷.

³¹⁶ Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1M 2042, Notes générales relatives au fonctionnement du service de la télégraphie, auteur anonyme

³¹⁷ SHAT, 1M 1984, Notes sur l'importance des principales découvertes modernes, par le Lt colonel Berthiault, juin 1861, p. 11.

B - Évolution de l'armement

Toujours dans le cadre de l'évolution de l'art de la guerre au XIX^e siècle, penchons - nous à présent sur l'impact de l'industrialisation sur l'armement à cette époque.

Depuis 1815, date de la dernière campagne napoléonienne à Waterloo, les feux avaient pris une très grande importance dans toutes les armées européennes. Déjà en 1807, l'inventeur (et prêtre!) écossais John Forsyth avait développé le système de platine à percussion qui remplaça peu à peu le système de platine à silex³¹⁸. La platine est le mécanisme de mise à feu de la charge explosive dans le canon. Dans le cas de la platine à silex, le mécanisme consistait à produire des étincelles, grâce au frottement d'un morceau de silex le long d'une pièce de métal. Le talon d'Achille de la platine à silex était l'humidité: en cas de pluie, il était presque impossible de tirer, la poudre d'amorçage étant très exposée et, par conséquent, l'étincelle devenait plus difficile à obtenir. La solution fut fournie par le système de platine à percussion: une capsule contenant du fulminate de mercure explosait lorsqu'elle était frappée par le chien³¹⁹ de la platine. Ainsi, il était plus probable qu'une étincelle se produirait. De nombreuses platines à silex furent graduellement converties en platines à percussion, le long du XIX^e siècle, et cette conversion constitua une étape cruciale dans l'évolution de la technologie des armes à feu³²⁰.

D'autre part, à compter des années 1840, des systèmes permettant de passer de l'arme à chargement par la bouche à l'arme à chargement par la culasse, furent peu à peu mis au point. Les fusils à chargement par la culasse entraînent d'abord une amélioration tactique, la possibilité pour un tireur de rester en position couchée pour recharger son arme, et ensuite une amélioration technique importante, la possibilité de rayer le canon, ce qui augmentait la portée et la précision. L'invention des fusils rayés qui survint peu après, donna

³¹⁸ Le système de platine à silex, né vers le début du XVIII^e siècle, atteignit sa forme la plus évoluée avec le système français du fusil modèle 1777 (ainsi appelé parce qu'il fut conçu en 1777) qui devint le modèle pour les armes à feu du monde entier.

³¹⁹ Le chien est la pièce d'une arme à feu qui guide le percuteur.

³²⁰ Site web : « Les armes au temps de Vidocq ». Auteur anonyme.
<http://fvidocq.free.fr/armement.html>, page consultée le 15 août 2010.

une nouvelle importance au tir qui devint, dès lors, l'objet de nombreuses expériences et de sérieuses études. L'une des conséquences de ces études fut la création dans toutes les armées européennes, de bataillons ou tirailleurs armés de carabines rayés³²¹.

Vers la même époque où les armes à feu portatives étaient améliorées en rayant les parois intérieures des canons des fusils, des chercheurs exploraient la possibilité d'appliquer également un système de rayure aux pièces d'artillerie. Comme pour les fusils, le but recherché étant d'accroître la portée et la précision des canons d'artillerie, les anciennes pièces de la plupart des armées européennes furent rayées à partir de 1859. À l'encontre des fusils cependant, ces pièces se chargeaient encore par la bouche à ce temps-là et ne commencèrent à se charger par la culasse qu'une dizaine d'années plus tard, durant la guerre franco-prussienne. L'invention des canons rayés porta à son comble l'engouement pour les armes à précision.

Toutefois, nous ne saurions admettre que les canons rayés, tout comme la modernisation des moyens de transport et de communication, furent destinés à changer les principes des stratégies du début du XIX^e siècle³²². Mais si les armes de précision n'eurent pas d'influence particulière sur la conception et la direction des opérations militaires de l'ère napoléonienne, elles purent toutefois, plus tard, en exercer une très grande sur leur exécution et modifier les moyens tactiques employés avant leur invention. Il est incontestable, par exemple, que la justesse et la longueur de portée des fusils et des canons rayés durent amener des modifications dans les procédés d'attaque et de défense.

Introduisons pour commencer l'influence de l'évolution de l'armement sur les trois armes dont se composaient les armées vers le milieu du XIX^e siècle: l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Dans la lutte sur les champs de bataille, l'action des trois armes étaient - et bien plus qu'auparavant - combinée, de manière à ce qu'elles se soutiennent mutuellement, se complètent l'une par l'autre et produisent le plus grand effet possible. Le moindre changement dans le rôle d'une d'elles affectait le fonctionnement des deux autres. Il en résulta que tout perfectionnement qui augmenterait la puissance d'une arme, diminuerait par cela même la force des autres et tendrait à circonscrire leur rôle.

L'invention des platines à percussion et surtout celle des fusils rayés avait rompu en faveur de l'infanterie les relations de force qui existaient entre les trois armes. L'artillerie et la cavalerie avaient donc perdu de leur importance.

³²¹ John. F. C. Fuller (Major général), *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Payot, Paris, 1963, pp. 79 - 80.

³²² Cette prise de position sera étayée dans la troisième partie.

Toutefois, l'invention des canons rayés, peu après, avait rendu à l'artillerie toute sa valeur relative et toute son influence morale. La cavalerie, seule semblait être restée dans une position d'infériorité.

Examinons à présent l'influence de cette modernisation sur la cavalerie et l'artillerie ainsi que sur certains aspects clés d'une campagne militaire.

a) Influence des armes rayées sur la cavalerie

À la veille des guerres du Second Empire, les moyens défensifs de l'infanterie et de l'artillerie dans les armées européennes avaient été considérablement augmentés depuis 1815, en majeure partie par la justesse et la longue portée des armes de précision. La cavalerie qui n'avait fait aucun progrès depuis les guerres du Premier Empire, éprouvait donc, malgré les forces morales³²³ du soldat décuplées devant le danger, plus de difficultés à combattre l'infanterie et l'artillerie. Par conséquent, elle se trouvait dans une situation d'infériorité dont elle devait chercher à s'en sortir en se perfectionnant³²⁴.

Avec les feux des armes rayées plus précis et de plus longue portée, la cavalerie qui, autrefois n'éprouvait des pertes qu'à 300 mètres devant l'infanterie et à 1 000 ou 2 000 mètres devant l'artillerie, se trouva désormais sous un feu meurtrier à 1 000 mètres devant l'infanterie et à 2 500 mètres devant l'artillerie. En appliquant d'anciens procédés d'attaque, elle aurait ainsi subi des pertes considérables qui auraient jeté le désordre dans ses rangs avant qu'elle ne puisse arriver sur les troupes qu'elle devait combattre.

Une attaque de front sur une armée occupant une bonne position défensive et équipée d'armes de précision nécessita alors un changement de tactique d'assaut. Au lieu d'attaquer l'ennemi de front, il fallait chercher à le tourner, à manœuvrer sur ses flancs, menacer ses lignes d'opérations pour l'obliger à quitter sa position et à le contraindre à son tour à attaquer ses assaillants sur une position que ces derniers auraient choisi sur ses flancs ou ses arrières.

³²³ Les qualités morales du soldat sont des qualités essentiellement variables qui ne peuvent être, comme les forces matérielles, soumises au calcul, et qui tiennent à sa nature, à l'ardeur de son tempérament, à la confiance que son chef lui inspire, etc...

³²⁴ SHAT, 1M 1984, Notes sur l'importance militaire des principales découvertes modernes, par le Lt Colonel Berthiault, juin 1861, pp. 13 - 18.

La cavalerie était ainsi appelée à rendre de grands services dans ce genre d'opérations. Si son action sur les champs de bataille était devenue beaucoup plus difficile, son importance, au contraire, avait grandi dans ces manœuvres tournantes dont le succès reposait dans une large mesure sur elle. En effet, pour forcer l'ennemi à quitter une position dont l'attaque présenterait de trop grandes difficultés, il fallait inquiéter ses flancs et menacer sa ligne d'opération. L'armée assaillante ne pouvait pas toujours manœuvrer dans ce but sans découvrir ses propres lignes et se placer dans une situation périlleuse. Elle ne pouvait donc menacer les flancs de l'ennemi que par des corps détachés.

Or, il est connu que les détachements d'infanterie qui devaient avoir un effectif considérable pour produire une action efficace, avaient l'inconvénient d'affaiblir l'armée et de compromettre ses opérations en raison de la lenteur relative de leurs mouvements. Une bonne cavalerie, au contraire, bien montée, instruite et hardie, qui parcourait de grandes distances en peu de temps, pouvait sans inconvénients, être détachée jusqu'à douze ou quinze lieues de l'armée et être ainsi jetée sur les flancs de l'ennemi³²⁵.

Avec une artillerie à longue portée, la cavalerie pouvait attaquer les flancs ou les réserves de l'ennemi, y semer l'inquiétude et le trouble et y causer un mouvement rétrograde. Si elle y rencontrait des forces de beaucoup supérieures et si le terrain ne lui était pas favorable, elle pouvait se replier rapidement sans être compromise. Dans ces mouvements lointains, la cavalerie rencontrait souvent celle de l'ennemie. Ces rencontres donnaient lieu à des combats de cavalerie dans lesquels les armes de précision ne pouvaient avoir une influence quelconque. La victoire appartenait à la cavalerie la mieux montée, la plus instruite et la plus vigoureusement commandée. Généralement, la cavalerie ennemie battue se repliait sur son armée, mais elle était suivie de près par la cavalerie victorieuse qui pouvait pénétrer dans ses réserves, y jeter le désordre et contribuer ainsi puissamment à la victoire.

En bref, des corps de cavalerie opérant en avant des ailes d'une armée étaient pour cette armée comme deux immenses bras avec lesquels elle menaçait les flancs de l'ennemi et pouvait lui porter de redoutables coups.

³²⁵ Hew Strachan, *European armies and the conduct of war*, London, Allen and Unwin, 1983, p. 120.

b) Influence des armes rayées sur l'artillerie

L'évolution de l'armement eut relativement peu d'impact sur les tactiques de l'artillerie au XIX^e siècle. Les plus grandes portée et précision de tir de l'artillerie augmentèrent considérablement son rôle de soutien auprès de l'infanterie devant les attaques. Plus que jamais, les canons portés à l'avant, ouvraient par un feu puissant, la voie à l'assaut de l'infanterie.

Avec un armement équivalent chez les deux adversaires, avec des canons et des fusils se chargeant par la culasse, l'infanterie après 1850, était dans toutes les grandes actions tactiques, moins indépendante qu'auparavant. Pour une attaque réussie, il est évident que l'infanterie dépendait de la supériorité du feu de son artillerie sur celui de son adversaire. L'action imposée à l'infanterie la forçait au mouvement, alors que l'adversaire bien abrité sur ses positions pouvait se contenter de diriger son feu sur elle sans bouger. Rappelons que ce feu était d'autant plus meurtrier qu'il provenait d'armes à précision perfectionnées pour l'époque. Mais dans un échange de feu d'intensité égale, pour l'assaillant, la puissance, qui ne résidait que dans son arme d'artillerie, était sensiblement diminuée (par la position défensive avantageuse de son ennemi) et aucune formation ne pouvait la lui rendre. Ceci serait conforme à la proposition quasi prophétique de Clausewitz qui déclarait dans son *De la guerre* que la défensive deviendrait la forme de combat la plus avantageuse³²⁶. L'infanterie aurait donc besoin pour l'attaque, et plus qu'autrefois, de l'appui d'une artillerie ayant acquis la supériorité du feu, et lui ayant frayé la voie³²⁷.

C'était en partie en cela que résidait la transformation de la doctrine tactique depuis l'époque de Napoléon. Son grand corps d'attaque, formé au centre des champs de bataille d'Austerlitz (1805), d'Iéna (1806), de Wagram (1809), n'avait pas besoin, même sur ces plaines complètement découvertes, du feu supérieur d'une artillerie placée à ses côtés. Des salves modérées suffisaient pour faire brèche dans les lignes frontales de l'adversaire. De plus, la baïonnette employée en masse durant ces combats avait raison de la grêle des balles ennemies, si peu dense alors³²⁸.

³²⁶ Cet avantage des positions défensives sera développé plus loin dans ce chapitre, et la proposition de Clausewitz sera élaborée dans le prochain chapitre.

³²⁷ United states military academy (USMA, West Point), CU 1379, Extrait du *Journal of the military service institution of the U.S.*, « The artillery service in the war of the rebellion, battle of Shiloh », par Brig-Gen. J. C. Tidball, Février 1893.

³²⁸ Le rôle diminué de la baïonnette sera également développé plus loin dans ce chapitre.

c) Influence des armes de précision sur les positions militaires

Sans être entièrement en accord avec le point de vue persistant de Clausewitz sur la supériorité de la défensive sur l'offensive comme forme de guerre, nous estimons néanmoins que cette proposition mérite une attention particulière dans les conflits analysés dans cette thèse. Avant de nous pencher sur l'effet des nouvelles inventions, en matière d'armement, au XIX^e siècle sur les conditions d'attaque et de défense, évaluons d'abord brièvement le rôle des positions militaires à la guerre.

Depuis que la guerre était devenue une science, les armées ne se précipitaient plus à la rencontre l'une de l'autre pour se heurter au hasard comme dans les temps barbares. Bien que la bataille fut toujours le dénouement inévitable, les armées combinaient force et mouvement de manière à se présenter dans la lutte avec le plus possible de chances de succès. Elles poursuivaient naturellement des buts diamétralement opposés: l'une envahissait un territoire, l'autre le défendait.

La première manoeuvrait soit pour s'emparer d'un point important soit pour couper les lignes d'opérations de l'armée défensive, la priver de toutes ses ressources et lui livrer bataille dans des conditions telles qu'une défaite aurait été pour elle un désastre. La seconde manoeuvrait au contraire pour couvrir les lignes d'opérations et les points importants du théâtre de la guerre. L'armée qui subissait l'attaque devait profiter de tous les obstacles de terrain pour défendre son territoire dans les conditions les plus avantageuses.

Ces armées se rencontraient dans des engagements qui étaient toujours le résultat de l'attaque et de la défense d'une position. Les positions militaires jouaient (et continuent à jouer de nos jours) un rôle immense à la guerre. Des mouvements de terrain choisis judicieusement et occupés avec intelligence pouvaient donner une grande force à la défense en lui permettant de mettre en œuvre tous ses moyens d'action dans les circonstances les plus favorables. L'assaillant, obligé de s'avancer sur un terrain difficile et sous un feu très vif auquel il ne pouvait, en raison de son mouvement, répondre d'une manière efficace, se trouvait dans une situation désavantageuse. Mais il avait pour lui une certaine supériorité morale qui est toujours l'apanage de celui qui attaque avec vigueur et qui peut, jusqu'à un certain point, contre-balancer les avantages de la défense³²⁹.

Comme il a été noté précédemment, les armes de l'ère napoléonienne avec leur portée relativement courte, permettaient aux colonnes d'attaque

³²⁹ SHAT, 1M 1984, Notes sur l'importance militaire des principales découvertes modernes, par le Lt. Col Berthiault, juin 1861, pp. 54 - 63.

d'arriver jusqu'à près d'un kilomètre des troupes défensives avant de se trouver sous le feu de l'artillerie et à moins d'un demi-kilomètre avant de se trouver sous celui de l'infanterie. Ces colonnes n'avaient donc en réalité à parcourir, sous le feu complet de l'ennemi, que cette dernière distance qui pouvait être rapidement franchie par des troupes. La vigueur de l'attaque, l'influence qu'un rapide mouvement en avant exerce toujours sur des troupes qui se défendent de pied ferme, pouvaient balancer les avantages du terrain offerts à la défense et établir une certaine égalité dans la lutte.

Les armes de précision avec une portée beaucoup plus longue et une justesse infiniment plus grande paraissaient dès le milieu du XIX^e siècle avoir profondément modifié ces conditions de l'attaque et de la défense. Prenons un exemple typique des guerres du Second Empire: à 2 000 mètres de leur position, les colonnes se trouvaient sous le feu de l'artillerie, à 1 000 mètres, sous celui de l'infanterie et, par la suite, sous le feu complet de toutes les troupes défensives. Elles avaient donc à parcourir au moins un kilomètre sur un terrain difficile et sous un feu autant plus meurtrier. Les nouvelles armes infligeaient souvent des pertes nombreuses qui pouvaient porter atteinte à cette ardeur précieuse qui animait toujours l'assaut, ne permettant à l'assaillant que d'arriver affaibli aux troupes défensives d'un adversaire qui aurait jusqu'alors très peu souffert.

Après avoir éprouvé de nombreuses pertes, les colonnes d'attaque arrivaient enfin sur les points où elles devaient se déployer, mais cette manœuvre qui s'exécutait sous un feu vif et meurtrier était pleine de dangers. Les pertes pouvaient amener une certaine indécision, un désordre même, dont l'armée défensive, qui était encore intacte, pouvait profiter pour prendre l'offensive dans les conditions les plus avantageuses. Même lorsque l'assaillant parvenait à surmonter toutes ces difficultés et à chasser l'armée défensive de sa position, il n'obtenait ces résultats qu'après de grandes fatigues, d'énormes pertes qui désorganisaient son armée et rendait la poursuite bien difficile.

Nous pouvons ainsi déduire que l'évolution de l'armement fut généralement plus favorable à la défense qu'à l'attaque et que, par conséquent, les armes de précision donnèrent une plus grande valeur aux positions défensives. L'importance accrue de ces positions exerça une profonde influence sur la conduite des opérations militaires, en particulier durant la guerre de Sécession américaine³³⁰.

³³⁰ John. K. Mahon, « Civil War infantry assault tactics », *Military Affairs*, vol 25, n° 2, 1961, p. 59.

d) Influence des armes de précision sur les dispositions des troupes

Déjà au XVIII^e siècle, le développement des feux de l'infanterie avait amené un début de révolution dans les formations tactiques des armées en exposant le danger auquel les troupes d'assaut, disposées sur le champ de bataille en ordre profond, s'exposaient, et en les incitant plutôt à adopter l'ordre mince. Le perfectionnement des armes à feu en justesse et en portée au XIX^e siècle ne fit qu'accroître ce danger: par exemple, les colonnes profondes des Russes à l'Alma et à Inkermann étaient particulièrement vulnérables aux feux de précision. Les Alliés avaient adopté l'ordre mince, en lignes de bataillons précédées par de nombreux tirailleurs et de l'artillerie³³¹.

Les armes de précision n'amènèrent aucune modification aux troupes d'infanterie qui étaient disposées en ordre mince sur les champs de bataille, généralement en deux ou trois lignes. La première ligne était déployée. La seconde, destinée à soutenir ou à remplacer la première, était à 150 ou 200 mètres en arrière déployée par bataillons en masses - disposition qui offrait peu de prise aux projectiles ennemis et lui permettait de se porter rapidement en avant et de se déployer en un instant, pour entrer en action. La troisième ligne qui servait de réserve était placée plus en arrière en colonnes un peu plus profondes.

Pour ce qui est de l'impact des armes rayées sur les dispositions de la cavalerie sur les champs de bataille, notons d'abord qu'elle s'exposait à un danger réel lorsqu'elle était disposée en masses isolées, comme en Crimée et en Italie. Elle ne pouvait alors adopter que deux positions avantageuses dans les combats: l'une était près de la première ligne à portée de l'ennemi et l'autre en arrière hors de la portée des projectiles. Les armes anciennes dont la portée était relativement courte, permettaient à la cavalerie de se tenir assez près de l'ennemi sans en souffrir beaucoup. Mais avec les armes nouvelles, si la cavalerie était placée près de la première ligne, elle aurait éprouvé, en attendant le moment opportun d'entrer en action, des pertes considérables qui pourraient la désorganiser et porter une grave atteinte à son moral. Lorsqu'au contraire elle était placée hors du rayon d'action des armes de l'ennemi, c'est-à-dire à 1 000 mètres au moins en arrière de la première ligne, elle éprouvait moins de pertes. Mais quand le moment si fugitif de l'employer venait, il fallait aller la chercher au loin, la ramener et, pendant ce temps, l'ennemi qui était ébranlé et qui aurait pu être mis en déroute par une charge opportune s'était rallié et se reformait. La cavalerie ne pouvait plus l'entamer. À l'inconvénient de n'être jamais sous la main au moment où leur action était nécessaire pour assurer le succès, se

³³¹ Ces aspects tactiques de la guerre de Crimée seront développés vers le début du huitième chapitre.

joignait encore celui de se fatiguer très vite par suite de leurs marches lentes et pénibles.

Ces masses trouvaient d'ailleurs peu de terrains favorables à leur développement car, depuis 1815, l'agriculture avait fait de grands progrès et pris, dans toute l'Europe, une extension telle que les grandes plaines qui étaient si favorables autrefois aux mouvements de la cavalerie, furent, dès la seconde moitié du XIX^e siècle, coupées de haies, de fossés et de plantations qui en rendaient le parcours plus difficile³³².

e) Influence de l'armement sur les charges à la baïonnette

Avant l'avènement des armes à précision, rayées et se chargeant par la culasse, les charges à la baïonnette étaient considérées non seulement comme un moyen irrésistible, mais comme le dernier mot de la perfection de l'action de l'infanterie. Cet enthousiasme pour « l'arme blanche » se manifestait surtout chez les fantassins français qui, par la nature de leur tempérament, privilégiaient des actions de vigueur. Les soldats germaniques employaient plus volontiers l'action de feu. Aussi, la baïonnette a été traditionnellement une arme éminemment française; elle fut, en particulier, une source féconde de succès durant les campagnes napoléoniennes.

Mais depuis l'évolution de l'armement et l'augmentation de la puissance de feu, les militaires devinrent de plus en plus conscients qu'il fallait user ces charges avec modération et seulement dans des circonstances déterminantes. De plus, ils se rendirent compte que l'emploi de la baïonnette serait plein de dangers s'il était érigé en système. Durant ces charges, les soldats avaient la fâcheuse tendance à se précipiter en avant pour essayer de briser l'ennemi et de faire cesser le feu terrible qui les décimait. Il en résultait que souvent les charges commençaient de très loin et que le mouvement en avant dégénérait en une course qui semait le désordre dans les rangs, épuisait les forces des soldats qui arrivaient sur l'ennemi essoufflés et dans l'impuissance de faire immédiatement un vigoureux effort. Mais même si ces charges produisaient de grands résultats, cela tenait moins à la charge elle-même qu'à l'influence morale qu'elle exerçait sur les troupes de la défense. Notons que, du côté de la défense, des troupes jeunes et sans expérience de la guerre étaient plus enclines à paniquer que de vieilles troupes, solides et aguerries, qui attendaient avec calme ces charges et les accueillaient par un feu de bataillon et les chargeaient à leur tour, mais en bon

³³² SHAT, 1M 1984, Notes sur l'importance militaire des principales découvertes modernes, par le Lt. Col Berthiault, juin 1861, pp. 50 - 54.

ordre. Malgré la vigueur de l'attaque, le désordre semé dans les rangs des assaillants ne leur permettait pas de résister et leur manœuvre aboutissait à la défaite.

Ces longues courses avaient d'autres inconvénients: pour les faciliter, on allégeait le soldat en lui faisant poser le sac à terre. Or dans les guerres européennes où 200 000 hommes étaient quelquefois engagés simultanément, les batailles produisaient de nombreuses fluctuations qui pouvaient souvent entraîner un corps à plusieurs lieues où ses soldats avaient déposé leur sac, de sorte qu'ils se trouvaient ainsi pour longtemps, sans vivres, sans effets et sans cartouches.

On pourrait déduire de ces observations que la charge à la baïonnette ne devait être qu'une action occasionnelle employée dans des circonstances où le feu ne suffirait pas pour rompre la résistance de l'ennemi ou l'arrêter dans sa marche. L'action de feu, au contraire, devait être l'action habituelle de l'infanterie. C'est pour cette raison qu'on lui avait donné des armes de précision dont l'usage était incompatible avec des mouvements trop précipités.

2 - Sur le plan administratif

Parallèlement à ces bouleversements technologiques, une révolution administrative eut lieu, spécifiquement en milieu militaire, au XIX^e siècle³³³.

a) Le concept révolutionnaire du soldat - citoyen, c'est - à - dire l'idée que la défense de la patrie était l'affaire de chaque citoyen remonte à l'Antiquité. Ce principe fut la base de l'institutionnalisation de la conscription, le système de recrutement que Napoléon 1^{er} exploita pleinement afin de lever des armées suffisamment grandes pour rendre possible sa politique de conquête, et que la Prusse adopta au cours d'une grande partie du XIX^e siècle. Toutefois, en France, afin de préserver la notion de liberté telle qu'elle était inscrite dans la Constitution nationale, le système de remplacement qui offrait une issue à celui

³³³ Thomas Hippler, « Citizenship and discipline. Popular arming and military service in revolutionary France and reform Prussia (1789 - 1830) », *Annales historiques de la Révolution française* » vol 333, 2003, pp. 136 - 137.

qui ne voulait pas s'y soumettre, fut créé. Le conscrit pouvait alors engager et payer un remplaçant qui se substituait à lui.

L'histoire de la conscription en Allemagne fut à la fois similaire et différente. Elle fut semblable en ce sens qu'au début du XIX^e siècle, tous les États allemands introduisirent le service obligatoire pour les hommes. Les succès des armées françaises au cours de la Révolution et surtout du Premier Empire avaient rappelé avec insistance aux Allemands la nécessité de moderniser leur organisation militaire. Après avoir minutieusement étudié les raisons des victoires de l'armée française, les réformateurs militaires prussiens étaient prêts à prendre en considération la leçon de leur défaite de 1806 pour œuvrer à la « renaissance » de leur armée.

Les États de la Confédération du Rhin, érigée en protectorat par Napoléon 1^{er} en 1806, adoptèrent de manière à peu près identique les règlements français en la matière et les maintinrent jusqu'à la fin des années 1860. Comme en France, ils atténuèrent la dureté de la conscription obligatoire en autorisant le remplacement³³⁴. La Prusse, l'État le plus puissant et le plus peuplé de la Confédération germanique, opta toutefois pour un autre système. Plus intransigeant que la France révolutionnaire, Berlin se décida pour un service militaire obligatoire sans remplacement³³⁵. Par ailleurs, la durée du service différait dans les deux pays. En France, les appelés servaient pour sept ans. En février 1868, le service actif fut ramené à cinq ans, suivis de quatre ans de service dans la réserve. Par contraste, le service militaire en Prusse durait trois ans, suivis de quatre ans dans la réserve.

Ainsi, dès le début du XIX^e siècle, des répercussions de l'art de la guerre napoléonien commençaient déjà à se manifester dans l'appareil militaire d'une nation en voie de devenir plus tard par son unification, la plus importante puissance du continent.

b) En deuxième lieu, nous estimons que les réformes de l'état-major dans les armées européennes au XIX^e siècle constituèrent l'une des plus importantes étapes dans l'évolution de l'art de la guerre de cette époque. Déjà en 1818, le

³³⁴ Fouquet - Lapar (général), « Les Français face au service militaire au XIX^e siècle », *Revue historique des Armées*, n° 183, juin 1991, pp. 3 -9.

³³⁵ Ulé Frevert. « Citoyenneté, identité de genre et service militaire en Allemagne (XIX^e - XX^e siècle) ». <http://clio.revues.org/index 1420.html>. Page consultée le 19 août 2010.

général Thiébault³³⁶ mentionnait dans un de ses écrits que le service d'état-major était tombé dans un profond discrédit à la fin de l'Empire et que Napoléon avait constamment travaillé à y réduire le nombre des officiers. Ce système d'un corps d'état-major fermé était devenu défectueux au cours du Premier Empire. Napoléon se plaignait qu'il fournissait trop d'officiers incapables, sans instruction et sans mérite militaire. C'était pour remédier à ce grave inconvénient que Thiébault avait proposé l'adoption d'un système d'un corps d'état-major ouvert, où les officiers seraient sélectionnés et promus d'après leur mérite et compétence militaire et non leur ancienneté. Après deux ans de débats incessants, il se rangea toutefois à l'opinion bien arrêtée du maréchal Gouvion St-Cyr³³⁷ pour le corps fermé³³⁸, système qui fut définitivement adopté par la plupart des armées européennes en 1838. Seule la Prusse adopta la grande innovation militaire du général Thiébault de 1818. La réorganisation de l'état-major prussien se poursuivit graduellement pendant toute la première partie du XIX^e siècle, et ne s'arrêta que lorsque Moltke en prit la tête en 1857. Le système prussien semblait alors presque entièrement calqué sur celui proposé par Thiébault en 1818 (corps d'état-major ouvert³³⁹).

Par ailleurs, les questions de l'approvisionnement et du déploiement de forces massives au cours du XIX^e siècle avaient peu à peu engendré l'élargissement des compétences des états-majors et la demande d'officiers parfois très spécialisés. Avec la croissance des effectifs liée au développement des chemins de fer, les préparatifs en temps de paix et le commandement en temps de guerre devinrent encore plus pressants. En France, en Autriche et en Grande-Bretagne,

³³⁶ Le baron Thiébault était général d'Empire. Il avait participé à plusieurs campagnes napoléoniennes et ses mémoires furent une source précieuse pour l'histoire du Premier Empire.

³³⁷ Le marquis de Gouvion St-Cyr était un maréchal d'Empire et un homme politique français. Tacticien remarquable, il participa également à plusieurs campagnes napoléoniennes. Il estimait que le système ouvert donnerait, autant que le système fermé, lieu au favoritisme.

³³⁸ Dans ce système fermé, le corps d'état-major était un organisme fermé où le service des officiers n'avait pas de contacts avec celui des bataillons de ligne.

³³⁹ SHAT, 1M 2255, Notice sur le corps d'état-major, par le Lt - Colonel Fay, juin 1872; SHAT, 1M 2290, Du corps d'état-major: de la nécessité de l'organiser sur des bases nouvelles, par le Lt- Colonel Fay, juin 1872 ; Dallas. D. Irvine, « The French and Prussian staff systems before 1870 », *The journal of the american military history foundation*, n °2, vol 4, pp 195 - 202.

les officiers d'état-major appartenaient encore au système de corps fermé. Submergés par leur multiples tâches, ils se transformèrent en bureaucrates sans rapports avec leurs collègues de régiments. Ayant pleinement adopté le système de corps ouvert, Moltke au contraire en fit une élite sélectionnée à partir des hommes de terrain les plus prometteurs; leur formation eut lieu sous sa responsabilité directe et leur carrière se partagea entre des postes d'état-major et des commandements de plus en plus importants. Dans l'armée prussienne, puis dans celle de l'Empire allemand né du triomphe de 1871, les officiers d'état-major n'étaient pas de simples chefs de bureau, mais des conseillers militaires dont les avis compétents étaient de plus en plus écoutés par leurs supérieurs³⁴⁰.

3 - Sur le plan de la mobilisation de ressources

Afin de mieux percevoir la nature limitée des conflits analysés dans cette thèse, nous allons analyser sommairement les transformations subies par la guerre du début du XIX^e siècle au début du XX^e siècle. Plus précisément, nous allons examiner à la lumière des réussites et échecs du Concert européen³⁴¹, le passage de la guerre de sa forme quasi absolue de l'ère napoléonienne à une forme limitée au cours du XIX^e siècle (abstraction faite de la guerre de Sécession) pour aboutir à une forme résolument absolue en 1914. Soulignons qu'en général durant les conflits, les adversaires respectent la « règle du jeu », ce qui les contraint à modérer leurs ambitions dès lors qu'ils se reconnaissent associés par le même souci de préserver un héritage commun de civilisation et les fondements de l'ordre européen établi³⁴².

La notion de guerre absolue qualifie un conflit qui mobilise toutes les ressources disponibles de l'État, sa population autant que l'économie, la politique

³⁴⁰ Michael Howard, *La guerre dans l'histoire de l'occident*, Paris, Fayard, 1988, pp. 111 - 112.

³⁴¹ Le Concert européen, né au Congrès de Vienne de 1815, allait durer près d'un siècle jusqu'en 1914.

³⁴² Site web : Poirier, Lucien. « Stratégie intégrale et guerre limitée ». http://www.stratisc.org/strat_054_Poirier_tdm.html. Article consulté le 9 novembre 2009.

et la justice. Elle ne concerne plus uniquement des objectifs militaires, comme pour des guerres limitées, mais, subordonnée à la politique, elle est menée de façon totale et cherche à atteindre des buts de guerre en impliquant l'ensemble de la société et ses moyens³⁴³. Pour mobiliser et détruire la totalité des ressources des belligérants, elle provoque des destructions combinées, civiles autant que militaires. En somme, une stratégie délibérée de mobilisation totale des moyens d'un des belligérants visant à des pertes civiles systématisées de l'autre camp suffit pour qualifier un conflit de guerre absolue.

Ainsi, les campagnes napoléoniennes, marquées par la levée en masse, la mobilisation économique des ressources ou le blocus de l'ennemi, la réorganisation idéologique et politique des vaincus, la mobilisation intérieure de la société et des épisodes de destruction stratégique formèrent les critères de ce que l'on perçoit communément comme la première guerre de l'histoire contemporaine qui fut conduite de façon totale³⁴⁴.

Un siècle plus tard, la Première Guerre mondiale représenta une véritable rupture dans l'évolution de l'ordre européen. En effet, pour la première fois depuis 1815, le monde eut affaire à une guerre menée de façon totale, utilisant l'ensemble des ressources nationales, mettant la science et la technologie directement au service du conflit, et accroissant considérablement le rôle des États dans tous les domaines. Avant 1914 - 1918, les guerres européennes n'avaient éclaté ni ne s'étaient déroulées de cette façon. Elles n'avaient pas poursuivi les mêmes objectifs et n'avaient pas surtout débouché sur le même type de paix³⁴⁵.

Depuis les traités de Vienne de 1815, on avait réussi à empêcher que les différents conflits (en particulier les guerres de l'unité italienne et allemande) ne dégénèrent en grande guerre européenne. Cette réussite était liée au fonctionnement du Concert européen, une structure codifiée qui reposait sur le principe que toutes les grandes questions européennes devaient être traitées en commun avec les grandes puissances au moyen de relations diplomatiques, de conférences d'ambassadeurs ou de congrès.

³⁴³ Il serait important ici de faire la distinction entre la guerre totale et la guerre absolue. La première renvoie au moyen (la façon avec laquelle elle est conduite) tandis que la deuxième a plutôt trait au but.

³⁴⁴ David. A. Bell, *La première guerre totale: l'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Paris, Champ Vallon, 2010, p. 12.

³⁴⁵ Georges - Henri Soutou, «La Première Guerre mondiale: une rupture dans l'évolution de l'armée européenne», *Politique étrangère*, 2000, vol 65, n° 3, p. 841.

Force est de reconnaître toutefois que dans les principaux conflits du XIX^e siècle, le Concert européen ne réussit que partiellement à éviter des conflits armés. Plus précisément, aucun des conflits d'Europe n'embrasa le continent tout entier, comme ce fut le cas pour les guerres du Premier Empire³⁴⁶. Considérons brièvement l'efficacité de cette concertation avant et après 1850.

A - Durant l'ère des insurrections (avant 1850)

Au cours de cette période, le Concert fut employé dans une série d'opérations de répression.

Suite aux mécontentements suscités en Allemagne par les traités de Vienne, Metternich dut faire appel au Congrès de Carlsbad pour réprimer l'insurrection. Un autre congrès, celui de Leybach, fut tenu en 1821 par les cinq grandes puissances du Concert européen pour en finir avec l'agitation révolutionnaire qui venait d'éclater en Italie. Finalement, le Congrès de Vérone (1823) donna au gouvernement de Louis XVIII la mission de détruire la constitution espagnole que les sujets de Ferdinand VII lui avaient contraint de restaurer vers 1813³⁴⁷. Par ailleurs, en novembre 1830, une révolution nationale fut déclenchée en Pologne, immobilisant ainsi les forces du tsar qui mirent dix mois à l'écraser. Entre-temps, une révolte qui faisait suite à un mouvement révolutionnaire ayant pris naissance à Paris (juillet 1830) et qui avait gagné Bruxelles (août 1830) éclata en Italie. Les insurgés avaient constitué des «provinces unies italiennes», préface à leurs yeux d'une plus large unification. Les troupes autrichiennes ne tardèrent pas à écraser cette révolte.

B - Durant l'ère des guerres (après 1850)

Lors de cette période, le Concert se manifesta par des tentatives de médiation dans les principales guerres européennes. Toutefois, en raison d'un manque de solidarité parmi ses membres, son succès ne fut que partiel.

³⁴⁶ Georges-Henri Soutou et Marlis Steinart, « Ordre européen et construction européenne », *Relations internationales*, n° 90, 197, pp. 131 - 132.

³⁴⁷ Jaques Droz, *De la restauration à la révolution, 1815 - 1823*, Paris, Armand Colin, 1970, pp. 236 - 239.

Néanmoins, les affrontements armés qui résultèrent de ces tentatives n'impliquèrent que deux ou trois belligérants.

La guerre de Crimée est un exemple du rôle limité du Concert, résultant d'une animosité des belligérants plus forte que les tentatives des autres puissances à maintenir la paix³⁴⁸. D'autre part, la nature circonscrite des conflits de 1859 à 1866 n'indiquait également qu'un succès partiel de l'intervention de la concertation, dû surtout à la discorde qui régnait parmi ses membres au sujet de leurs intérêts politiques³⁴⁹. Enfin, l'indécision chronique de Napoléon III quant à l'idée d'avoir recours au Concert européen pour relever l'affront de la dépêche d'Ems rédigée pour humilier la France fut la cause principale en 1870 d'un autre conflit européen, aussi limité fût-il.

C - Transition à la guerre « absolue » de 1914

Même si certaines batailles européennes, telle que celle de Solférino en 1859, ou des situations particulières comme le siège de Sébastopol ou celui de Paris en 1870 montraient que la possibilité d'une guerre absolue existait au XIX^e siècle, leur limitation par la politique conformément à la théorie clausewitzienne de la subordination du militaire au politique³⁵⁰ déboucha toujours sur un retour à la diplomatie.

Pourtant, l'une des plus importantes guerres civiles de ce siècle semblait prendre les caractéristiques de la guerre absolue: la guerre de Sécession aux États-Unis. Après la bataille de Gettysburg, point tournant du conflit, l'industrialisation de la production et la systématisation des destructions de biens civils conduisirent à des opérations de guerre totale, en particulier lors de la descente de la vallée de la Schenandoah par l'armée nordiste du général Sheridan, fin septembre 1864, et de la marche à la mer, conduite en novembre et décembre 1864 par le général Sherman.

³⁴⁸ Yves Bruley, « Le Concert européen à l'époque du Second Empire », *Relations internationales*, n° 90, 1997, pp. 148 -149.

³⁴⁹ Jean-Baptiste Duroselle, « Le Concert européen », *Relations internationales*, n° 39, 1984, pp. 275 - 285.

³⁵⁰ Cette relation entre le politique et le militaire qui caractérisa si bien Clausewitz, l'un des plus célèbres interprètes de Napoléon au XIX^e siècle, sera élaborée au cours du prochain chapitre.

Ainsi, à l'exception de la guerre civile américaine, tous les principaux conflits européens du XIX^e siècle purent être contenus grâce à la concertation des grandes puissances. Mais en 1914, le Concert ne put plus fonctionner: la série des conflits balkaniques commencée en 1912 ne put être contenue, à la différence de nombreux épisodes précédents, et elle dérapa dans une guerre générale³⁵¹.

Deux causes principales peuvent être invoquées pour expliquer l'échec de ce système de concertation. La première fut la politique du chancelier allemand Bismarck qui conduisit à la division de l'Europe en deux systèmes d'alliances opposés dès le temps de paix: la Triplice formée par l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie et la Triple Entente composée de la France, de la Russie et la Grande-Bretagne. Or cette division était tout à fait contraire à l'esprit de concertation permanente et multilatérale qui était à la base du Concert européen.

La deuxième raison fut structurelle et culturelle à partir de la fin du XIX^e siècle; le sentiment d'appartenir à un ensemble européen avec ses valeurs et ses règles de comportement recula durant la montée et l'exacerbation des nationalismes influentes comme le pangermanisme ou le panslavisme. À partir du moment où, par exemple, on commençait à réagir à Berlin en termes de solidarité germanique avec les Allemands d'Autriche-Hongrie face aux Slaves et non plus en fonction de considérations d'équilibre européen, le système courrait à l'échec³⁵².

En 1914, pour la première fois dans une guerre européenne, il n'y eut ainsi pas de réelles négociations pendant le conflit. Tout au plus, quelques sondages confidentiels furent effectués. Tentés surtout par les puissances centrales, ils échouèrent en grande partie cependant à cause de l'intransigeance formulée par les dirigeants français et britanniques de 1914: la guerre devait être menée jusqu'à la destruction du « militarisme prussien ».

Ce rejet de la diplomatie pendant la guerre et la notion même d'une paix négociée, véritable rupture d'une tradition politique, correspondait à l'ascension aux extrêmes³⁵³ du conflit lui-même ainsi que des buts de guerre. Pour la

³⁵¹ Soutou, *loc. cit.*, p. 842; Paul. W. Schroeder, « The nineteenth century system: balance of power or political equilibrium? », *Review of international studies*, vol 15, 1989, p. 146.

³⁵² *Ibid*, p. 843.

³⁵³ Cette « montée aux extrêmes » comme nous allons le voir au chapitre suivant, était précisément le concept clausewitzien qui faisait tendre la guerre vers sa forme absolue. Pour Clausewitz, cette forme absolue était l'épanouissement de la guerre, son concept pleinement réalisé en acte.

première fois depuis un siècle, en effet, la guerre était conduite de façon totale, touchant de vastes régions de la planète, effaçant la distinction entre l'avant et l'arrière et s'en prenant systématiquement aux civils par le blocus ou par les premiers bombardement aériens sur des centres urbains. Elle s'étendait à la guerre économique et à la propagande, monopolisant toutes les ressources humaines, économiques et morales des nations en guerre. Par ailleurs, la haine de l'ennemi dépassait toutes les limites anciennes depuis la fin des guerres de religion, du moins pour l'Europe. Il ne s'agissait plus seulement de vaincre mais de détruire physiquement l'adversaire³⁵⁴.

Certains facteurs politiques, militaires et sociaux du conflit franco-prussien de 1870 pourraient être considérés comme explicatifs de l'acheminement de la guerre vers sa forme absolue au siècle suivant et méritent donc une attention particulière.

D - Facteurs militaires et politiques

Ce conflit franco-prussien constitua, autant par l'importance accordée à la rapidité de la mobilisation à la veille des hostilités que par le ciblage des civils durant le conflit même, une étape décisive vers la guerre absolue.

En juin 1870, Napoléon III avait déclaré à l'ambassadeur d'Autriche en France que le gagnant serait celui qui aurait mobilisé le plus rapidement et qui serait donc prêt le premier³⁵⁵. Rien d'étonnant dès lors à ce que des chefs militaires et des experts en stratégie, en se basant sur cette déclaration, aient imaginé des victoires rapides dans les futures conflits entre puissances. Ce seraient, à l'instar des Prussiens en 1870, des plans de mobilisation fondés sur l'utilisation des chemins de fer, en association avec la mise en œuvre de grandes armées de conscription qui permettraient d'anéantir l'ennemi en quelques semaines.

Par ailleurs, comme nous allons le voir au cours du prochain chapitre, c'était en raison des tensions entre le militaire et le politique durant le conflit de 1870 que Bismarck fut contraint d'avoir recours au ciblage des civils en bombardant la capitale française. Étant conscient des conséquences graves que la destruction totale de l'armée ennemie par Moltke aurait eu sur l'opinion publique européenne, il opta pour une approche plus modérée et s'en prit plutôt à la

³⁵⁴ *Ibid*, p. 844.

³⁵⁵ Thomas Christensen, « Perceptions and alliances in Europe », *International organisation*, hiver 1997, vol 51, n° 1, p. 78.

population civile. Cette décision modérée n'empêcha pas néanmoins l'acheminement de la guerre vers une forme absolue. En effet, la destruction de nombreux centres urbains durant la Première Guerre mondiale démontra que le bombardement de Paris de 1870 n'était qu'un prélude au terrifiant ciblage des civils qui allait survenir près d'un demi siècle plus tard. Les premières attaques aériennes massives de l'histoire complétaient ainsi les projets d'anéantissement, de style napoléonien, qui ne cessaient d'être développés dans les milieux militaires depuis la fin du conflit franco-prussien.

E - Facteurs sociaux contribuant à la transition

Afin de mieux comprendre le passage à la guerre absolue au début du XX^e siècle, comparons les répercussions des occupations de la France en 1814 - 1815 et en 1870 - 1871 sur l'ensemble de la société française.

Les occupations du début et de la fin du siècle étaient comparables par leur durée, mais la guerre de 1870-71 fut marquée autour de Paris par davantage de combats qu'en 1814-15, et la capitale fut investie à partir du 19 septembre 1870. Le second conflit fut plus violent. Les atteintes aux civils en particulier, furent plus importantes, peut-être à cause de l'ampleur des combats. La violence symbolique fut également plus marquante qu'un demi-siècle plus tôt. Dans les environs de Paris, des militaires bavarois et des soldats de la garde du Roi de Prusse profanèrent des sépultures de notables afin d'y dérober des objets précieux et la tombe d'un ministre de la Marine de Louis-Philippe fut également l'objet d'actes de vandalisme. L'ampleur de ces faits était inédite dans l'histoire des occupations du XIX^e siècle en France. Indubitablement, un seuil de violence avait été franchi³⁵⁶.

Enfin, la cohésion de la société avait été davantage ébranlée lors du conflit franco - allemand. En effet, la fuite des populations avait été d'une plus longue durée et plus massive qu'en 1814-1815, avec pour effet de disloquer les communautés. Beaucoup d'individus trouvèrent refuge dans la capitale pendant les quatre mois de siège. Ainsi, presque tous les habitants de certains villages du conté de Boissy, une commune au Sud-Ouest de Paris, partirent pour la capitale. De plus, les archives communales furent parfois désorganisées voire détruites et

³⁵⁶ Jacques Hantraye, « Histoire totale, guerre totale? » dans *Napoléonica la Revue*, n° 2, octobre 2008, p. 4.

certains registres d'état civil, sévèrement endommagés. Les habitants en furent donc profondément perturbés³⁵⁷.

Au-delà, ce conflit constitua une étape décisive vers la guerre absolue, notamment en raison des exigences des autorités françaises et de celles de l'envahisseur envers les populations occupées. On demandait plus d'informations aux individus, en particulier, à un personnel administratif ou technique qui n'existait pas auparavant. Une éthique professionnelle d'inspiration militaire était mise en avant. En somme, non seulement les ressources, mais aussi les habitants autour de Paris furent mis entièrement à la disposition de l'État³⁵⁸.

Après le conflit, un inspecteur d'académie recensait scrupuleusement ceux des habitants qui n'avaient pas aidé l'occupant allemand. La contribution à la défense nationale des instructeurs d'école, du personnel des compagnies de chemin de fer et du service télégraphique ainsi que des clercs, y compris des religieux et des sœurs des écoles chrétiennes, fut reconnue. À l'inverse, dans l'arrondissement de Pontoise, une commune au Nord-Ouest de Paris, les instituteurs, institutrices et directrices d'asiles, absents à la rentrée des classes devaient se justifier auprès de l'inspecteur.

Une première différence entre les deux occupations était qu'en 1815, on se contentait d'honorer ceux qui s'étaient bien tenus, tandis qu'en 1871, tous les habitants pouvaient être amenés à se justifier. Cette tendance se maintint tout le long de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, laissant prévoir ainsi une guerre prochaine qui serait conduite de façon totale. L'ensemble de la société fut donc impliqué dans le conflit de 1914³⁵⁹.

Une autre différence des deux occupations était que, généralement, à la fin du Premier Empire, on s'était abstenu d'interpréter les événements militaires de 1814-15. En 1870, le changement de régime intervenu au cours du conflit, et non pas après les combats décisifs comme à la fin du règne de Napoléon 1^{er}, rendit la situation politique plus claire. La République apparut alors comme combattant l'envahisseur. C'était pour cette raison qu'une volonté d'analyse et d'interprétation s'exprima après 1870. Le choc de la défaite avait débouché sur une volonté de redressement.

À la différence de ce qui eut lieu en 1815, l'écriture de la guerre dans divers rapports n'était pas seulement constituée de témoignages. Elle était soutenue désormais par une volonté d'interprétation, en lien avec un traumatisme

³⁵⁷ *Ibid*, p. 5.

³⁵⁸ *Ibid*, p. 6.

³⁵⁹ *Ibid*, p 7.

fort, dans un contexte politique favorable. L'opinion française cherchait dans l'étude de la guerre et de l'ennemi une réponse à l'énigme de la défaite³⁶⁰. Alors qu'après 1815, la collecte de témoignages se limitait à des officiers, c'étaient civils et militaires qui furent sollicités en 1871³⁶¹.

Dès le lendemain de la guerre de 1870-71, l'existence de sources et de nombreux informateurs ainsi qu'un lectorat instruit expliquaient l'importance accordée aux récents événements militaires. Cet intérêt était dû surtout à la violence du conflit et à la volonté de s'interroger au sujet de la défaite dans un contexte politique opportun. Cela s'inscrivait dans l'intérêt croissant pour l'histoire en France au XIX^e siècle et la tendance marquée à l'époque de placer l'individu au cœur de la démarche, ce qui impliquait alors la sollicitation de l'ensemble de la société.

Cette comparaison permet de mieux comprendre la spécificité du conflit de 1870-71 par rapport aux occupations de 1814-15: la guerre franco-allemande apparaît davantage comme une étape vers la guerre absolue, notamment par la variété des professions administratives impliquées dans le conflit et son étude était plus grande en raison de l'évolution de la société sous le Second Empire. En outre, on assista à la montée de l'obligation de rendre compte: les individus étaient tenus d'exposer ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient fait. De ce point de vue, l'interrogation n'épargnait aucun secteur d'activité. L'enquête d'après-guerre menée de façon hâtive en 1815, s'approfondit à la fin du siècle, contribuant ainsi à l'implication de l'ensemble de la société dans la guerre de 1914³⁶². En 1871, l'attitude des individus était examinée avec attention, comme à travers les enquêtes sociales menées en temps de paix. Et si la société dans la guerre put être étudiée, c'est qu'elle était susceptible d'être requise entièrement lors d'un prochain conflit. Cette étape franchie en 1870, peut expliquer en partie la rapidité de l'entrée de la France, l'une des premières belligérantes, dans la guerre absolue en 1914³⁶³.

³⁶⁰ *Ibid*, p. 9.

³⁶¹ *Ibid*, p. 10.

³⁶² Pugens (lieutenant - colonel), « La guerre de 1870 et ses répercussions sur les débuts de 1914 », *Revue historique des Armées*, n° 3, septembre 1988, pp. 4-5.

³⁶³ Hantraye, *loc. cit.*, p. 22..

CONCLUSION

C'était le souci constant de Napoléon III de redonner à la France une place prépondérante sur l'échiquier politique de l'Europe qui l'entraîna à multiplier les interventions militaires tout au long du Second Empire. La révision des traités de 1815 fut le but constant de toute la politique extérieure de ce souverain qui souhaitait l'indépendance des peuples et, ce faisant, voulait être l'héritier de son illustre oncle, l'ancien maître de l'Europe. Entre-temps, les idées du célèbre conquérant du début du siècle s'étaient peu à peu propagées au Nouveau Monde où les principes fondamentaux de son art de la guerre étaient enseignés dans plusieurs écoles militaires, dont la prestigieuse USMA à West Point, N. Y.

En outre, il est évident que c'était dans un climat de prospérité économique que la deuxième moitié du XIX^e siècle s'annonçait en Europe (sauf en Russie). Les répercussions d'une révolution industrielle, en plein essor à ce temps - là, se faisaient nettement sentir dans la plupart des nations européennes par la construction de chemins de fer et de navires à vapeur, ainsi que par l'installation de lignes télégraphiques et l'amélioration de l'armement. De leur côté, les États - Unis profitèrent aussi des avantages apportés par l'industrialisation pour augmenter le nombre de leurs usines, en particulier dans les régions du Nord.

Vers la fin de cette deuxième partie, nous pouvons déjà commencer à conclure que l'évolution de la technologie, surtout dans le domaine de l'armement, engendra de profondes modifications dans les tactiques militaires utilisées jusqu'alors sur les champs de bataille, tandis que les principes fondamentaux des stratégies napoléoniennes, comme nous allons le démontrer avec l'appui de nombreux exemples dans les conflits étudiés, demeurèrent inchangés. Et l'on ne saurait ignorer le retour de la doctrine militaire française après la défaite de 1870 aux stratégies d'anéantissement de Bonaparte, courant militaire qui allait contribuer à acheminer la guerre en général vers sa forme totale en 1914.

TROISIÈME PARTIE

INTRODUCTION

Les quatre prochains chapitres aborderont l'influence napoléonienne dans toutes les phases principales d'une campagne militaire au XIX^e siècle, du point de vue des interprètes de Napoléon et surtout en se basant sur les rapports et documents d'archives. L'analyse de l'héritage napoléonien tiendra également compte des progrès de la technologie et du renouveau de la doctrine de l'offensive dans la pensée militaire européenne du XIX^e et début XX^e siècles.

Dans un premier temps, nous allons introduire les deux théoriciens militaires de Napoléon les plus influents du XIX^e siècle. Leur vision de la guerre se fit sentir dans le déroulement de plusieurs conflits armés, longtemps après la chute de l'Empereur à Waterloo.. Nous allons suivre, en particulier, l'application de leur façon d'interpréter l'art de la guerre napoléonien dans les cinq conflits que nous avons sélectionnés dans la deuxième partie de cette thèse. Nous allons ensuite aborder l'évolution de la primauté de l'offensive sur la défensive durant la période précédant la Première Guerre mondiale en mettant en relief le retour de la guerre napoléonienne.

Dans un deuxième et troisième temps, nous allons retracer l'art de la guerre napoléonien dans les conflits européens et américains choisis, autant avant que durant les combats. Cette analyse portera sur la formation de corps d'armée et d'états-majors, sur les services de santé, d'intendance et de renseignements, sur les colonnes de marche et sur la concentration et l'approvisionnement des armées avant les combats. On analysera aussi l'impact des manœuvres napoléoniennes - l'attaque frontale et l'enveloppement - durant les combats et la qualité du commandement dans leur exécution. Nous analyserons également les proclamations de style napoléonien, adressées aux peuples et aux armées ainsi que l'application du concept napoléonien des lignes intérieures dans la guerre de Sécession aux États-Unis.

Par ailleurs, on se penchera sur l'importance accordée par Napoléon à la guerre défensive et en particulier à son souci de fournir à la France de solides moyens de défense lorsqu'elle fut menacée d'invasion vers la fin de la période napoléonienne. Et, en dernier lieu, nous allons aborder le renouveau, après 1870, des levées en masse de la Révolution et de la fin du Premier Empire, et nous concluons ce chapitre avec un aperçu sur les enseignements de la guerre napoléonienne dans l'estimation de l'adversaire au cours du XIX^e siècle.

Chapitre sixième

Deux interprètes de Napoléon: Clausewitz et Jomini

1 - Théories et méthodes des deux interprètes

Après la chute de Napoléon et la restauration d'une géopolitique fondée sur l'équilibre des puissances, les théoriciens de la guerre -- ou stratégestes comme on les appela désormais -- tirèrent des enseignements de la guerre napoléonienne, depuis la « petite guerre » inspirée par les partisans espagnols ou russes résistant à l'invasion des troupes françaises jusqu'à la stratégie militaire générale. Carl von Clausewitz et Antoine de Jomini sont les théoriciens les plus perspicaces de la nouvelle vague de stratégestes. Leurs doctrines et leurs théories sur la guerre et la stratégie influencèrent de diverses manières plusieurs générations de stratèges militaires et de soldats. Cette influence directe ou indirecte se fait encore sentir de nos jours.

Malgré tout, la stratégie napoléonienne et la pensée stratégique qui s'en inspira, ne sont pas nées dans un vide théorique. Comme on l'a vu dans les chapitres précédents, Bonaparte avait lu les auteurs militaires classiques et modernes, et ne cachait pas son admiration pour un certain nombre d'entre eux. Clausewitz avait assimilé bien des idées puisées chez Machiavel, Montesquieu ou Kant et connaissait parfaitement les théoriciens de la guerre de son époque, qu'il ne se priva pas de critiquer copieusement d'ailleurs. Jomini s'inspira des théoriciens allemands et français de la fin du XVIII^e siècle et étudia les guerres de Napoléon (et, dans une moindre mesure, celles de Frédéric II) pour confirmer la règle qu'il fallait « se diviser pour vivre et se réunir pour combattre ». Cette règle, bien qu'inventée et développée par d'autres avant lui, fut renommée par le théoricien suisse, la théorie des lignes d'opérations et toute sa doctrine de guerre fut formulée dans ses écrits autour d'elle. Offrant une conception souple de la manœuvre, cette théorie eut longtemps une influence majeure dans les milieux militaires et amena notamment les stratèges

français à penser que Napoléon avait formulé un modèle universel et permanent ... une panacée.

Ainsi, la pensée stratégique du XIX^e siècle, tout au moins celle qui intéressait la guerre continentale, reposait-elle en partie sur le corpus stratégique du siècle précédent. Le phénomène en soi n'est pas étonnant car le XVIII^e siècle, comme on l'a vu au premier chapitre, était riche en matière de pensée militaire. Clausewitz et Jomini s'inspirèrent tous deux des œuvres du théoricien militaire Henry Lloyd. Ayant pris part à plusieurs conflits dans plusieurs pays, Lloyd avait, en l'espace de quatre décennies accumulé une expérience de la guerre quasiment unique. Cette expérience vécue constitua la matière première de ses études historiques d'abord, puis ensuite de ses travaux théoriques qui les complétèrent. Avant Clausewitz, Lloyd établit les fondements d'une philosophie de la guerre, et, avant Jomini, une doctrine de la stratégie opérationnelle.

D'après le théoricien britannique, la science de la guerre se divise en deux parties: la première est d'ordre mécanique et peut être enseignée, tandis que l'autre n'a pas de nom et ne peut être définie pas plus qu'enseignée. Toute la réflexion stratégique de Lloyd épousa cette dichotomie entre les deux faces de la guerre, avec, d'une part, la doctrine de la guerre principalement axée sur la stratégie opérationnelle, et d'autre part, sa « philosophie de la guerre ». Cette double approche annonça l'opposition qui caractérisa la pensée des deux grands stratégistes du XIX^e siècle: Jomini, apôtre d'une stratégie opérationnelle fondée sur quelques principes, dont celui des lignes d'opérations, et Clausewitz, philosophe et dialecticien de la guerre qui tenta de comprendre l'essence du phénomène³⁶⁴.

Si l'on perçoit des liens de filiation entre la pensée de Lloyd et celle des deux exégètes de la stratégie napoléonienne, cela pourrait être expliqué par le fait que Napoléon lui-même s'était intéressé de très près à l'œuvre du général anglais et en particulier à son concept des lignes d'opérations.

À l'instar de Lloyd, Jomini mit l'accent sur ce qui avait trait à la logistique et aux communications, à cause de l'importance que tous deux attachaient à la ligne d'opérations. Comme le théoricien britannique, Jomini s'efforça de définir une typologie de la guerre et des stratégies correspondantes. À l'instar de Lloyd également, Clausewitz souligna l'importance que revêtaient les points ou les centres de gravité, autour desquels se dessinait chaque stratégie. On retrouve des traces de la pensée du Britannique dans l'œuvre du stratège prussien, y compris dans son célèbre *De la Guerre*. Examinons à présent en plus de détails les théories de ces deux interprètes de Napoléon.

³⁶⁴ Site Web : Arnaud Blin. « Henry Lloyd ».

http://www.stratisc.org/Lloyd_preface.htm. Article consulté le 10/10/2010.

A - Théories de Clausewitz

Né en 1780, Carl von Clausewitz prit part à quelques-unes des guerres napoléoniennes. En 1806, durant la campagne d'Iéna, il était aide de camp du prince Auguste de Prusse. En 1812, année de la campagne de Russie, il quitta l'armée prussienne pour le service russe jusqu'en 1814 et, à partir de 1818, il dirigea l'École de guerre prussienne. Son traité majeur *De La Guerre (Vom Kriege)* constitue jusqu'à nos jours une référence universelle en matière stratégique. C'était avant tout une compilation d'écrits épars qui ne furent publiés qu'après sa mort en 1831. L'oeuvre mit un certain temps à acquérir sa réputation. Dans les années 1860, elle était déjà considérée comme un classique et le maréchal prussien Helmuth von Moltke, vainqueur des campagnes prussiennes de 1866 et 1870 - 1871, y vit l'ouvrage militaire qui influença le plus sa pensée, ce qui conforta davantage la position prééminente du livre³⁶⁵.

Dans cet ouvrage, le stratégeste prussien recherche la nature même de la guerre, l'idée régulatrice qui la guide, son fondement philosophique. L'importance de l'oeuvre de Clausewitz provient du fait qu'elle est mue par la révolution de l'art de la guerre, telle que Bonaparte l'avait déclenchée suite à la Révolution française. Le développement du système de divisions (en corps d'armée), les réquisitions sur les territoires traversés (pour assurer l'approvisionnement), l'adaptation de la tactique des tirailleurs pour préparer l'attaque en masse, ne constituent que quelques exemples des nombreuses méthodes militaires auxquelles Clausewitz fut exposé au cours des campagnes napoléoniennes et qu'il utilisa pour énoncer ses théories dans son oeuvre monumentale. Son interprétation de la stratégie napoléonienne d'anéantissement suggère que, contre toutes les règles classiques, l'Empereur se donnait pour objectif de détruire les armées ennemies, de manière brutale -- telle qu'illustrée par l'utilisation d'une nouvelle artillerie -- brève et sans contestation possible, dans des attaques - éclairs aussi fréquentes et soudaines que possible.

En énonçant ses théories, Clausewitz ne chercha pas à imposer des solutions qu'il aurait découvertes dans ses campagnes militaires, mais il donna au lecteur des instruments conceptuels et dialectiques extrêmement puissants pour saisir toute la complexité de la stratégie et pour gérer l'incertitude. C'est ce qui a permis à son oeuvre de traverser deux siècles et d'être toujours pertinente.

La contribution de Clausewitz à la théorie de l'art militaire consiste dans son insistance sur les rapports de la guerre et de la politique. Il insiste qu'en toutes circonstances, il faut considérer la guerre comme un instrument politique

³⁶⁵ Martin van Creveld, *La transformation de la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 1998, p. 56.

et non comme une chose indépendante³⁶⁶. Il déclare aussi que, par le fait qu'elle constitue un emploi de la force armée, une action stratégique à la guerre comporte toujours implicitement la pensée d'un combat. Ayant ainsi fixé le but du combat comme étant l'anéantissement total ou partiel de l'adversaire, il cherche aussitôt à savoir quels principes gouvernent le plan de guerre et son exécution. Il estime que se concentrer autant que possible et d'agir aussi rapidement que possible sans délais ni détours étaient les deux plus importants principes à suivre. Combinés, ces deux principes offrent une grande ressemblance avec la maxime de Napoléon: « Dans l'art de la guerre comme dans la mécanique, le temps est le grand élément entre le poids et la puissance³⁶⁷ ». Parmi les nombreux objectifs de guerre, comme l'acquisition de ressources militaires de l'adversaire et le gain de l'opinion publique, il estime néanmoins que vaincre et détruire l'armée ennemie devrait constituer - conformément à la stratégie d'anéantissement de Napoléon - le principal but à atteindre³⁶⁸.

Continuant à se baser sur les campagnes napoléoniennes, Clausewitz formule ensuite les principes qui doivent être appliqués pour atteindre ce but:

- i) employer toutes les forces qu'on possède en épuisant jusqu'aux dernières ressources.
- ii) concentrer autant que possible ses forces là où les coups décisifs doivent se porter.
- iii) ne pas perdre de temps (La rapidité étouffe en germe maintes dispositions de l'ennemi et fait gagner de préférence l'opinion publique. La surprise est le principe de victoire le plus efficace).
- iv) poursuivre avec la plus grande énergie tout succès obtenu (La poursuite de l'ennemi vaincu peut seule procurer la victoire³⁶⁹).

³⁶⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre* (traduit de l'allemand par le lieutenant - colonel De Vatry), Paris, G. Lebovize, 1989, pp. 854 - 861; Site Web : Maschke, Günther, « La guerre, instrument ou expression de la politique ». http://www.stratisc.org/strat_7879_MASCHKE22.html. Consulté le 26 déc 2006.

³⁶⁷ John Frederick Charles Fuller, *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Paris, Payot, p. 61.

³⁶⁸ Clausewitz, *op, cit*, pp. 262 -266.

³⁶⁹ Azar Gat, *The development of military thought: the nineteenth century*, Oxford, Clarendon Press, 1992, p. 124; Fuller, *op. cit*, p. 62.

La prochaine théorie de Clausewitz est que la forme défensive de la guerre est en soi plus forte que l'offensive. En avançant cet argument, il remet en question l'affirmation contraire de Bonaparte à l'effet que c'est l'offensive qui est la forme la plus décisive de la guerre. Certes, il est d'accord avec l'Empereur que, pour attaquer, il faut être le plus fort, soit initialement, soit en usant l'adversaire. Ce faisant, il se réfère à certaines campagnes napoléoniennes, à savoir Castiglione, Rivoli, Marengo, Austerlitz. Mais, en présentant son concept de Défensive - Offensive, il argue que c'est la défensive qui est la plus forte des deux formes de la guerre parce qu'elle exige une dépense de forces moindre et qu'elle s'appuie sur le terrain. Comme l'objet de la défense est de conserver et celui de l'attaque d'acquérir, et qu'il est plus facile de conserver que d'acquérir, il en déduit qu'il est plus facile de défendre que d'attaquer. Il ajoute que, bien comprise et bien conduite, la défensive use l'assaillant, modifie le rapport de forces initial et permet le passage à l'offensive. Il fallait, estime Clausewitz, différer le plus longtemps possible le passage de l'attitude défensive à l'offensive pour prolonger la période d'usure de l'adversaire³⁷⁰.

Clausewitz ne chercha pas, comme Jomini, à tracer une nouvelle méthode de guerre. Il voulait réunir en un seul faisceau tous les principes déjà connus de l'art militaire, pour ramener ensuite chacun d'eux à sa simplicité élémentaire.

B - Méthodes de Jomini

Né en 1779 à Payerne (Suisse), Antoine - Henri Jomini entra au service de la France en 1803. Deux ans plus tard, ce jeune chef de bataillon, appartenant à l'état - major du maréchal Ney, publiait à Paris, *le Traité des grandes opérations militaires*. Ce traité de grande tactique contenait un recueil des maximes les plus importantes de l'art militaire, formant ainsi le compendium des théories jominiennes.

Son œuvre, par la solidité de l'analyse et la justesse des vues critiques étonna Napoléon qui se l'était fait lire après Austerlitz (1805). Elle fut le prélude d'une production copieuse qui s'échelonna sur toute la moitié du siècle et jouit longuement d'une autorité quasi universelle. Napoléon III, préparant au mois d'avril 1859 le plan de campagne d'Italie, n'hésita pas à demander à Jomini, alors âgé de 80 ans, une consultation stratégique; celle - ci fut donnée sous la forme d'un projet d'opérations ramassé en quelques 25 lignes, tout inspiré de la

³⁷⁰ Émile Wanty, *L'art de la guerre*, Verviers, Gérard et Co, 1968, p. 386: Fuller, *op. cit.*, pp. 63 - 64; Clausewitz, *op. cit.*, pp. 475 - 479.

manière napoléonienne, mais dont l'exécution réclamait un autre tempérament militaire que celui de Louis - Napoléon (Napoléon III)³⁷¹ .

Jomini a eu le mérite de fort bien démêler les principes et les procédés qui ont permis à Frédéric II et à Napoléon de manœuvrer supérieurement et de couronner leurs manœuvres par des batailles victorieuses. Mais il l'a fait en analyste sec et méticuleux, qui étiquette et catégorise à perte de vue, dans un style sans accent, sans nuances et sans fluidité. Il a bien montré la guerre napoléonienne avec infiniment plus de précision que Clausewitz, mais il l'a disséquée tel un cadavre, alors que le théoricien prussien avait cherché et réussi à la saisir sur le vif. Cela explique la différence des fortunes réservées aux deux écrivains par la postérité. Les ouvrages du Suisse nous font aujourd'hui l'effet de manuels, en raison de leur ton didactique, tandis que ceux du Prussien sont beaucoup plus ceux d'un philosophe.

Dans *Le Traité des grandes opérations militaires*, l'intention de Jomini est didactique: il veut inculquer à son lecteur les concepts de «la guerre moderne», au moyen d'une comparaison entre Frédéric II et Napoléon. Il démontre ainsi la supériorité du système de guerre de Napoléon sur celui du roi de Prusse. Il adresse aussi de vives critiques aux généraux autrichiens qui, avec leur système de défense « en cordon » commettaient la faute grossière de vouloir tout couvrir. La principale leçon que Jomini entend donner concerne les avantages de la concentration des forces sur une position centrale. Pour exploiter les faiblesses du système autrichien du cordon, il précise qu'il faut tenir son armée concentrée sur une seule ligne d'opérations et manœuvrer sur lignes intérieures³⁷² . Une armée dont les lignes sont intérieures et plus rapprochées que celles de l'ennemi peut, par un mouvement stratégique, l'accabler sur nombre de points en y réunissant alternativement la masse de ses forces³⁷³ .

Jomini expose bien les caractéristiques majeures de la stratégie napoléonienne. Il insiste d'abord sur la possibilité et sur la nécessité de faire vivre l'armée « sur le pays ». À cet effet, il critique vivement le système d'intendance au XVIII^e siècle en mentionnant que les troupes dépendaient pour leur approvisionnement de convois interminables de vivres et de magasins à la suite de l'armée. Déjà dans l'Antiquité et le Moyen Âge, lorsque les grands capitaines envahissaient des territoires ennemis, leurs armées vivaient des ressources du pays. Lors des invasions de César puis des Huns dans les Gaules, des Maures en

³⁷¹ Cette question sera développée plus loin dans cette troisième partie.

³⁷² Le concept des lignes intérieures a été abordé au premier chapitre.

³⁷³ Antoine-Henri Jomini, *Traité des grandes opérations militaires*, Paris, Maginel, Anselin et Pochard, 1818, vol 1, pp. 292 - 294.

Espagne, les troupes marchaient sans boulangeries ni grands magasins. Il observe que les troupes de Frédéric II auraient pu vivre aisément dans un pays riche, fertile et nourissant 5 à 6 millions d'habitants. Il estime ainsi que, par contraste à ces temps anciens, cet aspect de l'art de la guerre au XVIII^e siècle avait fait un pas rétrograde.

Il prône ensuite la célérité des mouvements qui multiplie les forces d'une armée en portant sa masse alternativement sur tous les points de sa ligne. Il se fait l'avocat de l'offensive, qui permet l'initiative des mouvements: la marche de la Grande Armée en 1805 en fut l'illustration parfaite. Cet avantage dispense de marcher en masse, tant que l'armée n'a pas atteint le point où elle doit rencontrer et combattre l'ennemi. La dispersion précède la concentration³⁷⁴.

Dans son traité, le théoricien suisse souligne que le but suprême des opérations est la destruction de l'armée ennemie, et, pour lui, c'est cette volonté de détruire l'adversaire qui a fait la supériorité de Napoléon. Il estime que pendant la guerre de Sept Ans au XVIII^e siècle, personne n'en était suffisamment conscient. Les généraux autrichiens étaient les champions de la pusillanimité: au lieu de chercher les points décisifs, d'y porter leurs masses et de combattre, ils s'amusaient à des calculs sans fin et sans but. Jomini reproche à Frédéric II de n'avoir pas agi comme Bonaparte. De plus, dans le traité, la comparaison s'établit toujours à l'avantage de ce dernier. Frédéric ne savait pas profiter de ses victoires; il faisait souvent preuve d'une inaction inexplicable et hésitait trop à engager une bataille. Le Suisse estime que la réputation de Frédéric II était surfaite dans une large mesure par Napoléon: il ne fallait plus s'attarder à assiéger des forteresses; il fallait livrer bataille et surtout faire preuve d'une grande vigueur.

Plus tard, à l'issue de la guerre russo - turque de 1828 - 1829, Jomini décida de rassembler dans un ouvrage l'ensemble de ses considérations théoriques afin que celles - ci constituent une introduction au *Traité*³⁷⁵. En 1836, il fut nommé précepteur du prince impérial, le future tsar Alexandre II. Il remania son texte, l'enrichit et en fit *Le Précis de l'art de la guerre*³⁷⁶. D'une façon

³⁷⁴ Site Web : Bruno Colson. « Lire Jomini ».

http://www.stratisc.org/strat_049_colsonjomi.html. Article consulté le 15/09/2010.

³⁷⁵ Cet ouvrage, qui fut publié en 1830, était intitulé *Tableau analytique des principales combinaisons de la guerre, et de leurs rapports avec la politique des États*.

³⁷⁶ Une première version fut publiée en 2 volumes en 1838. Pour cette thèse, une version plus récente sera utilisée pour référence: Antoine - Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Perrin, 2001, 300 pages.

générale, les enseignements de la guerre napoléonienne y sont quelque peu noyés dans un ensemble de considérations qui peuvent faire croire à une volonté de retour à une stratégie plus prudente, où l'objectif était l'occupation de territoire plutôt que la destruction de l'armée ennemie. La stratégie est abordée avec un ensemble de définitions et de démarches conçues en termes d'espaces. Alors que ses premiers ouvrages reflétaient son admiration pour Napoléon, Jomini semble avoir finalement évolué vers une conception plus territoriale de la stratégie. Certains passages du *Précis* rappellent que l'objectif peut être la destruction de l'armée ennemie, mais ce n'est qu'une « manière de faire », celle de Napoléon, et elle ne doit pas être pratiquée en toutes circonstances.

Beaucoup plus que dans *le Traité*, Jomini pèse le pour et le contre, jusqu'à être ambigu. Ses principes, ses définitions, ses règles semblent faire de la guerre une science. Déjà, dans un de ses ouvrages antérieurs, *Les guerres de la Révolution*, il avait déclaré que la science de la guerre se composait de trois combinaisons générales: la première était l'art d'embrasser la ligne d'opérations de la manière la plus avantageuse, la deuxième était l'art de porter ses masses le plus rapidement possible sur le point décisif de la ligne d'opérations primitive et la troisième était l'art de combiner l'emploi simultané de sa plus grande masse sur le point le plus important d'un champ de bataille³⁷⁷. Or, il précise à quatre reprises que la guerre, loin d'être une science exacte, est un drame terrible et passionné, soumis, il est vrai, à trois ou quatre principes généraux, mais dont le résultat est subordonné à une foule de complications morales et physiques³⁷⁸. Son souci de l'équilibre et du juste milieu l'amena tantôt à critiquer l'excès de scientisme du Prussien Bulow³⁷⁹ et de l'école géométrique, tantôt à réfuter Clausewitz, qui niait la valeur de toute prescription pour la conduite de la guerre.

Jomini reste avant tout, avec Clausewitz le grand interprète de la mutation opérée dans l'art de la guerre par Napoléon. À la différence de son rival prussien, Jomini n'a pas interprété en profondeur la solidarité entre politique et stratégie. Fondamentalement, son œuvre a consisté à extraire une théorie de la guerre du contexte des guerres napoléoniennes. De plus, dans leurs grandes lignes, les principes stratégiques de Jomini ne sont tirés que des « chefs-d'œuvre » militaires de Napoléon: les campagnes de 1796 - 1797 en Italie, celles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna. Le Napoléon, qui voulait étendre son empire à toute l'Europe, qui levait des armées de masse, qui marcha sur Moscou, provoquait à la fois la fascination et la crainte du raisonnable Jomini. La conception jominienne

³⁷⁷ Antoine - Henri Jomini, *Les guerres de la Révolution*, Paris, Hachette littératures, 1998, p. 406 - 407.

³⁷⁸ *Ibid*, pp. 408 - 415.

³⁷⁹ *Ibid*, pp. 408 - 415.

des opérations consistait en une présentation formelle de l'art napoléonien uniquement à son apogée. Cela explique son succès comme ses limites³⁸⁰.

Pour faire de l'art de la guerre une science, il le réduisit à la stratégie, c'est - à - dire pour lui un ensemble de techniques, d'analyses et de planification ressemblant à des prescriptions en vue de la conduite des opérations. Il reprit et systématisa ses considérations sur les bases et lignes d'opérations, ainsi que sur les fronts et il prônait toujours l'offensive dans les opérations. D'autre part, malgré la finesse de ses observations politiques, Jomini a donné l'impression qu'il retirait le phénomène de la guerre de son contexte politique et social. Il était parfaitement conscient de la portée restreinte de son ouvrage. Il avoua n'avoir traité que la partie purement militaire, et que d'autres combinaisons, non moins importantes, sont souvent indispensables pour bien conduire une grande guerre, mais qu'elles appartiennent à la science de gouverner les empires plutôt qu'à celle du général³⁸¹. Il mit l'accent sur les règles de prise de décision et les résultats opérationnels et finalement laissa une image de guerre semblable à un gigantesque jeu d'échecs.

C - Accord de Clausewitz et Jomini sur l'aspect « terrain » à la guerre

En comparant Clausewitz et Jomini dans le cadre de leur interprétation du système napoléonien, examinons l'un des aspects les plus « positifs » de la guerre, le terrain, où les opinions des deux théoriciens semblent converger.

Dans le domaine tactique où le feu est souverain puisqu'il y gouverne le mouvement, le terrain joue un rôle capital: il fournit des observatoires pour le tir et des couverts contre le tir. Aussi peut - on observer que les progrès de l'armement tendaient à soustraire le combat aux servitudes du terrain. Dans le domaine stratégique, le rôle du terrain n'est pas moindre. La manœuvre y consiste à former, répartir, mouvoir des masses d'hommes et de matériel en vue de la bataille: elle ne saurait donc se concevoir ou se conduire en faisant abstraction des facilités que le terrain procure pour la réunion et les déplacements de ces masses. Stratégie et géographie sont donc liées comme sont liées tactique et topographie. Or l'emploi des terrains fut souvent mal interprété au début du XIX^e siècle. Pour certains, comme l'officier Henri von Bülow, en dehors de choisir des bases d'opérations qui seraient favorables à la conduite de la guerre, le terrain n'offrait aucun intérêt. D'autres, par contre, comme l'archiduc Charles d'Autriche, l'un des plus redoutables adversaires de

³⁸⁰ Jomini, *Précis....*, pp. 17 - 18.

³⁸¹ *Ibid*, p. 15.

Napoléon 1^{er}, avaient adopté une position totalement opposée vis - à - vis de l'importance du terrain. Dans ses écrits militaires sur la stratégie, l'archiduc préconisait que la conduite d'une armée sur un théâtre d'opérations devait procéder avant tout de vues géographiques ou topographiques, c'est - à - dire se fonder sur la possession (conquête ou défense) de points dits stratégiques qui constitueraient des « clés du pays ».

Lorsque Jomini traite du domaine du terrain dans ses écrits, il opte pour une approche modérée se situant entre ces points de vue extrêmes. On y trouve d'abondantes considérations sur les éléments constitutifs d'un théâtre d'opérations, la base d'opérations n'étant qu'un d'eux. De plus, il distingue parmi les éléments géographiques et topographiques des théâtres d'opérations, ceux qui avaient une importance absolue en tant que source permanente de puissance pour les belligérants (tels les systèmes fortifiés et les centres politiques), de ceux qui n'offraient qu'un intérêt relatif ou passager.

De son côté, Clausewitz aussi prend soin de ne pas accorder une importance démesurée à la valeur du terrain en stratégie, ni de ne pas négliger entièrement son rôle. Pour le théoricien prussien, renverser l'ennemi est le but naturel de la guerre. Pour y parvenir, il fait maîtriser les principaux éléments de sa résistance, qui sont sa force armée, son territoire, sa volonté de lutte. De ces trois fins, la première - destruction des armées - est évidemment celle qu'une stratégie forte doit se proposer au plus tôt et poursuivre sans relâche. Elle implique la recherche systématique de la bataille. La stratégie napoléonienne était à cet égard, rappelons - le, le modèle qui s'opposait au système amoindri du XVIII^e siècle.

Mais il n'en est pas moins certain que la force armée et le territoire constituaient pour une nation belligérante des facteurs de puissance solidaires. Il en découle que les opérations dirigées contre la force armée et celles qui avaient pour objet la conquête du territoire étaient elles - mêmes en étroite connexité; les résultats des unes influent nécessairement sur le développement des autres. Donc, il existait, même pour une stratégie uniquement tendue vers la bataille d'anéantissement, des objectifs territoriaux ou géographiques qui étaient fructueux, voire qui s'imposaient.

Il existait également des guerres où l'adversaire était plus gravement atteint dans sa volonté de lutte par la perte d'une partie de son territoire - de sa capitale par exemple - que par la perte d'une bataille. Ce qui était certain, c'est que pour songer à renverser l'adversaire, il fallait disposer sur lui d'une grande supériorité de moyens. Faute de cette condition, le but d'une guerre offensive ne saurait être que la conquête d'une fraction de territoire ennemi.

Dans le choix de cette alternative, les motifs d'ordre topographique et géographique étaient parfois prépondérants³⁸².

En somme, Clausewitz est nettement relativiste quant à la valeur du terrain en stratégie. Le terrain, à ses yeux, n'a d'importance que dans la mesure où sa conquête, sa défense servent l'œuvre de destruction ou de préservation que la stratégie résume. Cette manière de voir était celle de Napoléon; elle ne fut démentie par les leçons d'aucune des guerres postérieures, y compris celle de 1914 - 1918.

³⁸² Site Web : Général Dufour. « L'élément terrain en stratégie ». http://www.stratisc.org/strat_058_Duffour.html, juillet 1931. Article consulté le 18 septembre 2010.

2 -- Popularité des conceptions jominiennes et clausewitziennes de Bonaparte dans la doctrine militaire de 1853 à 1914

A - Mutation des conceptions de l'art de la guerre

Nous allons poursuivre ce chapitre en démontrant d'abord qu'au fur et à mesure que les cinq conflits traités progressaient dans le temps, c'est à dire de 1853 à 1870, que l'on s'éloignait de plus en plus de la vision jominienne des campagnes de Bonaparte pour se rapprocher de plus en plus de la vision clausewitzienne de la guerre napoléonienne.

Rappelons qu'en plus d'exposer sa vision des plus importantes caractéristiques de la stratégie napoléonienne, Jomini avait offert un cadre de référence pour la conception des opérations terrestres. Ses concepts comprenaient la base d'opérations, d'où une armée puisait son ravitaillement et ses renforts, et l'objectif (ou le point géographique) qu'une armée à l'offensive devait atteindre pour être victorieuse. Entre la base d'opérations et l'objectif, s'étendait la ligne d'opérations, le long de laquelle l'armée devait avancer, souvent en menant des engagements successifs contre la défense ennemie. Enfin, entre les arrières de l'armée et la base d'opérations se trouvait l'indispensable ligne de communications par laquelle s'écoulaient ravitaillements et renforts.

Rappelons également que le système napoléonien de Jomini était fondé non sur la recherche de la bataille décisive comme l'avait proposée son rival Clausewitz, mais sur la manœuvre. Cette manœuvre, valable aussi bien en tactique qu'en stratégie, reposait sur les deux grandes modalités qu'on a exposées dans la première partie: la manœuvre sur les arrières et la manœuvre sur la position centrale.

a) Influence jominienne en Crimée (1854 - 1855)

Conseiller militaire de la cour de Russie dès 1813, A. H. Jomini était avant tout connu pour ses études stratégiques et ses réflexions relatives à l'organisation militaire de la Russie. L'Encyclopédie militaire soviétique le présentait comme l'un des fondateurs de l'académie militaire et comme le principal planificateur des opérations de la guerre de Crimée (1853 - 1856)³⁸³. Consulté en tant qu'expert militaire, le général suisse ne joua toutefois qu'un rôle secondaire dans l'organisation des opérations de ce conflit au printemps 1855.

En revanche, son influence se fit plus nettement sentir du côté des Alliés, notamment dans la manœuvre napoléonienne exécutée durant la bataille de l'Alma, septembre 1854. On se souvient que, durant cette phase cruciale de la guerre de Crimée, l'armée russe s'était retranchée sur les hauteurs de la rivière de l'Alma pour couper aux Alliés la route de Sébastopol, l'ultime objectif militaire de ce conflit. S'inspirant directement de la manœuvre impériale préconisée si souvent par Jomini dans ses écrits, le général St - Arnaud avait donné le 19 septembre l'ordre d'attaquer³⁸⁴. Cette attaque qui combinait une manœuvre sur les flancs et une autre sur la position centrale était digne de celle exécutée par Napoléon 1^{er} à Austerlitz en 1805³⁸⁵. À la droite de St - Arnaud, la division Bosquet, renforcée de troupes turques, et les Britanniques à sa gauche, tournèrent simultanément les ailes des armées russes pour concentrer leur masse vers leurs flancs tandis que le reste de l'armée française attaquait le centre de l'ennemi, conformément à la théorie jominienne³⁸⁶. Ce mouvement tournant réussit pleinement lorsque les points décisifs de part et d'autre de l'adversaire

³⁸³ Ami - Jacques Rapin, « La réforme des institutions politiques centrales de la Russie: les Rêveries d'Antoine - Henri Jomini (1861) », *Cahiers du monde russe*, janvier 2001, vol 42, p. 115.

³⁸⁴ E. R. Murraciale (capitaine), « La guerre de Crimée: les opérations », *Revue historique des armées*, n° 169, 1987, pp. 24 - 25.

³⁸⁵ Site Web : « Lire Jomini » par Bruno Colson.
http://www.stratic.org/strat_049 colsonjomi.html. Page 5, consultée le 11 juillet 2009.

³⁸⁶ A. Alasya (colonel), « The Turco-Russian war and the crimean expedition », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 46, 1980, pp. 127 - 128 ; Site Web : « Saint - Arnaud vainqueur de l'Alma », F. Page-Divo.
http://www.fapage.com/bataille_Alma_02.htm. Consulté le 23 mars 2010.

furent atteints, non sans peine, le lendemain³⁸⁷. C'était en effet avec vigueur que Jomini affirmait (dangereusement) que tout le secret de la victoire tactique se trouvait dans la manœuvre très simple consistant à porter le gros des forces sur une aile ennemie³⁸⁸.

Notons que, parmi toutes les troupes alliées envoyées en Crimée, c'était la force expéditionnaire française qui était de loin la plus importante: ce fut elle qui réussit le plus grand nombre de percées majeures durant la guerre et ce fut elle qui jouit du meilleur commandement les jours de bataille³⁸⁹. Dans une certaine mesure, les combats permirent à la nation de retrouver son héritage napoléonien.

b) Influence jominienne en Italie (1859)

Il est généralement reconnu que Jomini eut une influence déterminante sur la conception des opérations de l'armée française en Italie lors de la campagne³⁹⁰ de 1859. Sollicité par Napoléon III peu avant le début de la campagne, il ne tarda pas à souligner à l'empereur français l'impact des armes modernes sur le déroulement des combats. En outre, il lui conseilla fortement de se conformer aux tactiques militaires de son oncle et, en particulier, d'adopter

³⁸⁷ Archives nationales (AN, France), 400 ap/150, bataille de l'Alma: rapport du maréchal St - Arnaud à l'Empereur, 8 octobre 1854; AN, 400 ap/156, lettre du général Canrobert à Napoléon III, 21 septembre 1854.

³⁸⁸ AN, 400 ap/119, rapport de Son Altesse impériale, le Prince Napoléon à l'Empereur, le 19 septembre 1854;

Site Web : « Chapitre VII: de la révolution à la veille des guerres modernes », par Bertrand Degoy, Alain de Neve, Joseph Heurotin.

http://www.stratisc.org/act_bru_hisguerre_Ch7.htm. Consulté le 23 mars 2010.

³⁸⁹ Service historique de l'armée de terre (SHAT, Vincennes), 1 M 2132, Les opérations de l'armée turque pendant la campagne de 1853 - 1856 en Roumélie et en Crimée, auteur anonyme; A. Constantin (colonel), « La guerre de coalition contre la Russie et l'expédition de Crimée (1853 - 1856) » *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 35, 1976, p. 118.

³⁹⁰ Avant d'être sollicité par Napoléon III, l'auteur du *Précis de l'art de la guerre* était encore général d'infanterie russe et aide de camp du tsar.

l'ordre mixte³⁹¹, la disposition préférée de Napoléon 1^{er} au combat³⁹². Sur le plan stratégique, il communiqua à l'Empereur ses observations sur le théâtre de guerre et le déroulement des opérations dans un document qui est conservé aux Archives nationales à Paris³⁹³.

À la lecture de ce document, on a constaté que Jomini concevait deux directions principales pour une offensive de l'armée franco-sarde:

- i) la ligne du Tessin également nommée front du Nord.
- ii) la ligne du Pô, également nommée front du Sud (carte 7).

Le second mouvement stratégique était jugé le plus périlleux en raison des positions avantageuses dont les troupes autrichiennes jouissaient sur le théâtre de guerre³⁹⁴. Napoléon III envisagea initialement une telle manœuvre, qui reproduirait celle effectuée par son oncle lors de la campagne de 1796, mais dut y renoncer après avoir constaté les carences logistiques de son armée: les équipages de ponts et l'artillerie de position faisaient défaut.

Ce fut donc une attaque au nord, sur la ligne du Tessin, recommandée par le stratège suisse qui fut adoptée, malgré les difficultés qu'elle présentait. C'était elle qui offrait les plus grandes chances de succès et dont résulterait nécessairement une bataille décisive entre le Tessin et Milan (carte 7). C'est ainsi que fut conçue la manœuvre stratégique qui conduisit à la bataille de Magenta. La combinaison conseillée par Jomini était nettement moins périlleuse que la marche de flanc le long du front autrichien ordonnée par Napoléon III. Les capacités d'analyse du stratège suisse relevaient de son coup d'œil stratégique et

³⁹¹ On se souvient du premier chapitre que la formation militaire de *l'ordre mixte* était une solution intermédiaire entre *l'ordre mince* et *l'ordre profond*. *L'ordre mixte* alternait colonnes et lignes sur la ligne de front afin de profiter des avantages du feu (des lignes) et du choc (des colonnes).

³⁹² Geoffroy Wawro, « An army of pigs: the technical, social and political bases of Austrian shock tactics, 1859 - 1866 » *The journal of military history*, vol 59, n° 3, 1995, pp. 412 - 413.

³⁹³ AN, 400 ap/57, campagne d'Italie 1859: correspondance du général Jomini à l'empereur Napoléon III, 30 avril 1859.

³⁹⁴ SHAT, 1 M 2297, Bataille de Magenta dans les journaux anglais « Times », 9 juin 1859.

de ses aptitudes à l'art de faire la guerre en embrassant tout le théâtre des opérations³⁹⁵.

Au cours de cette opération intitulée « le grand débordement », toutes les unités françaises et sardes progressèrent vers Novarre, transportant notamment les équipages de pont nécessaires au passage du Tessin à Turbigio (carte 7), terme de l'enveloppement. Ce vaste mouvement de l'armée se reportant tout entière, secrètement et en trois jours de Casale sur la haute Sésia, était une manœuvre bien conçue, sagement préparée et hautement exécutée³⁹⁶.

Cette manœuvre célèbre, utilisa pour la première fois dans l'histoire un transport en chemin de fer. La voie ferrée débita sans arrêt des trains de troupes avec une régularité d'horloge. Ce fut un succès de la logistique et de la surprise. Du point de vue de manœuvre proprement dite, ce fut certainement un des plus beaux exemples de « manœuvre d'armée » que présenta l'histoire militaire. Par la suite, rares furent les occasions pour une armée de rencontrer un terrain qui se prêtait aussi bien à un mouvement de ce genre, car il est incontestable que la Sésia et le Pô constituaient entre les forces alliées et les troupes autrichiennes, à la fois une barrière et un rideau éminemment favorables à l'exécution du plan conçu par Jomini et exécuté par Napoléon III³⁹⁷.

Notons que, malgré la hardiesse du plan, Napoléon III ne se faisait pas de la guerre une idée aussi complète que son oncle. La qualité de son commandement, comme celle d'autres dirigeants militaires, sera analysée plus loin dans cette troisième partie. Par ailleurs, ce plan ne l'avait certainement pas prémuni contre des erreurs de jugements, mais il lui offrait néanmoins un examen systématique des mouvements stratégiques permis par le théâtre de guerre et une appréciation de leurs avantages et inconvénients³⁹⁸. En outre, le plan proposé comportait quelques considérations sur l'art militaire qui contribuèrent probablement à inciter l'hésitant empereur français à l'adapter aux circonstances et le prémunir d'errements encore plus préjudiciables à la conduite de la guerre. Premièrement,

³⁹⁵ Rappelons que la prise en compte de tout le théâtre des opérations était l'une des principales caractéristiques du système militaire napoléonien (deuxième chapitre).

³⁹⁶ SHAT, 1 M 900, Campagne de 1859 en Italie jusqu'à la bataille de Magenta, par le capitaine Berrot, p. 139.

³⁹⁷ *Ibid*, 1 M 900, p. 140.

³⁹⁸ Ami - Jacques Rapin, « Le plan des opérations de la campagne d'Italie de 1859: la contribution réelle de Jomini », *Revue historique des armées*, n° 260, 2010, pp. 78 - 80.

Jomini affirmait que les données topographiques ne suffisaient jamais à déterminer un plan d'opérations, la position et la force des armées en présence influant sur les choix stratégiques³⁹⁹. Deuxièmement, il observait que les opérations ne sauraient être définitivement fixées au début d'une campagne, puisque leur plan était appelé à évoluer constamment en fonction de la « marche des événements ». Troisièmement, il accordait une juste importance au facteur moral et au facteur technique (en l'occurrence la supériorité de l'artillerie française⁴⁰⁰) tous deux susceptibles de contrebalancer les avantages qu'offrait aux Autrichiens l'échiquier stratégique et tactique. C'était clairement signifier que la guerre est l'affaire d'action réciproque et, dans une certaine mesure, de sens de l'initiative et non pas de conceptions abstraites préalables⁴⁰¹.

Cependant, comme toujours à la guerre, le succès des opérations ne repose jamais exclusivement sur le bien-fondé de leur conception initiale et sur l'esprit d'initiative de ceux qui les conduisent. Ce succès procède également des erreurs commises par l'adversaire⁴⁰², lesquelles, lors de la campagne de 1859, avaient largement contribué à la victoire de l'armée française.

Néanmoins, les analyses de Jomini influèrent de façon importante sur la conduite des opérations dans cette campagne. Son plan fournit à Napoléon III une « ligne directrice » qui fut certainement utile à un commandant en chef sans expérience, ne possédant ni le talent militaire ni l'esprit de décision de son oncle⁴⁰³.

³⁹⁹ L'importance du terrain à la guerre a été abordée dans la première partie de ce chapitre.

⁴⁰⁰ SHAT, 1 M 1691, Les canons rayés français: Extrait de la Gazette militaire de Darmstadt, 5 mai 1859.

⁴⁰¹ *Ibid*, p. 81.

⁴⁰² L'analyse de la qualité du commandement autrichien au cours de ce conflit sera également abordée plus loin dans ce chapitre.

⁴⁰³ Rapin, *loc. cit.*, p. 81.

c) Évolution vers une vision clausewitzienne de la guerre aux États Unis (1861 - 1865)

Débutant avec l'application des idées jominiennes des campagnes de Napoléon, ce conflit sombra peu à peu dans l'extrême violence de la conception clausewitzienne de la guerre quasi totale. L'objectif initial en 1861 étant, en effet, la préservation de l'Union, le gouvernement Lincoln espérait au début régler le conflit en n'y accordant qu'un effort militaire limité⁴⁰⁴ par l'occupation rapide de Richmond, la capitale des Confédérés⁴⁰⁵. Mais l'annonce de la Proclamation de l'Émancipation après la bataille d'Antietam, en octobre 1862 prolongea la guerre en la rendant quasi totale et plus punitive. Ce conflit qui avait ainsi débuté par une vision jominienne de manœuvres géométriques savantes de lignes et bases d'opérations visant surtout à l'occupation de territoires, évolua en quelques années en une guerre d'envergure presque totale, basée sur la vision idéalisée de Clausewitz. Durant ce conflit, nul autre que le commandant - en - chef unioniste W. T. Sherman ne formula mieux la cruauté de la guerre en général : « La guerre est cruelle. On ne peut rien y changer. Plus elle sera cruelle, plus vite elle sera terminée⁴⁰⁶ ».

La transition entre guerre limitée et « guerre plus totale » résulta dans une large mesure de la fausse croyance initiale que ce conflit serait de courte durée et qu'une seule bataille décisive serait suffisante pour mater la rébellion des États confédérés⁴⁰⁷. Toutefois, en raison de l'étendue du pays et à la difficulté d'y

⁴⁰⁴ Notons ici la préférence de Jomini pour les guerres limitées, à l'encontre de Clausewitz, le théoricien des guerres nationales.

⁴⁰⁵ Russell F. Weigley, *A great Civil War: a military and political history (1861-1865)*, Indiana University Press, Bloomington, 2000, pp. 29 -32.

⁴⁰⁶ « La guerre c'est l'enfer » avait déclaré Sherman. Il était bien décidé à y plonger toute la Confédération. Dès le début du conflit, il s'était rendu compte que la partie serait difficile. En étant le premier à comprendre le rôle joué par les populations civiles dans ce genre de guerre, il devint ainsi le premier général moderne. Il avait également compris qu'en attaquant les civils, on privait l'armée ennemie de ses bases et il s'en était donc délibérément pris à eux.

⁴⁰⁷ United states military academy, (USMA, West Point), CU 1579, Letter of James. B. McPherson, Union general in the Civil War, killed at the battle of Atlanta, July 22, 1864.

maintenir les lignes de communication, aucun des deux camps ne fut, durant des années, en mesure d'occuper la capitale de l'autre⁴⁰⁸.

Vers la fin de 1863, malgré la victoire des Fédéraux à Gettysburg, le président Lincoln se plaignait que les troupes de l'Union ne profitaient pas suffisamment de leur avantage numérique. Par conséquent, il proposa une nouvelle stratégie qui consistait à menacer l'ennemi avec des forces supérieures à une multitude de points décisifs. Ces masses convergeant vers plusieurs points dans des assauts indépendants, permettraient au Nord de mieux profiter de sa puissance économique et industrielle. Le premier militaire à mettre en pratique cette nouvelle stratégie fut Ulysses Grant, un général unioniste qui n'avait pratiquement jamais suivi les principes de Jomini, mais dont la précision et la rapidité de l'exécution des manœuvres étaient comparables à celles de Napoléon à Ulm en 1805⁴⁰⁹. Alors qu'il menait une guerre d'usure⁴¹⁰ à l'est, il transmit cette nouvelle stratégie à son subordonné Sherman qui la mit pleinement en œuvre à l'ouest, dans ses avances de Chattanooga jusqu'en Georgie en mai 1864, suivis de sa célèbre «marche à la mer» vers Savannah (carte 9), peu après⁴¹¹. La destruction des forces ennemies -- comme le prophétisait Clausewitz dans sa vision d'un conflit qui se rapprocherait par son intensité d'une guerre totale -- au détriment de l'application de manœuvres géométriques calculées du style jominien, suivie de ravages matériels et humains parmi les civils, devint alors le programme pour les armées de l'Union.

d) Influence de Clausewitz en Bohême (1866)

Profondément influencé par la lecture du *Vom Kriege* de Clausewitz, le maréchal Moltke partageait, dans une large mesure, les vues générales du

⁴⁰⁸ Brian Bond, *The pursuit of victory from Napoleon to Saddam Hussein*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 67.

⁴⁰⁹ R. Ernest Dupuy (col) et T. Dupuy (col), *The compact history of the Civil War*, Warner Publisher, New-York, 1993, p. 261

⁴¹⁰ N'ayant pas pu obtenir des résultats décisifs par des combats conventionnels, il avait alors été contraint d'avoir recours à une guerre d'usure, changeant ainsi la nature du conflit. Cette transformation de la guerre sera développée plus loin.

⁴¹¹ USMA, CU 1022, Abstract of Georgia and Carolina campaigns of 1864 - 1865, 5 mai 1864 au 19 mars 1865.

théoricien prussien sur la stratégie, spécialement en matière de flexibilité et d'adaptabilité. Tout comme Clausewitz, son expérience de commandant en chef de troupes sur les champs de bataille était très limitée⁴¹². De plus, il considérait le conflit austro-prussien de 1866 comme une « guerre de cabinet » avec des buts limités mais de longue durée. À la surprise générale, le conflit se termina en quelques semaines par la victoire décisive de la Prusse. Cette brève campagne s'apparenta à une vision clausewitzienne de la Grande Tactique de Napoléon. Ce fut là une victoire du haut commandement. Le mérite de l'état-major prussien résidait, à cet égard, dans la claire distinction entre les actions secondaires -- tenir en respect les Autrichiens -- et l'action décisive d'anéantissement en une seule bataille de l'armée de l'ennemi principal, sur un terrain choisi en fonction des facilités de transport offertes par la voie ferrée⁴¹³.

Au général autrichien Benedeck, placé malgré son gré à la tête de l'armée de Bohême, s'opposait donc Helmuth von Moltke qui, aux côtés de Bismarck était l'un des fondateurs de l'unité allemande. Stratège qui réfléchissait sur toutes les éventualités et qui coordonnait lui-même l'exécution, Moltke avait médité sur les idées de Clausewitz au sujet de la destruction totale de l'adversaire et avait su employer au profit de sa théorie de l'encerclement des forces ennemies les techniques que la science moderne mettait à sa disposition, en particulier, l'utilisation des chemins de fer pour le transport des troupes, le télégraphe pour la transmission des ordres, enfin l'équipement de l'infanterie avec le fusil à aiguille⁴¹⁴. Ayant réussi, non sans peine, à faire triompher son point de vue napoléonien de « marcher séparément et se battre ensemble », et ayant déjoué les tentatives de Benedeck de s'attaquer isolément aux armées qui lui étaient opposées, il accula les Autrichiens à la citadelle de Kondratiev (Sadowa), et leur infligea une défaite, sinon totale, du moins susceptible de lui ouvrir la route de Vienne, le 3 juillet 1866⁴¹⁵.

⁴¹² Il avait dirigé la plupart des opérations du conflit de 1866 à partir de son bureau de Berlin et n'était venu sur le théâtre de la guerre que quelques jours avant la Bataille de Sadowa.

⁴¹³ Site web : « Chapitre VIII: les premières guerres modernes », par Bertrand Degoy, Alain de Neve, Joseph Heurotin.
http://www.stratisc.org/act_bru_hisguerre_Ch8.htm. Consulté le 11 décembre 2010.

⁴¹⁴ Site web : « Chapitre VIII: les premières guerres modernes », par Bertrand Degoy, Alain de Neve, Joseph Heurotin.
http://www.stratisc.org/act_bru_hisguerre_Ch8.htm. Consulté le 11 décembre 2010.

⁴¹⁵ Jacques Droz, *La formation de l'unité allemande, 1789 - 1871*, Paris, Hatier, 1970, p. 181.

e) Influence clausewitzienne en Europe à partir de 1870

Pour Bismarck comme pour Clausewitz, la guerre était d'abord, « une simple continuation de la politique par d'autres moyens ». Elle était l'instrument d'une politique et devait être conduite en fonction de cet objectif politique. Au cours du conflit de 1870, tout comme durant celui de 1866, il avait cherché à freiner l'ardeur soldatesque des généraux prussiens afin de tenter de tirer le meilleur parti politique de leurs victoires. Chacun de ces deux conflits donna donc lieu à de fortes tensions entre les objectifs politiques de Bismarck et la logique proprement conquérante du commandement général de l'armée. Les tensions furent plus fortes en 1870 - 71, car Bismarck dut faire face à l'influence prépondérante de Moltke qui, s'inspirant de Napoléon 1^{er}, envisageait alors une « guerre absolue » visant à l'anéantissement de l'ennemi.

À l'hiver 1871, lorsque le conflit touchait à sa fin, Bismarck était désireux d'en finir le plus rapidement possible afin de pouvoir entamer les négociations et rester ainsi dans les limites d'une guerre acceptable pour les autres puissances européennes. Il fut donc favorable à un bombardement de la capitale dont il attendait une prompt reddition. Mais Moltke et l'état-major, auréolés de leurs succès et fidèles à leur projet d'anéantissement, voulaient défaire l'armée et occuper le territoire. Ce fut finalement la « sagesse » du chancelier allemand, fidèle à la primauté clausewitzienne de la politique sur le militaire qui l'emporta.

Bien que la réputation de Clausewitz eut déjà commencé à surpasser celle de Jomini durant la guerre de Sécession, ce ne fut qu'après 1870 qu'elle fut consacrée, moins pour des raisons purement intellectuelles que pour des raisons nationalistes. La Prusse, victorieuse à Sadowa (1866) et à Sedan (1870), avait cherché une légitimation théorique à sa supériorité sur le terrain et elle ne pouvait se satisfaire de Jomini qui était Suisse et avait surtout théorisé les enseignements de Napoléon en critiquant parfois durement Frédéric II, un roi de Prusse du siècle précédent. Par ailleurs, vers la fin du XIX^e siècle, les idées de Clausewitz étaient jugées plus profondes que celles de Jomini, notamment en raison de leur approche plus philosophique et globale de la guerre et surtout de l'influence de l'école prussienne de stratégie.

Ce fut durant cette période que Clausewitz s'imposa irrésistiblement au détriment de Jomini. Le théoricien prussien était désormais la référence positive ou négative. Mais, comme nous allons le voir vers la fin de ce chapitre, c'était au prix d'une réduction de sa pensée, dont on privilégiait désormais les aspects opérationnels en déformant ou en niant les idées maîtresses du primat de la politique (« Le militaire est subordonné à la politique ») et de la

supériorité intrinsèque de la défensive (« La défensive est une forme de guerre supérieure à l'offensive »)⁴¹⁶.

Cette vague clausewitzienne, aussi réduite fut - elle, fut surtout la conséquence d'une hégémonie allemande, presque aussi forte que le fut l'hégémonie française du Grand Siècle de Louis XIV. L'Allemagne était désormais le point de référence, le modèle pour la plupart des armées du monde⁴¹⁷ et ses penseurs étaient portés par les victoires de 1866 et 1870. En France, en particulier, tous les auteurs allemands étaient traduits et étudiés. Par contre, ils y étaient aussi de plus en plus contestés, au fur et à mesure que la doctrine française s'affirmait et se perfectionnait. Après 1905, elle parvint à s'affranchir de son complexe d'infériorité et se détourna de cette influence d'outre-Rhin pour lui substituer une interprétation renouvelée du modèle napoléonien, dominée par les écrits du capitaine Colin et du général Camon⁴¹⁸.

Mais ce culte de l'offensive qui avait commencé à se développer au début du XX^e siècle, et qui avait abouti aux hécatombes de 1914, n'était pas spécifiquement français. L'exaltation du modèle napoléonien, la montée du nationalisme et une lecture partielle de Clausewitz s'étaient conjugués en Allemagne aussi pour aboutir à cette « idéologie de l'offensive » et en particulier à « l'offensive à outrance » qui fut utilisée intensément durant les premiers combats de la Première Guerre mondiale⁴¹⁹.

B - Déformation de la vision clausewitzienne

Avant d'élaborer cette ascension du culte de l'offensive de 1871 à 1914 au cours du prochain chapitre, nous allons, au préalable, démontrer la déformation

⁴¹⁶ Hervé Coutau - Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Institut de stratégie comparée, Économica, 2001, p. 209.

⁴¹⁷ Fouquet - Lapar (général), « Les Français face au service militaire au XIX^e siècle », *Revue historique des Armées*, n° 183, juin 1991, p. 9.

⁴¹⁸ Coutau-Bégarie, *op. cit*, p. 210.

⁴¹⁹ *Ibid*, p. 211.

de la pensée de Clausewitz durant cette période, c'est - à - dire noter l'atténuation du primat de la politique dans la doctrine militaire durant ces années.

Rappelons d'abord que le débat stratégique dans l'œuvre de Clausewitz portait essentiellement sur trois points: les affirmations de la subordination de la guerre à la politique, la distinction entre guerre absolue et guerre réelle, et la supériorité de la forme défensive de la guerre. C'est en fonction du premier point (subordination du militaire) que nous allons démontrer les transformations des deux autres dans la pensée militaire de 1871 à 1914⁴²⁰ .

D'après Clausewitz, la guerre dans sa « forme absolue » est un duel où il importe de désarmer l'adversaire et de ne pas être désarmé. Ce but introduit une action réciproque qui implique une « ascension aux extrêmes » : l'anéantissement est alors le terme possible de toutes les guerres⁴²¹ . Chaque guerre porte en elle la possibilité d'être une guerre absolue. Plus précisément, la forme absolue d'une guerre est une tendance présente dans chaque guerre présente. Si parfois la guerre réelle se rapproche de la forme absolue qu'elle porte en elle, elle le doit toutefois à la politique, ou plus exactement à l'atténuation du rôle de la politique. En bref, cette forme absolue est une loi tendancielle de la guerre, mais la guerre n'est que l'instrument de la politique qui doit la régler pour contrôler son intensité⁴²² .

Par ailleurs, Clausewitz ne cessait d'affirmer que la forme de la défense était plus forte que celle de l'attaque. Et pourtant, il n'était pas plus un doctrinaire de la défensive que de l'offensive puisqu'il recommandait l'une ou l'autre forme de guerre selon la finalité politique. Relevons également une ambiguïté dans la proposition du théoricien prussien concernant cette fois la forme même de la défensive. Cette ambiguïté se manifeste par une oscillation entre l'affirmation que la défense, d'une part, ne nécessite pas le désarmement de l'adversaire et, d'autre part, qu'elle doit prendre soin de le désarmer afin de l'éliminer plus sûrement. Plus exactement encore, cette ambiguïté se révèle

⁴²⁰ Alain Bergounioux et Pierre Polivka, « La doctrine stratégique de Clausewitz et l'idéologie militaire prussienne », *Revue internationale d'histoire militaire*, vol 10, n° 37, p. 59.

⁴²¹ *Idem*, « Clausewitz et le militarisme allemand » dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol 23, 1976, p. 503.

⁴²² Bourgoniaux et Polivka, « La doctrine stratégique ... », p. 62; Emmanuel Terray, « Critique de l'interprétation relativement rassurante de la pensée de Clausewitz sur la guerre proposée par Raymond Aron », *Revue française de science politique*, vol 36, n° 2, 1986, pp. 248 - 268.

dans une conception de la défense qui ne fait que « garder », c'est - à - dire conserver un territoire, pour décourager l'intention positive de l'adversaire (donc pour maintenir un statu quo), et une autre qui vise la décision, c'est-à-dire qui inclut une contre-attaque. Une fois de plus, c'est la politique qui fixe les fins (désarmer l'État ennemi ou pas) et peut ainsi être en mesure de déterminer la forme de la défensive.

En somme, d'après Clausewitz, la défensive est la forme de guerre qui assure, sans contradiction, la suprématie de la politique, car le but stratégique est toujours déterminé par la fin politique. À l'inverse, refuser la forme intrinsèquement plus grande de la défense, serait introduire une contradiction inévitable entre la suprématie de la politique et la conduite de la guerre, c'est-à-dire ne plus s'en remettre à la « raison » de l'État. Ce serait comme faire de l'anéantissement un impératif, et penser donc exclusivement dans la logique de la guerre absolue, contredisant ainsi directement le rôle de la politique, ou plutôt en faisant ainsi de la politique une servante de la guerre.

Or, précisément dans la période s'étalant de la fin du conflit franco - prussien de 1870 jusqu'au début des hostilités de 1914, cet ensemble de propositions clausewitziennes fut peu à peu contredit et intégré dans un tout autre système stratégique.

Tout en fondant ses réflexions sur la conception clausewitzienne de la guerre, le maréchal Moltke, neveu du comte H. V. Moltke, le général en chef des campagnes prussiennes de 1866 et 1870, fut le point de départ de cette transformation progressive⁴²³. Il interpréta les principes clausewitziens à travers le prisme des guerres de l'unité allemande. C'était à partir de ce genre particulier de conflit qu'il déduisit les lois de la guerre. Moltke (le neveu) et surtout ses successeurs réduisirent la stratégie à une quelconque grande tactique et essayèrent de déduire de cette dernière les lois de la stratégie. Le maréchal prussien fut ainsi conduit à évacuer la politique du champ des opérations. Selon lui, la guerre n'était qu'une parenthèse dans la vie et non plus une pleine manifestation de la politique elle-même. Ayant exclu le contrôle de la politique sur le militaire, il fut conduit à transformer le principe de l'anéantissement qui devint alors la loi stratégique de toute guerre réelle, et non plus un but possible que toute guerre réelle pouvait atteindre pour devenir une guerre absolue. L'art de la guerre était alors réduit à la recherche de la bataille du style napoléonien. Et ainsi était naturellement privilégiée l'offensive qui devait forcer l'adversaire à accepter l'épreuve de force.

⁴²³ Cette transformation, déclenchée par Moltke, fut poursuivie dans les écrits militaires de stratèges comme von der Goltz, Bernhardi, Foch et Schlieffen.

L'affirmation que l'attaquant dictait sa loi au défenseur contredisait mot pour mot la proposition de Clausewitz sur la supériorité de la défense. C'était alors au nom de l'anéantissement que Moltke tira de la stratégie opérationnelle le principe de la prééminence de l'offensive. Il apparentait donc le concept clausewitzien de « l'ascension aux extrêmes » à des batailles comme celles de Kroniggrätz et de Sedan, où les combats seraient alors dépourvus d'un contrôle quelconque de la politique.

3 - Primauté de l'offensive sur la défensive

Nous allons ensuite aborder la question de la primauté de l'offensive dans les opérations militaires françaises depuis la fin du Second Empire jusqu'à 1914. Ce faisant, nous allons tenter de repérer au cours de cette période les antécédents napoléoniens de cette stratégie que l'Empereur privilégiait particulièrement durant ses campagnes ainsi que les tenants et les adversaires de la doctrine clausewitzienne de la supériorité de la défensive.

La fin des hostilités en 1871 et l'importance de la défaite provoquèrent un changement radical d'abord dans la pensée militaire française et ensuite dans la doctrine. Entre 1880 et 1914, l'armée française eut deux doctrines:

- a) La « manœuvre napoléonienne » développée par l'École supérieure de guerre⁴²⁴. Elle resta en vigueur jusqu'à la Première Guerre mondiale.
- b) L'offensive à outrance qui caractérisa les premières opérations de 1914.

Après la guerre de 1870, la défaite française fut expliquée avant tout par les déficiences intellectuelles au sein d'une armée fonctionnarisée, favorisant la routine et le service militaire, au détriment de l'innovation. L'École supérieure de guerre fut créée pour combler cette lacune. Parmi les enseignants, les généraux Lewal, Maillard et Bonnal établirent en une décennie une doctrine interarmes, la « manœuvre napoléonienne », censée répandre les secrets des victoires de

⁴²⁴ Michel Goya, « Doctrine et formation: l'institution française au XIX^e siècle », *Revue historique des Armées*, n° 28, décembre 2002, p. 125.

l'Empereur, mais qui n'était toutefois qu'une construction intellectuelle. L'étude privilégiée et même quasi exclusive des campagnes napoléoniennes avait ainsi abouti à la systématisation schématique de la «manœuvre napoléonienne». Cette systématisation ramenée en fait à un ensemble de recettes tactiques basées sur les méthodes de l'Empereur allait grandement contribuer par la suite, associée au dogme de la « mission » à accomplir coûte que coûte, à susciter l'apparition de doctrines résolument offensives⁴²⁵. Cette manœuvre, enseignée dans les cours de l'école, connut la consécration avec son adoption en tant que doctrine officielle de l'armée française dans les années 1890. Le règlement⁴²⁶ qui le mit en œuvre en 1895 resta en vigueur jusqu'en 1913.

Le but de la « manœuvre napoléonienne », tel que suggéré dans la première partie de la thèse, consistait à détruire l'armée ennemie et l'offensive constituait le moyen d'y parvenir. Cette manœuvre comprenait quatre phases: l'engagement de l'avant-garde, le combat d'usure, l'attaque décisive, puis la poursuite -- ou la retraite.

- a) L'avant-garde jouait un rôle clef en assurant la sûreté de l'armée, en obtenant des renseignements et en menant des actions offensives forçant l'offensive à dévoiler son dispositif.
- b) Le combat d'usure visait pour sa part à affaiblir autant que possible l'adversaire moralement et physiquement pour ainsi déterminer le mouvement de l'attaque décisive.
- c) Les deux dernières étapes étaient inspirées directement des campagnes napoléoniennes⁴²⁷.

⁴²⁵ Site web : Dimitry Queloz, « De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance: la tactique de l'armée française, 1871 - 1914 ». <http://stratisc.org/Queloz1.htm>. Page consultée le 25/10/2010.

⁴²⁶ Décret du 28 mai 1895 portant règlement sur le service des armées en campagne, Charles-Lavauxelle, 1897. Ce règlement s'écartait de la rigidité de pensée: il stipulait que des prescriptions formelles ne saurait convenir aux circonstances si multiples et si variées de la guerre et seraient de nature à paralyser l'initiative des officiers en les dispensant de réfléchir et de vouloir. La valeur de la défensive ennemie y était explicitement reconnue également: on précisait dans ce règlement qu'il serait téméraire de songer à déloger un adversaire déterminé sans l'avoir au préalable ébranlé et affaibli par des pertes écrasantes. L'artillerie devait préparer l'attaque décisive.

⁴²⁷ Site web : Dimitry Queloz. « Manœuvre napoléonienne et offensive à outrance: la manœuvre dans l'armée française entre 1880 et 1914 ».

Mais il serait nécessaire d'abord de remonter une cinquantaine d'années plus tôt, après la chute du Premier Empire, pour mieux mettre en valeur la prise de conscience des militaires français de leur retard intellectuel par rapport à leurs collègues allemands après la défaite de 1870.

Compte tenu de l'état du continent après les guerres napoléoniennes, à savoir une Europe fatiguée et épuisée par les luttes qu'elle venait de soutenir, renonçant à la conquête et à l'appel aux armes, les exigences militaires de la France étaient limitées. Elle ne demandait à son armée que le moyen de tenir son rang dans cette Europe à intérêts monarchiques et dynastiques et le moyen d'appuyer, au besoin par une démonstration armée, une politique de cabinet, c'est-à-dire de conventions.

L'armée française projetait ainsi un état spécial de recrutement et d'instruction ainsi qu'un entendement particulier de la guerre. D'où la préparation à la guerre classique, la guerre de cabinets⁴²⁸ suffisait aux besoins de l'époque. La vraie théorie, celle que Napoléon avait enseignée à l'Europe, pouvait faire des concessions en ces moments de lassitude générale, d'ambitions restreintes et de moyens réduits, et conduire néanmoins à des succès⁴²⁹.

Pour être vainqueur, il suffisait d'être plus ambitieux et plus fort que l'adversaire; il n'était pas nécessaire de l'être beaucoup quand il l'était peu; cela explique les succès français de 1854 et 1859, deux guerres à buts dynastiques encore, visant à supprimer les traités de 1815, c'est-à-dire la page noire de l'histoire de Napoléon.

Une pareille théorie de la guerre, bornée dans ses fins et dans ses moyens, ne devait plus suffire, le jour où, de la conservatrice et monarchique Europe sortait une nation ambitieuse, la Prusse, qui voulait prendre en mains les intérêts allemands. Elle fut capable d'imposer le service personnel et obligatoire, rendant ainsi à la guerre la forme nationale, et, par là même, les proportions et les allures des luttes du Premier Empire. Soulignons que le conflit dans lequel elle s'engagea avec la France en 1870 fut également une guerre d'intérêt dynastique,

<http://www.ludovicmonnerat.com/archives/2010/02>. Consulté le 26 Octobre 2010.

⁴²⁸ C'était le genre de conflit limité dans son ampleur et ses objectifs, celui que les gouvernements faisaient au moyen de leur armée de métier et à laquelle les populations ne participaient que dans la mesure où elles se voyaient frappées d'impôts ou bien se trouvaient lésées par les combats.

⁴²⁹ Fernand Foch, *Des principes de la guerre, conférences faites en 1900 à l'École supérieure de la guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1971, p. 23.

entreprise par le gouvernement français pour consolider par des victoires présumées faciles un pouvoir branlant.

C'était pour avoir méconnu chez ses voisins cette transformation radicale, ce retour à la guerre napoléonienne du début du siècle, et les conséquences qu'elle entraînait, que la France fut, en 1870, la victime de la guerre nationale⁴³⁰ qu'elle avait elle-même créée. À un peuple prussien en arme, organisé pour la conquête, l'invasion, la lutte à l'extrême, elle lui avait opposé un outil, une armée réduite, recrutée dans la partie la plus défavorisée et la moins instruite de la nation, adoptant les procédés du dix-huitième siècle qui ne pouvait suffire qu'à une guerre de cabinet, à but restreint. C'était parce que l'Europe toute entière était revenue à cette ère de thèses nationales et par suite de nations armées que la France fut obligée après 1870 de reprendre, plus d'un demi-siècle plus tard, le concept absolu de la guerre, autrement dit de se préparer pour une guerre future qui serait totale⁴³¹.

A - Premières influences de Clausewitz

Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, le penchant pour des méthodes napoléoniennes d'anéantissement pendant les guerres de 1866 et 1870 révélait le rapprochement de la Prusse de la version clausewitzienne de la guerre moderne. De son vivant, l'interprète prussien de Napoléon s'inquiétait d'un avenir qui pourrait être susceptible d'oublier les leçons les plus variées de l'histoire. Il s'était souvent demandé si, dans quelques générations, on ne verrait pas réapparaître l'engouement pour la vieille escrime et les méthodes surannées en condamnant les combats et les batailles de Bonaparte comme des actes de barbarie. Il mettait ainsi en garde les écrivains militaires du futur contre ces dangereux oublis et souhaitait que leurs écrits puissent exercer une influence salutaire sur l'esprit du gouvernement prussien. Et c'était largement grâce à ces mises en gardes prophétiques qu'était né un état-major prussien moderne. L'abandon de la vieille escrime et des pratiques surannées, et l'étude consciencieuse des combats et des batailles de Napoléon, considérés non comme des actes de barbarie, mais comme

⁴³⁰ François Bédarida, « Bond Brian, war and society in Europe, 1870 - 1970 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 1984, vol n°1, pp. 150 - 151.

⁴³¹ Foch, *op. cit.*, p. 24.

les seuls moyens de la guerre prise dans son sens le plus vrai, contribuèrent à réaliser le souhait de Clausewitz⁴³².

Rappelons que ces méthodes surannées consistaient à placer l'objet de la guerre dans l'exécution de manœuvres finement combinées et non dans l'anéantissement des forces de l'adversaire. Or, avec la Révolution française et les guerres napoléoniennes, une nouvelle ère s'était ouverte, celle des guerres nationales aux allures déchaînées parce qu'elles allaient consacrer toutes les ressources de la nation. Ces guerres nationales allaient se donner pour but, non un intérêt dynastique, non la conquête ou la possession d'une province, mais la défense ou la propagation d'idées philosophiques d'abord, et de principes d'indépendance, d'unité, d'avantages immatériels de diverses espèces par la suite⁴³³. Elles allaient ainsi mettre en jeu l'intérêt et les moyens de chacun des soldats autant que des sentiments et des passions, c'est-à-dire des éléments de force jusqu'alors quasiment jamais exploités⁴³⁴.

Malgré les succès remportés par l'armée française en Crimée (1854) et en Italie (1859), la notion de bataille avait à tel point disparu de la doctrine militaire française que les Français en 1870 comme les Prussiens en 1806, croyaient pouvoir s'en passer. Ils pensaient pouvoir remporter la victoire sans bataille et lorsque les troupes étaient menées au combat, c'était d'une habile disposition, d'un alignement parfait, d'une formation nouvelle qu'on attendait le succès. La bataille était préparée comme une revue: il n'était quasiment question ni d'ennemis ni des coups à lui porter ni du marteau qui devait les porter. En bref, il était très peu question de l'emploi de la force⁴³⁵.

⁴³² *Ibid*, pp. 25 - 26.

⁴³³ *Ibid*, p. 28.

⁴³⁴ Notons que dans le passé déjà, c'étaient les guerres de religion qui avaient amené les luttes les plus violentes.

⁴³⁵ *Ibid*, p. 32.

B - Prise de conscience des caractères de la guerre moderne

Après la défaite de 1870, le haut commandement français se rendit compte que la guerre devenait de plus en plus nationale, de plus en plus puissante, de plus en plus passionnée. Elle plaçait la possession de territoires et l'occupation de places et de positions fortes au second plan. C'était à la théorie de la décision par les armes qu'elle revenait, et elle ne pouvait en pratiquer d'autres. Au lieu de condamner les combats et les batailles de Bonaparte comme des actes sauvages, elle y voyait les seuls moyens efficaces de conduire des opérations militaires.

Évoquant la stratégie d'anéantissement de Napoléon, la morale de la guerre moderne pouvait se résumer ainsi: chercher les armées ennemies, centre de puissance adverse, pour les battre et les détruire et prendre pour cela la direction et la tactique qui y conduisaient le plus rapidement et le plus sûrement⁴³⁶.

Les tactiques que les forces russes adoptèrent contre leurs adversaires durant la guerre turco-russe de 1877 renforcèrent la croyance des militaires français en l'offensive. Les Turcs qui combattirent en restant constamment sur la défensive furent battus. Les quelques doutes que pouvaient encore avoir les protagonistes de l'offensive furent dissipés en 1889 par la publication des écrits d'un officier d'infanterie française, le colonel Ardant du Picq. D'après sa théorie, le succès d'une bataille ne serait surtout qu'une question de moral, et l'assaillant devait gagner si son moral était supérieur à celui du défenseur. Même si cette théorie présentait quelques lacunes, l'école française de l'offensive s'en inspira et, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, trouva son principal interprète dans le lieutenant-colonel Ferdinand Foch⁴³⁷. Méprisant la guerre limitée et critiquant sévèrement ses adeptes, il exalta la théorie de la bataille d'annihilation, telle que

⁴³⁶ *Ibid*, p. 40 - 41.

⁴³⁷ En 1894, Foch fut nommé professeur à l'École supérieure de Guerre dont il devint plus tard commandant. Ses plus célèbres publications, « De la conduite de la Guerre » et « Des Principes de la Guerre », devinrent le Nouveau Testament de l'armée française.

l'avait pratiquée Napoléon et prônée Clausewitz, au point où il développa le culte de l'offensive à outrance⁴³⁸.

Avant d'aborder cet aspect spécifique de l'offensive, penchons - nous sur le culte de l'offensive en général, sa popularité dans les plans militaires français et allemand avant la Première Guerre mondiale ainsi que la remise en cause de « la manœuvre napoléonienne » discutée au préalable.

Ce culte faisait référence à une stratégie où les chefs militaires croyaient que les avantages de l'offensive étaient si grands qu'aucune force défensive ne pouvait la repousser. Le premier qui prendrait l'offensive serait celui qui remporterait la victoire. Par conséquent, tous les belligérants choisissaient d'attaquer. Par ailleurs, le culte de l'offensive fut l'une des pensées dominantes chez beaucoup de chefs politiques avant 1914. Il contribua de manière significative à l'escalade des hostilités, les chefs pensant en effet pouvoir paralyser leurs ennemis en déclenchant l'offensive, toute attente étant synonyme de défaite.

Les théoriciens militaires de l'époque tenaient généralement l'offensive pour extrêmement importante. Cette théorie encouragea tous les belligérants à attaquer en premier pour gagner l'avantage. La plupart voulaient mobiliser le plus vite possible pour éviter d'être acculés à la défensive. Toutefois, les possibilités diplomatiques devenaient plus réduites car la mise en place de la mobilisation était si rigide qu'il était souvent impossible de l'arrêter une fois lancée sans risquer une désorganisation militaire et une rupture dans le pays⁴³⁹.

Le culte de l'offensive se développa dans les pensées militaires française et allemande dès la fin de la guerre franco-prussienne de 1870-71. Dans la première, elle se manifesta de plus en plus dans une série de plans visant à contrer la menace allemande sur les frontières. Dans la deuxième, elle apparut dans le plan Schlieffen, du nom du général d'état-major prussien, le comte Alfred von Schlieffen.

⁴³⁸ John Frederick Charles, Fuller, *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Paris, Payot, 1963, pp. 110 - 112; Goya, *loc. cit.*, p. 121.

⁴³⁹ Stephen Van Evera, « The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War », *International Security*, vol 9, n° 1, 1984, pp. 58 - 107.

a) Les plans militaires français depuis 1871

À la suite de la défaite de 1870-71, les militaires français durent s'adapter au nouveau rapport de force en Europe. L'émergence de l'Empire allemand de l'autre côté du Rhin, combinée à la perte des territoires d'Alsace-Lorraine et de Moselle, avait placé la France en situation difficile. En avril 1898, l'état-major adopta le Plan XIV. Tenant compte de l'infériorité numérique de l'armée française, ce plan était conçu comme une stratégie défensive le long de la frontière germano-française. La guerre de 1870 avait démontré la capacité de l'état-major allemand à utiliser le réseau ferroviaire pour déployer ses unités et sa capacité à mobiliser rapidement ses réservistes pour les transformer en unités combattantes de première ligne. Or, le Plan XIV n'inclut pas l'utilisation des chemins de fer. En mars 1903, le Plan XV fut adopté. Bien que défensif dans sa conception, ce plan impliquait l'utilisation des ressources, mais dans un rôle subordonné. En juillet 1911, le chef d'état-major français présenta le Plan XVI qui consistait en une attente défensive et un élargissement du front de mer jusqu'à la Belgique en mobilisant tous les réservistes. Mais, comme les deux autres plans, il fut rejeté par les membres du Conseil supérieur de guerre à cause de sa nature trop défensive⁴⁴⁰.

Enfin, le Plan XVII, la stratégie militaire des Français qui fut utilisée au début de la Première Guerre mondiale, fut conçue par le maréchal Foch, imbu des méthodes napoléoniennes d'un siècle plus tôt. Le plan reposait sur l'utilisation de la force brute et une croyance mystique dans « l'élan » ou « l'esprit de combat », des qualités morales auxquelles Napoléon accordait une grande importance. D'une part, dans ses proclamations il avait rappelé à ses soldats que même lorsqu'ils étaient en infériorité numérique durant ses premières campagnes, c'était la force morale bien plus que la quantité qui leur avait accordé la victoire. D'autre part, les troupes d'élites de l'Empereur, et en particulier la Garde Impériale, étaient reconnues pour être possédées par une force morale exceptionnelle au combat⁴⁴¹.

De nature purement offensive, le Plan XVII était ainsi fondé sur un état d'esprit qui serait en mesure de repousser tout ennemi, quel qu'il soit par la force brute. La doctrine militaire française de l'époque en fut imprégnée à tel point qu'au début de la guerre plusieurs officiers français furent démis de leurs fonctions pour manque de cet esprit combatif.

⁴⁴⁰ Site web : « Plan XVII ». Auteur anonyme.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Plan_XVII. Consulté le 25 octobre 2010.

⁴⁴¹ Ce critère essentiel au succès militaire et sur lequel insistait Napoléon a été développé dans la première partie de la thèse.

Parmi les autres particularités du culte de l'offensive, notons quelques-uns des effets des méthodes napoléoniennes sur le plan opérationnel. Convaincus que les Prussiens avaient remporté leur victoire décisive en 1866 en adhérant aux principes de Napoléon, les penseurs militaires français des années 1880 et 1890 accordèrent une importance exagérée à la manœuvre au détriment de la puissance du feu qui s'était alors considérablement accrue par les avancées technologiques récentes. Les effets de cette tendance ne tardèrent pas à se faire sentir dans les offensives des premiers combats de 1914. Estimant que les charges d'infanterie lancées énergiquement à l'assaut seraient à elles seules en mesure de surmonter le feu puissant de l'ennemi, les troupes françaises ne purent éviter des désastres militaires que grâce à la mobilité qu'ils avaient développée au cours des longues années précédant le conflit. Cette flexibilité était directement inspirée de la rapidité avec laquelle Napoléon manœuvrait ses troupes durant ses campagnes⁴⁴². Et pourtant, certains penseurs européens à l'époque s'opposaient au culte de l'offensive. Le point de vue de ces détracteurs qui étaient donc des « antinapoléoniens » sera élaboré au cours du dernier chapitre.

b) Le plan militaire prussien après 1871

Depuis l'alliance franco-russe (1892 - 1894), l'Allemagne devait sérieusement envisager de combattre sur deux fronts dans un conflit européen. Le postulat de l'hostilité des autres puissances devait encourager une guerre préventive et indirectement un plan militaire offensif tel que le Plan Schlieffen⁴⁴³. Selon la pensée militaire prussienne de l'époque, si l'adversaire était jugé extrêmement hostile, seule une victoire décisive de style napoléonien serait susceptible de mettre un terme à la guerre en brisant définitivement sa force de résistance. Dans ce cas, une répartition inégale de ses troupes, avec une plus grande force de frappe sur un des théâtres de la guerre au cours d'une phase initiale, devait permettre à l'Allemagne de compenser son infériorité numérique face au bloc franco-russe⁴⁴⁴. En cas de conflit, Schlieffen misait sur la lenteur de la Russie à se

⁴⁴² Site web : Robert. A. Doughty. « French operational Act: 1888 - 1940 ».

<http://www.history.army.mil/books/OpArt/france2.htm>. Consulté le 26 octobre 2010

⁴⁴³ Le plan Schlieffen dut son nom au maréchal-comte Alfred von Schlieffen (1833 - 1913) qui avait, dès 1894, un plan pour permettre à l'Allemagne de combattre à la fois sur le front russe et sur le front occidental.

⁴⁴⁴ Site web : Thomas Lindemann. « L'idéologie de l'offensive dans le Plan Schlieffen ».

mobiliser due à son étendue et à l'insuffisance de ses moyens de transport. Du coup, il préconisait une attaque immédiate et brutale contre la France pour la mettre hors d'état de nuire en quelques semaines comme dans la guerre de 1870- 71, et ensuite seulement se retourner contre la Russie.

Soulignons ici que l'immense popularité du Plan Schlieffen dans les milieux militaires allemands pourrait être en quelque sorte attribuée à leur vision darwinienne du monde. En effet, ce plan, par son axiome d'une action rapide et décisive était compatible avec la conception darwinienne⁴⁴⁵ de la guerre comme un moyen de sélection et la nécessité d'être fort, d'éliminer l'adversaire afin de pouvoir survivre dans « l'évolution mondiale » (weltentwicklung).

En revanche, des options défensives furent, en raison de cette grille de perception, rapidement écartées. Si des militaires allemands n'optèrent pas pour le plan de Von Waldersee (chef d'état-major de 1888 à 1891) des années 1880, c'était parce que le successeur de Von Moltke avait préconisé plutôt une offensive limitée à l'Est et une défensive à l'Ouest⁴⁴⁶.

c) Remise en question de la manœuvre napoléonienne

En même temps que le culte de l'offensive à outrance commençait à faire son apparition dans les milieux militaires vers la fin du XIX^e siècle, la doctrine de la manœuvre napoléonienne était remise en cause⁴⁴⁷, et cela pour les raisons suivantes:

- i) Ses fondements historiques furent parfois jugés incertains.
- ii) Le rôle prépondérant de la garde fut mis en doute: plus de 30% des effectifs, un pourcentage excessivement élevé, y était engagé.

<http://www.stratisc.org/strat> 69%20Lindemann.html. Page 10, consulté le 25 octobre 2010.

⁴⁴⁵ Le darwinisme social était une doctrine politique évolutionniste apparue au XIX^e siècle qui postulait que la lutte pour la vie entre les hommes était l'état naturel des relations sociales. Son action politique préconisait la suppression des moins aptes afin de permettre aux plus forts de survivre.

⁴⁴⁶ *Ibid*, p. 3 consultée le 25 octobre.

⁴⁴⁷ Queloz, *loc. cit.*, p. 4.

- iii) L'application de cette manœuvre fit souvent défaut au sein des conflits contemporains, en particulier durant la guerre des Boers (1899 - 1902) sur laquelle nous allons brièvement nous pencher.

En poursuivant notre analyse des antécédents napoléoniens dans les situations militaires de la fin du XIX^e siècle, nous allons prêter une attention particulière à la seconde guerre des Boers. Ce fut dans la polémique à propos des méthodes militaires utilisées dans ce conflit que se manifestèrent les premiers signes d'une transition de la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. À cet effet, deux thèses s'opposèrent au début du siècle: celle de l'école de la manœuvre napoléonienne et celle d'un général français du nom de François Oscar de Négrier.

Le général Négrier, le théoricien militaire qui s'opposait à la thèse de l'école napoléonienne, était un héros de la guerre de 1870. Dans ses écrits⁴⁴⁸, il aborda essentiellement deux modes de la tactique: le moral et le feu. Adeptes des idées du colonel Ardant du Picq, il affirmait que la tactique de l'avenir dépendrait plus encore de l'état moral de la nation au début de la guerre et de l'énergie intellectuelle du soldat que de la puissance de l'armement. Ce serait grâce à sa valeur individuelle et à son courage que le combattant, dès son arrivée dans la zone des feux rapprochés, pourrait continuer à combattre et à avancer. Et pourtant, il ne donnait pas la primauté absolue au moral et accordait toute son attention au feu dont il ne négligeait pas les effets. Négrier arguait que, dans la guerre des Boers de 1899, ce fut l'augmentation de la puissance du feu du côté de la défensive qui rendit obsolète les procédés de combat de l'armée anglaise qui, par conséquent, dut modifier sa tactique pour remporter la victoire finale. L'auteur soutint son argumentation finale en faveur de la défensive en affirmant la quasi inviolabilité des fronts en raison de « la puissance du fusil » et de l'invisibilité des buts.

L'école de la manœuvre napoléonienne comprenant parmi d'autres auteurs les généraux Bonnal et Langlois, et les capitaines Gilbert et Fournier, réagit vigoureusement contre ces assertions en affirmant qu'en fin de compte il n'y eut rien de neuf concernant la puissance de feu. Les quatre auteurs déclarèrent que les effets de cette dernière étaient connus depuis la guerre de 1870-71, tout comme ses limites, ainsi que les moyens nécessaires pour y échapper: emprunts

⁴⁴⁸ François Oscar de Négrier, « Les tendances nouvelles de l'armée allemande », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1901, pp. 5 - 12; « Quelques enseignements de la guerre moderne », *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1901, pp. 721 - 767; « Cavaliers et Dragons », *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1902, pp. 764 - 800 et 1^{er} janvier 1903, pp. 87 - 117; « L'évolution actuelle de la tactique », *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1904, pp. 854 - 885 et 1^{er} mars 1904, pp. 110 - 129.

de défilés, formations diluées, utilisation du terrain⁴⁴⁹. Forts des expériences du passé⁴⁵⁰ et imprégnés des études des grands théoriciens et capitaines, les quatre officiers affirmèrent de plus, la supériorité de l'offensive sur la défensive, l'expérience de la guerre des Boers n'étant qu'apparente. Les échecs de l'attaque anglaise d'après eux n'étaient pas dus au fait que les monts étaient devenus inviolables en raison de l'augmentation de la puissance de feu de la défensive, mais plutôt à l'incompétence tactique du commandement britannique⁴⁵¹.

Dans le cadre de la manœuvre, les auteurs reprochent aux Anglais, de n'avoir jamais opéré selon les principes napoléoniens, avec engagement d'une avant-garde comme le préconisait la doctrine de ces principes. Après l'arrivée de Lord Roberts⁴⁵², pendant la deuxième partie de la guerre, la tactique anglaise s'était modifiée. Elle se caractérisait par une extrême prudence: l'attaque n'existait plus à proprement parler et l'engagement de l'avant-garde n'avait toujours pas eu lieu. Ce ne fut que grâce à une supériorité numérique écrasante dans la manœuvre de débordement des ailes de l'adversaire que les Britanniques remportèrent finalement la victoire⁴⁵³.

⁴⁴⁹ Site web : Dimitry Queloz, « La pensée militaire française et les enseignements tactiques de la guerre des Boers », p. 4.

<http://www.stratisc.org/84-Queloz.htm>. Consulté le 4 septembre 2010.

⁴⁵⁰ L'armée française fut véritablement traumatisée par la défaite de 1870, défaite liée à l'esprit exagérément défensif des officiers. Par réaction et suite à l'influence des études consacrées aux guerres napoléoniennes et à celles de 1866 et 1870, ainsi qu'à la doctrine du Grand état-major allemand, les penseurs militaires français adoptèrent un esprit offensif particulièrement fort. Rappelons que cette tendance se renforça avec le temps et déboucha sur la notion d'attaque à outrance à partir de la fin de la première décennie du XX^e siècle.

⁴⁵¹ Queloz, *La pensée...*p. 5.

⁴⁵² Lord Roberts fut un soldat anglo-irlandais renommé et l'un des plus talentueux Field Marshals britannique de l'ère victorienne. En 1900, il participa à la Seconde Guerre des Boers où il dirigea les opérations des forces anglaises pendant près d'un an.

⁴⁵³ Queloz, *La pensée...* p. 6.

d) Les divergences au sein de l'école napoléonienne

Toutefois, malgré une apparente unité de pensée, les prémices de deux nouveaux courants de pensée opposés ne tardèrent pas à apparaître au sein même de l'école napoléonienne: celui du feu et celui du moral. Cette différence importante concernait la primauté de la valeur entre le feu et le moral.

D'une part, Bonnal accordait la prépondérance au feu⁴⁵⁴. Cette conception se rapprochant donc de celle de Négrier, diminuerait la force de l'offensive et augmenterait la notion de l'inviolabilité des fronts.

À l'opposé de cette conception se trouvaient les points de vue des trois autres auteurs Langlois, Gilbert et Fournier, tous partisans de l'élément moral. Dans leur rejet du triomphe du machinisme et leur croyance en la supériorité de l'élément moral, les deux premiers allèrent même jusqu'à considérer que le développement de la puissance du feu était sans incidence notable sur la bataille. Langlois estimait que dans une « guerre de feu », la supériorité était tout à fait indépendante de l'état de l'armement et dépendait uniquement de l'état moral de la troupe. Il affirmait également que, si les Anglais avaient échoué dans certaines de leurs attaques, c'était non seulement en raison de fautes tactiques grossières, mais aussi à cause de l'absence d'un facteur moral suffisamment développé qui les avait empêchés de mener leur offensive à fond. Il affirmait que le facteur moral était celui avec lequel il fallait lutter et que c'était lui qui permettait la victoire, même si les pertes étaient élevées et que le front n'était pas inviolable⁴⁵⁵.

Nous pouvons conclure que les débats entourant les opérations durant le conflit anglo-boer avait permis pour la première fois de remettre en cause ouvertement et de manière importante la doctrine de l'école de la manœuvre napoléonienne. Les tenants de cette dernière n'avaient toutefois pas changé leur opinion et croyaient encore fermement aux stratégies de l'Empereur. Ils affirmèrent que les premières défaites anglaises résultaient du fait qu'ils avaient utilisé d'autres moyens de combat. De plus, ils déclarèrent que les Britanniques avaient vaincu, en fin de compte, par la supériorité numérique, l'un des principes de guerre napoléonienne essentiels à la victoire⁴⁵⁶.

Par ailleurs, la distinction entre les deux courants de pensée opposés qui apparurent au sein de l'école napoléonienne - celui du feu et celui du moral -

⁴⁵⁴ Eugène Carrias, *La pensée militaire française*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, p. 289 - 290.

⁴⁵⁵ *Ibid*, pp. 290 - 291.

⁴⁵⁶ *Ibid*, p. 288 - 289.

n'avait pas été perceptible par les contemporains, tant était forte la notion de manœuvre napoléonienne. Cependant, lorsque cette doctrine tomba peu à peu dans l'abandon pour des raisons citées au préalable (contestation historique de la doctrine, rôle contesté de l'avant-garde, etc) ce furent les deux nouvelles écoles du feu et du moral qui s'affrontèrent dans les années précédant immédiatement la Première Guerre mondiale. Cette école du moral, poussant jusqu'à l'extrême l'exaltation des forces morales et s'appuyant sur les qualités des Français (sens de l'initiative, enthousiasme, discipline, exubérance etc), déboucha sur le concept d'offensive à outrance comme seul moyen de contrer la puissance de feu adverse⁴⁵⁷. En bref, le développement du rôle du moral ouvrait la voie à l'offensive à outrance.

e) L'offensive à outrance

Les grandes idées de ce genre d'offensive furent présentées pour la première fois en 1911 par un militaire français, le colonel de Grandmaison. En 1908, il fut nommé chef du 3e bureau du ministère de la Guerre où s'organisaient la défense de la frontière de l'Est et les grandes manœuvres annuelles. C'est dans ce poste qu'il fit connaître le concept d'offensive à tout prix. Ces idées, formèrent, en effet, les bases de la doctrine adoptée par l'armée française juste avant la Première Guerre mondiale. En dépit d'un état d'esprit très offensif et de la haute importance accordée aux facteurs moraux, cette doctrine était pourtant bien équilibrée.

La conception de Grandmaison tablait sur une sûreté obtenue par l'offensive elle-même⁴⁵⁸ et accordait, conformément à la théorie d'Ardant du Picq, une primauté aux forces morales. Pour lui, il était nécessaire d'être plus offensif que l'adversaire. De plus, l'exécution (ou réalisation) devait primer la conception⁴⁵⁹. À

⁴⁵⁷ Azar Gat, « Ardant du Picq's Scientism, teaching and influence », *War and Society*, october 1990, pp. 1 - 16.

⁴⁵⁸ Rappelons que dans la « manœuvre napoléonienne », l'avant - garde jouait un rôle clef en assurant la sûreté de l'armée, en obtenant des renseignements et en menant des actions offensives forçant l'adversaire à dévoiler son dispositif.

⁴⁵⁹ Meslier (général), « L'esprit d'offensive dans l'armée française en 1914, à la lecture de Grandmaison et d'autres publications de l'époque », dans *Bulletin Soc. Hist. Moderne*, n° 8, 1966.

l'encontre de la manœuvre napoléonienne qui comptait quatre phases, l'offensive à outrance n'en comptait que deux:

- I) Premièrement, un engagement de colonnes juxtaposées et autonomes, précédées d'une avant-garde n'ayant que très peu d'effectifs.
- II) Deuxièmement, un engagement de la réserve sur une aile, dans une certaine mesure de manière préconçue, dans l'optique d'une action rapide⁴⁶⁰.

Les deux principaux défauts de la manœuvre napoléonienne étaient la croyance aveugle dans la vertu absolue de la manœuvre et le caractère systématique et inflexible de ses principes, l'avant-garde et l'attaque décisive. La doctrine de l'offensive à outrance, comme réaction à la manœuvre napoléonienne, était moins ambitieuse et présentait un caractère plus flexible. Elle représentait toutefois un recul sur le plan conceptuel, le moral devenant le mode d'action tactique et la manœuvre lui étant subordonnée. L'exécution du plan prenait ainsi clairement le pas sur sa conception, au risque de tout transformer en un « en avant » général⁴⁶¹.

Remarquons ici que, même si, sur le plan tactique, un antécédent napoléonien important (la manœuvre) avait été abandonné à la veille du premier conflit mondial, l'art de la guerre de Napoléon se faisait encore nettement sentir sur le plan stratégique, cela par cette nouvelle doctrine de l'offensive à outrance. Outre la France, le dogme de la primauté de l'offensive, tant privilégiée par l'Empereur, était répandu en 1914 dans plusieurs autres pays européens, et en particulier en Allemagne.

⁴⁶⁰ Site web : Dimitry Queloz, « Manœuvre napoléonienne et offensive à outrance : la manœuvre dans l'armée française entre 1880 et 1914 », 12 février 2010. http://www.ludovicmonnerat.com/archives/2010/02/manoeuvre_napo.shtml. Consulté le 26 octobre 2010.

⁴⁶¹ *Ibid*, p. 2.

Chapitre septième

Sur les traces de Bonaparte

- avant le combat -

1 - Dans l'organisation des armées

Considérons les aspects suivants dans l'organisation de diverses armées au XIX^e siècle:

A) La formation des corps d'armée

a) Créé par Napoléon en 1805, le corps d'armée regroupait les divisions de la Grande Armée en de grandes unités interarmes, commandées par des maréchaux. Ce nouveau système stratégique de corps d'armée fut conçu suite à l'impuissance de la cavalerie à fixer et à tenir à elle seule l'armée ennemie avant l'arrivée des renforts. Regroupant de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, il fut mis en place en septembre 1805 et fut inauguré durant la campagne d'Iéna de 1806. Séparés de moins d'une journée de marche, ils pouvaient se concentrer sur un point décisif très rapidement, lors d'une bataille majeure⁴⁶². Comme on l'a vu au troisième chapitre, Napoléon rassembla ces corps d'armée en un immense système offensif nommé « le Bataillon Carré ».

⁴⁶² Eugène Chalvardjian, *Étude comparative de deux campagnes napoléoniennes, Iéna et Waterloo*, Mémoire de maîtrise, histoire, Université de Montréal, 2006, 131 pages.

La création de corps d'armée en Europe durant les guerres napoléoniennes eut, par la suite, un impact décisif sur la conduite des opérations: les armées de campagne de plusieurs nations européennes furent organisées en corps et, dès lors, la coordination des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie se fit très efficacement. Ce système facilita aussi le contrôle et le commandement des troupes⁴⁶³. Toutefois, à l'encontre de tous les autres pays européens, seuls les corps d'armée de la Prusse étaient formés en temps de paix. Leurs chefs connaissaient donc leurs subordonnés très tôt, donnaient leurs directives pour l'instruction et veillaient à la liaison des armes. Les diverses unités étaient ainsi habituées à œuvrer ensemble bien avant le déclenchement des hostilités. Dans les autres pays, les corps d'armée n'étaient formés qu'à la veille d'une guerre, ce qui retardait le processus de mobilisation et limitait l'entraînement des officiers pour les opérations à longue échéance.

b) Mais c'est aux États-Unis que le système de corps d'armée connut son plus grand essor, vers le début des années 1860. Jusque-là, il n'était encore connu au Nouveau Monde que du point de vue théorique. Quoi qu'il en soit, l'art de la guerre de Napoléon était donc à tel point populaire vers le milieu du XIX^e siècle, que des échos de son système s'étaient même fait entendre au-delà de l'Atlantique. Dans ses enseignements à l'académie militaire de West Point, le professeur Denis Hart Mahan mettait constamment l'accent sur l'étude des campagnes napoléoniennes⁴⁶⁴.

Après la défaite du Nord à la bataille de Bull Run, il devint évident que les effectifs de 75 000 volontaires, dont l'armée des fédéraux était composée, ne seraient pas suffisants pour écraser les rebelles et, par conséquent, ils ne cessèrent de croître durant le conflit. Au total, l'Union avait mobilisé 2 600 000 hommes et la Confédération près d'un million durant toute la durée de la guerre. L'énormité de ces chiffres nécessitait inéluctablement une restructuration fondamentale de l'organisation des armées.

L'évolution du système des corps d'armée dans la guerre de Sécession fut caractérisée par une lente mais constante amélioration de l'organisation de

⁴⁶³ Robert M. Epstein, « The creation and evolution of army corps in the American Civil War », *The journal of military history*, n° 55, january 1991, p. 21.

⁴⁶⁴ Epstein, *loc. cit.*, p. 23; John Keegan, *The American Civil War: a military history*, Alfred A. Knopf, New-York,, 2009, p. 335; Michael Bonura, *Under the shadow of Napoleon*, New-York University Press, New-York, 2012, pp. 111-113; James L. Robertson Jr, *Stonewall Jackson: the man, the soldier, the legend*, Macmillan Publisher, New-York, 1997, p. 42; Steven E. Woodworth, *Sherman*, Palgrave Macmillan, New-York,, 2009, p. 9.

grandes unités de combat. Un grand nombre de généraux impliqués dans ce conflit était versé dans la théorie militaire de Napoléon. Lincoln lui-même avait une vaste connaissance des opérations, organisations et terminologie militaires de l'Empereur. Il avait exprimé plus d'une fois dans sa correspondance avec des officiers de l'armée de l'Union, la nécessité de créer de grandes unités tactiques (des corps d'armée). Sa proposition de diviser l'armée du Nord en deux corps distincts, le 24 octobre 1861, peu après la défaite des Fédéraux à la Deuxième Bataille de Bull Run, était de conception purement napoléonienne⁴⁶⁵.

Toutefois, certains officiers nordistes, comme le général Georges B. McClellan commandant en chef de l'armée des Fédéraux dans la Péninsule en 1861 - 1862, s'étaient opposés à organiser toute formation plus grande que la division. McClellan recommandait à ses propres officiers d'abord d'acquérir suffisamment d'expérience comme chefs de division avant d'être en mesure de commander ces nouvelles formations. Ces retards ne manquèrent pas d'irriter le président américain qui était convaincu que les corps d'armée étaient nécessaires pour les opérations offensives des armées de l'Union. Ce ne fut que grâce aux efforts de généraux, comme McDowell, Stanton et Wadsworth, tous membres du « Joint Committee To Examine The Conduct of the War » formé à Washington en novembre 1861, que Lincoln réussit à faire approuver quelques mois plus tard au Congrès américain la réorganisation de l'armée des Fédéraux en corps d'union⁴⁶⁶.

Précisons que la proposition du brigadier général Irwin McDowell de regrouper toutes les divisions en trois corps d'armée afin de bien conduire une campagne militaire, fut particulièrement bien écoutée au comité, d'autant plus qu'il était diplômé du Collège de Troyes en France et avait enseigné des cours de tactiques militaires à West Point. Les autres membres du comité, des commandants unionistes également en faveur du système napoléonien de regroupement de divisions en de grandes unités tactiques, favorisaient, en plus, l'application du principe de Napoléon de « marcher séparés pour se concentrer ensuite sur le champ de bataille » à ces corps d'armée. Par ailleurs, McDowell avait recommandé la création de quatre formations multi-divisionnaires à l'instar du « bataillon carré » de Napoléon⁴⁶⁷.

Notons cependant que malgré tout l'intérêt que les militaires dans la guerre de Sécession portaient aux rôles des corps d'armée dans l'art de la guerre napoléonien, plusieurs d'entre eux ne saisissaient pas véritablement la portée de

⁴⁶⁵ *Ibid*, pp. 28 - 29.

⁴⁶⁶ *Ibid.*, pp. 31 - 34.

⁴⁶⁷ Epstein, *loc. cit.*, pp. 32 - 33.

ces nouvelles unités sur les champs de bataille. Le système militaire américain ne les avait habitués qu'à manier de petites unités au combat, en particulier en ce qui concernait l'artillerie et la cavalerie. Il n'y avait aucune tradition de style napoléonien quant à l'utilisation de grandes unités de cavalerie à des fins de reconnaissance, de tactiques de choc ou d'exploitation du succès par la poursuite de l'armée vaincue⁴⁶⁸. La concentration de l'artillerie, manœuvre hautement privilégiée de Napoléon⁴⁶⁹, n'existait pas non plus dans les forces armées des États - Unis. Le résultat fut que durant la première moitié de cette guerre, cavalerie et artillerie étaient décentralisées et utilisées uniquement comme soutiens de l'infanterie. Aucun militaire ne se rendit compte de ce que des regroupements de 8 ou 10 000 cavaliers pouvaient faire et quels effets la réunion en masses compactes de 40 ou 50 canons pourrait avoir sur un point particulier d'une ligne ennemie⁴⁷⁰.

Précisons aussi qu'au cours de ce conflit, c'était l'armée des Confédérés qui avait développé en premier le système des corps d'armée. Et c'était, dans une large mesure grâce à cette nouvelle organisation de leur armée que les Sudistes remportèrent leur première victoire à la bataille de Bull Run en juillet 1861. Devançant leurs adversaires dans une organisation de style napoléonien, ils furent les premiers à concentrer dans leur armée l'artillerie et la cavalerie en de grandes unités de corps d'armée. De 1861 à 1863, le général Lee était bien mieux renseigné sur ses adversaires que l'inverse, car sa cavalerie centralisée pouvait directement lui procurer les informations nécessaires, tandis que celle de ses ennemis, très décentralisée, ne pouvait obtenir que des renseignements fort limités sur les positions sudistes. De plus, l'effet de son artillerie centralisée, caractéristique bien napoléonienne comme on vient de le voir, était plus décisif

⁴⁶⁸ John. K. Mahon, « Civil War infantry assault tactics », *Military affairs*, vol 25, n° 2, 1961, pp. 67 - 68.

⁴⁶⁹ SHAT, 1M 1634, Observations sur les armées des Grands États de l'Europe (extraites de trois dépêches de juin 1852 adressées au ministère des Affaires étrangères): l'Empereur Napoléon 1^{er} voulait 16 à 24 pièces de canon (comparé aux 8 pièces d'artillerie des Prussiens) pour un corps de 6 000 hommes. C'était dans les guerres du Premier Empire que l'on vit apparaître d'abord des formidables masses d'artillerie qui décidaient du sort de la journée, comme à Wagram où le général Lauriston arriva avec 100 pièces de canon contre son adversaire et à Friedland où le général Sénarmont s'avança avec 66 pièces près de la forêt de Sortlack jusqu'à 150 pas de l'aile gauche des Russes commandés par Bagration.

⁴⁷⁰ Epstein, *loc. cit.*, p. 45.

que celui de ses adversaires nordistes qui n'employaient encore leurs canons qu'en petits paquets⁴⁷¹.

En un sens, ce furent les Sudistes qui montrèrent aux Nordistes comment organiser leur armée efficacement. L'armée des Fédéraux ne put rivaliser en efficacité de combat avec celle des Confédérés qu'après avoir réorganisé ses divisions, à l'instar de ses adversaires, sur le modèle napoléonien, à partir de juillet 1863⁴⁷². Dès lors, c'est - à - dire à compter de la bataille de Gettysburg, point tournant de la guerre, l'armée de la Virginie du Nord ne fut plus en mesure de remporter de grandes victoires. Une fois que le système napoléonien de corps d'armée adopté par les Sudistes se répandit, d'abord à l'armée du Potomac ensuite à celles de l'Ouest, les performances de combat des Nordistes s'améliorèrent sensiblement⁴⁷³.

B) Système d'états - majors

Penchons - nous ensuite sur l'influence napoléonienne sur les états - majors des armées au XIX^e siècle, et en particulier sur celui de l'armée prussienne, en élaborant la discussion amorcée au cinquième chapitre sur l'évolution de l'art de la guerre à cette époque.

a) Rappelons qu'en sympathisant avec les plaintes de Napoléon 1^{er} au sujet de la qualité de certains officiers de l'état - major de la Grande Armée, le général Thiébault avait proposé, quelques années plus tard, une réorganisation de ce service dans un écrit de 1818⁴⁷⁴. En résumé, des candidats qui avaient été examinés pour des fonctions d'état-major permanent pouvaient, une fois devenus capitaines d'état-major, rentrer dans un régiment de leur arme comme chef de bataillon. Ils pouvaient même, plus tard, atteindre le grade de colonel. La mutation en sens inverse, c'est - à - dire d'officiers de ligne à officiers d'état-major,

⁴⁷¹ Epstein, *loc. cit.*, p. 45.

⁴⁷² USMA, CU 1379, « Artillery service in the war of the rebellion », *Journal of the military institution of the United States*, chapter V, n° 57, by Brigadier-General J. C. Tidball, january 1893, pp. 466 - 490.

⁴⁷³ USMA, CU 1379, « Artillery service... », chapter VII: Chickamauga, n° 60, pp. 4 - 6.

⁴⁷⁴ Cette proposition de réforme de Thibault a été introduit au chapitre 5 dans la section de l'évolution de l'art de la guerre sur le plan administratif.

était également possible. Précisons qu'ils avaient l'obligation de se distinguer dans les deux genres de service⁴⁷⁵.

Cette proposition de réforme de Thiébault, mettant l'accent sur la compétence d'officiers plutôt que sur l'ancienneté, aurait exaucé l'un des vœux les plus chers de Bonaparte en matière de réorganisation de son état-major⁴⁷⁶. Une quarantaine d'années plus tard, les Prussiens accordèrent un tel crédit aux opinions exprimées par cet écrivain militaire qu'ils les adoptèrent en grande partie⁴⁷⁷.

b) Outre l'interaction constante entre officiers d'états-majors et ceux des régiments, ce système de corps ouvert offrait un autre avantage: celui d'avoir un chef d'état-major général permanent. Dans l'armée prussienne des années 1860, c'était le général Moltke qui occupait cette position. Le service de son état-major général consistait à réunir tous les documents et renseignements nécessaires à la conduite d'une campagne militaire ainsi qu'à étudier tous les théâtres de guerre possibles⁴⁷⁸. À l'instar de Napoléon, Moltke avait donc une connaissance approfondie de son armée et, de plus, n'ignorait rien de la composition et de l'organisation des armées étrangères, des ressources des autres pays, de leur esprit, et de leur histoire militaire. Il connaissait la géographie de l'Europe dans ses moindres détails.

Mais, à l'encontre de l'état-major français de cette époque, celui de la Prusse, non seulement réunissait et possédait à l'avance toutes les données se rapportant aux pays avoisinants, mais il les complétait journalièrement en y ajoutant les routes, les chemins de fer ou autres travaux d'exécution récente⁴⁷⁹.

⁴⁷⁵ SHAT, 1M 2290, Notice sur le corps d'état-major, par le lieutenant-colonel C. Fay, janvier 1970, p. 10; Dallas. D. Irvine, « The French and Prussian staff system before 1870 », *The journal of the american history foundation*, vol 2, n° 4, 1938, pp. 195 - 196.

⁴⁷⁶ SHAT, 1M 2290, *loc. cit.*, pp. 8 - 9.

⁴⁷⁷ SHAT, 1M 2290, *loc. cit.*, p. 11.

⁴⁷⁸ SHAT, 1M 1536, Rapports d'attachés militaires: organisation de l'armée prussienne de 1868, auteur anonyme.

⁴⁷⁹ Eugène Stoffel (colonel baron), Rapports militaires écrits de Berlin, 1866 - 1870, Paris, 1871, pp. 38 - 40; SHAT, 1M 1538, Rapports militaires sur le chemin de fer, 12 décembre 1868, auteur anonyme; SHAT, 1M 1539, Communications du ministère des affaires étrangères, du ministre des affaires étrangères à Son Excellence M. le maréchal Niel, ministre de la Guerre, Paris, le 24 avril 1867.

On conçoit sans peine, quels immenses services pouvait rendre à son pays avant et pendant une guerre, un homme ainsi préparé. Or, l'armée française n'ayant pas de chef d'état - major général permanent, lorsqu'une guerre était imminente, le ministre ou le souverain avait à en choisir un parmi les maréchaux ou les généraux disponibles. Mais il était évident que l'élu, quel qu'était son mérite personnel, n'était pas suffisamment préparé à remplir les importantes fonctions qui l'incombaient tout à coup. Pour être un major-général adéquat, il aurait fallu qu'il ait des connaissances qui ne pouvaient s'acquérir que par de longues études, comme celles que procurait une académie de guerre. Il devait également connaître parfaitement tous les généraux de l'armée⁴⁸⁰.

c) Les avantages d'un chef d'état - major permanent étaient donc évidents. Qu'une guerre vienne à éclater et rien n'était laissé au hasard et personne n'était pris au dépourvu. Le souverain n'avait pas à choisir l'homme approprié. Il le trouvait au contraire tout désigné, prêt à remplir une tâche bien définie. On n'insista sur ces exigences dans l'état - major général de l'armée française que vers la fin du siècle et on souhaita voir davantage augmenter le nombre d'officiers instruits, intelligents, hardis, brevetés de l'École supérieure de guerre. Ces officiers avaient pour mission d'entourer sur le champ de bataille le généralisme et les commandants d'armée. Pour assurer d'une façon absolument sûre l'exécution des ordres d'où dépendait le gain de la journée, il était indispensable de contrôler et de compléter les dépêches télégraphiques, téléphoniques et autres par les explications verbales d'un officier qui connaissait également la pensée du général en chef⁴⁸¹.

C) Service de santé et d'intendance

a) Le service de santé, dont la qualité laissait déjà fort à désirer durant les guerres du Premier Empire - malgré tous les soucis qu'avait Napoléon au sujet du soin des blessés - ne bénéficia pratiquement pas d'une amélioration sensible pendant plus d'un demi - siècle après la chute de l'Empereur à Waterloo.

L'histoire de la médecine militaire est une dimension fondamentale et pourtant occultée de l'histoire militaire, car les armes tuent finalement beaucoup

⁴⁸⁰ Le général Moltke insistait pour que les futurs officiers d'état - major acquièrent à l'académie de guerre prussienne les connaissances relatives à l'organisation des armées et les stratégies et tactiques adéquates.

⁴⁸¹ SHAT, 1M 2137, Rapport de M le général Saussier, directeur des manœuvres: grandes manœuvres d'armées de 1891, janvier 1891.

moins que les microbes. On ne compte pas les armées décimées par l'épidémie, jusqu'à l'armée d'Égypte victime de la peste et à l'armée franco-britannique en Crimée victime du choléra. Pendant longtemps, les guerres ont été synonyme d'épidémie. Elles en ont souvent été les principaux vecteurs, moins par usage intentionnel que par méconnaissance des mécanismes de contagion: durant la guerre du Péloponnèse dans l'Antiquité, l'entassement des réfugiés derrière les Longs Murs d'Athènes, avec l'hygiène déplorable qui en découlait, provoqua une épidémie de peste qui décima la population et fit disparaître Périclès. Sous Louis XIV, les armées traversant la France pour passer des Pyrénées aux Flandres, véhiculaient leur cortège de maladies⁴⁸².

En outre, beaucoup de blessures, qui n'étaient pas a priori mortelles, le devenaient faute de soins, et les hôpitaux, si on peut les appeler ainsi, étaient à tel point mal entretenus que la première préoccupation des blessés les moins graves était de se sauver au plus vite. Sous l'Empire, les morts à l'hôpital étaient trois ou quatre fois plus nombreux que les morts sur les champs de bataille. Il a fallu attendre la guerre de Sécession⁴⁸³ pour qu'apparaissent les premiers soins systématiques en zone de combats⁴⁸⁴, avec l'invention des trains-hôpitaux.

Les premières améliorations du service sanitaire en Europe firent leur apparition durant la guerre en Bohême de 1866. Même avec un nombre insuffisant de médecins, ce service amélioré fonctionna bien durant le conflit. La disponibilité des petites et grandes ambulances était de première classe, leurs emplacements étant convenablement choisis près des cours d'eau et des chemins de fer. La prompte évacuation des blessés par petites ambulances, opération toujours difficile, s'effectuait bien. De plus, à chaque corps d'armée était attachée une compagnie de 180 hommes, chargés de donner sur le champ de bataille même les premiers soins aux blessés et de les transporter de là aux ambulances. Leurs fonctions consistaient à se porter en ligne sur le lieu de combat, de donner

⁴⁸² Hervé Coutau-Bégarie. « Le service de santé entre guerre et paix », Actes du colloque organisés par la Délégation Méditerranée de la Commission Française d'histoire militaire (CFHM), l'Association Marseille - Provence des Anciens Éditeurs de l'Institut des Hautes Études de la Défense Nationale (IHEDN), et l'Institut tropicale de Service de Santé des Armées (IMTSSA), Marseille, 5 octobre 2002.

⁴⁸³ Même durant ce conflit, les maladies décimèrent près de deux fois plus d'hommes que les armes sur les champs de bataille. Source: SHAT, 1M 896, Extrait de *Times*, par le général Shanks.

⁴⁸⁴ USMA, CU 1379, The place of the Medical Department in the Army, by col. Thomas M. Anderson, 14th U.S. infantry, p. 342; Keegan, *op. cit.*, p. 77.

aux blessés les premiers soins tel qu'appliquer des compresses contre les fractures, etc...⁴⁸⁵

Également, jusque vers le milieu du XIX^e siècle, les services de santé ne bénéficiaient d'aucune protection légale sur le champ de bataille. Médecins et infirmiers en subissaient la mitraille au même titre que les soldats qu'ils étaient censés secourir. En 1864, la Première Convention de Genève imposa comme emblème protecteur universel une croix rouge sur fond blanc, symbole de la neutralisation des services de santé des armées. Il fut désormais interdit d'ouvrir le feu sur ces services et, par extension, sur les soldats hors de combat étant traités par ceux-ci.

Par ailleurs, durant le conflit franco-prussien, le service de santé était bien loin dans les priorités du Gouvernement de la Défense nationale: en pratique, puisque les Français se battaient sur leur propre territoire, les blessés et les malades étaient à confier à la bonne volonté des populations locales, et de leurs médecins.

b) Le service de l'intendance⁴⁸⁶ dans les campagnes militaires du XIX^e siècle ne s'était pas non plus amélioré depuis l'épopée napoléonienne. Durant les campagnes de Crimée et d'Italie, l'insuffisance du ravitaillement de nourritures et de vêtements se fit grandement sentir dans les rangs des forces expéditionnaires françaises⁴⁸⁷. Lors de la campagne de Bohême de 1866, il se révéla que ce service, comme celui des forces alliées durant les deux guerres européennes précédentes, laissait autant à désirer que le service sanitaire: durant les premiers huit jours de la campagne; les approvisionnements en vivres et en fourrages n'avaient pas pu suivre les troupes qui se déplaçaient trop rapidement, ce qui avait obligé à faire vivre celles-ci sur le pays -- mode de ravitaillement que Napoléon 1^{er} avait fini par adopter pour ses propres campagnes. Cet état de choses avait continué pendant trois semaines, donc durant presque toute la

⁴⁸⁵ SHAT, 1M 2137, Rapports de M. le général Saussier..., *loc. cit.*, p. 78; Stoffel, Rapports militaires..., *loc. cit.*, pp. 22 - 23.

⁴⁸⁶ Les fonctions du service de l'intendance étaient nombreuses: elle était responsable de l'approvisionnement et de la distribution de la nourriture, de vêtements et de fourrages à l'armée, autant que de l'organisation d'hôpitaux et de prisons militaires et de la surveillance de l'administration militaire à tous les niveaux.

⁴⁸⁷ Richard Holmes, *The road to Sedan*, London Royal Historical Society, Atlantic Highlands, N. J. Humanities Press, 1984, pp. 74 - 75.

guerre et pendant tout ce temps, les distributions, même là où elles ne manquaient pas, eurent lieu d'une façon irrégulière. Ce fut ainsi que certaines brigades de cavalerie restèrent à diverses reprises pendant plusieurs jours sans recevoir de fourrages⁴⁸⁸.

D) Service de renseignements

l) L'emploi d'attachés militaires pour obtenir des notions générales sur l'organisation de l'ennemi à la veille d'une guerre était l'une des principales composantes du service de renseignements de Napoléon. L'Empereur utilisait également ce mode d'espionnage pour s'informer sur la topographie des terrains des futures champs de bataille⁴⁸⁹.

Or, cette méthode cruciale d'acquisition de renseignements fit grandement défaut à l'armée française avant et durant les guerres du Second Empire. Dans un rapport⁴⁹⁰ sur les précautions qu'il serait utile de prendre en vue de la guerre, le commandant Stoffel, officier d'ordonnance de l'Empereur Napoléon III, note la difficulté qu'éprouvaient les attachés militaires à Berlin à se procurer des notions générales sur l'organisation de l'armée prussienne. Il contraste ensuite cette difficulté à la facilité avec laquelle les envoyés militaires prussiens à Paris arrivaient à se procurer les renseignements les plus précieux grâce au laisser-aller des officiers français qui avaient établi en principe que les secrets militaires avaient une moindre importance aux yeux de leurs adversaires à ce temps-là. Toutefois, les Prussiens eux-mêmes n'étaient pas toujours aussi bien renseignés sur les positions de leurs adversaires. Nous allons donc élaborer les forces et les lacunes de leur service de renseignements durant les conflits de cette époque.

⁴⁸⁸ SHAT, 1M 1537, Rapports du commandant Stoffel du 8 septembre au 22 octobre 1866: campagne de 1866 en Bohême, par le Brigadier - Colonel Rustow, novembre 1866; Stoffel, Rapports militaires écrits de Berlin..., *loc. cit.*, p. 22.

⁴⁸⁹ SHAT, 1M 1984, Considérations sur l'art de la guerre, auteur anonyme.

⁴⁹⁰ SHAT, 1M 1539, Communications du ministère des affaires étrangères du 20 avril au 20 octobre 1867 par le commandant Stoffel, attaché militaire à l'ambassade de France à Berlin, p. 1; Defresne (colonel), « L'armée française au lendemain de Sadowa », *Revue historique de l'armée*, 1968, vol 24, n° 2, p. 134.

a) Importance de l'évaluation du terrain

Nous allons commencer par démontrer les avantages qu'en général une connaissance approfondie du terrain pouvait procurer à une armée. En Crimée, par exemple, c'était le défaut de connaissances topographiques et stratégiques qui fit perdre aux Alliés un temps précieux en les forçant à se fortifier à Gallipoli au lieu de prendre immédiatement Varna comme base d'opérations contre les forces russes⁴⁹¹. En Italie, c'est généralement connu que les cartes que les officiers français auraient dû emporter avec eux ne leur furent parvenues qu'après la bataille de Solferino. Or ce n'était pas ainsi que les Prussiens avaient l'habitude de procéder à cette époque⁴⁹². Leurs méthodes d'acquérir des renseignements avant le combat se rapprochaient bien plus de celles de Napoléon. Dans le conflit austro-prussien de 1866, par exemple, ce n'était un secret pour personne que, bien avant l'ouverture des hostilités, des centaines d'officiers avaient exploré la Bohême, qu'ils en avaient relevé les plus petits sentiers, à tel point qu'ils en étaient arrivés à connaître le pays mieux que les Autrichiens eux-mêmes, ayant de plus, pour faciliter leurs réquisitions, les notions les plus détaillées sur la production agricole de chaque district. Ils avaient aussi réussi à se procurer une copie de cinq ou six exemplaires de l'ordre de bataille qui avaient été mystérieusement autographiés pour l'usage exclusif des commandants en chef autrichiens⁴⁹³.

b) Autre aspect positif de l'évaluation du terrain: la notion d'invisibilité

Afin d'amplifier l'effet de surprise tant favorisé par Napoléon, les Prussiens, à la veille de la campagne de Bohême, mirent l'accent sur l'invisibilité de leurs troupes en se renseignant également sur les meilleures positions qui masqueraient leurs emplacements juste avant l'affrontement avec l'adversaire. Un rapport du commandant Stoffel indique que dans aucun combat de la campagne de 1866, des observateurs français eurent l'occasion de voir l'infanterie prussienne déployer, au pas de parade dans une plaine, les colonnes de campagne ou de bataillons. Elle choisissait pour les positions à occuper les bois de sapin (pas rares en Bohême), car ces bois couronnaient pour la plupart le versant des montagnes en pente et dominaient par conséquent le terrain uni. Les pièces d'artillerie étaient

⁴⁹¹ Archives nationales (AN, France), 400 ap/119, Campagne de Crimée, 1854 - 1856, 4 août 1854.

⁴⁹² SHAT, 1M 1539, Communications du ministère..., *loc. cit.*, p. 2.

⁴⁹³ *Ibid*, p. 3.

également conduites à la lisière de ces forêts ou bien elles se plaçaient à l'intérieur et lançaient des projectiles creux. Là était également placée la cavalerie qui était même moins visible que l'infanterie. En bref, les Prussiens utilisaient le terrain d'une manière optimale aussi bien pour l'emplacement de leurs troupes que pour masquer leurs dispositions de combat⁴⁹⁴.

c) Insuffisances du service de renseignements prussien

Ainsi que nous l'avons vu dans ce chapitre, l'état-major prussien de cette époque, un modèle pour toutes les autres armées européennes de l'époque, était une version améliorée de celui de Napoléon, comme l'Empereur l'aurait certainement souhaité voir dans sa Grande Armée. Toutefois, il demeurait très inférieur à celui de ses adversaires en 1866 en matière d'obtention de renseignements durant les combats. Du côté des Autrichiens, le général Benedek était renseigné sur la composition de la 2^e armée en même temps qu'on lui signalait le rassemblement de forces prussiennes importantes sur l'Elbe. Dans les jours critiques de la campagne, lorsqu'il prenait des décisions importantes du 26 au 29 juin et encore le 2 juillet, les renseignements sur l'ennemi prussien ne cessaient d'affluer au quartier général autrichien⁴⁹⁵.

Les Prussiens, au contraire, furent constamment mal renseignés. Tous les mouvements de transport de l'ennemi leur échappèrent durant presque toute la durée de la campagne, et il avait fallu qu'il leur tombât par hasard entre les mains un ordre de bataille de l'armée ennemie du 11 juin pour qu'ils connaissent sa position⁴⁹⁶. L'état-major prussien répétait à chaque page de «l'Historique prussien» qu'il n'avait pas de nouvelles sur les positions ennemies. En fait, c'était sur un manque de renseignements que fut décidée la concentration des armées prussiennes en Bohême pour cette campagne. La 1^{ère} armée croyait ne pas rencontrer des forces ennemies importantes avant de faire la jonction avec la 2^e armée. Cependant, le 22 juin, jour où fut prise cette décision, l'armée de Benedek était en mouvement depuis plusieurs jours, et se trouvait en mesure d'écraser sous peu la 11^{ème} armée prussienne isolée et mal concentrée. Le Prince Royal de Prusse paraissait avoir ignoré au moins jusqu'au 28 ou 29 juin,

⁴⁹⁴ SHAT, 1M 1541, Rapports du commandant Stoffel: organisation de la tactique de l'armée prussienne

⁴⁹⁵ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866 en Bohême: importance du service de renseignements, par le capitaine Poisson, pp. 250 - 252.

⁴⁹⁶ *Ibid*, pp. 253 - 254.

l'importance des forces immenses réunies devant lui. Aussi, sa conduite devint plus craintive lorsqu'il dut se rendre à l'évidence: il n'osa plus et refusa le concours d'une partie de ses forces à Frédéric - Charles, le commandant en chef de la 1^{ère} armée. Celui - ci, au contraire, avait toujours cru avoir devant lui jusqu'à Gitschin⁴⁹⁷ un minimum de trois corps d'armée autrichiens. Aussi, sa marche ne fut pas aussi rapide qu'elle aurait pu l'être s'il avait été adéquatement renseigné sur les positions de son adversaire. Toutefois, on ne peut guère lui reprocher cet excès de prudence: le seul inconvénient qui en découla fut de prolonger la situation critique de la 11^{ème} armée (qui attendait l'arrivée de la 1^{ère} armée pour entreprendre les combats à Gitschin)

Enfin, que dire de l'ignorance totale de la position des Autrichiens comme indiquée dans «l'Historique prussien» dans la période du 30 juin au 2 juillet, suite aux combats du 29 juin à Gitschin et la retraite autrichienne vers Königgratz deux jours plus tard! Il fallut un pur hasard pour découvrir les positions des Autrichiens⁴⁹⁸ et décider en conséquence de la marche concentrique sur Königgratz le 3 juillet⁴⁹⁹.

II) Examinons à présent brièvement un autre aspect du service de renseignement: celui du rôle que Napoléon attribuait à l'avant - garde, à l'arrière - garde et à la cavalerie dans la sûreté et l'exploration et que nous avons commencé à mettre en relief au troisième chapitre.

Or cette autre méthode d'acquisition de renseignement fit également défaut dans l'armée française durant la plupart des guerres du Second Empire et, en particulier, lors de la campagne d'Italie de 1859. Le système de grand corps de cavalerie qui utilisait l'avant - garde et qui était si souvent employé par Napoléon 1^{er} pour assurer la sûreté de son armée -- jusqu'au moment où il serait prêt à passer à l'offensive stratégique -- autant que d'assumer un rôle d'exploration pour

⁴⁹⁷ Gitschin était la ville de Bohême vers laquelle Moltke avait ordonné aux 1^{er} et 2^e corps prussien de se diriger, une fois réunis, afin d'y rencontrer les Autrichiens. L'importance de cette ville sera reprise dans la section B (la marche des armées) de ce chapitre

⁴⁹⁸ Lorsque le prince Frédéric - Charles reçut un rapport signalant des feux de camp ennemis à Sadowa, il envoya en reconnaissance une patrouille qui s'empara de plusieurs prisonniers. Ceux - ci révélèrent la position des Autrichiens entre Bistritz et Königgratz.

⁴⁹⁹ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866 en Bohême: importance du service de renseignements par le capitaine Poisson, p. 251.

obtenir des renseignements sur les positions de l'adversaire, semblait être complètement inconnu de Napoléon III et du haut commandement français. Par conséquent, l'armée se trouvait à chaque instant exposée à rencontrer l'ennemi à l'improviste⁵⁰⁰.

Notons également cette défaillance de l'exploration dans la cavalerie de l'armée prussienne. En 1866, elle s'était montrée bien inférieure à celle des Autrichiens en n'étant pas en mesure de renseigner les armées avant les combats⁵⁰¹.

E) Idée économique de Napoléon 1^{er}

Avant de clore cette section sur l'organisation des armées au XIX^e siècle, nous allons nous pencher un moment sur l'une des idées économiques de Napoléon que nous estimons mériter une attention spéciale. Cela concernait la possibilité de réduire le budget de la guerre, tout en fortifiant l'armée.

L'empereur français percevait que la grande extension donnée durant la Révolution et l'Empire aux armées permanentes avait créé pour les États deux dangers également redoutables: le premier était qu'en entretenant en temps de paix, une armée trop nombreuse, on ruine les finances du pays; le second était qu'en maintenant trop longtemps sous les drapeaux des contingents considérables, on enlève à l'agriculture les bras qui lui sont nécessaires. Ce double péril n'avait pas échappé à la clairvoyance de Napoléon, et ce grand homme comptait le conjurer par l'adaptation d'une nouvelle organisation militaire dont le plan complet se trouvait dans les mémoires qu'il avait dictés à Sainte-Hélène⁵⁰².

D'après son système, dans un Empire ayant une population d'environ 40 millions d'habitants, les forces militaires devaient comprendre, au rétablissement de la paix, trois armées :

⁵⁰⁰ Études sur l'avant-garde, publié par la section historique de l'état-major de l'armée, Paris, Librairie Chapelot, 1914, pp. 442 - 447.

⁵⁰¹ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866 en Bohême: emploi général des armes, par le capitaine Poisson, Paris, le 21 décembre 1897.

⁵⁰² SHAT, 1M 2030, Organisation de l'armée, 1868 -1869: idée économique de Napoléon 1^{er}, par Etienne Conti, pp. 1 - 2.

- a) Une armée active de 600 000 hommes, dont 280 000 seulement eussent été maintenus sous les drapeaux, l'excédent devant tour à tour être envoyé en congé dans ses foyers, pour un temps plus ou moins long.
- b) Une armée de réserve de 400 000 hommes qui n'eût existé que sur le papier, et dont les hommes eussent été soumis à une revue trimestrielle pour certifier leur existence et pour rectifier les signalements.
- c) Une armée de l'intérieur de 200 000 hommes destinée à réprimer les troubles en temps de paix, et à défendre les places fortes et les côtes en temps de guerre.

Cette puissante organisation dont l'effectif total se serait élevé à 1 200 000 hommes prêts au combat aurait pu être obtenue en donnant aux contingents annuels tout leur développement, et en portant à dix ans le temps du service militaire; elle permettrait d'opérer de notables réductions sur le budget de la guerre, en laissant à l'agriculture un grand nombre de bras dont elle était privée avec le mode qui était en vigueur durant l'épopée napoléonienne.

L'idée économique qui ressortait de la conception de Napoléon 1^{er}, c'était qu'avec une force publique très étendue et bien répartie, il n'était pas nécessaire d'entretenir en permanence un aussi grand nombre d'hommes sous les drapeaux, parce qu'aux jours d'alarme, il suffisait de frapper le sol pour réunir instantanément sur tous les points du territoire des armées de soldats instruits et animés du meilleur patriotisme⁵⁰³.

Bien que ces doctrines furent, dans une très large mesure, méconnues jusqu'au début des années 1850, ce n'est qu'à partir de cette époque que les militaires français commencèrent à s'y intéresser. L'armée réussit à donner aux contingents annuels leur complet développement, en les portant à 140 000 hommes vers la fin de la guerre de Crimée (1855 - 1856) et durant la campagne d'Italie de 1859⁵⁰⁴.

⁵⁰³ *Ibid*, p. 3.

⁵⁰⁴ *Ibid*, p. 4.

2 - Dans la marche des armées

Nous allons à présent analyser l'influence napoléonienne sur les marches des armées prussiennes et françaises durant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Précisons au préalable que l'ordre de marche était en étroite concordance avec les nécessités immédiates du combat, pour lequel l'ordre de bataille devait être respecté autant que possible.

Notre analyse va porter sur l'incidence de l'art de la guerre de Napoléon, dans un premier temps, sur les réformes des troupes prussiennes durant leur marche et concentration avant la bataille et, dans un deuxième temps, sur les moyens de subsistance des armées françaises au cours de leurs déplacements ainsi que sur leurs manœuvres d'entraînement de la fin du siècle.

A) Formation des colonnes de marche

a) L'une des plus importantes réformes de Moltke dans l'armée prussienne au début des années 1860 fut de remplacer le système d'une avant-garde collective (appelé aussi « avant-garde de l'armée ») par celui d'une avant-garde individuelle, c'est-à-dire chaque division ou corps d'armée était éclairé par une avant-garde. « L'avant-garde de l'armée » utilisée intensément par Napoléon durant ses campagnes était composée d'un mélange de toutes les unités possibles⁵⁰⁵. Ce système, que nous avons brièvement énoncé au troisième chapitre, fut en quelque sorte amélioré près d'un demi-siècle plus tard: les avant-gardes furent dorénavant formées au moyen d'unités constituées en relation directe avec celles qui les suivaient. Par exemple, l'avant-garde en tête d'une division de cavalerie devait être constituée également de cavalerie. De cette manière, l'action simultanée de ce qui était uni organiquement était assurée au moment du début d'un combat et la transmission d'ordres y était facilitée.

⁵⁰⁵ SHAT, 1M 2365, Considérations préliminaires sur la Grande Armée, p. 4 : l'avant-garde comprenait généralement le gros de la cavalerie, une brigade d'infanterie, de l'artillerie, un détachement de génie et des ambulances. La distance entre l'avant-garde et la division qui la suivait était petite ou nulle à cause de la faible portée des armes.

En adoptant ce nouveau principe pour la formation des avant - gardes, la valeur stratégique de chacune d'elles, prise isolément, toutefois était inévitablement diminuée. En effet, elles avaient besoin, en cas de nécessité pour atteindre leur but, de l'appui immédiat de ce qui les suivait. Néanmoins, elles se révélèrent nécessaires à plusieurs reprises dans les deux campagnes prussiennes. En même temps, la nécessité d'une « avant - garde d'armée » se fit moins sentir. Rares furent les circonstances qui exigèrent encore son utilisation. La marche simultanée de la 1^{ère} Armée et de l'Armée de l'Elbe, avec une avant - garde commune pour entrer en Bohême en 1866 en est un exemple. Cette avant - garde était, de plus, un mélange de toutes les unités de l'Armée de l'Elbe. La nécessité d'une « Avant - Garde de style napoléonien » ne se fit désormais sentir que lorsqu'il s'agissait de protéger pendant une journée le déploiement d'une armée avant la bataille, dans le cas par conséquent d'une concentration resserrée. Ce genre de nécessité se révéla également, par exemple, au début de la campagne de 1870⁵⁰⁶.

b) Si le nombre d'avant - gardes dans les marches de l'armée prussienne fut augmenté et leur constitution modifiée depuis l'époque des guerres napoléoniennes, dans le but de mieux les préparer à la bataille selon les besoins de la situation, les formations de réserve désignées et détachées à l'avance furent supprimées. En cas de besoin, les militaires estimaient qu'ils ne manqueraient jamais du temps nécessaire à la préparation de ces formations⁵⁰⁷.

c) Également, on dut faire en sorte que l'ordre de marche permît une action plus rapide, en y plaçant l'artillerie d'une façon plus rationnelle qu'en 1866, lorsque sa masse principale suivait le gros comme une véritable réserve. Les expériences des guerres napoléoniennes avaient montré que la puissance de l'artillerie ne devait jamais faire défaut dès le début de l'action, et ce besoin ne devait que s'accroître lorsque plus tard l'adversaire fut armé lui aussi d'armes se chargeant par la culasse⁵⁰⁸. C'est ainsi que le centre de gravité de l'artillerie, dans la colonne en marche, fut porté vers la tête après le conflit austro - prussien de 1866. Les colonnes de marche de 1870, organisées d'après ces principes furent, dès le début, incomparablement mieux préparées au combat qu'au commencement de la guerre prussienne précédente⁵⁰⁹. La séparation des masses

⁵⁰⁶ Site web: Slichting, Sigmund von « Le testament de Moltke: mémoires concernant le commandement ».

http://www.stratic.org/Slichting_3.html . Article consulté le 2 juillet 2007.

⁵⁰⁷ *Ibid*, p. 5.

⁵⁰⁸ Voir chapitre cinquième sur l'évolution de l'armement au XIX^e siècle.

⁵⁰⁹ Slichting, *loc. cit.*, p. 6.

de cavalerie améliora même davantage ce système. Ce nouvel aspect de l'ordre de marche des armées prussiennes fera l'objet d'une discussion plus détaillée au cours des prochains paragraphes.

Ajoutons auparavant que l'artillerie avait subi des changements non moins importants dans l'ordre des marches des armées durant la guerre de Sécession américaine également. Suite à une réorganisation de l'armée des Fédéraux (comme on l'a vu au début de ce chapitre), l'artillerie avait, en effet, été portée en tête des troupes durant leur marche en direction de Gettysburg en juillet 1863⁵¹⁰.

d) En 1866, il fut évident que l'arme de la cavalerie dans l'armée prussienne exigeait des réformes pressantes. Après la catastrophe de 1806 à la bataille d'Iéna, soixante ans plus tôt, l'art d'utiliser la cavalerie indépendante, tant dans le domaine de la stratégie que pendant la bataille -- art qui, à l'époque fédéricienne, était si florissant -- s'était complètement perdu. Et les guerres d'indépendance de la fin du Premier Empire français n'avaient pas réussi à lui rendre la vie. Il en résulta, au début de la guerre de 1866, une conception de l'idée de la cavalerie de réserve, qui s'en tint au sens littéral du mot. Elle était traînée à la queue de l'armée, soit comme un *impedimentum* de corps d'armée isolé, soit comme corps de réserve. Aussi, fit-elle complètement défaut comme élément de découverte stratégique en avant du front de l'armée, jusqu'au moment de la bataille décisive. La méthode autrichienne surpassa de beaucoup celle des Prussiens à ce point de vue⁵¹¹.

Moltke essaya de rendre à la cavalerie l'ancienne et glorieuse mission qu'elle avait perdue. Tout d'abord, il la divisa en cavalerie opérant devant le front stratégique, et en cavalerie adjointe aux unités constituées. La cavalerie de réserve ne formait plus uniquement une réserve comme en 1866, mais elle marchait en découverte en avant du front d'opérations. Il fallut pour cela lui prescrire des formations spéciales et lui donner un commandement unique, ce qui constituait déjà une mission particulièrement difficile, car ces corps, prenant les devants, devaient précéder une armée dont ils ne cessaient de dépendre.

Aussi revint-on aux dispositions napoléoniennes qui offraient les derniers grands exemples de cet emploi de l'arme. Il faut reconnaître que cette méthode,

⁵¹⁰ USMA, CU 1379, *Artillery service in the war....*, *loc. cit.*, p. 467; Epstein, *loc. cit.*, pp. 37 - 40.

⁵¹¹ SHAT, 1M 898, *Campagne de 1866...*, par le capitaine Poisson, *loc. cit.*, p.254.

qui était donc caractérisée par une partie de la cavalerie précédant le gros de l'armée, était des plus efficaces et qu'elle était la seule exacte et pratique. Mais il faut également reconnaître que, depuis lors, cette méthode stratégique s'était modifiée entre les mains habiles de Moltke, au fur et à mesure des changements que le temps faisait subir aux conditions de la guerre⁵¹². À l'époque des débuts du chemin de fer, c'est - à - dire à une époque où tous les États développaient leur puissance militaire, les deux partis n'étaient plus séparés par d'aussi grands espaces. Par la suite, il n'était plus possible dans la même mesure qu'autrefois, de modifier ses décisions, de prescrire la réunion ou la séparation de grandes masses de cavalerie pour les envoyer vers des objectifs variés. Comme la grande unité et rapidité des opérations qui se déroulèrent en 1866 et 1870 le démontrèrent, l'espace manqua pour prescrire des modifications de ce genre. La conception d'un général -- tel que Murat au temps des guerres napoléoniennes -- commandant sur de longues distances toute la cavalerie en avant du front, précédant le Général en chef dont il dépendait, ne pouvait être admise que partiellement durant la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Moltke avait constaté que les services que pouvaient rendre à Napoléon sa cavalerie, pour éclairer les mouvements de l'ennemi et masquer ceux de sa propre armée avaient été très importants. Force est de reconnaître toutefois, que l'Empereur avait été secondé par la passivité souvent complète de ses adversaires et surtout de leur cavalerie, passivité qui était due en partie à l'émiettement de cette arme, rattachée et liée aux corps d'infanterie, tout comme le fut la cavalerie prussienne de 1866.

Ainsi, Napoléon et Murat n'avaient pas à se préoccuper dans ces vastes espaces qu'ils avaient à parcourir des mesures prises par l'ennemi pour s'opposer à leur action. Durant presque toute la durée de l'épopée napoléonienne, l'esprit d'initiative des adversaires des Français leur fit défaut, aussi bien en stratégie que dans la bataille. Ils se déclaraient satisfaits, lorsque Napoléon voulait bien ne pas les rechercher; quant à eux, ils ne s'approchaient de lui qu'en hésitant et à petit pas⁵¹³.

Si Murat ne rencontra sur ses divers théâtres d'opérations, que très rarement des adversaires dignes de lui, cette situation se reproduisit difficilement à l'avenir. Suite au développement de la technologie et de l'instruction adaptée aux besoins de l'époque, la cavalerie, après 1850, dut compter, en faisant son service d'exploration, avec un adversaire employant contre elle une tactique habile. Néanmoins, les réformes de la cavalerie dans l'armée prussienne

⁵¹² Archives nationales (AN, France), 542 ap/31, La légende de Moltke, par Karl Bleitren.

⁵¹³ Slichting, *loc. cit.*, p. 8.

constituèrent, ainsi que les événements de 1870 le démontrèrent, un pas de plus vers les idées de Napoléon et Murat.

e) En poursuivant notre analyse de l'impact du système napoléonien sur la marche des armées prussiennes au XIX^e siècle, nous allons ensuite nous pencher sur l'un des projets de Moltke concernant la suppression des corps d'armée. À la suite de l'expérience de la guerre de 1866, il avait pensé que cette mesure serait désirable en stratégie. Il estimait qu'en principe, deux divisions marchant sur deux routes parallèles avec un intervalle convenable, se trouveraient mieux préparées au combat qu'un corps d'armée sur une seule route, à condition qu'elles aient l'espace nécessaire. Et comme il se révéla au cours du conflit austro - prussien, la transmission des ordres avait été bien facilitée par la suppression de cet échelon intermédiaire, le corps d'armée. Alors que Moltke et le commandant en chef de la 1^{ère} Armée, le Prince Frédéric - Charles luttèrent pour sa suppression, le roi de Prusse s'y opposa et sa parole en sauva l'existence en restaurant cette unité dans l'organisation de l'armée prussienne au cours des marches de la guerre de 1870⁵¹⁴ .

Après avoir soigneusement étudié la guerre de 1859 en Italie, l'état - major général prussien avait remarqué que les corps d'armée français ne s'étaient déplacés que très lentement durant cette campagne. Au lieu de blâmer le haut commandement pour ces lenteurs et, oubliant les grandes marches de ces unités mutidivisionnaires de l'ère napoléonienne, Moltke en conclut que des corps d'armée de 30 000 hommes étaient trop importants pour se déplacer plus rapidement qu'à une vitesse de neuf ou dix lieues par jour sur une seule route. Par conséquent, les Prussiens espérèrent obtenir la vitesse qui avait fait défaut aux troupes françaises en 1859 en utilisant des divisions plutôt que des corps d'armée comme unités de marche. Durant la campagne de 1866, ce système fonctionna raisonnablement bien en permettant à la plupart de ces plus petites unités (divisions) de se déplacer plus rapidement sur les routes de Bohême. Mais le nombre limité de ces routes obligea le reste de ces divisions de marcher les unes à la suite des autres. Chaque division étant suivie par ses convois et parcs d'artillerie, les têtes de ces unités étaient très éloignées les unes des autres et, par conséquent, cette absence d'unité de commandement présenta un grand désavantage⁵¹⁵ .

En retournant au système napoléonien de corps d'armée dans les marches, les Prussiens démontrèrent dans le conflit de 1870 qu'ils avaient tiré profit des

⁵¹⁴ *Ibid.* p. 9.

⁵¹⁵ *Ibid*, p. 4.

inconvénients que la répartition de leurs corps d'armée en divisions avaient causé. En effet, le nombre de routes, même plus limité dans la campagne de France que dans celle de Bohême, aurait contraint plusieurs divisions à se suivre les unes les autres à la queue leu leu, occasionnant ainsi non seulement une absence d'unité de commandement, mais aussi un bouleversement de l'ordre de bataille auquel, rappelons, devait correspondre à l'ordre de marche.

B) Concentration des armées

a) Moltke avait étudié avec soin l'acheminement des forces suivi de leur concentration assez près du champ de bataille. Sa formule « marcher séparés et se battre réunis » était d'inspiration très napoléonienne. Toutefois, peu après le début de la campagne de 1866, il s'écarta en quelque sorte du principe napoléonien qu'une armée devait se concentrer bien avant l'affrontement, en préconisant plutôt qu'elle devait se réunir « au dernier moment », c'est - à - dire sur le champ de bataille même⁵¹⁶.

Outre l'utilisation du chemin de fer qui devait accélérer le transport des troupes et dont nous en avons fourni plusieurs exemples au cours des deux chapitres précédents, Moltke avait estimé que l'amélioration des conditions routières depuis 1815 contribuerait également à un meilleur rendement dans le déplacement des troupes. Durant le Premier Empire, l'état précaire des routes souvent ne permettait le déplacement d'armées entières que sur des routes uniques. Par conséquent, le déploiement d'une colonne de toute une armée nécessitait beaucoup plus de temps que si cette armée était arrivée à destination sur le champ de bataille par plusieurs routes. Et la transition de « marche (sur une seule route) à formations de combat » était un processus excessivement long, exigeant parfois des journées entières pour la concentration des forces avant la bataille⁵¹⁷.

En effet, Moltke avait constaté que deux (ou plus) divisions qui marchaient parallèlement à une distance d'environ une lieue se soutenaient souvent plus facilement que si elles se suivaient immédiatement. De là, il conclut que des forces considérables devraient marcher sur plus d'une colonne. De cette

⁵¹⁶ SHAT, 1M 900, Études historiques par le capitaine Berrot; Daniel . J. Hughes, « Slichting, Schlieffen and the Prussian theory of war in 1914 », *The journal of military history*, vol 59, avril 1995, pp. 257 - 278.

⁵¹⁷ Hajo Holborn, « Moltke's strategical concepts », *Military affairs*, vol 6, n° 3, 1942, pp. 160 - 161.

façon, les forces des troupes seraient considérablement ménagées et leur cantonnement et alimentation s'en trouveraient substantiellement facilités. Il va sans dire que ce procédé était limité par le nombre de chemins disponibles et par la possibilité de se soutenir mutuellement: on ne trouvait pas partout des routes se dirigeant à peu près parallèlement sur un même point.

Pour illustrer la décision de Moltke de tenir ses forces séparées aussi longtemps que possible pour ne les concentrer que sur le champ de bataille, le jour même de l'action, nous allons nous référer à la réunion des armées prussiennes après leur entrée en Bohême vers la fin de juin 1866.

Commençons par esquisser la situation militaire au début des hostilités. Bien que les effectifs limités de l'armée autrichienne ne lui permettaient pas d'entreprendre une guerre offensive, elle pouvait néanmoins menacer Berlin ou Breslau (carte 11). Afin de couvrir l'une et l'autre de ces villes, le haut commandement prussien estima d'abord que le point le plus favorable pour la réunion de ses armées (la 1^{ère} et la 2^e Armée à laquelle s'était jointe l'Armée de l'Elbe) serait à Görlitz. Mais Moltke s'opposa à ce plan, conseillant plutôt une concentration des forces à Gitschin, située à une soixantaine de kilomètres de Görlitz. Deux corps de l'armée autrichienne sous le commandement de Benedek s'étaient déployés au nord de la ville nouvellement choisie. La réunion de toute l'armée à Görlitz aurait, d'une part, entraîné une grande perte de temps, car il aurait fallu transporter les troupes sur seulement une route, alors que les divisions prussiennes purent être acheminées à Gitschin par non moins de cinq chemins. D'autre part, conformément au plan de Moltke, la jonction de la 1^{ère} et 2^e Armées s'effectua au lieu même (à Gitschin) où les combats eurent lieu le soir du 29 juin, alors qu'une réunion à Görlitz, une journée de marche plus en arrière, aurait permis aux Autrichiens de faire retraite derrière l'Elbe, retardant ainsi l'offensive prussienne vers Königgratz et Sadowa de plusieurs semaines⁵¹⁸ .

b) Penchons - nous un moment sur un autre emploi utile de la voie ferrée à la stratégie militaire du XIX^e siècle: la contribution des chemins de fer au concept napoléonien de la surprise dans le processus de concentration des armées avant la bataille. Le colonel Bernhardt, un théoricien militaire prussien déclarait que les mesures de préparation à la guerre ne sauraient dans leur ensemble être tenues secrètes: elles sont prises au su et au vu de tout le monde. Alors, la manœuvre d'attaque pourrait être effectuée aussi promptement que possible parce qu'elle reposait sur la connaissance de la concentration adverse. Le défenseur ne peut

⁵¹⁸ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866...., par le capitaine Poisson, *loc. cit.*, pp.19 - 21; Holborn, *loc. cit.*, p. 164 - 165.

annuler cette attaque que s'il découvre au temps opportun les desseins de l'assaillant et s'il a encore le loisir de prendre des mesures adverse⁵¹⁹.

Une pareille situation était l'application à la stratégie de l'idée réalisée par Frédéric II en tactique dans son ordre oblique (Chapitre premier) : l'attaque était menée dans un sens déterminé, car à la déclaration de la guerre, il était convenu que l'ennemi aurait une concentration de troupes fixe (donc un seul et unique plan de concentration). Les armées fédériciennes pouvaient ainsi gagner de vitesse les dispositions connues de l'adversaire. C'était une conception à laquelle revenait souvent l'esprit prussien. Elle croula néanmoins devant la conception napoléonienne d'une armée manoeuvrant en stratégie comme en tactique en vue de créer dans l'un et l'autre cas, la surprise. Cet effet de surprise était assuré par une concentration indéterminée jusqu'à la dernière heure, impossible alors à l'ennemi à connaître et à viser, et qu'avait permis le développement et l'évolution de la technologie, notamment le chemin de fer. Depuis la fin de la guerre de 1870 et durant tout le reste du XIX^e siècle, la possibilité de faire une concentration de la dernière heure, créant ainsi la surprise dans le style de Napoléon, devint de plus en plus populaire⁵²⁰.

Notons toutefois que les militaires de l'époque n'étaient pas tous en accord sur l'utilité stratégique des chemins de fer dans leurs plans de campagne. Le maréchal Vaillant, un vétéran de la guerre de Crimée, estimait en 1857 que le chemin de fer serait de peu d'utilité lorsqu'elle n'aurait à couvrir que peu de trajets dans le voisinage de l'ennemi. Il arguait que, d'une part, des partisans et des traîtres pourraient facilement se livrer à des actes de sabotage en détruisant des voies ferrées et, d'autre part, que l'État devrait consacrer le gros de son budget à édifier des voies ferrées pour satisfaire les besoins de l'industrie, du commerce et des transports des civils plutôt qu'à exécuter les intérêts stratégiques du militaire⁵²¹.

⁵¹⁹ Bernhardt, F, *L'Allemagne et la prochaine guerre*, Paris, Trident, 1989, p. 179.

⁵²⁰ SHAT, 1M 2137, Conséquences de la guerre de 1870, Paris le 15 mai 1887, par le général Schnéegans; Ferdinand Foch, *Des principes de la guerre: conférences faites en 1900 à l'École Supérieure de la Guerre*, Paris, Berger - Levrault, 1911, pp. 69 - 70.

⁵²¹ SHAT, 1M 1207, Documents historiques du ministère de la guerre: correspondance du maréchal Vaillant au colonel Stier, commandant de place à Briançon, Paris, le 28 octobre 1857.

C) Approvisionnement des armées

Nous allons à présent aborder un autre aspect crucial de la marche des armées aux XIX^e siècle: la subsistance des troupes en territoire étranger. Rappelons que Napoléon 1^{er}, inspiré lui - même par Guibert, avait décidé, pour approvisionner ses troupes dans la plupart de ses campagnes, de faire vivre son armée sur le pays plutôt que de se fier à d'interminables convois répartis sur de longues lignes de communication à partir de la France. Pour un exemple de l'application de ce principe napoléonien, nous avons choisi l'une des guerres du Second Empire. À la lumière d'une correspondance de l'Empereur Napoléon III avec l'Intendant Général de l'armée d'Italie à la veille de la campagne de 1859, nous allons démontrer les avantages que ce système de subsistance continua à offrir longtemps après les guerres du Premier Empire.

a) Dans une lettre rédigée à Alexandrie, Italie, en mai 1859⁵²², Napoléon III, à l'instar de son illustre oncle, évoquait fermement la nécessité de « nourrir la guerre par la guerre », c'est - à - dire de faire vivre ses troupes sur la région qu'elles allaient envahir.

« Depuis 45 ans nous n'avons pas eu de grandes guerres et dans toutes les petites guerres qui se sont faites, l'intelligence des Intendants n'a pu être mise à l'épreuve, car tout consistait pour l'Intendance à avoir de l'argent et à faire des marchés avec les fournisseurs; or tout cela peut être bon pour une guerre maritime; tout cela peut être utile dans une guerre continentale comme réserve; mais pour les grandes guerres terrestres en Europe, un seul principe efficace à appliquer en général existe: c'est de faire vivre l'Armée avec les ressources du pays où elle se trouve, et pour cela, un seul moyen: les réquisitions payées comptant quand on est en pays ami, prises sans payer quand on est en pays ennemi. Ce système, le seul efficace, demande beaucoup d'intelligence et d'activité. C'est bien plus facile évidemment d'écrire au ministre de la guerre: envoyez - moi tant de millions de rations que de s'efforcer par une foule de moyens de les trouver dans le pays où l'on est; et cependant c'est le seul moyen prompt et même économique, car la ration de pain ou de fourrage livrée sur les lieux, en Piémont par exemple coûtera moins cher, toutes choses calculées, que les rations venues de France en comptant

⁵²² SHAT, 1M 898, Historique administrative de la campagne d'Italie, 1859: lettre de l'Empereur à Mr. Paris, Intendant Général, 16 mai 1859.

letransport par le Mont - Cenis ou par les bateaux à vapeur de Marseille⁵²³ ».

L'Empereur encouragea ensuite ce mode de subsistance en présentant quelques statistiques pour confirmer sa validité dans la région ciblée (le Piémont).

«... On dira peut-être et c'est là le prétexte de tous ceux qui ne veulent pas se donner la peine de chercher, que le pays ne peut pas fournir les ressources nécessaires pour couvrir 100 000 hommes et 30 000 chevaux. Or, c'est là une erreur capitale qu'on peut détruire par la simple appréciation des choses. C'est reconnu qu'un pays peut toujours nourrir, pendant deux ou trois mois, le double de sa population. Aussi, le Piémont qui a près de 5 millions d'habitants pourrait nourrir pendant deux ou trois mois une armée de 5 millions d'hommes. Il en est de même pour les bestiaux. Le Piémont a, je crois, 1 million de chevaux ou de bêtes à cornes; il pourrait donc nourrir pendant 2 mois 1 million de chevaux. En comparaison de ces chiffres, le nombre de mon armée est bien peu de choses: pénétrez - vous donc de ces idées qui sont vraies et pratiques; adressez-vous aux commandants des provinces Sardes, dites-leur qu'ils s'adressent eux-mêmes à tous les maires des Communes et ordonnez que dans chaque chef lieu de province, à tel jour, à telle heure, on doit vendre telle quantité de foin que vous payerez un peu plus que la moyenne établie. Ordonnez que dans chaque commune, on cuise tant de rations de pain qu'on enverra également au chef lieu ou à des points désignés d'avance. Prenez enfin des mesures analogues et soyez sûr que dans quelques jours, l'armée sera complètement approvisionnée sans dépendre de charrois du Mont St - Cenis qui s'embourbent ou des bateaux à vapeur de Marseille qui font défaut. Je ne veux pas dire pour cela qu'il faille

⁵²³ SHAT, 1M 848, Arrivée de l'armée française en Italie, 1859, auteur anonyme; Archives Nationales (AN, France), 400 ap/56: pour faire arriver troupes et rations au Piémont, la voie de terre utilisant le chemin de fer était un moyen autrement plus rapide que la voie maritime utilisant les bateaux à vapeur. Ajoutons qu'il était aussi incomparablement plus économique. Néanmoins, il fallait employer les deux moyens simultanément, mais il n'en résultait pas moins que la voie de terre était le principal débouché des troupes françaises.

abandonner les approvisionnements faits en France, mais il ne faut y compter que comme réserve ».

b) Notons toutefois que la conception napoléonienne de « vivre sur le pays » pouvait parfois inclure l'établissement d'une base administrative de ravitaillement. Tel fut le cas par exemple en Italie, au début de la campagne de 1859, lorsque l'accueil enthousiaste des Piémontais aux troupes françaises incita l'Empereur Napoléon III à établir une base d'approvisionnement à Gênes (carte 7) sous le commandement du général Hurbillon. Ce dernier resta chargé de la direction des grands dépôts et de la centralisation des services administratifs. Des hôpitaux furent établis, et S. M., s'occupant de tout ce qui pouvait être utile au soldat, détermina tout ce qu'il devait emporter avec lui dans sa marche, en diminuant autant que possible le poids de sa charge, sans pour cela lui retirer aucun des objets de campement ou d'habillement strictement nécessaires. Il fut décidé en outre que les officiers laisseraient leurs tentes en arrière et ne se muniraient que d'un bagage léger et peu volumineux⁵²⁴.

Tous ces détails avaient leur importance à la guerre et montraient que l'Empereur, à l'instar de son oncle voulait donner à ses troupes la plus grande mobilité possible⁵²⁵ pour mener adéquatement la campagne.

c) Mentionnons également qu'une étude faite par l'état-major français une quinzaine d'années après la guerre de 1870 souligna l'inconvénient majeur qu'un tel mode de subsistance présenterait aux masses considérables d'armées qui seraient alors requises si la France et l'Allemagne s'opposaient à nouveau. L'étude propose toutefois une solution à l'approvisionnement de ces masses en leur permettant de se déplacer plus rapidement grâce, en grande partie, à

⁵²⁴ Jules, Richard, *Napoléon III en Italie: deux mois de campagne*, Paris, F. Santonius, 1859, pp. 10 - 11.

⁵²⁵ Ceci était conforme à l'un des principes fondamentaux de Napoléon 1^{er}: L'Empereur recherchait constamment la vitesse et la haute mobilité non seulement dans l'exécution de ses manœuvres, mais aussi dans le déplacement de ses troupes. En particulier, il repoussait fortement l'idée de recourir à des tentes (dans Bruno Colson, *Napoléon: De la guerre*, Paris, Perrin, 2011, p. 280).

l'exploitation accrue de la voie ferrée, le nouveau moyen de transport mis à la disposition du militaire⁵²⁶.

« ... Quoi qu'on fasse, on rencontrera de grandes difficultés à faire vivre sur un espace restreint une agglomération aussi considérable d'hommes et de chevaux et l'on est fondé à dire que l'armée la mieux approvisionnée sera celle qui sera douée de la plus grande mobilité. On devra donc pour faciliter le ravitaillement, établir sur la base d'opérations des magasins abondamment pourvus de vivres⁵²⁷ et placer sur les routes des voies ferrées; les trains seraient traînés par des chevaux ou des locomotives. »

À l'exemple de la Prusse durant les campagnes de 1866 et 1870, l'état-major français mit davantage l'accent⁵²⁸ sur les immenses services que les voies ferrées pourraient rendre stratégiquement à l'armée à l'avenir⁵²⁹.

«... Quoique notre réseau possède une densité au moins égale à celui des chemins de fer allemands, il a l'inconvénient d'avoir été conçu dans un intérêt plutôt commercial que militaire; nous pouvons espérer cependant être prêt aussi vite que les Allemands grâce aux nouvelles lignes stratégiques construites depuis 1870. »

Un rapport du commandant Stoffel, attaché militaire à Berlin, datant d'une vingtaine d'années plus tôt, avait déjà souligné l'importance de diriger les études des officiers d'état-major sur des branches nouvelles de l'art militaire⁵³⁰.

⁵²⁶ SHAT, 1M 2135, Conséquences de la guerre de 1870: Étude sur les moyens de lutte de la France et de l'Allemagne opposées l'une à l'autre, par le général Schnégans, Paris le 15 mars 1887, p. 1.

⁵²⁷ Remarquons toutefois que, dû aux masses considérables des armées de cette époque, ce mode de ravitaillement était celui qui était en cours avant l'introduction du principe divisionnaire de Napoléon (chapitre premier), les vivres requis étant emmagasinés avant d'être distribués aux troupes.

⁵²⁸ Ainsi que nous l'avons précisé au cinquième chapitre, la France avait déjà commencé à faire usage des chemins de fer à des fins militaires au début de la campagne d'Italie.

⁵²⁹ *Ibid*, p. 1.

«... Il est une étude qui peut-être a été négligé en France et que les Prussiens possèdent au plus haut degré; c'est celle des chemins de fer et de leurs embranchements appliqués à la stratégie... Les mêmes observations s'appliquent à la télégraphie dont les Prussiens ont su faire un si remarquable usage. »

D) Autres aspects du système napoléonien dans les marches

Conjointement au retour à la « manœuvre napoléonienne » de la fin du XIX^e siècle et que l'on a abordé au chapitre précédent, nous allons, examiner brièvement le renouveau de deux autres aspects de l'art de la guerre du grand capitaine dans les marches des troupes françaises vers la même époque⁵³¹.

a) Près de vingt ans après la fin des guerres du Second Empire, l'armée française utilisa, dans les relations entre chefs et soldats, le puissant levier qui avait caractérisé leurs aînés de la Révolution et du Premier Empire: l'estime et la confiance réciproque, deux qualités qui formaient la base de la discipline militaire. De plus, dans les forces armées du début du siècle, l'amour - propre était un stimulant auquel on ne faisait jamais appel en vain. Bien des faits accomplis au cours des campagnes napoléoniennes n'étaient dus qu'à l'étroite communion d'esprit qui existait constamment entre le chef et le soldat⁵³².

Due à un entraînement rationnel, cette discipline se manifesta pleinement dans les marches d'entraînement de l'infanterie française des années 1890. Plein d'entrain et de bonne humeur, possédant en un mot les qualités du tempérament national, le soldat français, à l'instar de celui de la Grande Armée, fut apte à réaliser, plus qu'aucun autre en Europe, tous les efforts qu'on voudrait lui demander. Même les réservistes transportés en chemin de fer dans les

⁵³⁰ SHAT, 1M 1539, Communication du ministère des affaires..., *loc. cit.*, p. 2.

⁵³¹ SHAT, 1M 1984, Essai sur l'art militaire, novembre 1845: Napoléon avait déclaré à plusieurs reprises que l'art de la guerre était dans les jambes. Au siècle précédent, Frédéric de Prusse, par des marches, avait vaincu des ennemis plus nombreux et Napoléon avait souvent réussi à atteindre ses objectifs par des marches tactiques et stratégiques.

⁵³² SHAT 1M 2137, Grandes manœuvres..., par le général Saucier, *loc. cit.*, pp.7- 8.

cantonnements⁵³³ initiaux, et n'ayant, par conséquent, pas été soumis à l'entraînement des marches de concentration, s'étaient néanmoins montrés, au bout de quelques jours, à la hauteur de leurs camarades de l'armée active. Ce fait était très important aux yeux du commandant, car il permettait d'espérer qu'en cas de guerre, les marches stratégiques qui suivraient immédiatement les débarquements seraient exécutées avec toute l'énergie qu'une vigoureuse offensive requiert.

b) Ajoutons à ceci que la marche en carré (ou bataillon carré) de Napoléon fut introduite dans ce programme des manœuvres des années 1890. Peu à peu, les effectifs se rendirent compte des avantages que présentait ce dispositif lorsque l'incertitude où l'on se trouve sur la position exacte de l'ennemi exige que l'on soit prêt à se déployer rapidement sur les flancs aussi bien que sur le front. L'aisance remarquable avec laquelle le changement de front durant l'une des manœuvres d'entraînement fut effectué, malgré la difficulté que présente toujours la traversée d'une forêt marécageuse, était une preuve incontestable de la valeur de cette formation de marche.

⁵³³ Les cantonnements étaient de vastes étendues de territoires dans lesquels on postait les hommes dans les lieux habités. On prenait des cantonnements dans deux cas: premièrement, lorsqu'au cours d'une campagne, un armistice survenait; on voulait alors immédiatement y loger les troupes. Et, dans le deuxième cas, lorsqu'on occupait un pays; on s'y cantonnait alors jusqu'à l'exécution d'un traité.

Chapitre huitième

Sur les traces de Bonaparte (suite)

- durant le combat -

1 - Dans les opérations

Pour commencer la première section de ce chapitre, nous allons d'abord exposer les deux manœuvres napoléoniennes qui furent le plus souvent utilisées dans les conflits étudiés dans cette thèse, à savoir l'attaque frontale et l'enveloppement. Nous allons ensuite nous pencher brièvement sur l'emploi du concept des lignes intérieures durant la guerre de Sécession.

A - Attaque frontale

a) Formation de ligne ou de colonne?

Le principal dilemme que les commandants - en - chef avaient à résoudre dans la tactique des assauts frontaux vers la fin des années 1850 était invariablement le choix à faire entre l'attaque en formation de colonne ou en formation de ligne. Toutes deux furent employées intensivement durant la guerre de Crimée. L'attaque en colonne avec sa puissance de pénétration supérieure à celle en ligne avait été souvent utilisée par Napoléon, en particulier au cours de ses dernières campagnes. Une formation d'attaque en colonne serrée, de style napoléonien, consistait en une série de bataillons, côte à côte, chacune ayant une profondeur de 9 à 12 rangs. Ainsi formée, cette ligne de plusieurs masses de bataillons avançait, précédée d'une ligne de tirailleurs pour combler les vides entre les bataillons.

b) Combat avec arme à feu ou avec arme blanche?

Nous allons à présent aborder l'influence napoléonienne dans les modes de combat les plus utilisés dans les attaques frontales des guerres sélectionnées, à savoir la charge à la baïonnette et le feu de mousqueterie. Comme on l'a vu au premier chapitre, l'attaque à la baïonnette était traditionnellement associée à la formation en colonne, tandis que le feu de mousqueterie n'était surtout utilisé que par les lignes déployées.

Or ces deux modes de combat restèrent en usage longtemps après les campagnes napoléoniennes. Ils furent utilisés soit conjointement (usage du feu et de la baïonnette) soit en opposition l'une à l'autre. La charge à la baïonnette donnait le moyen de culbuter l'ennemi et d'obtenir un résultat décisif; la confiance du soldat dans l'arme blanche était constamment encouragée et excitée.

i) Dans le cas de l'utilisation conjointe, l'attaque à la baïonnette dépendait de la marche du combat et devait être préparée par le feu de mousqueterie. Le chef devait voir dans le combat à l'arme blanche, non pas le premier, mais le dernier acte de la lutte multiple qui se livrait pour la conquête du champ de bataille.

ii) Dans le deuxième cas, on n'avait vu nulle part au XIX^e siècle, les deux systèmes de tactique (colonnes et lignes déployées) en opposition plus accusée

que dans les batailles de la guerre de Crimée⁵³⁴. Les Russes, postés à l'Alma dans une position purement défensive avaient formé leurs bataillons en colonnes d'attaque et ils conservèrent cette formation dans toute les phases du combat. Les Anglais avaient conservé leur formation en lignes déployées, dont ils avaient fait usage dans la Péninsule ibérique durant les guerres napoléoniennes et qui leur avait permis à Waterloo de contrer le choc des masses du maréchal Ney. À l'Alma, ils déployèrent la formation déployée même pour l'offensive, et ils en éprouvèrent les avantages autant que les inconvénients. L'infanterie anglaise n'étant pas assez rompue aux manœuvres eut une peine infinie à exécuter une marche en avant d'environ un mille et mit plusieurs heures à se déployer sur deux lignes, d'une étendue approximative de 1000 pas. Dans cet ordre, les Anglais durent traverser un village incendié, des vignobles entourés de murs, une rivière dont les murs étaient très escarpés et gravir des pentes en grande partie rocheuses. Ils avaient en face d'eux au moins les deux tiers de l'armée russe. Lorsque l'infanterie anglaise eut gravi la hauteur où se trouvait postée l'armée russe, la division légère se trouva former une espèce de chaîne de tirailleurs, dans laquelle les hommes de différentes compagnies et même de différents régiments se trouvèrent entremêlés⁵³⁵.

Les Russes étaient persuadés que le choc de leurs puissantes masses enfoncerait sur chaque point le mince ruban rouge qu'ils voyaient devant eux. Mais alors ces masses formées en plusieurs colonnes de bataillons les uns derrière les autres s'avancèrent sans tirer et dans une attitude imposante. La «faible» ligne ennemie s'arrêta et dirigea sur ce but qu'elle ne pouvait pas manquer, un feu de mousqueterie dont chaque coup portait. Arrivés dans la sphère d'action de ce feu, les Russes cessèrent leur mouvement d'attaque; la colonne s'arrêta; elle ne se déploya même pas pour répondre au feu ennemi. Seule la tête de colonne tentait de riposter. Bientôt la plupart des officiers subalternes et des officiers supérieurs furent mis hors de combat; néanmoins cette masse épaisse persistait à résister dans cette terrible position, mais bientôt un flottement s'y manifesta et on la vit se retirer à contrecœur, lentement et subissant par conséquent des pertes d'autant plus grandes.

C'est dans ces circonstances que le régiment Wladimir, par exemple, perdit 49 officiers et 1 500 hommes. Dans cette lutte entre colonnes et lignes déployées qui se reproduisit partout dans cette journée, les Russes perdirent en moins de 3 heures, 5 700 hommes, à peu près le cinquième de leur effectif. Au total, le feu

⁵³⁴ SHAT, 1M 1536, De l'influence des armes perfectionnées sur le combat: supplément au journal militaire officiel de la Prusse, par le général Moltke, 8 juillet 1853.

⁵³⁵ *Ibid*, p. 2.

de mousqueterie proprement dit coûta aux Russes deux fois plus d'hommes qu'aux Alliés et décida du gain de la bataille⁵³⁶.

Une lutte réelle à l'arme blanche eut lieu à Inkermann. Un brouillard épais favorisa l'attaque des colonnes russes qui tombaient sur un ennemi pris à l'improviste. Il résulta de ces derniers faits qu'à cette époque, la formation en colonne, style napoléonien, semblait présenter le moyen le plus convenable de tenir les troupes en main, soit pour l'attaque soit pour le combat même. Bien qu'avec l'évolution de l'armement, l'action des fusils à longue portée forçait les masses à se déployer plus tôt, elle n'empêchait pas les troupes de s'avancer avec des lignes formées de petites colonnes pouvant facilement s'abriter et qui, de plus, étaient extrêmement maniables. Si cette ligne de petites colonnes était attaquée, elle devait se déployer immédiatement, car ce n'était qu'en employant le feu des bataillons déployés que la défensive pouvait être menée à bien en accablant l'ennemi de ce feu à une distance approchée; on pouvait alors décider l'action en chargeant à la baïonnette⁵³⁷.

c) Influence jominienne sur le choix des tactiques

Les tactiques françaises des années 1850 étaient partiellement fondées sur une discussion suivie d'un échange d'idées entre Napoléon III et le général Antoine Jomini au sujet de l'impact des armes à feu modernes sur les combats. Comme on l'a vu au sixième chapitre, Jomini, en dépit de l'évolution de l'armement et de l'augmentation de la puissance de feu, conseillait fortement à l'Empereur français de se conformer aux tactiques militaires de son oncle, en particulier en matière d'assauts par baïonnette des colonnes mobiles. Il lui recommanda également d'adopter l'ordre mixte, disposition de combat préférée de Napoléon 1^{er}, qui combinait choc et feu en permettant aux lignes de tirer d'abord et ensuite aux colonnes de charger à la baïonnette.

⁵³⁶ *Ibid*, p. 3.

⁵³⁷ SHAT, 1M 1984, Notes sur l'importance militaire des principales découvertes modernes par le Lieutenant-Colonel Berthiault, juin 1861, p. 52.

d) Choix des tactiques

I) Comme nous l'avons vu au premier chapitre, au cours des guerres napoléoniennes, toutes les armées européennes avaient abandonné les offensives de style fédéricien en faveur de l'attaque française en colonnes. Convaincus que Bonaparte avait surmonté la puissance de feu de ses adversaires (à quelques exceptions près comme en Espagne ou à Waterloo) par la mobilité de ses troupes, les tacticiens autrichiens conclurent durant les années 1820 que l'attaque à la baïonnette était nettement supérieure à celle du feu de mousqueterie. D'autant plus que le feu des mousquets à parois lisses était souvent imprécis et n'avait qu'une portée limitée. Toutefois, l'évolution de l'armement et, en particulier, l'invention du fusil Mimié dans les années 1840, sema le doute dans l'esprit de la plupart des tacticiens européens de l'époque. Arme de combat très efficace, le fusil Mimié avait une portée de tir trois fois supérieure à celle des mousquets conventionnels⁵³⁸.

Mais, en raison d'un budget d'État limité, l'empereur autrichien François - Joseph préféra après 1859 consacrer la plus grande partie des dépenses militaires à entraîner ses troupes à l'arme blanche plutôt qu'aux feux de mousqueterie. Par ailleurs, impressionné par les victoires françaises dans la campagne de 1859, il n'hésita pas à adopter des méthodes napoléoniennes du début du siècle en encourageant ses troupes à pratiquer les tactiques de choc en vue de futures offensives.

Convaincus que c'était l'élan des troupes qui assurerait la victoire dans les affrontements en renversant les forces ennemies, les tacticiens autrichiens, emportés par leur enthousiasme, négligèrent toutefois dans leurs prédictions d'autres facteurs comme le terrain, les fortifications et la rapidité de tir des nouveaux fusils. Les conséquences de ces négligences ne tardèrent pas à se faire sentir en 1866⁵³⁹. Néanmoins, d'après les leçons tirées de leur défaite, ils conclurent qu'il ne leur était pas nécessaire d'abandonner entièrement ces tactiques (de choc) qui leur avaient pourtant mal servi dans leur offensive. Il leur aurait suffi d'adapter ces méthodes napoléoniennes à la puissance de feu des Prussiens.

II) Quant aux Prussiens, leur commandement oscilla longtemps à compter de 1849 entre les tactiques de choc (colonne) et celles de feu (ligne) avant de se fixer en 1863 sur le second choix. Après avoir comparé la puissance du fusil

⁵³⁸ Geoffrey Wawro, « An army of pigs: the technical, social and political bases of Austrian shock tactics, 1859 - 1866 », *The Journal of Military History*, vol 59, n°3, 1995, p. 410 - 411.

⁵³⁹ *Ibid*, p. 432 - 433.

Mimé (se chargeant par le museau), en usage dans les armées européennes rivales, avec celle du fusil prussien Dreyse (se chargeant par la culasse) appelé « le fusil à aiguille », le général Moltke opta pour ce dernier en raison d'une rapidité de tir plusieurs fois supérieure au premier⁵⁴⁰. La supériorité du fusil Dreyse fut confirmée durant la guerre de 1866. Outre son extraordinaire portée, cette arme se distinguait par sa facilité de rechargement. Grâce à cette propriété, on pouvait diriger contre l'ennemi une immense masse de projectiles dans un espace de temps très restreint⁵⁴¹.

Et comme les Prussiens attachaient une très grande importance à un tir rapide, leurs règlements prescrivaient à l'infanterie de toujours choisir pour champ de bataille un terrain libre et découvert, car c'était ce qui se prêtait le mieux à cet armement moderne. Pour répondre au feu rapide des Prussiens, les Autrichiens devaient avoir recours à un plus grand nombre de tireurs. C'était le seul moyen de parer à leur inconvénient de faire usage d'un tir lent⁵⁴². Également, avant d'engager le feu, deux pelotons de tirailleurs étaient envoyés en avant du front du bataillon ou de la colonne. Le feu de tirailleurs était aussi pratiqué comme préparation pour l'attaque à la baïonnette.

Cette attaque se faisait comme dans les autres armées et la formation adoptée pour combattre à la baïonnette était la ligne déployée ou la colonne double. Des tirailleurs dispersés en avant préparaient l'attaque puis rentraient dans les rangs lorsqu'elle avait lieu. Une attaque à la baïonnette pouvait aboutir à l'un des trois résultats suivants:

- Si une attaque en colonne avait réussi, les deux pelotons de la tête exécutaient un feu d'ensemble et, immédiatement après, les pelotons de tirailleurs se portaient en avant.
- Si l'attaque à la baïonnette était repoussée, les pelotons de tirailleurs couvraient la retraite.
- Si cette attaque demeurait indécise, on exécutait des feux soit avec les pelotons des tirailleurs, soit avec les bataillons qui se déployaient au pas de course⁵⁴³.

⁵⁴⁰ *Ibid*, p. 413.

⁵⁴¹ SHAT 1M 1536, *loc. cit.*, p. 10.

⁵⁴² SHAT, 1M 1537, Rapports d'attachés militaires: notice dans l'armée prussienne, organisation, manœuvres, par le commandant Stoffel, juin 1866, p. 1.

⁵⁴³ *Ibid*, p. 2

III) Mais c'était surtout durant la guerre civile américaine que les commandants se virent contraints de se décider entre l'usage de la ligne et celui de la colonne dans leurs tactiques d'assaut. Chacune de ces formations avait, comme nous venons de le voir, révélé ses avantages et ses inconvénients. L'assaut en colonne permettait aux troupes de s'avancer plus profondément dans les rangs de l'ennemi, mais l'attaque en ligne causait plus de dommages par sa puissance de feu.

De toutes les guerres de la seconde moitié du XIX^e siècle, ce fut également durant celle de la Sécession aux États-Unis que ces tactiques napoléoniennes furent le plus longtemps en usage -- proportionnellement à la durée du conflit. Précisons tout d'abord que les Confédérés avaient opté, dès le départ, pour une stratégie Offensive - Défensive qui consistait à défendre le territoire confédéré en utilisant les voies de communication intérieures pour concentrer leurs forces dispersées contre une armée d'envahisseurs et, si les circonstances le permettaient, pour passer à l'offensive, au point d'envahir à leur tour le Nord. Cette stratégie se manifesta à plusieurs reprises lors du conflit. Elle fit son apparition pour la première fois à la bataille de Manassas (Bull Run) en juillet 1861 et connut son point culminant à celle de Gettysburg.

Or ce concept d'Offensive - Défensive qu'affectionnait particulièrement R. E. Lee, le commandant - en - chef des Confédérés pouvait être appliqué non seulement à la stratégie mais aussi à la tactique. Ce fut le cas dans plusieurs batailles et même en 1864 - 1865. Alors qu'elle avait le dos au mur et qu'elle était assez forte pour parer aux coups de plus en plus violents que lui assenait son adversaire, l'armée sudiste (Northern Virginia Army) tenta plusieurs contre-attaques offensives⁵⁴⁴. La tactique héritée de Napoléon (et des guerres du XVIII^e siècle, dans une certaine mesure) avait mis l'accent sur la formation en rangs serrés de soldats entraînés à manœuvrer de concert et à tirer des salves. C'était des colonnes compactes, soudées et des lignes d'automates qui avançaient et tiraient avec une efficacité de machines.

Cette tactique insistait sur l'offensive. Les troupes d'assaut chargeaient au pas cadencé, tirant leurs salves au commandement de leurs officiers, puis accéléraient dans les derniers mètres pour percer la ligne ennemie à coups de baïonnettes. On se souvient comment Napoléon utilisait son artillerie : il la combinait à des assauts d'infanterie, faisant avancer des canons de campagne avec les fantassins, afin de percer des brèches dans les rangs ennemis et de les affaiblir pour la charge finale. Les Américains reprirent cette tactique avec grand succès lors de la guerre du Mexique (1846 - 1848). L'enseignement dispensé à

⁵⁴⁴ USMA, CU 1022, Abstract of Georgia and Carolina campaigns, may 1864 to march 1865; James McPherson, *La guerre de Sécession, 1861 - 1865*, Paris, Robert Laffont, 1986, pp. 515 - 516.

West Point mettait l'accent sur l'offensive tactique. La plupart des officiers supérieurs de la guerre de Sécession avaient combattu au Mexique ou sortaient de West Point. Grâce à cette double expérience, ils étaient imbus de la thèse selon laquelle l'offensive fondée sur des charges d'infanterie en rangs serrés, soutenues par l'artillerie, gagnait des batailles⁵⁴⁵.

e) Rôle des tirailleurs

Commençons par noter une certaine modification dans la disposition des tirailleurs sur le champ de bataille après 1850. Conscient de leur importance, c'était Jomini qui fut dans une large mesure responsable de ce changement en augmentant leur nombre et en proposant une formation plus dense et moins dispersée que celle qui était en usage durant les campagnes napoléoniennes du début du siècle⁵⁴⁶. Notons également que le combat en tirailleurs convenait au caractère du soldat français qui n'aimait pas combattre dans le rang et à qui il était important de laisser une certaine initiative sur le champ de bataille⁵⁴⁷.

Napoléon 1^{er} avait déclaré que dans les combats, le rôle des tirailleurs était le plus fatiguant et le plus meurtrier. Sous le Premier Empire autant que sous le Second, les troupes d'infanterie s'engageaient à devenir rapidement des troupes de tirailleurs. L'action se décidait par l'action morale des troupes non engagées, capables de se mouvoir dans n'importe quelle direction et agissant comme une menace grosse de dangers nouveaux pour l'ennemi, ébranlé par le potentiel de l'action destructive des tirailleurs. Les combats des années 1850 et 1860 se déroulaient de la même façon qu'au début du siècle, sauf que l'évolution

⁵⁴⁵ McPherson, *op. cit.*, p. 517.

⁵⁴⁶ En somme, Jomini conseillait aux troupes françaises d'aller à l'attaque soit par *ligne de bataillons en colonne*, soit par une *ligne de front* alternant lignes et colonnes, précédée par une *ligne serrée* de tirailleurs. Il recommandait également à l'artillerie de préparer le terrain à l'avance car il estimait, conformément au principe napoléonien, que ce serait plus prudent au canon de préparer l'action de l'infanterie en échangeant d'abord le feu avec l'artillerie de l'infanterie ennemie.

⁵⁴⁷ SHAT, 1M 2043, Article sur l'importance plus grande des tirailleurs avec les nouvelles armes, auteur anonyme, p. 1.

de l'armement les rendait bien plus meurtriers qu'avant. Et plus que jamais, le rôle des tirailleurs devint le rôle destructif par excellence⁵⁴⁸.

Examinons à présent l'évolution du rôle des tirailleurs à travers quelques-uns des plus importants conflits de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

I) Durant la bataille de Solferino de la campagne de 1859, la tactique de l'offensive française commençait déjà à différer de celle des guerres de la Révolution et du Premier Empire: une fois dans la zone de feu, les bataillons et même les régiments de tête se déployaient en une chaîne épaisse de tirailleurs qui s'avançaient au pas de course jusqu'à bonne portée, se jetaient alors à plat ventre, envoyaient une grêle de projectiles aux Autrichiens et finissaient par se jeter sur eux à la baïonnette. La ligne des tirailleurs⁵⁴⁹ était alors suivie par une deuxième ligne formée de bataillons en colonne double ou en colonne par peloton⁵⁵⁰.

II) Quelques années après leur défaite aux mains des Alliés durant la guerre de Crimée, les Russes prirent conscience de l'importance du rôle des tirailleurs. C'est généralement connu que les Russes avaient attribué la perte de la bataille de l'Alma à la supériorité des tirailleurs ennemis. Aussi s'occupèrent-ils pendant un certain temps de donner à cette arme, de leur côté, les perfectionnements qui leur avaient manqué lors de cette bataille. Non seulement ils firent venir de Liège, Belgique, des carabines Minié, mais ils les fabriquèrent eux-mêmes sur le modèle de celles qu'ils prirent aux Français dans différentes sorties de Sébastopol. Cependant, comme chaque corps d'infanterie n'avait qu'un seul bataillon de tirailleurs, même avec les armes les plus modernes, ils étaient beaucoup moins nombreux que les tirailleurs ennemis. C'est pourquoi, non seulement les Russes s'occupèrent d'augmenter les forces de cette arme par la création de nouveaux bataillons de tirailleurs finnois et l'organisation d'un régiment spécial, mais, de plus, chaque gouvernement était obligé de fournir un ou deux bataillons de tirailleurs qui furent armés en grande partie aux frais de la noblesse⁵⁵¹.

⁵⁴⁸ Charles Ardent du Piq (colonel), *Études sur le combat antique et combat moderne*, Paris, Économica, 2004, p.128.

⁵⁴⁹ Rappelons que la chaîne de tirailleurs de la Grande Armée était bien plus mince et surtout beaucoup moins ordonnée.

⁵⁵⁰ SHAT, 1M 2149, Notices historiques de batailles: notice historique de la bataille de Solferino du 49^e de ligne et 11^e régiment d'artillerie, dossier 1, auteur anonyme.

⁵⁵¹ SHAT, 1M 1496, Extraits de journaux relatifs a la Russie et en particulier à l'armée russe, 1853 - 1855, auteur anonyme.

III) L'importance du rôle des tirailleurs devint d'autant plus grande avec l'évolution de l'armement au XIX^e siècle. En effet, si la part des tirailleurs était cruciale alors qu'ils n'étaient armés que du fusil à pierre durant les guerres du Premier Empire, il est tout naturel de concevoir qu'avec des armes de précision et à tir très rapide, elle le serait même davantage. C'était les tirailleurs qui, par leur feu, engageaient toujours la bataille; tant qu'ils gagnaient du terrain, le reste de l'armée se contentait de les suivre. Et lorsque des difficultés se présentaient, les soutiens des artilleurs puis des bataillons entiers de la 1^{ère} ligne allaient joindre leurs efforts à ceux des tirailleurs.

Avec l'évolution de l'armement, la pensée militaire estimait que la victoire serait aux gros bataillons où on se battait en grandes masses et avec plusieurs pièces de canon. La proportion de l'artillerie s'était même davantage accrue depuis les guerres napoléoniennes. Par conséquent, le rôle des tirailleurs gagna également de l'importance.

Pour illustrer l'importance accrue des tirailleurs avec les nouvelles armes, nous allons nous référer à un exemple de la campagne de 1866. Durant la bataille de Langensalza⁵⁵², entre 10 000 soldats prussiens de Moltke et 21 000 soldats hanovriens du roi George V d'Hanovre, le 27 juin, l'action s'était engagée près du village de Nechanitz par un combat très vif de tirailleurs de part et d'autre. Les quatre bataillons et la division des Prussiens qui avaient reçu l'ordre de se déplacer en tirailleurs⁵⁵³ étaient soutenus par une batterie de dix-huit canons qui prirent position sur les hauteurs les plus proches⁵⁵⁴. Bien que les Hanovriens gagnèrent les premières phases de la bataille, ils durent néanmoins s'incliner devant la supériorité du feu de leurs adversaires et leur accorder la victoire finale.

⁵⁵² Langensalza est une ville de Thuringe, au centre de l'Allemagne actuelle.

⁵⁵³ Précisons toutefois qu'ils durent bientôt se retirer devant de nombreux essais de tirailleurs ennemis venant sur leur flanc gauche. Source: SHAT, 1M 2043, *loc. cit.*, p. 1.

⁵⁵⁴ SHAT, 1M 2043, *loc. cit.*, p. 2.

B - Manœuvre sur les arrières

I) En plus de noter la manœuvre savante exécutée par le maréchal St - Arnaud sur la rivière de l'Alma au début de la guerre de Crimée⁵⁵⁵, précisons que la France avec son implication dans ce conflit, recherchait surtout à reconstituer la dynastie napoléonienne, telle qu'elle fut établie par l'Empereur durant le Premier Empire. Elle rattachait ainsi 1804 (année du couronnement de Napoléon 1^{er} comme empereur) à 1852 en même temps qu'elle fortifiait le principe de cette dynastie violemment brisée en 1815⁵⁵⁶.

II) Quelques années plus tard, la « Grande Manœuvre » de Napoléon III de Novare à Turbigo durant la campagne d'Italie de 1859 constitua, comme nous l'avons vu précédemment, l'un des plus beaux exemples de l'application de l'art de la guerre napoléonien à un conflit du Second Empire. Malgré ses états d'âme, Napoléon III réalisa un remarquable exploit militaire basé sur le dogme de son oncle, «concentration - surprise - destruction». Toutefois, il manqua de fermeté et de persévérance pour accomplir la troisième phase. Tout en sachant que la destruction des forces ennemies était le fondement de toute action militaire (Clausewitz), son indécision l'empêcha au dernier moment d'agir dans ce but: les engagements entre les deux camps ne furent pas des anéantissements comme le visait Napoléon 1^{er}, mais des rencontres souvent inopinées⁵⁵⁷. Cet aspect du commandement de Napoléon III sera traité en détails plus loin dans ce chapitre.

III) Abordons à présent de plus près l'influence de Napoléon dans les manœuvres entreprises durant les guerres de 1866 et 1870.

⁵⁵⁵ On se souvient du chapitre 3 de cette manœuvre très napoléonienne qui combinait attaque frontale et enveloppement.

⁵⁵⁶ AN, 400 ap/93, Lettre de Jérôme (Napoléon) Bonaparte à Monseigneur le Prince (Napoléon), Président de la République.

⁵⁵⁷ Raymond Bourgerie, *Magenta et Solferino (1859): le rêve de Napoléon III en Italie*, Paris, Economica, 1993, p. 58.

La stratégie des Prussiens durant la guerre austro - prussienne dérivait directement de celle de Napoléon. À l'instar de l'Empereur français, leur objectif primaire était la recherche d'une bataille décisive qui mettrait fin au conflit. Un tel résultat n'aurait pu être obtenu que par une manœuvre stratégique qui présupposait la division des forces armées en plusieurs masses, chacune ayant un rôle particulier à jouer. L'état - major prussien avait systématisé le concept napoléonien de la recherche d'une grande bataille à tout prix en misant, pour y réussir, sur une manœuvre stratégique combinée avec des méthodes tactiques appropriées et des troupes⁵⁵⁸ de haute qualité. Pour le général Moltke et ses assistants, la distribution des forces armées en trois masses (1^{ère} et la 2^e armée et armée de l'Elbe) sur tout le théâtre des opérations⁵⁵⁹ fut la démarche adoptée pour y parvenir.

La bataille de Sadowa qui débuta par l'attaque frontale de la 1^{ère} armée sur les lignes d'un ennemi qui avait massé toutes ses forces dans des positions défensives, illustre l'idée napoléonienne de « forcer la décision » en portant un coup soudain sur le flanc ou les arrières d'un adversaire dont les forces avaient déjà été considérablement affaiblies au front.

Au début du conflit de 1870, le gouvernement français maintint les traditions agressives de l'art de la guerre napoléonien en donnant l'ordre à six divisions d'infanterie d'avancer en territoire prussien. Mais ces incursions ayant été trop risquées, l'offensive fut abandonnée au bout de trois jours. Par contre, du côté allemand, les généraux prussiens démontrèrent, durant la conquête de Froeschwiller, en Alsace (Carte 14), le coup d'œil et l'esprit offensif qui caractérisaient si bien Napoléon 1^{er}. Ce sont eux qui lancèrent la double attaque sur les ailes françaises et tournèrent avec succès l'aile gauche adverse. Deux semaines plus tard, les combats de Gravelotte/ St-Privat furent aussi violents et sanguinaires que ceux disputés durant les guerres napoléoniennes. Dans St-Privat, en particulier, on se battait au corps à corps, à l'arme blanche, dans les ruelles, les maisons et même le cimetière⁵⁶⁰.

La bataille de Sedan, qui solda la défaite de l'armée française dans la guerre de 1870, fut un autre exemple de l'application des concepts napoléoniens dans un conflit du XIX^e siècle. En plus de jouir d'une supériorité numérique

⁵⁵⁸ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866 en Bohême jusqu'à la bataille de Sadowa: répartition des forces opposées, par le capitaine Poisson.

⁵⁵⁹ Conformément au principe napoléonien (chapitre deuxième) de la prise en compte de tout le théâtre des opérations.

⁵⁶⁰ Ce dernier épisode fut évoqué de manière héroïque par le tableau du peintre Alphonse de Neuville.

incontestable -- près de soixante quinze mille Français s'opposaient à plus de cent mille Allemands -- Moltke, en combinant la manœuvre d'encerclement et d'anéantissement se conforma presque à la lettre au principe napoléonien de la continuité de l'offensive (deuxième chapitre).

C - Lignes intérieures

En ce qui concerne l'usage le plus populaire des lignes intérieures (introduit au premier chapitre) dans ces conflits, nous avons choisi la bataille de Gettysburg de la guerre civile américaine pour illustrer l'application de ce concept. On se souvient que Napoléon l'utilisait lorsqu'il se trouvait en infériorité numérique ou lorsqu'il était partiellement encerclé par ses adversaires. Telle fut la situation des Fédéraux à Gettysburg au début de juillet 1863⁵⁶¹ : les troupes nordistes de Meade qui, en forme d'hameçon constituaient les lignes intérieures, étaient à demi encerclées par les forces sudistes de R. E. Lee qui formaient les lignes extérieures (Croquis C du deuxième chapitre). Les avantages des unionistes étaient évidents: leurs forces pouvaient se concentrer plus rapidement -- sur un point pour attaquer un endroit des lignes extérieures -- que les Confédérés ne pouvaient rassembler leurs propres forces. C'est précisément ce qui se produisit lorsque les troupes de l'Union effectuèrent une percée le troisième jour de la bataille dans les lignes extérieures en contre-attaquant leurs adversaires après l'échec de la « charge sudiste de Pickett » sur leurs propres lignes⁵⁶². Les Fédéraux avaient donc tout à fait réussi à mettre à exécution un important principe napoléonien qui changea le cours de la guerre.

Toutefois, un observateur de ce conflit, le général prussien Moltke -- tout comme Grant lui-même, le général nordiste qui était impliqué dans d'autres opérations militaires à l'Ouest -- était d'avis que des éléments intangibles, comme la surprise et la flexibilité, contribuèrent davantage aux succès de Bonaparte que l'emploi des lignes intérieures. De plus, il estimait que les tailles beaucoup plus massives des armées de la période post-napoléonienne que celles du début du siècle, tendaient à encombrer les lignes intérieures et à ralentir considérablement le mouvement des troupes. Sans pour autant rejeter le concept

⁵⁶¹ USMA, CU 1379, « Artillery service...» *loc. cit.*, pp. 466 - 488.

⁵⁶² *Ibid*, pp. 489 - 490.

des lignes intérieures, Moltke était néanmoins certain que l'utilisation des chemins de fer dans le transport des troupes ainsi que l'emploi du télégraphe dans la transmission des ordres avaient substantiellement contribué à l'exécution de vastes manœuvres d'enveloppement et d'attaques sur les flancs et arrières de l'ennemi. Les victoires de 1866 et 1870 confirmèrent dans une large mesure ses points de vue sur l'utilité de ces nouveaux moyens de transport et de communication.

2 - Dans le commandement

A - Proclamations

Nous allons poursuivre ce chapitre en nous penchant sur l'influence napoléonienne sur le commandement des armées au XIX^e siècle. Ce faisant, nous allons d'abord citer les plus importantes proclamations (évoquant Napoléon 1^{er}) des dirigeants militaires du Second Empire à leurs soldats. Ces proclamations/allocutions adressées surtout par Napoléon III et le prince Napoléon, à l'instar de l'Empereur français du début du siècle, avaient toujours la forme d'encouragement ou de félicitations, selon qu'elles étaient adressées avant ou après la bataille. Elles servaient surtout à poursuivre les traditions de la dynastie napoléonienne en présentant des exemples d'accomplissements militaires du Second Empire analogues avec ceux du Premier.

Habile politicien, Napoléon 1^{er} connaissait le pouvoir des proclamations sur les troupes: nombreux pouvaient être les affrontements avec l'ennemi qui pouvaient résulter en défaites si un chef n'avait pas le talent ou l'habitude de parler à son armée. Par ses paroles, il chasse la crainte, enflamme le courage, accroît l'acharnement, démasque les pièges, promet des récompenses, montre des dangers et les moyens de les fuir, réprimande, menace, sème l'espérance, la louange et le blâme et joue enfin de tout ce qui peut allumer ou éteindre les passions des hommes. Dans l'art de la guerre, tel que le définit Machiavel, le talent oratoire du chef compte autant que ses qualités de stratège. Une proclamation, une allocation ou un ordre du jour peuvent avoir dans l'issue du combat une importance aussi grande qu'une manœuvre audacieuse. Chaque proclamation⁵⁶³ de Napoléon commençait par l'apostrophe « Soldats ! ». Elle se poursuivait parfois par un rappel des campagnes précédentes, parfois par la

⁵⁶³ Le terme « proclamation » apparaît pour la première fois au XVI^e siècle. Il signifie « publier et annoncer à haute voix le contenu d'un écrit ». En 1694, son utilisation se modifia et se définit comme le fait de « publier un écrit public ». La forme en est immuable: brève, éclipique, presque brutale. Ainsi, Napoléon n'a pas inventé le genre.

justification de celle qui était entreprise et parfois elle s'achevait par la promesse d'une paix après la victoire⁵⁶⁴.

Près d'un demi-siècle plus tard, le neveu de Napoléon 1^{er} adressait, dans un style comparable à celui de son oncle, une série d'allocutions et de proclamations à son armée. Nous en avons relevé les plus importantes. Ainsi, l'allocution de Napoléon III à sa Garde Impériale à la veille de son départ pour la Crimée, le 9 janvier 1855, glorifie le dévouement de cette élite de l'armée française à la dynastie de leur chef ainsi qu'à leur patrie.

« Soldats,

Le peuple français, par sa souveraine volonté a ressuscité bien des choses qu'on croyait mortes à jamais, et aujourd'hui, l'Empire est reconstitué. D'intimes alliances existent avec nos anciens ennemis. Le drapeau de la France flotte avec honneur sur ces rives lointaines où le vol audacieux de nos aigles n'était pas encore parvenu. La Garde Impériale, représentation héroïque de la gloire et de l'honneur militaire, est ici devant moi entourant l'Empereur ainsi qu'autrefois, portant le même uniforme, le même drapeau et ayant surtout dans le cœur les mêmes sentiments de dévouement à la patrie. Recevez donc ces drapeaux qui vous conduiront à la victoire comme ils y conduisirent vos pères, comme ils viennent d'y conduire vos camarades⁵⁶⁵. »

Quelques semaines plus tard, le commandant - en - chef des forces françaises dans la campagne de Crimée, le général Canrobert, confirmait à l'Empereur les effets positifs de sa proclamation.

«... aussi le nom de votre Majesté est - il béni par ses soldats, et c'est au cri de « Vive l'empereur », devenu pour eux le cri de ralliement

⁵⁶⁴ « Le style de Napoléon, l'informatique au service de l'histoire », par Didier Le Gall, maîtrise d'histoire moderne, assistant d'histoire, Paris 1, Sorbonne, dans *Revue historique des Armées*, n° 4, décembre 1996, pp. 107 - 112.

⁵⁶⁵ Napoléon III, empereur des Français, *Recueil historique des pensées, opinions, discours, proclamations, lettres et beaux traits*, Paris, Au dépôt géographique, 1858.

et d'encouragement qu'ils accomplissent les plus louables actes de guerre! »⁵⁶⁶

Après la victoire des Alliés sur l'Alma, le maréchal de Saint - Arnaud adressa à ses troupes la proclamation suivante:

« Soldats!

La France et l'Empereur sont contents de vous. À l'Alma, vous avez prouvé aux Russes que vous étiez les dignes fils des vainqueurs d'Eylau et de la Moskowa. Vous avez rivalisé de courage avec vos alliés les Anglais et vos baïonnettes ont enlevé des positions formidables et bien défendues.

Champ de bataille de l'Alma,
le 20 septembre, 1854. »⁵⁶⁷

Continuant à évoquer les qualités des soldats de Napoléon 1^{er} dans les campagnes du Premier Empire, Saint - Arnaud écrivait le 24 septembre au ministre de la Guerre :

« Les soldats de Friedland et d'Austerlitz sont toujours sous nos drapeaux, monsieur le maréchal, la bataille de l'Alma nous l'a prouvé. C'est le même élan la même bravoure. On peut tout faire avec de pareils hommes... »⁵⁶⁸.

Un rapport adressé à l'empereur au lendemain de la bataille de l'Alma révéla que certaines des prouesses militaires du Prince Napoléon étaient comparables à celles de Napoléon 1^{er}.

⁵⁶⁶ Archives Nationales (AN, France), 400 ap/56, Lettre du général Canrobert à Napoléon III, le 29 janvier 1855.

⁵⁶⁷ Histoire de la guerre d'Orient: l'Alma, Inkermann dans *Almanach Napoléon 1856*, Paris, Alexandre Houssiaux éditeur, 1856, p. 85.

⁵⁶⁸ *Ibid*, p. 36.

« L'Alma fut traversé au pas de charge. Napoléon à la tête de sa division s'emparait du gros village d'Alma, sous le feu des batteries russes. Le prince s'est montré en tout digne du beau nom qu'il porte . »⁵⁶⁹

En outre, une série de proclamations impériales durant la campagne d'Italie mérite une attention particulière.

Au début de mai 1859, l'empereur Napoléon avait quitté Paris au milieu d'acclamations de milliers d'habitants. Il partait comme son oncle, pour conquérir et détruire, et dans l'ardente imagination du faubourg St Antoine, les gloires du Premier Empire allaient se renouveler. Dans sa proclamation aux troupes du 12 mai 1859, à Alexandrie, il leur rappelait que chaque pas qu'elle ferait leur parlerait d'une victoire déjà acquise, qu'en saluant les campagnes napoléoniennes en Italie, elles traverseraient une voie sacrée qui pourrait être comparée à celle de l'ancienne Rome⁵⁷⁰ .

« Soldats de l'armée d'Italie!

Je viens me mettre à votre tête pour vous conduire au combat. Nous allons seconder la lutte d'un peuple revendiquant son indépendance et le soustraire à la domination étrangère. Je n'ai pas besoin de stimuler votre ardeur; chaque étape vous rappelle une victoire; en passant par Mondovi, Marengo, Lodi, Castiglione, Arcole, Rivoli; vous marchez dans une autre voie sacrée, au milieu de vos glorieux souvenirs... Les nombreuses armes de précision ne sont dangereuses que de loin; elles n'empêcheront pas la baïonnette d'être, comme autrefois, l'arme terrible de l'infanterie française... Soldats, faisons tous notre devoir... La nouvelle armée d'Italie sera digne de sa sœur aînée. »⁵⁷¹

⁵⁶⁹ AN, 400 ap/150, Extrait du «Moniteur» du 7 octobre 1859: rapport à l'Empereur sur la bataille de l'Alma, par le maréchal de Saint - Arnaud.

⁵⁷⁰ SHAT, 1M 2297, Bataille de Magenta dans les journaux anglais, « Morning Herald »: Louis Napoléon et Victor Emmanuel en Italie, article du 10 juin 1859.

⁵⁷¹ Randon (maréchal comte), Campagne de l'empereur Napoléon III en Italie (1859), texte rédigé au Dépôt de la guerre, d'après les documents officiels, 1865.

Dans une proclamation lancée à son armée du quartier général impérial à Cavriano, moins de deux mois plus tard, Napoléon III louait la victoire de ses troupes à la bataille de Solférino en la comparant une fois de plus à quelques unes de son oncle.

« Soldats!

... vous avez dignement soutenu l'honneur de la France et la bataille de Solférino égale et dépasse même les souvenirs de Lonato et Castiglione... Soldats, tant de sang versé ne sera pas inutile pour la gloire de la France et pour le bonheur de nos peuples »⁵⁷².

Notons toutefois que ces proclamations conduisant à -- ou glorifiant -- des effusions de sang, tout en étant inspirées par la devise « l'Empire c'est la paix », une proposition qui remontait déjà à Napoléon 1^{er}, n'eurent pas toujours l'effet désiré sur tout le peuple. Prenons par exemple le cas d'un prêtre apostolique qui s'opposait au militarisme, base de l'expansion des empires napoléoniens. Dans une lettre adressée à Napoléon III, le 2 janvier 1857, peu après la fin de la guerre de Crimée, l'abbé L. Verger critiquait sévèrement l'Empereur pour s'être inspiré de l'art de la guerre de son oncle. Il dénonçait la nature violente, anti-morale de l'empire de Napoléon III et lui rappelait que celui de son oncle ne l'avait conduit que sur une île rocheuse au milieu de l'Atlantique. Il terminait sa mise en garde en prônant plutôt la construction d'une société stable par des moyens pacifiques.

« Sire,

L'empire, c'est la paix! Oui, l'Empire moral! L'Empire de la vérité, l'Empire de la justice! Oui, tous ces Empires, c'est la paix! Mais la proposition de votre Majesté, Sire, est anti - morale! Anti - divine! Anti - évangélique, mensongère et injuste, si vous l'entendez à la manière de votre oncle. De votre oncle, dis - je, c'est - à - dire à coup d'absolutisme aveugle, à coup de baïonnettes, à coup d'escadron. Voyez ce que Dieu a fait de ce hardi César qui fit trembler le monde: il l'a enchaîné avec des chaînes de rocs et d'eaux; il l'a réduit à ne pouvoir même pas ébranler sa maisonnette de Ste - Hélène! Voilà ce que Dieu fera de vous Sire, si vous

⁵⁷² AN, 400 ap/150, Proclamation de l'Empereur après la bataille de Solférino, au Q.G. de Cavriano, le 25 juin 1859.

persévèrez dans votre système brutal à manier les hommes comme des troupeaux de vils bétails! Votre Majesté aura beau caracoler sur un coursier magnifiquement caparaçonné; elle aura beau avoir à ses ordres toutes les armées de l'univers, cela ne m'empêchera pas de retourner votre proposition et de vous crier: Sire, votre Empire, c'est la guerre!!! Oui mais cette fois une guerre acharnée, qui doit ébranler le monde sur ses bases, une guerre qui doit tout pulvériser, tout confondre, tout réduire, tout engloutir!!!⁵⁷³ Préparez la Société Sans - Arme, Sire: veillez pour moraliser d'abord le clergé... Obligez - là à vivre, à suivre rigoureusement les préceptes du Maître Jésus Christ! Et de Paul son disciple! Maintenant, travaillez, vous avez fort à faire, et souvenez - vous que les Expédients les plus habiles ne valent rien en fait de morale »⁵⁷⁴ .

Dans un discours prononcé à l'ouverture de la Séssion législative de 1859, le 7 février. Napoléon III défendit sa politique et les moyens utilisés pour arriver à ses fins en répliquant:

« Quelle a été constamment ma politique? Rassurer l'Europe, rendre à la France son véritable rang, cimenter notre alliance avec l'Angleterre... C'est ainsi qu'à la veille de ma troisième élection, je faisais à Bordeaux cette déclaration: l'Empire c'est la paix !, voulant prouver par là que si l'héritier de l'empereur Napoléon 1^{er} remontait sur le trône, il ne recommencerait pas une ère de conquête, mais il inaugurerait un système de paix qui ne pourrait être troublé que pour la défense de grands intérêts nationaux »⁵⁷⁵ .

⁵⁷³ Allusion à la puissance décuplée des armes mises au service du militaire.

⁵⁷⁴ AN, 400 ap/54, Critique de l'art de la guerre napoléonien: lettre de l'abbé Verger à l'empereur, le 2 janvier 1857, pp. 1 - 2.

⁵⁷⁵ *Ibid*, p. 3.

B - Manoeuvres

Nous allons poursuivre cette section en comparant la qualité du commandement des armées du Second Empire à celle de la Grande Armée de Napoléon du début du siècle. Pour cela, nous avons choisi les manœuvres et opérations les plus représentatives du système napoléonien de commandement.

a) Commandement français en Crimée

La manœuvre du maréchal de Saint - Arnaud, commandant - en - chef des forces alliées sur la rivière de l'Alma était digne de celle de Napoléon à Austerlitz en 1805. Elle fut l'un des enseignements qu'au soir de ce 20 septembre 1855, St-Arnaud tira de la bataille pour l'éventualité d'autres conflits en Europe: en dépit d'une belle vaillance, le commandement russe manquait presque complètement de sens tactique et d'esprit manœuvrier. Capables de se faire tuer sur place plutôt que de céder, les Russes se trouvaient à la merci d'un ennemi plus souple et plus lesté ayant l'intelligence du terrain et doué d'initiative. Quatre ans plus tard, la guerre d'Italie apporta la même démonstration concernant cette fois les Autrichiens. Suite à cette bataille de l'Alma, certains purent voir dans le maréchal de Saint - Arnaud le plus grand chef militaire français depuis Napoléon. Seul en Europe, après lui, le prussien H. von Moltke se révéla un aussi habile manoeuvrier⁵⁷⁶.

b) Commandement français en Italie

Déjà à l'arrivée des troupes françaises en Italie, mai 1859, le besoin de la présence d'un chef imprimant une direction ferme et unique se fit sentir. Près d'un demi-siècle après les campagnes françaises dans la péninsule italienne, ce fut un descendant de Napoléon 1^{er} qui semblait être à la hauteur de la tâche. Napoléon III était en effet l'homme qui allait conduire ses troupes à la victoire. Avant même son entrée en Italie, de nombreuses considérations lui

⁵⁷⁶ Louis Charbonnières, *Une grande figure, Saint - Arnaud, maréchal de France*, préface du général Weygand, Paris, Nouvelles éditions latines, 1960, pp. 167 - 168.

assuraient la confiance de l'armée et du pays. Sa maturité de conception, sa promptitude d'exécution et son admirable patience dans l'élaboration de ses projets étaient des qualités essentielles que réunissaient bien peu de généraux d'armée. Mais au fur et à mesure que les opérations se déroulaient, on portait un regard plutôt différent sur le commandant en chef.

Afin de mieux évaluer les véritables talents de commandement de Napoléon III, examinons de plus près sa grande manœuvre de débordement du 28 mai 1859. Rappelons qu'elle était basée sur le dogme napoléonien classique: concentration - surprise - destruction. Comme nous l'avions suggéré plus tôt dans ce chapitre, en évitant la phase finale de la destruction de l'adversaire dans cette opération, Napoléon III ne se faisait pas de la guerre une idée aussi exacte que son oncle. Il ne paraissait simplement pas avoir la notion nette du but qu'il devait se proposer en surprenant son adversaire par un grand mouvement tournant.

Au lieu de poursuivre la destruction de l'armée ennemie, seul objectif justifier une tentative aussi hardie que la sienne, il semblait n'avoir songé pour ainsi dire qu'à la manœuvre elle-même et n'avoir visé comme résultat que quelque chose de mal défini dans son esprit, comme la gloire d'occuper Milan⁵⁷⁷ sans coup férir, et de conquérir la Lombardie sans bataille. Avec son imagination rêveuse et souvent chimérique, avec ses tendances humanitaires et vaguement philanthropiques, il poursuivait souvent des idées plus théoriques que pratiques. Dans le conflit de 1859, il était séduit bien plus par le rôle de libérateur de l'Italie que par celui de vainqueur des Autrichiens: il lui plaisait d'assurer l'indépendance de ses alliés sans avoir à sacrifier les milliers d'existences humaines que coûte une grande bataille. Il se berçait, de cette utopie d'une guerre sérieuse terminée par une savante manœuvre, après laquelle l'adversaire, sans avoir rien perdu, sans être écrasé, sacrifierait en beau joueur ses prétentions les plus chères⁵⁷⁸.

Il lui manquait certainement pour cela la notion si nette, si impitoyable, mais aussi si juste que Napoléon 1^{er} avait de la guerre. Pour ce dernier, rappelons - le une fois de plus, une campagne n'avait qu'un but: la destruction des forces adverses, et la manœuvre quelle qu'elle fut n'avait qu'un seul objectif: la bataille, mais la bataille livrée sans hésitation, dès que, grâce à une manœuvre préalable, il avait mis de son côté le plus de chances favorables que possible.

⁵⁷⁷ Comme on l'a vu précédemment, c'était à Milan, l'ultime destination de sa campagne, que Napoléon voulait se rendre pour en chasser les Autrichiens.

⁵⁷⁸ SHAT, 1M 900, Études historiques: campagne de 1859 en Italie jusqu'à la bataille de Magenta par le capitaine Berrot, pp. 159 - 160.

Mais Napoléon III était trop philosophe, trop « idéologue » (aurait dit son oncle), pour ne poursuivre dans la guerre que le but militaire, brutalement en quelque sorte et sans aucune arrière-pensée. C'est pourquoi nous ne le voyons pas poursuivre la bataille le 2 juin 1859 comme le complément naturel de sa manoeuvre⁵⁷⁹. Il ne songeait qu'à faire passer le Tessin (Carte 7) à son armée au lieu de tout faire pour en écarter celle des Autrichiens, et c'est pour cette raison que ce mouvement, de style si napoléonien, si bien conçu et si habilement mené jusque là, se poursuivit dès lors, sans but et sans prêter plus d'attention à l'ennemi, si ce n'était que pour l'éviter afin d'arriver plus vite à Milan. C'est comme si, en 1805 à Austerlitz, Napoléon se serait dirigé directement vers Munich au lieu de marcher sur son adversaire autrichien Mack. Si tel avait été le cas, après un premier résultat qui aurait dû être décisif, c'est - à - dire récompensé par la capitulation d'Ulm (septembre 1805), les troupes napoléoniennes n'auraient recueilli qu'une bataille de rencontre, un succès non décisif et chèrement acheté, après lequel tout pouvait de nouveau être remis en question⁵⁸⁰.

Napoléon suggérait ainsi qu'à la guerre il faut du caractère pour concevoir un plan offensif malgré, les dangers auxquels on s'expose presque nécessairement, pour en poursuivre énergiquement l'exécution malgré tous les obstacles et tous les incidents imprévus, et surtout pour envisager d'un œil ferme et impitoyable le véritable but à atteindre, tout en prenant garde de ne s'en laisser détourner par aucune considération et aucune faiblesse⁵⁸¹.

Or, on remarque dans cet affrontement majeur de la campagne de 1859, une tendance marquée des belligérants à s'éloigner du modèle napoléonien de la bataille décisive. Les deux adversaires semblaient n'avoir cherché la bataille que pour la fuir quand elle se présenta. Depuis le 20 mai, le spectacle qui s'offrait aux yeux était:

- i) D'une part, les Autrichiens se morfondant à attendre leur adversaire derrière le Pô et la Sésia (Carte 7) et se préparant exclusivement à cette attaque sur un terrain choisi par eux - mêmes.

⁵⁷⁹ Ce refus d'exploitation du succès, c'est - à - dire éviter de poursuivre l'adversaire pour compléter la destruction de son armée se manifesta également dans la plupart des batailles de la guerre de Sécession aux États-Unis. C'est pourquoi, de 1861 à 1865, peu de batailles sur le sol américain furent réellement décisives, le genre que Napoléon 1^{er} recherchait si souvent dans ses campagnes.

⁵⁸⁰ SHAT, 1M 900, *loc. cit.*, p. 5.

⁵⁸¹ *Ibid*, p. 6.

- ii) D'autre part, les Alliés entreprenant les manœuvres les plus vastes et les plus compliquées pour arriver à rejoindre les Autrichiens sur le même terrain.

Le 1^{er} juin, quelques jours après l'exécution de la manœuvre du grand débordement par Napoléon III, on pouvait assister à ce spectacle étrange de ces deux adversaires se trouvant en présence l'un de l'autre et ne songeant qu'à fuir au plus vite, chacun pour son compte, hors de ce champ clos tant désiré! Les Autrichiens reculèrent une fois de plus devant une bataille qu'ils avaient cette fois non plus poursuivie, mais attendue pendant si longtemps, alors que les Alliés, satisfaits d'être arrivés à l'improviste sur le flanc de leurs ennemis, semblaient se demander pourquoi ils y étaient venus. Ils se flattaient néanmoins d'avoir habilement manœuvré, et laissèrent les Autrichiens à leur surprise pour aller eux-mêmes proclamer platoniquement à Milan l'indépendance de l'Italie⁵⁸².

c) Différences de commandements autrichien et prussien en Bohême

L'indication du but à atteindre dans les opérations, un autre aspect de la guerre sur lequel Napoléon insistait particulièrement, se manifesta de plus d'une façon, au niveau du commandement, dans les guerres européennes ultérieures.

Durant la guerre austro-prussienne de 1866, la rédaction et la transmission des ordres laissaient autant à désirer chez les Autrichiens que durant la campagne de 1859. Si le commandant en chef autrichien, le général Benedek recevait toujours de nombreux renseignements, souvent ceux qu'il communiquait dans ses ordres généraux à ses subordonnés étaient volontairement ou non, incomplets. En conséquence, les commandants de corps d'armée ne purent pas conformer leur attitude à la situation du moment.

Ce qui augmentait considérablement les inconvénients de cette manière d'agir, c'est le fait que le général autrichien n'indiquait pas le but qu'il poursuivait ou la conduite générale que devait tenir les divers corps de son armée! Il les plaçait sur le terrain sans dire ce que faisait l'ennemi ou ce qu'il voulait faire lui-même. En bref, c'était le manque absolu de direction. Cela le forçait de plus à multiplier ses ordres et à entrer dans de grands détails sur les positions à occuper ainsi que sur la composition des troupes qu'on devait y placer. Les ordres étaient

⁵⁸² *Ibid*, p. 7.

longs à rédiger et, ce qui était d'autant plus grave, ne répondaient plus à la vraie situation quand ils parvenaient à destination⁵⁸³.

Par contraste, il était remarquable d'observer chez les Prussiens combien le maréchal Moltke avait toujours facilité les résolutions à prendre par les chefs de la I^{ère} et de la II^{ème} Armée en les orientant le mieux possible sur la situation supposée de l'ennemi et leur indiquant nettement le but à atteindre. Le 22 juin, il les lançait en Bohême, mais il leur montrait au préalable le but primordial: la réunion des forces pour l'action décisive et le soutien réciproque⁵⁸⁴. Le 2 juillet, il se méprit sur la position actuelle de l'armée autrichienne, mais ses intentions étaient tellement bien indiquées que le commandant en chef de la 1^{ère} Armée, le Prince Frédéric - Charles, n'hésita pas à modifier les ordres reçus et à prendre la grande résolution d'attaquer l'ennemi le 3, suite au regroupement des trois armées prussiennes⁵⁸⁵.

En outre, la lenteur de transmission des ordres dans les deux camps occasionnait souvent des retards. Toutefois, les délais de transmission furent réduits chez les Prussiens par la décision de leur commandement d'employer la télégraphie militaire qui permettait de faire partir les troupes par un ordre de quelques mots. Bien que ce mode de communication faisait gagner beaucoup de temps, il ne fallait pas perdre de vue les autres moyens de correspondance en usage, car le télégraphe était à cette époque un instrument délicat et peu fiable. En somme, la victoire prussienne dans ce conflit pourrait être attribuée en grande partie au rôle prépondérant du commandement dans son organisation et ses instructions aux subordonnés. C'était, en effet, dans l'efficacité et la fermeté du commandement que résidait la véritable force de l'armée prussienne⁵⁸⁶. Et c'est ainsi qu'en Bohême, malgré l'application d'un projet d'opération dangereux basé sur des renseignements incomplets, l'état - major prussien arriva au but de la guerre grâce à une stratégie très napoléonienne: l'anéantissement des forces ennemies après la réunion de tous ses moyens. Ajoutons que la tâche fut

⁵⁸³ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866 en Bohême jusqu'à la bataille de Sadowa: rédaction et transmission des ordres par le capitaine Poisson, p. 252.

⁵⁸⁴ Conformément au principe napoléonien de l'unité de commandement (deuxième chapitre).

⁵⁸⁵ SHAT, 1M 898, *loc. cit.*, p. 253.

⁵⁸⁶ SHAT, 1M 898, Campagne de 1866 en Bohême: emploi général des armes par le capitaine Poisson, p. 254.

facilitée par la manière dont le commandement fut exercé dans l'armée opposée⁵⁸⁷.

d) Divergences du commandement prussien du modèle napoléonien en 1870

Soulignons toutefois que le commandement prussien ne se conforma pas toujours au modèle napoléonien. Nous allons élaborer deux aspects de l'art de la guerre prussien -- que nous avons énoncés au préalable -- qui divergeaient de celui de Bonaparte.

i) Service de renseignements insuffisant

Comme nous l'avons noté au chapitre précédent, à l'encontre de la méthode précise et scientifique d'examen de possibilités de Napoléon, Moltke n'avait pas une pratique suffisante de l'art de renseignement. Bien que très exactement informé sur l'ennemi en temps de paix, il ne sut jamais, faute d'une méthode appropriée, « suivre » son adversaire pendant la bataille, en particulier durant la campagne de 1870. Se laissant guider par des probabilités sur les intentions de ses ennemis, ses attaques ressemblaient plutôt à des assauts menés à l'aveuglette! En fait sa campagne de 1870 (tout comme celle de 1866) fourmilla d'erreurs sur l'adversaire, en dehors même de cette ignorance au sujet de l'armée Mac Mahon allant de Châlons à Metz.

ii) Manœuvre d'enveloppement sans adaptation

Au début de la campagne de 1870, Moltke faisait marcher ses armées sur de très grands fronts par colonnes parallèles et indépendantes, reliées seulement entre elles par le point de convergence commun qui leur était assigné sur le champ de bataille même. Ainsi, cette marche stratégique convergente se conformait d'abord au principe napoléonien de « marcher séparés et se battre réunis ». Mais le but ultime de la manœuvre était prévu et fixé d'avance -- en supposant, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, que la concentration de l'adversaire était connu et demeurerait inchangé.

⁵⁸⁷ *Ibid*, p. 255.

Pour compléter l'opération, le commandement prussien estimait qu'il suffisait de calculer les itinéraires des différentes colonnes de manière à ce que les unes arrivassent sur le front de l'ennemi assez à temps pour l'immobiliser pendant que les autres déboucheraient sur son flanc, produisant non pas la surprise, style napoléonien et facteur essentiel pourtant de la manœuvre, mais l'attaque enveloppante de ce flanc qui en était devenu la représentation matérielle.

Et voilà comment les principes dont Napoléon savait si bien adapter l'application à chaque cas particulier, d'après les connaissances du moment, se trouvèrent à aboutir, quand ils furent interprétés par Moltke, à un cliché qui n'était pas véritablement une manœuvre, et à cette conception de mouvements de champ de bataille prévus d'avance sans tenir compte des aléas de la guerre⁵⁸⁸. C'était sur cette conception hasardeuse et sans entière liaison avec les principes de guerre napoléoniens que fut préparé le plan de campagne de 1870 et, plus étrange, malgré les désastres frôlés, aboutit à des victoires prussiennes décisives. Ces succès forcèrent l'admiration de jeunes militaires prussiens qui les comparèrent néanmoins aux plus belles opérations de Napoléon.

En effet, Napoléon combinait et calculait lui aussi à l'avance les grandes lignes de son plan de campagne, mais il voulait jusqu'au bout faire œuvre de chef et se réserver les moyens de corriger le hasard. Plus il se rapprochait de l'instant décisif, plus il rassemblait dans ses mains tous les fils de l'opération qu'il avait combinée; en transmettant des ordres précis à ses subordonnés, c'était lui qui dirigeait la bataille proprement dite. Il était donc jusqu'au bout maître des événements, libre de modifier ses dispositions d'après les circonstances imprévues de la lutte. Moltke, s'en remettait plutôt au hasard. Par conséquent, son adversaire avait tout le temps de voir venir ses attaques lancées à « l'aveuglette » et pouvait donc les parer en modifiant ses propres dispositions.

Ainsi, durant le conflit franco-prussien de 1870, il semblait que le Prince Frédéric - Charles, commandant en chef de sa 11^{ème} Armée, s'attachait à marcher vers St - Privat, une petite commune au sud de Metz, avec un bandeau sur les yeux⁵⁸⁹. La bataille qui s'engagea le 18 août paraissait tout d'abord tourner à l'avantage des Français, ceux-ci possédant les meilleurs fusils, les Chassepot. Cependant, l'artillerie prussienne était mieux équipée, grâce à ses canons issus des usines Krupp, une société industrielle allemande spécialisée dans la fabrication d'armes. Notons qu'une grande partie des forces françaises

⁵⁸⁸ SHAT, 1M 900, Études historiques de l'état - major de l'armée, par le capitaine Berrot, p. 8.

⁵⁸⁹ AN, 542, ap//31, La légende de Moltke: insuffisance de dispositions par Karl Bleitren.

ne fut pas engagée dans la bataille ce jour - là. Malgré les demandes désespérées de Canrobert, le maréchal Bazaine refusa d'engager ses troupes de réserves, pourtant nombreuses, ne jugeant pas St-Privat comme une bataille importante.

Par conséquent, la stratégie hasardeuse de Moltke ne réussit que grâce à sa supériorité numérique écrasante qui permit d'envelopper l'adversaire à coup sûr. Et c'est grâce à l'incroyable inertie du commandement français refusant de fournir les troupes nécessaires, que les Prussiens purent gagner la bataille en appliquant le principe napoléonien de la manœuvre sur les arrières⁵⁹⁰.

e) Commandement des Confédérés aux États-Unis

En dernier lieu, nous allons évaluer la qualité de commandement du général sudiste Robert E. Lee, l'un des militaires les plus adeptes des méthodes napoléoniennes durant la guerre de Sécession⁵⁹¹, voire de tout le XIX^e siècle. À West Point, il étudia intensivement la vie de Bonaparte⁵⁹² et c'est durant sa deuxième année qu'il s'intéressa aux campagnes napoléoniennes et, en particulier, à celles d'Italie (1796) et de Russie (1812)⁵⁹³. Le jeune cadet fut fortement impressionné par la vigueur et la hardiesse de Napoléon. Il s'aperçut comment, tout en étant en position d'infériorité numérique, il était possible d'avoir raison de l'ennemi, d'une part, en attaquant les flancs numériquement supérieurs d'un adversaire et, d'autre part, en utilisant le concept des lignes intérieures (chapitre premier). En bref, il vit dans Napoléon des qualités d'audace,

⁵⁹⁰ SHAT, 1M 900, *loc. cit.*, p. 10.

⁵⁹¹ De nombreux autres commandants sudistes comme Beauregard, Longstreet Jackson, Btagg et J. E. Johnston s'inspirèrent également des méthodes napoléoniennes dans la conduite de leurs opérations dans ce conflit. Source: Archer Jones, *Civil War command and strategy: the process of victory and defeat*, The Free Press, New-York 1882, p. 228.

⁵⁹² Emory M. Thomas, *Robert E. Lee: a biography*, W.W. Norton and Company, New-York, 1995, p. 141

⁵⁹³ USMA, CU 542, Robert. E. Lee at West Point, By Charlotte Wilson, West Virginia University, Jan 29, 1941.

d'énergie, de hardiesse et d'esprit de décision qui convenaient tout à fait à son propre tempérament de chef militaire⁵⁹⁴.

Par ailleurs, tout comme Bonaparte, Lee avait exprimé dans une lettre adressée à l'un des neveux du grand capitaine, Jérôme Napoléon Bonaparte, sa compréhension des sentiments des soldats sous son commandement: il estimait que la bataille était la phase facile dans la vie d'un soldat, alors que c'était l'attente et la préparation qui mettaient ses capacités de combattant à l'épreuve⁵⁹⁵.

Fidèle émule de Napoléon, Lee s'efforça d'imiter ses tactiques et stratégies durant la plupart des batailles de la guerre de Sécession⁵⁹⁶. À l'instar de l'Empereur français, il mena presque toutes ses campagnes jusqu'à la bataille de Gettysburg, juillet 1863, avec l'unique but de détruire l'armée ennemie. Durant ses premiers combats, il utilisa les tactiques napoléoniennes de « fronts renversés » durant la « Campagne de sept jours », juin 1862, et celle de « l'attaque de la position centrale » durant la bataille du « Second Bull Run », août 1862. C'est au cours de la Bataille de Chancellorsville qu'il se servit à fond de la manœuvre napoléonienne d'enveloppement. Il s'efforça d'abord de distraire les Fédéraux par une attaque frontale et la compléta par une attaque sur l'un de leurs flancs⁵⁹⁷.

⁵⁹⁴ John Morgan Dederer, « The origins of Robert. E. Lee's bold generalship: a reinterpretation », *Military affairs*, vol 49, n° 3, July 1985, pp. 117 - 118.

⁵⁹⁵ USMA, CU 542, Notes and Documents from « The journal of southern history » : letter written by Robert. E. Lee to Jerome Napoleon Bonaparte in Feb 1855.

⁵⁹⁶ John. F. C. Fuller (major - general), *Grant and Lee: a study in personality and generalship*, Indiana University Press, Bloomington, 1982 p. 184.; Gary W. Gallagher, *Lee the soldier*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1991, p. 277.

⁵⁹⁷ USMA, CU 542, Report from. Robert. E. Lee, celebrated American General and commander in chief of the Confederate armies, to Jefferson Davis, president of the Confederacy, May 2, 1863.

Chapitre neuvième

Les enseignements de la guerre napoléonienne

1 - Les enseignements napoléoniens dans la guerre défensive

Introduction à la guerre défensive contemporaine

Au temps de Louis XIV et même de Louis XV, on manoeuvrait longuement sur les frontières; on livrait une ou deux batailles; on faisait un ou deux sièges par année; et à l'approche de l'hiver, les troupes se séparaient. Comme on l'a vu précédemment, depuis la Révolution de 1789, toutes les armes se sont perfectionnées et la tactique et la stratégie firent de grands pas. Rappelons que dans la campagne de 1796, Bonaparte ouvrait une ère nouvelle en substituant aux longues lignes de batailles étendues sur des cinquantaines de lieues, la concentration des forces qui enchaînait la victoire et assurait d'immenses résultats. Par un retour de fortune, les armées européennes, tirant profit des guerres napoléoniennes et, pratiquant les leçons qui leur avaient été données, envahirent deux fois la France et sa capitale, en 1814 et en 1815⁵⁹⁸. La guerre napoléonienne ayant ainsi pris une tournure différente vers la fin du Premier Empire, il serait important de définir d'abord les principes fondamentaux de cette nouvelle forme.

La guerre défensive, considérée comme la plus savante devient d'autant plus difficile que son théâtre s'étend davantage. Réduite presque toujours à attendre l'initiative des agresseurs, il faut que cette forme de combat se manifeste avec autant d'assurance et de vigueur que de rapidité. Une faute, une erreur ou un retard seraient irréparables.

⁵⁹⁸ SHAT, 1M 2255, Instruction confidentielle sur les mémoires militaires des officiers d'état - major: principes généraux de la défense, par le général Vanson, p. 1.

Lorsque l'invasion franchit la frontière, il faut combattre avec ardeur et avec dévouement; il faut organiser avec la plus grande célérité les dernières ressources du pays pour résister aux attaques qui s'annonceront incessantes et constamment renouvelées⁵⁹⁹.

La défense d'un État au XIX^e siècle devait faire l'objet de longues études et de travaux continus. À cet effet, on distinguait deux genres de défense: la première était la *défense inerte* qui reposait sur les forteresses⁶⁰⁰ permanentes, les places fortes⁶⁰¹, les retranchements de divers espèces, les obstacles naturels qui pouvaient multiplier la force des défenseurs et sur les arsenaux et les magasins répartis dans l'intérieur avec des approvisionnements considérables. La seconde était la *défense active* comprenant des troupes de toute nature, des corps irréguliers, la Garde nationale, les levées en masse, etc..⁶⁰²

Précisons que, pour sa part, Napoléon, en dépit de son net penchant pour la guerre offensive, n'ignorait pas l'importance des forteresses et de la fortification en général des villes en cas d'invasion par des armées étrangères. Il s'intéressait également à la valeur stratégique des places fortes à l'extérieur de la France. Toutefois, il fut plus réticent à adopter cette forme active de défense durant ses dernières campagnes que lors de ses premières.

Nous allons à présent retracer ces deux formes de défense (inerte et active) dans des campagnes napoléoniennes et noter leur impact au cours du XIX^e siècle.

⁵⁹⁹ *Ibid*, p. 2.

⁶⁰⁰ L'idée de fortification est corrélative à celle de la possession, et, à toutes les époques, les peuples ont en fait usage pour défendre leurs habitants, leurs biens, leurs territoires. La fortification a eu, ainsi, longtemps un rôle de protection. Avec le temps, s'était dégagé un rôle d'interdiction, avec des forteresses dont le rôle était de garder des points stratégiques comme des voies de communication. Le célèbre ingénieur français, Vauban, disait d'ailleurs que les forteresses donnaient « le moyen de tirer la guerre en longueur ». Durant les campagnes napoléoniennes, caractérisées par des guerres de manœuvre, les forteresses perdirent en quelque sorte leur rôle central, car c'était à la bataille qu'on demandait la décision.

⁶⁰¹ Les places fortes étaient des fortifications permanentes élevées dès la période de paix. Leur rôle était de défendre des frontières, de servir de refuge, de contrôler des points stratégiques, etc...

⁶⁰² SHAT, 1M 2255, *loc. cit.*, p. 3.

A - Importance de la fortification chez Napoléon

Déjà avant son couronnement, Bonaparte déclarait que c'était la plus grande des inconséquences et des contradictions que de laisser un point aussi important que la capitale d'un pays sans défense immédiate. Au retour de la campagne d'Austerlitz, il s'entretint souvent avec ses généraux sur ce sujet et fit rédiger plusieurs projets pour fortifier les hauteurs de Paris. Mais la crainte d'inquiéter les habitants, en plus des événements qui se succédèrent avec une incroyable rapidité, l'empêchèrent de donner suite à ce projet. De plus, arguait-on, ne vaut-il pas mieux une armée de 60 000 soldats en ligne plutôt qu'à la défense d'une ville? Cette objection fut soulevée parce qu'on confondait un soldat avec un homme. Sans doute, il fallait pour défendre une grande capitale 50 à 60 000 hommes mais non 50 à 60 000 soldats. Aux époques de malheurs et de grandes calamités, les États peuvent manquer de soldats, mais ne manquent jamais d'hommes pour leur défense intérieure.

Dans ses mémoires⁶⁰³ rédigés à Ste - Hélène, Napoléon appuyait ces arguments par des statistiques en déclarant que 50 000 hommes dont 3 000 canoniers défendraient une capitale en interdisant l'entrée à une armée de 3 à 400 000 hommes, tandis que ces 50 000 hommes en rase campagne, s'ils n'étaient pas des soldats commandés par des officiers expérimentés, auraient été mis en déroute par une charge de 3 000 hommes de cavalerie.

Une dizaine d'années plus tard, à la veille de la campagne de France de 1814, Napoléon avait conçu un plan de défense basé, selon le moment où l'invasion des Alliés commencerait, sur l'un ou l'autre des deux événements suivants:

- a) Si l'ennemi (Prussiens, Autrichiens, Russes) commençait son mouvement d'attaque vers la mi - janvier 1814, tout pouvait se faire régulièrement: les fortifications et les places seraient armées et approvisionnées, et les gardes nationales organisées. Le territoire français pourrait être conservé et disputé pied - à - pied, soit de front soit en se plaçant sur les flancs de l'ennemi. C'aurait été une guerre régulière établie sur les frontières de la France. On pourrait espérer un succès entier de la concentration de tant de forces et de l'unité de commandement.

⁶⁰³ SHAT 1M 912, Extraits des mémoires de Napoléon: Notes à Ste - Hélène aux généraux Gourgault et Monthalon.

b) Si les Alliés commençaient leurs opérations avant la fin de décembre 1813, les dispositions de la défense régulière, paralysées au milieu de leur exécution, resteraient incomplètes. Il aurait alors fallu employer toutes les ressources militaires de la France, tous les moyens que de telles circonstances exigeraient. Il aurait fallu organiser la Défense nationale, faire appel au dévouement de tous les Français et remettre dans leurs mains le sort de la patrie. Il aurait fallu également abandonner certains territoires étrangers comme l'Italie⁶⁰⁴.

Examinons en plus de détails chacun de ces deux plans, leur exécution vers la fin du Premier Empire, leur évolution au cours du XIX^e siècle et leur impact sur des guerres du Second Empire. Nous comparerons également le cas spécial de la guerre en région montagneuse des années 1790 avec celui des années 1890 et nous analyserons ensuite l'impact de la technologie sur la guerre défensive au XIX^e siècle.

a) Les forteresses et les places fortes (défense inerte)

En 1814, malgré tous les efforts de Napoléon en vue de construire des grandes places fortes autour de Paris, menacée d'une invasion imminente, seul un système de fortifications de petits forts, assez loin de la capitale fut improvisée à la hâte. Après d'héroïques combats menés par les «Marie-Louise» de l'Empereur (qui se trouvait à ce moment - là à St - Dizier, une commune dans le nord - est de la France), Paris dut céder devant l'avance des troupes alliées, et le général Marmont, chargé de la défense de la capitale, voulant éviter à une ville désormais ouverte, les horreurs de la guerre, signa la capitulation de la capitale le 10 mars. Une situation analogue se présenta un an plus tard, lors de la seconde invasion de la France, après Waterloo.

Quelques années plus tard, les événements de 1814 et 1815 incitèrent le colonel Cournault⁶⁰⁵ à formuler une série de propositions sur la défense des villes :

⁶⁰⁴ SHAT, 1M 902, Des principales opérations de la campagne de 1813, auteur anonyme, pp. 12 - 13.

⁶⁰⁵ Le lieutenant Henri Cournault participa à quelques unes des guerres napoléoniennes, notamment à celle de Wagram (1809) et à la campagne de Russie (1812). Commandant de génie et directeur de fortifications dans plusieurs

Que les places fortes pouvaient seules s'opposer à la marche d'une grande armée qui, par sa supériorité, deviendrait envahissante.

Que seules les grandes places étaient en mesure de remplir complètement cet objet.

Qu'enfin il était nécessaire de réorganiser de nouveau la défense de la France par des places fortes et la mettre en harmonie avec le système de l'attaque par les grandes armées⁶⁰⁶.

La prise de Paris en 1814 et 1815, agissant comme un véritable traumatisme, poussa les gouvernements qui se sont succédé jusqu'en 1870, à développer une politique militaire tournée vers la protection de la capitale. Louis-Philippe, proclamé roi des Français en 1830, était convaincu, tout comme Napoléon 1^{er}, que la défense du territoire consistait à empêcher Paris de tomber trop rapidement aux mains d'armées étrangères comme en 1814. Aussi, conçut-il le projet de construire autour de la capitale une enceinte de fortifications qui rendrait la ville imprenable. Et ainsi, à partir de 1840, à l'initiative du gouvernement Thiers, Paris devint une ville fortifiée. Mais ces fortifications ayant été mal armées et très peu entretenues au cours des années, elles se détériorèrent rapidement d'ici 1870. Dès la déclaration de la guerre, mais surtout à partir de la mi-août, on réparait et préparait les fortifications en urgence et ce ne fut qu'à partir de septembre que le gouvernement de la Défense nationale les arma avec tous les moyens disponibles.

b) Les levées en masse (défense active)

Un tel système de défense basé sur les sentiments et les intérêts nationaux n'aurait pas été sans dangers à un moment où d'anciens souvenirs pouvaient ranimer des passions éteintes. Des abus et des irrégularités seraient inévitables dans un tel mouvement général et pourraient, de plus, bouleverser l'ordre établi avec tant de peine, dix ans auparavant. Tous ceux qui avaient été témoins des émotions populaires auraient craint avec raison de les voir renouvelées. Une *levée en masse* aurait fourni de nouveaux prétextes à des

communes avant et après la chute du Premier Empire, il fut surtout connu pour son célèbre ouvrage sur la défense de la France par des places fortes.

⁶⁰⁶ SHAT, 1M 2149, Mémoire sur la défense de la frontière du nord et mémoire sur la constitution des forts autour de la France, par le colonel H. Cournault.

ennemis qu'il fallait ménager et qui reprochaient déjà aux Français un recrutement régulier de conscrits⁶⁰⁷.

C'est alors que, durant l'une des rares fois de sa carrière, Napoléon eut une attitude hésitante face à l'appel aux civils pour une aide militaire. L'Empereur et ses collaborateurs commencèrent par demander une aide limitée (pour surveiller les mouvements ennemis notamment) et encadrée par les notables sans pour autant autoriser l'armement du peuple, par crainte d'une dérive. Mais face à l'avance des Alliés, ils se résolurent finalement à demander l'aide militaire de tous les civils, des notables et de tout le peuple en général, et décidèrent la *levée en masse* le 5 mai 1814. Ces atermoiements politiques ne contribuèrent pas toutefois à une défense efficace de la patrie et furent, au contraire, l'une des causes principales de la défaite française de 1814⁶⁰⁸.

Instruits par l'expérience, les gouvernants des Cent - Jours en appelèrent à une mobilisation générale dès le 3 mai 1815. La levée en masse fut encore moins organisée qu'en 1814⁶⁰⁹. Malgré les efforts du maire pour les engager à partir, les civils furent en général assez réticents face à cet appel. Seuls les gardes nationaux et, en particulier, ceux du département Seine - et - Oise partirent au combat en juin 1815.

Les événements de 1814 et 1815 qui avaient amené le colonel Cournault à formuler ses propositions sur la défense des villes se renouvelèrent en 1870 dans des conditions presque identiques, c'est - à - dire avec des fortifications inachevées. Mais en 1870, aucune armée de citoyens n'avait été levée avant et durant les combats de six semaines qui avaient mené les troupes prussiennes aux portes de la capitale. Par ailleurs, déterminées à ne pas se borner à attendre derrière des fortifications incomplètes l'attaque de l'ennemi, les troupes françaises firent appel

⁶⁰⁷ *Ibid*, pp. 14 - 15.

⁶⁰⁸ Thorat, M. C, « Les Cosaques aux Champs - Élysées: l'occupation de la France après la chute de Napoléon », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 346, octobre/décembre 2006, p. 172.

⁶⁰⁹ Colson, *Napoléon. De la guerre...*, p. 349.

au Gouvernement de la Défense nationale pour un recrutement massif⁶¹⁰ rendu obligatoire par la loi⁶¹¹, tel que Napoléon l'avait exigé pour sa Grande Armée.

Ce n'est qu'après la débâcle de l'armée impériale en août/septembre 1870 que le pays, dirigé par la nouvelle République, relança une *levée en masse*⁶¹² en vue d'équiper une armée nouvelle qui serait en mesure de lutter contre l'invasion prussienne. Galvanisée par Gambetta, l'administration de la nouvelle République parvint à mobiliser 11 corps d'armée et environ 600 000 hommes, gardes nationaux et francs tireurs. Dès lors, le combat s'organisa autour de Paris, assiégée par l'armée prussienne, et en Province, où furent mis sur pied l'armée de la Loire, l'armée des Vosges, l'armée de l'Est et l'armée du Nord. Néanmoins, cet enthousiasme ne permit pas de renverser une situation déjà désespérée. De plus, certains esprits sortis des armées impériales et formés à l'école d'ordre, de méthode et de régularité parfaites se pliaient peu à la *levée en masse* d'essence révolutionnaire⁶¹³. Par conséquent, les armées de province furent battus et Paris capitula en janvier 1871.

B - Besoin pressant d'une défense nationale en 1859

Avant la *levée en masse* décrétée par Gambetta en 1871, un autre besoin pressant d'une défense nationale active sur lequel nous allons nous pencher momentanément s'était également fait sentir en France sous le Second Empire, une dizaine d'années plus tôt.

⁶¹⁰ SHAT, Li carton 23, Ministère de la guerre, guerre de 1870 - 1871: Armée de Paris et de Versailles; appel au gouvernement de la Défense nationale, 6 octobre 1870, pp. 1 - 5.

⁶¹¹ Rappelons que la *levée en masse* qui faisait partie de la conscription en France, remonte à la Révolution française. Peu après son couronnement impérial, Napoléon systématisa ce mode de recrutement en s'assurant tout au long de son règne que la levée de centaines de milliers de citoyens suivrait la loi Jourdan, imposée en 1798.

⁶¹² Ce thème de la *levée en masse* sera repris plus loin dans ce chapitre, dans la section B (« Les guerres de l'avenir »).

⁶¹³ Ferdinand Foch, *Œuvres complètes du maréchal Foch, tome 1: les principes de la guerre*, Paris, Économica, 2008, p. 161.

Conscients d'une tradition qui remontait aux guerres du Premier Empire, certains esprits éclairés, dans un rapport conservé aux Archives nationales à Paris⁶¹⁴, avaient mis en garde Napoléon III contre l'impréparation de la France en cas d'une tentative d'invasion par une puissance étrangère. On sait que Napoléon 1^{er}, fervent adepte de la guerre offensive, avait largement négligé la défense de la patrie durant une grande partie de son Premier Empire; il n'en fut véritablement préoccupé que durant ses dernières campagnes, lorsque les Alliés menacèrent d'envahir la France.

En avertissant Napoléon III que la France se trouvait en retard de toutes les prévisions de la prudence la plus élémentaire, ce rapport militaire reflétait ainsi, en toute clarté, les soucis de son oncle. On y mentionnait que matériels, hommes, chevaux; tout manquait, ou du moins tout était à improviser et, chose étrange, l'Empereur, qui le premier avait prévu la campagne d'Italie, se trouva pris au dépourvu par la guerre lorsqu'elle survint⁶¹⁵. Mais d'autres événements se préparaient, plus terribles et plus menaçants que ceux dont l'Italie était le théâtre à ce temps - là. Outre-Rhin, les effectifs militaires de la Prusse ne cessaient de croître et la montée de sentiments nationalistes chez les Allemands menaçait de pousser le gouvernement vers un conflit avec la France. Elle pourrait bientôt donner à ce rassemblement de son armée un caractère offensif auquel la France aurait encore moins de monde qu'elle n'avait pour s'opposer au duc de Brunswick, le chef de l'armée prussienne, en 1792.

Le rapport prévoyait que l'Empereur Napoléon III et sa dynastie succomberaient probablement, mais ils ne tomberaient pas sans avoir fait leur devoir envers la France et envers la cause qu'ils représentaient. « Laisser envahir et démembrer la France par apathie ou par suite d'un optimisme puéril, serait un déshonneur pour le nom des Napoléons et pire cent fois que la perte même de l'Empire » pouvait - on lire dans ce rapport⁶¹⁶.

Il était recommandé au gouvernement de faire militairement les plus grands préparatifs, mais d'un caractère tel qu'ils n'effraient pas l'Allemagne et ne lui donnent pas le prétexte de se tourner contre la France. Ils devraient donc au plus haut degré et exclusivement représenter un puissant système de défense nationale. Le but devait être d'englober dans un grand système de défense militaire, toutes les forces populaires. Là était la force de la dynastie

⁶¹⁴ Archives nationales (AN, France) 400 ap/150, Défense de la France (1859) : note à l'Empereur, Paris, 1^{er} mai 1859, auteur anonyme, p. 1.

⁶¹⁵ On se souvient du chapitre précédent combien Napoléon III avait peu d'aptitudes pour les campagnes militaires.

⁶¹⁶ AN, 400 ap/ 150, *loc. cit.*, p. 2.

napoléonienne et de la France. C'était le peuple seul qui pouvait les sauver, l'une et l'autre, et c'était à lui qu'il fallait s'adresser. Militariser le peuple dans le but de la défense du territoire devait être la politique de l'Empereur comme celui de son peuple. Et il était urgent qu'elle se dessine de la manière la plus énergique. Il fallait montrer que le Gouvernement impérial avait foi dans les masses populaires⁶¹⁷.

À l'instar du colonel Cournault qui avait formulé une série de propositions en 1818 sur la défense des villes, les auteurs du rapport, désireux de préserver l'honneur du nom des Napoléons, suggérèrent, à ce sujet, plusieurs mesures à adopter avant le départ de l'Empereur pour l'Italie. Les mesures les plus pertinentes à la défense devaient:

- pourvoir à l'armement immédiat et à l'approvisionnement complet des places fortes du nord et de l'est de la France,
- organiser fortement dans ces places fortes, des compagnies de canonniers et de tirailleurs de la garde nationale afin que la population puisse concourir d'une manière efficace et suffisante à la défense des villes,
- donner aux forts détachés des armements complets⁶¹⁸.

C - Impact de la technologie sur la guerre défensive

a) En continuant à examiner l'influence durable de l'art de la guerre napoléonien sur le plan défensif, nous allons brièvement poursuivre la discussion amorcée au chapitre 5 sur la contribution des nouveaux moyens de transport et de communication au XIX^e siècle sur les méthodes de l'Empereur.

À l'époque de Napoléon 1^{er}, il manquait la force la plus puissante de toutes sur mer comme sur terre, la vapeur, qui, dans ses mains, eut assurément changé la face du monde. Appliquée à la navigation, elle eut renforcé la flotte française dans la Méditerranée. Employée aux transports rapides des chemins de fer, elle eut affermi les conquêtes napoléoniennes sur le continent en les liant avec les frontières de la France.

La vapeur, secondée par la télégraphie, allaient changer un peu partout les rapports qui existaient entre la défense et l'attaque; elle devait produire

⁶¹⁷ *Ibid*, p. 3.

⁶¹⁸ AN, 400 ap/150, *loc. cit.*, p. 3

prochainement une véritable révolution dans l'art et la science militaires. Dans la guerre offensive, les généraux allaient, grâce à la voie ferrée, pouvoir donner aux opérations étendues, qui était jadis, une chimère, et même une faute, l'ensemble, l'unité qui leur manquait totalement. Avec les mêmes hommes, ils allaient pouvoir porter leur coup beaucoup plus rapidement sur le front, les flancs et même les arrières de l'ennemi.

Mais la question du chemin de fer ne fut pas étudiée sous les rapports de la stratégie et même de la grande tactique des batailles dans la guerre défensive. C'est dans les manœuvres de cette nature que leur influence se révélera plus complète, plus prolongée. Un système défensif bien établi embrasse le territoire entier d'une puissance, s'appuie sur des points fixes de résistance (comme des remparts ou des forteresses) ou d'organisation (comme des places fortes) et arme tout un peuple contre l'invasion.

Les chemins de fer étaient le lien de tous les éléments de la défense qui, successivement organisés, arrivaient rapidement sur le théâtre des combats; tandis que dans l'offensive, ce moyen de communication ne pouvait servir qu'à porter les masses sur quelques points extérieurs du territoire attaqué⁶¹⁹.

b) Tournons à présent notre attention vers l'impact de la technologie sur l'importance des places fortes en territoire étranger du point de vue de la défensive. Prenons à titre d'exemple, trois villes à l'extérieur de la France, auxquelles Napoléon accordait une importance particulière dans ses plans de défense stratégique.

Dans les instructions qu'il adressait au général Clarke⁶²⁰, Napoléon 1^{er} appelait les villes allemandes de Mayence, Cologne et Wesel, les « trois brides du Rhin », (Carte 11 b) voulant dire par là que celui qui possédait ces places fortes était maître et devait rester maître du Rhin. Une cinquantaine d'années plus tard, les nombreuses lignes de chemin de fer qui convergèrent vers Mayence, vers Cologne et sur Duisbourg et Neuss, accrurent davantage l'avantage militaire de ces trois points et confirmèrent largement les prédictions de Bonaparte : Mayence, Cologne et Wiesel (Mayence surtout) joueraient sans aucun doute un rôle considérable dans une guerre à venir. Il était donc tout naturel que la Prusse se demandât dès la fin de 1866 si ces places, et en général celles de la vallée

⁶¹⁹ SHAT, 1M 2255, *loc. cit.*, pp. 2 - 3.

⁶²⁰ Le général Hans Clarke, un officier de confiance qui s'était distingué à la tête du gouvernement militaire de la Prusse, avait succédé à Berthier comme chef d'état - major au ministère de la Guerre.

du Rhin répondaient aux exigences de la guerre moderne et, en particulier, à celles qui résultaient du perfectionnement des transports et de l'artillerie⁶²¹.

En plus d'avoir des positions stratégiques favorables, ces villes jouissaient également de positions avantageuses sur le plan de la logistique grâce à l'évolution des moyens de communication et de l'armement. Mayence se trouvait au confluent du Rhin et du Main, un chemin de fer traversait le Rhin et Cologne était un point où convergeaient de nombreuses voies ferrées. Et bien que Wesel n'était pas un point de jonction, il contenait deux vastes têtes de pont à proximité. Il existe un ouvrage militaire sur l'importance des places fortes, peut-être l'un des meilleurs qui aient jamais été écrits sur le sujet, un livre dont le maréchal Marmont avait dit: « Celui qui saura le méditer et le comprendre, aura l'instinct de la guerre ». Ce sont les *Mémoires de Napoléon* qu'étrangement peu d'officiers en France avait étudiés. Des officiers des plus hauts grades, des futures commandants de divisions et des corps d'armée en ignoraient même l'existence. Dans son rapport, le commandant Stoffel note que durant son séjour de deux mois en Prusse, il avait trouvé plus d'officiers ayant étudié les Mémoires de Napoléon qu'il en avait rencontré en France pendant vingt-cinq ans.

L'instruction était surtout remarquable chez les officiers prussiens attachés aux états-majors. La plupart connaissaient à fond l'histoire de toutes les guerres et raisonnaient d'une façon remarquable sur les choses militaires⁶²².

D - Cas spécial: la guerre défensive en région montagneuse

Avant de clore cette section sur la guerre défensive, penchons-nous un moment sur le cas des combats défensifs que Bonaparte fut contraint de mener dans les régions montagneuses du Nord de l'Italie lors de sa campagne de 1799. À cet effet, nous allons rapidement noter l'influence napoléonienne présumée dans la guerre de montagne⁶²³ au XIX^e siècle, en fonction de conditions routières variant d'une époque à une autre. Comme on l'avait noté dans la première partie, la guerre défensive était souvent désavantagée dans ce genre de théâtre d'opérations en raison de la difficulté qu'éprouvait le côté défendant à

⁶²¹ Eugène Stoffel (colonel baron), Rapports militaires écrits de Berlin, 1866 - 1870, Paris, 1871, p. 1.

⁶²² *Ibid*, pp. 2 - 3.

⁶²³ On se souvient du chapitre 3 combien il était important pour le défenseur de ne pas livrer des combats passifs en régions montagneuses.

parer à une manœuvre imprévue dans une contrée semée d'obstacles et où la rareté des communications entraînait des pertes de temps considérables.

Les chemins qui existaient à l'époque de Bonaparte étaient bien loin cependant de valoir ceux qui furent construits près d'un siècle plus tard. Au temps des guerres napoléoniennes, la plupart n'étaient des sentiers praticables qu'aux mulets seulement. Dès les années 1880, des routes postales⁶²⁴ dans la région des Alpes traversaient les cols du Saint - Gothard, du Luckmanier, du Bernardin, du Solügen et de la Maloya. Par conséquence, les méthodes napoléoniennes de défense en région montagneuse qui auraient été utilisées vers la fin du XIX^e siècle, auraient rencontré moins de difficulté que lorsque le général Lecourbe⁶²⁵ les avait employées en 1799⁶²⁶

E - Fin de la guerre défensive et retour à la guerre napoléonienne

L'adoption de la défensive dans l'armée française n'avait été que momentanée: elle s'était surtout limitée au conflit prussien de 1870 - 71. On se souvient du chapitre 6 (« la primauté de l'offensive ») que les années 1870 en France furent marquées par une transition graduelle vers la guerre offensive. Et au début des années 1880, la pensée militaire française avait pris un tournant décisif. Les fortifications étant depuis lors achevées, le commandement français se résolut à rechercher en cas de guerre une bataille décisive dès que l'armée serait prête. Cette évolution s'effectua sous l'influence de plus en plus accentuée de ce qui se faisait en Allemagne⁶²⁷.

⁶²⁴ Le système des routes postales fut créé lors de la fondation de l'Empire romain. Le réseau était composé de voies bien tracées, solides et bien entretenues. Il servait autant aux déplacements civils que militaires.

⁶²⁵ Claude. J. Lecourbe (1759 - 1815) était un général français qui avait participé à de nombreuses campagnes napoléoniennes.

⁶²⁶ SHAT, 1M 2235, Étude de la campagne de 1799: guerre de montagnes, auteur anonyme; SHAT, 1M 2365, Campagne dans la Savoie et le Dauphiné, par le capitaine Hirschawer de l'état - major de l'armée (2^e bureau).

⁶²⁷ Eugène Carrias, *La pensée militaire française*, Paris, Presses universitaires de France, 1950, p. 275.

Dès après la fin du conflit avec la Prusse, les militaires français avaient, selon du Barail⁶²⁸, « beaucoup plus imité que créé ». Ils espéraient, par un contact immédiat avec la réalité de la guerre dans le passé, en découvrir des principes permanents. Ils cherchèrent à reconstituer la doctrine napoléonienne en suivant l'Empereur dans ses diverses campagnes (Austerlitz, Iéna et Wagram en particulier) et en déduisirent un corps d'hypothèses qu'ils mirent ensuite à l'épreuve des campagnes prussiennes de Moltke (Sadowa, Froeschwiller, Saint-Privat). Ils aboutirent à l'établissement de nouveaux textes officiels sur le service en campagne.

Déplorant comme tous ses contemporains le « manque de préparation intellectuelle » de l'armée française avant 1870, le général Maillard avait présenté dans un de ses écrits militaires une étude dérivant du concept napoléonien basé sur la manœuvre et visualisant la guerre future comme étant « nerveuse et active ». À l'instar de Napoléon, il déclarait que « la destruction de l'ennemi était le but, l'offensive, le moyen »⁶²⁹. La défensive venait d'être abandonnée et Maillard, affirmait que celle-ci ne conduisait qu'à un résultat négatif et que l'offensive seule provoquait la décision⁶³⁰.

2 -- Les enseignements napoléoniens dans la guerre de l'avenir

Comme on l'a vu au chapitre 6, plusieurs puissances européennes et, en particulier, la France au cours des années 1870 se tournaient vers le modèle militaire allemand, auréolé d'un immense prestige par la guerre franco-prussienne. On a vu également le rôle que jouaient les idées de Clausewitz dans l'élaboration de ce modèle de la guerre offensive. Mais ses idées, nées de l'expérience des guerres napoléoniennes menées avec des effectifs considérables - de l'ordre de plusieurs centaines de milliers d'hommes - resteraient-elles adaptées aux guerres futures? L'ère industrielle avec ses armes nouvelles, ses modes de transport

⁶²⁸ Le Comte F. C. du Barail était un général de division qui fut ministre de la Guerre sous la présidence du maréchal Mac Mahon.

⁶²⁹ Michel Goya (Lieutenant-colonel) de l'état - major des armées, « La pensée militaire française de 1871 à 1914 », *Cahiers du CESAT*, mars 2008, p. 11.

⁶³⁰ Carrias, *op. cit.*, p. 278.

modernes et ses moyens de mobilisation inédits au service d'armées même plus massives, n'exigerait - elle pas de réviser, voire d'amender, l'héritage du maître prussien?

A - Vers les guerres de masse

a) Les guerres prussiennes de 1866 et 1870 furent toutes deux marquées par l'utilisation intensive du chemin de fer par Moltke l'Ancien. Mais, alors que la défaite de l'Autriche à Sadowa avait mis fin à la première guerre, la seconde avait rebondi avec la reddition de Napoléon III à Sedan: sous l'égide de Gambetta, le Gouvernement provisoire de la Défense nationale avait levé de nouvelles armées et prolongé de quatre mois la résistance française. Ces levées, même plus massives que celles de l'époque napoléonienne, ouvrirent une ère nouvelle dans laquelle « la nation et l'armée ne faisaient plus qu'un ». Ainsi, Gambetta avait relancé l'ascension aux extrêmes (concept clausewitzien) en faisant de tout citoyen capable de porter les armes un combattant potentiel. On devait donc s'attendre à ce que les effectifs engagés bondissent de plusieurs centaines de milliers à plusieurs millions d'hommes.⁶³¹

b) Mais la perspective d'utiliser ces armées géantes dans des guerres futures ne tarda pas à présenter des difficultés autant dans l'exécution de la mobilisation (et de la concentration) que dans le maniement de masses considérables et enfin dans le ravitaillement. Examinons ces difficultés une à une en fonction de la contribution de la voie ferrée.

- i) Une bonne mobilisation demande beaucoup d'ordre et la stricte exécution des instructions ministérielles; de toute évidence, un tracé judicieux des chemins de fer permet de l'accélérer.
- ii) C'est le maniement des masses qui présenta la plus grande difficulté; il exige un chef d'état - major instruit, exercé, intelligent et vivace, un service télégraphique habile, une initiative raisonnée ne perdant jamais de vue l'objectif principal, et une discipline sévère. Avec les grands effectifs, les coups de tête étaient dangereux parce qu'ils pouvaient être contraires au plan du chef.

⁶³¹ Martin Motte, maître de conférences de l'université de Paris IV - Sorbonne, détaché aux Écoles militaires de Saint - Cyr, Coëquidan, « Colmar von der Goltz, un penseur militaire », *Cahiers du CESAT*, n° 8, juin 2007, pp. 7 - 8.

Les grands mouvements tournants sur le champ de bataille devaient être évités. D'ailleurs la plupart des terrains ne s'y prêtaient guère; la seule manœuvre rationnelle était de maintenir l'ennemi sur le front et de chercher à l'écraser par l'apparition inattendue sur un point donné de forces supérieures. Néanmoins, même pour ces armées massives, les principes napoléoniens fondamentaux de ruse, surprise et supériorité numérique demeurèrent les plus importantes causes du succès. Il fallait donc que la combinaison (de manœuvres) et l'exécution se fassent sans aucune perte de temps pour que l'adversaire ne puisse trouver la parade. Certaines des positions de l'ennemi étaient si fortes, cependant, que les efforts des masses les plus décidées viendraient à se briser contre une résistance énergique; en ce cas, il ne fallait pas céder à un funeste entêtement; mieux valait tenter sa fortune sur un autre point.

- iii) En ce qui concerne le ravitaillement, faire vivre sur un espace restreint une agglomération aussi considérable d'hommes et de chevaux présenterait toujours de grandes difficultés. On était fondé à dire, selon le principe napoléonien, que l'armée la mieux approvisionnée serait celle qui serait douée de la plus grande mobilité. Pour faciliter le ravitaillement, il aurait fallu donc établir sur la base d'opérations des magasins abondamment pourvus de vivres et placer sur les routes des voies ferrées; les trains seraient traînés par des chevaux ou des locomotives⁶³².

B - Les antinapoléoniens

a) Mais toute cette euphorie pour la guerre offensive - avec des armées aux effectifs si nombreux, équipées d'armes à puissance de feu accrue, utilisant des chemins de fer pour accélérer le transport des troupes, et des télégraphes pour faciliter la transmission d'ordres -- se heurta à quelques obstacles dont l'ampleur fut malheureusement ignorée à cette époque. Outre la remise en question de la manœuvre napoléonienne que nous avons abordé au chapitre 6, quelques rares hommes avaient mis en garde les militaires contre les excès du culte de l'offensive. Ian de Bloch, un banquier de Varsovie en était l'un d'eux. En admettant que la défensive devenait de plus en plus la forme de la guerre la

⁶³² SHAT, 1M 2137, Étude sur les moyens de lutte de la France et de l'Allemagne opposées l'une à l'autre, par le général Schnégans, Paris, le 15 mai 1887, pp. 1 - 2.

plus forte en raison de l'accroissement de la puissance de feu, il se rangeait ainsi, de plus en plus, du côté de l'un des principes fondamentaux de Clausewitz⁶³³. Il fut donc amené à une conception de la guerre qui était exactement opposée à celle des tenants de la doctrine de la « manœuvre napoléonienne ».

Vers la même période, le stratège allemand, Colmar von der Goltz, prêchait également une forme plus défensive de la guerre, pour les mêmes raisons que Bloch. Il estimait que la puissance du feu des armes et, en particulier, du fusil, donnait à la défense tactique d'incomparables avantages en lui permettant de couvrir (là où l'infanterie aurait un beau champ de tir), beaucoup de terrain avec peu de monde disposé en une mince ligne de tirailleurs avec très peu de soutien derrière.

b) Bloch prophétisa les effets de l'accroissement de la puissance de feu sur les manœuvres dans une œuvre de six volumes qui, dès 1898, décrivit la guerre atroce qui éclata seize ans plus tard.

« ... As long as the artillery is in action, it will be quite sufficient to render the approach of the opposing forces impossible. If they are evenly match they will mutually destroy each other, after inflicting immense losses before they are put out of action. Then the turn of the rifle will come... The power of the rifle is so great that it will be absolutely impossible for the combattants to get to close quarters with each other... Flank movements may be tempted, but the increased power which a manning rifle gives to the defense will render it impossible for such movements to have the success that they formerly had... »⁶³⁴.

Pour la guerre de l'avenir, il prévoyait un grand conflit de tranchées, où les combats prendraient inévitablement les caractéristiques des opérations de siège. Au lieu d'une guerre conduite jusqu'au bout en une série de batailles décisives,

⁶³³ Rappelons la théorie de Clausewitz qu'à la guerre la forme défensive est en soi plus forte que l'offensive (Chapitre 6)

⁶³⁴ J. S. Bloch, *The Future of War*, edited by G. Prins and H. Tromp, The Hague, Kluwer law international, 2000, p. 29.

une longue période de tensions continuellement croissantes régnerait entre les combattants⁶³⁵.

«... With such conditions, in its application to the battle of the future, the saying of Napoleon seems very questionable: « the fate of the battle is the result of one minute, of one thought; the enemies approach with different plans, the battle becomes furious; the decisive moment arrives, and a happy thought sudden as a lightning decides the issue, the most insignificant reserve sometimes being the instrument of a splendid victory ». It is much more probable that in the future, both sides will claim the victory. If right, it is justified that there will be no decisive battles in the war of the future... Everybody will be entrenched in the next war. It will be a war of entrenchments... »⁶³⁶.

Le point de vue de Bloch était d'autant plus révolutionnaire qu'il estimait qu'en plus du perfectionnement des armes, l'utilisation des chemins de fer et de la télégraphie ne rendraient la guerre entre les grandes puissances industrielles rien de plus qu'un suicide réciproque, si les deux camps continuaient à appliquer des stratégies offensives.

«... There will be no war, for it has become impossible, now that it is clear that war means suicide... »⁶³⁷.

Mais, à l'encontre des tenants de la doctrine militaire de la fin du XIX^e siècle, Bloch estimait que les difficultés créées par les armées géantes (levées en masse) ne pouvaient être surmontées. D'une part, il était d'avis que les immenses masses d'hommes mobilisées à la veille d'une guerre ne pourraient être maniées. D'autre part, il prévoyait que faire la guerre dans de telles conditions serait économiquement désastreux pour n'importe quelle nation. La moitié de la main-d'œuvre agricole serait recrutée par l'armée, affaiblissant ainsi considérablement le

⁶³⁵ Robert Bauman, « Historical perspectives on future war », *Military Review*, march - avril, 1997, pp. 4 - 5; J. F. C. Fuller, *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Paris, Payot, 1963, p. 118.

⁶³⁶ Bloch, *op. cit.*, pp. 29 -32.

⁶³⁷ Bloch, *op. cit.*, p. 32.

niveau de production des denrées alimentaires et menaçant sérieusement toute la population de famine. Napoléon avait déclaré que « la faim est plus terrible que le fer et le manque de nourriture détruit bien plus les armées que les batailles ». Mais Napoléon, à l'encontre de Bloch, ne tenait pas compte, en plus, des effets dévastateurs de la famine sur la population civile qui, outre le haut commandement d'une armée, est apte aussi à influencer les décisions militaires durant une guerre⁶³⁸.

c) - On ne saurait négliger de mentionner dans cette section les tendances antinapoléoniennes marquées d'officiers français, comme le colonel Charles Ardant du Picq. L'un des principes fondamentaux de Napoléon était, comme on l'a souvent vu au cours de cette thèse, de s'assurer la supériorité numérique de ses troupes avant d'engager les combats. Or, c'était précisément à la théorie napoléonienne *des gros bataillons* qu'Ardant du Picq s'opposait vigoureusement dans son étude⁶³⁹. Avec cette théorie, il estime qu'il ne s'agit plus de quantité de courage mais de quantité de chair humaine. D'après lui, ce serait même un mépris de l'âme que de se conformer à cette doctrine. Il reproche aux armées moderne les levées en masse de style napoléonien qui diminuent le rôle de l'homme dans les batailles: dans ces immenses armées, l'homme disparaît, déclare-t-il; on oublie la qualité et on n'en voit que le nombre, alors que ça a toujours été la qualité qui faisait l'action réelle. Il argue que les Prussiens avaient vaincu à Sadowa en 1866, avec des soldats faits, unis, rompus à la discipline.

Il reproche à Napoléon d'avoir gaspillé ses effectifs: à Wagram, à Eylau, à Waterloo, il note que l'Empereur avait des masses immenses d'infanterie dotées peut-être d'un puissant effet moral, mais avec une consommation effroyable d'hommes. Et en guise de comparaison, il remarque que dans les armées antiques, la victoire coûtait bien moins que dans les armées modernes, et les moindres fatigues faisaient moins de victimes parmi les soldats.

⁶³⁸ Bloch, *op. cit.*, pp. 36 - 41.

⁶³⁹ Charles Ardant du Picq, *Études sur le combat antique et combat moderne*, Paris, Économica, 2004, pp. 108 - 109.

3 - Les enseignements napoléoniens dans l'estimation de l'adversaire

A - Estimation d'un ennemi lointain: la guerre de Crimée

Dans un premier temps, nous allons examiner l'estimation d'un adversaire dans le cas d'un conflit engagé sur un théâtre d'opérations lointain. Dans un rapport⁶⁴⁰ adressé à l'empereur Napoléon III au printemps de 1855, le prince Napoléon Jérôme⁶⁴¹, petit neveu de Napoléon 1^{er}, témoigne dès le début d'une attitude équilibrée, objective, bref d'une juste mesure de prudence et de hardiesse, comparable à celle de son ancêtre durant ses plus belles campagnes.

Dans sa correspondance, le prince loue d'abord la sagesse et la fermeté de la politique impériale d'envoyer des troupes en Orient pour aider à résoudre la crise de l'Empire ottoman (chapitre 4). Il reconnaît en même temps le succès presque inespéré de cette politique: elle avait réussi à mettre la Porte à l'abri d'une agression qui inquiétait vivement l'Occident et, du même coup, réussi à replacer la France, jusqu'alors exclue du Concert européen, à un niveau d'influence qu'elle n'avait pas connu depuis ses plus beaux jours du temps du Premier Empire. Mais avant de sortir du système défensif où elle se trouvait depuis 1815, il était impératif, tout comme le faisait Napoléon, de bien peser les avantages et les inconvénients d'une guerre offensive et surtout de bien déterminer le point sur lequel il convenait de concentrer les premiers effectifs afin d'y porter des coups décisifs. En bref, pour en finir avec la question d'Orient, il fut convenu de porter un grand coup à la puissance russe dans la mer Noire, en vue de la destruction de Sébastopol, et au besoin, la conquête de la Crimée.

Ce qui était surtout à craindre, était que cette expédition représentée d'abord comme un coup de main hardi, et dont la durée ne devait pas excéder un mois ne dégénérât en une guerre qui transporterait en Crimée le théâtre de la lutte entre la Russie et les Puissances alliées. Les événements ne vérifièrent que trop ces appréhensions. Toutefois, il semblait que le Prince avait tiré quelques enseignements des opérations de son ancêtre, en particulier, de celles de sa désastreuse campagne de 1812. Il ne manquait pas d'indiquer dans sa correspondance à Napoléon III, l'immense inconvénient que présenterait la perpétuation d'une lutte engagée sur un théâtre située à 600 lieues de la France,

⁶⁴⁰ AN, 400 ap/148, Rapport à l'Empereur Napoléon III, Paris, avril 1855, par Napoléon Jérôme, pp. 2 - 3.

⁶⁴¹ Fils de Jérôme Napoléon Bonaparte, neveu de Napoléon 1^{er}, le prince Jérôme Napoléon était diplômé de l'académie militaire de West Point, juillet 1852.

sans une bonne base d'opérations intermédiaire et surtout sans moyens de retraite à faire en cas d'échec. Il en déduisit que ce serait faire preuve d'une bonne politique et d'une bonne administration « de ne pas risquer plus qu'on ne peut gagner »⁶⁴²

Dans un geste exemplaire de solidarité entre deux anciens ennemis, l'Angleterre se rapprocha d'une France qu'elle craignait et méprisait à la fois depuis longtemps: Londres et Paris, devenus de nouveaux alliés, avaient décidé de soutenir la Turquie et de défendre leurs intérêts communs dans la Méditerranée. Il semblait donc que Napoléon III, lui aussi, eut tiré des leçons des déboires du premier Napoléon, et ce rapprochement avec l'Angleterre, que la Russie lui offrait sur un plateau, c'était précisément la pierre de touche de l'ambitieuse politique étrangère qu'il méditait. Et voilà que par la justesse de son analyse et la fermeté de son attitude, cette alliance vint d'elle-même à lui, sans qu'il eut besoin de la solliciter!

Quant au tsar, il commençait à payer le prix de ses illusions, d'abord à l'égard des Turcs dont il avait sous-estimé la capacité de résistance⁶⁴³ et ensuite à l'égard d'une Angleterre, dont il ne s'imaginait qu'elle pût jamais faire alliance avec sa vieille ennemie et, en particulier, avec le neveu de « l'Ogre Corse »!

B - Attitude de la presse autrichienne à l'égard de la Prusse

Nous allons ensuite nous pencher sur la sous-estimation d'un adversaire avant de l'affronter. Peu avant le conflit austro-prussien de 1866, les rapports du commandant Stoffel, attaché militaire français à Berlin, indiquaient qu'à la veille des hostilités, l'adversaire avec lequel les Autrichiens allaient avoir affaire en Bohême était loin d'être apprécié à sa juste valeur. En effet, la presse autrichienne maltraita les Prussiens à un point inouï. De plus, des adversaires de l'Autriche se demandaient, juste avant la guerre, d'où pouvait actuellement venir la réputation de l'armée autrichienne.

Elle venait des Français. Après que ceux-ci eurent battu les Autrichiens en 1859, ils les portèrent aux nues. Ce procédé que les Français héritèrent dans une large mesure de Napoléon 1^{er}, était en fait très adroit. Le grand capitaine

⁶⁴² AN, 400 ap/148, *loc. cit.*, p. 4

⁶⁴³ SHAT, 1M 2132, Service de l'attaché militaire en Turquie: les opérations de l'armée turque pendant la campagne de 1853 - 1855 en Roumélie et en Crimée, pp. 41 - 42.

recommandait fortement de ne jamais mépriser avant la guerre l'ennemi contre lequel on devait se battre. Bien loin de là, il dressait un piédestal à l'adversaire. Par là, il rehaussait l'honneur que son armée ressentirait à remporter la victoire⁶⁴⁴, et en cas de défaite, celle-ci n'était jamais honteuse.

L'enseignement de Napoléon fut pratiqué avec magnanimité par les Français durant les guerres de Crimée et d'Italie, et il témoigna de leur éducation, de leur esprit et de leur cœur⁶⁴⁵. Or, l'attitude de la presse autrichienne fut tout l'opposé. Elle se servit, à l'égard de l'armée et du peuple de la Prusse, des expressions les plus insultantes. Elle fit naître chez les peuples de l'Autriche les sentiments les plus présomptueux d'une victoire infaillible et elle entretint dans l'armée de fausses idées au point qu'on négligea dans les bas échelons des troupes autrichiennes d'observer les règles les plus élémentaires de la prudence. La presse autrichienne traitait les Prussiens de « garçons tailleurs »; on oublia entièrement qu'il existait un peuple en Prusse, que ce peuple formait l'Armée, qu'il était plus uni qu'en Autriche et qu'il combattrait jusqu'au dernier homme pour repousser de telles attaques. Les organes de la presse autrichienne ne se doutaient même pas de l'existence d'un pareil peuple allemand⁶⁴⁶.

En outre, la situation politique en Europe, au début des années 1860, contribua même plus à accentuer l'attitude méprisante des Autrichiens envers la Prusse, les éloignant ainsi davantage de la recommandation napoléonienne. De semaine en semaine, puis de jour en jour, il devenait évident que la question posée était qui de l'Autriche ou de la Prusse dominerait l'Allemagne⁶⁴⁷. Mais la Prusse pouvait-elle renoncer à sa domination en Allemagne sans mettre son existence en jeu? L'Autriche le pouvait, mais pas la Prusse.

L'Autriche devait donc viser à détruire la Prusse dès le moment où elle ne voulait pas reconnaître le droit des Prussiens et, dans sa sous-estimation de leur armée, elle jugeait qu'une guerre courte suffirait pour en venir à bout. Or, ce n'était qu'une guerre offensive qui pouvait la conduire à ce but. Et en effet, la

⁶⁴⁴ Comme nous allons le démontrer par la suite, dans cette section, Napoléon n'avait pas toujours observé son propre principe de ne jamais mépriser l'adversaire.

⁶⁴⁵ SHAT, 1M 1537, Rapports du commandant Stoffel, attaché militaire à Berlin, du 8 sept au 22 oct 1866, par le Brigadier - Colonel Rusrow (traduit de l'Allemand par G. de Milley, capitaine d'état-major), Zurich, novembre 1866, p. 1.

⁶⁴⁶ *Ibid*, p. 2.

⁶⁴⁷ On se souvient du chapitre 4 la dispute amorcée par la crise des duchés danois de 1864, entre l'Autriche et la Prusse pour la domination de l'Allemagne.

presse viennoise annonçait chaque jour la marche triomphale de Benedek sur Berlin, ville qui d'avance était livrée au pillage et qui devait être nivelée au ras du sol⁶⁴⁸.

Notons que les Autrichiens avaient auparavant aussi sous-estimé leurs adversaires: durant la campagne d'Italie de 1859. Déterminés à poursuivre vaillamment la lutte malgré leur défaite cuisante à Magenta, ils avaient persisté à mépriser le haut commandement français. Un extrait de la Gazette autrichienne d'Augsbourg daté du 9 juin 1859 témoigne de ce mépris qui remontait déjà à l'époque du Premier Empire, en louant très peu le mérite militaire des deux Bonapartes et, en particulier, celui du neveu.

«... L'Autriche a perdu du premier coup une armée, mais elle n'est point pour cela vaincue; l'Autriche n'est point pour cela un empire qu'il suffise d'une bataille d'Iéna pour subjuguier. Le vrai Napoléon, au temps de sa carrière de héros, eut besoin de deux longues et rudes campagnes, pour chasser l'Autriche de la Lombardie seulement; il lui fallut ensuite deux grandes guerres pour soumettre la maison des Habsbourg; quant au second Napoléon, nous ne savons pas encore de quoi il est capable comme général; jusqu'ici il n'a fait preuve d'habileté que dans la rédaction de dépêches télégraphiques à l'impératrice Eugénie... Il est prudent et sait mêler les cartes de la diplomatie. Il a un passé qui sera éternellement marqué dans les livres de la morale historique; que lui faut-il de plus pour s'attacher une courtisane comme la fortune?»⁶⁴⁹

Le mépris des Autrichiens à l'égard de Napoléon III s'était manifesté également, mais dans une moindre mesure, dans un autre article de ce journal de fond. L'article en question trouvait que la victoire des Français à Magenta n'avait pas l'importance qu'on semblait lui attribuer parce qu'elle n'avait pas le caractère décisif d'une bataille napoléonienne. Une armée, disait le texte, qui, après une soi-disant grande victoire se repose et s'organise, cette armée renonce à profiter de sa victoire. Cette conduite s'opposait à celle de Blücher, le commandant en chef prussien à Waterloo (1815) qui, s'inspirant directement de l'art de la guerre de son rival français, avait proclamé après la

⁶⁴⁸ SHAT, 1M 1537, Rapports du commandant Stoffel..., *loc. cit.*, p. 2.

⁶⁴⁹ SHAT, 1M 1691, Extrait de la gazette d'Augsbourg: cri de désespoir après la bataille de Magenta, 13 juin 1859, auteur anonyme.

bataille de la Belle Alliance que « ... tant qu'il restera un souffle aux hommes et aux chevaux on poursuivra l'armée ennemie... »⁶⁵⁰.

C - Mise en garde contre la sous - estimation de l'adversaire

Si Napoléon prenait souvent soin de ne point mépriser un adversaire avant de l'affronter, il n'en était pas toujours de même après avoir remporté la victoire. Prenons ainsi le cas du mépris napoléonien de 1806, après la campagne d'Iéna. Un diplomate et chef d'état français, Drouyn de L'Huys (1805 - 1881) note les conséquences de cette attitude dangereuse de l'Empereur dans un rapport conservé aux Archives nationales de Paris⁶⁵¹ et prêche, plus d'un demi-siècle plus tard, prudence et sagesse dans les relations avec la Prusse.

Si Napoléon après sa victoire à Iéna en 1806 avait relevé la Prusse en lui tendant la main, il aurait fait d'elle ce qu'il aurait voulu; mais la foulant à ses pieds, l'insultant, lui administrant des humiliations, des outrages gratuits, quelque écrasée qu'elle fut, il la provoqua, et ses coups de fouets la poussèrent au mouvement de révolte de 1813 qui, attisé par le profond sentiment de nationalisme des Prussiens, l'emporta à la longue.

Une soixantaine d'années plus tard, conscient du danger que représentait la guerre de l'unification de l'Allemagne pour la France et profitant des enseignements des campagnes napoléoniennes, Drouyn de L'Huys se garda sagement dans son document de sous - estimer la force du voisin allemand. Par conséquent, il y conseillait, d'une part, d'adopter dans les négociations diplomatiques, une attitude prudente mais ferme et résolue visant à aboutir à des ententes harmonieuses entre les deux nations et, d'autre part, de ne pas trop humilier un adversaire après lui avoir fait subir une défaite - en assumant bien entendu que la France remporterait une victoire, si une guerre venait à éclater.

D'après le diplomate français, aucun peuple n'est plus redoutable que le peuple allemand quand, d'abord étonné de sa propre audace, il s'aperçoit qu'on lui laisse impunément tout faire; alors son esprit d'entreprise n'a plus de bornes. Il ajoute toutefois que c'est un peuple qui comprend très bien le langage de la

⁶⁵⁰ SHAT, 1M 2297, Extrait de la Gazette autrichienne d'Augsbourg, du 9 juin 1859, auteur anonyme.

⁶⁵¹ AN, 400 ap/67, Note sur la France et l'Allemagne, Paris le 11 avril 1866 par Drouyn de L'Huys, p. 1.

force; et, pour faire avec lui quoique ce soit, il faut d'abord lui montrer qu'on est aussi fort, ou plus fort que lui. Une fois ce point acquis, observe - t - il, il devient étonnamment traitable, à condition qu'on n'en abuse pas, et qu'on ne le pousse pas à bout : il faut le respecter, sans quoi il amasse en son cœur et son âme des haines concentrées qui éclatent un jour par un terrible réveil.

Si, conclut Drouyn de L'Huys, au lieu d'une tolérance débonnaire, la France adopterait à l'égard de l'Allemagne une attitude ferme et résolue, cette dernière comprendrait qu'à sa théorie de l'unité allemande, les Français opposent leur principe des frontières naturelles, et que la réalisation de l'une marcherait du même pas que l'application de l'autre⁶⁵².

D - Importance de la poursuite de buts précis

Comme on l'a noté précédemment, Napoléon, malgré son net penchant pour la guerre offensive, témoignait généralement d'une prudence marquée dans l'évaluation de ses adversaires avant d'entreprendre une campagne. Ainsi, il mettait fortement son armée en garde contre des élans d'enthousiasme avant de s'aventurer dans un affrontement armé avec un adversaire.

Dans le cadre de cette estimation prudente de l'adversaire, ajoutons l'influence marquée au XIX^e siècle de l'une des plus importantes philosophies napoléoniennes: la nécessité d'avoir et de poursuivre des buts précis dans un affrontement⁶⁵³. Plus d'un demi - siècle plus tard., le prince de Metternich, un diplomate autrichien devenu le confident de Napoléon III en 1860, reprit ce thème en essayant d'estimer les causes et résultats d'un conflit qui s'annonçait prochainement entre la France et la Prusse. Se basant directement sur la philosophie napoléonienne, il en déduisit que celui qui, avant d'entreprendre une guerre, s'était bien rendu compte du but qu'il avait à atteindre, avait un avantage marqué sur ceux qui s'engageaient dans les dangers d'une lutte avec des idées moins arrêtées et qui n'arrivaient à découvrir l'objectif réel qu'ils devaient atteindre que dans le courant des événements. Ainsi, rien ne serait plus dangereux pour un gouvernement que de se jeter tête baissée dans une

⁶⁵² *Ibid*, p. 2.

⁶⁵³ Notons qu'on avait brièvement abordé ce sujet au chapitre 8 dans la section des « Manœuvres ».

guerre, et il faudrait en grande partie attribuer à ce manque de prévoyance, les désastres qui ont été subis par divers États depuis 1854⁶⁵⁴.

On avait vu s'arrêter au bord de l'abîme et à deux doigts de leur perte ceux qui, en s'appuyant sur une grande armée et un matériel de guerre formidable se croyaient tout puissants ou bien ceux qui, comme en Amérique, mettaient leur confiance dans les juvéniles passions de tout un peuple enthousiaste et belliqueux⁶⁵⁵. Il fallait donc avant tout être bien décidé soit de faire la guerre soit de maintenir la paix. Et pour arriver à ce sujet à une décision ferme et inébranlable, il était nécessaire d'étudier à fond les conditions sous lesquelles on pouvait compter sur un succès; il fallait ensuite, selon le résultat de cet examen, aborder la guerre avec résolution ou bien user tous les moyens pour l'éviter.

Vers la fin de 1866, Metternich semblait avoir tiré quelques enseignements des défaites de l'Autriche successivement aux mains de la France et de la Prusse, en prédisant un conflit prochain entre ces deux nations qui combattraient pour la suprématie en Europe. Il prophétisa alors que la victoire pourrait appartenir à celui du comte Bismarck ou de l'empereur Napoléon III -- qui aurait défini le plus clairement le but à atteindre dans ce conflit, conformément à la doctrine napoléonienne. Pour le comte Bismarck, l'objectif était le besoin de souder plus fermement par « le fer et le sang » les conquêtes prussiennes de 1866 et la velléité d'étendre la centralisation Prusse- allemande sur les États du Sud. Tandis que pour l'Empereur Napoléon III, cette lutte pourrait se terminer par des agrandissements territoriaux, mais il se pourrait qu'il considérât l'anéantissement complet de son adversaire comme le but final de cette guerre⁶⁵⁶.

E - Le hasard à la guerre

Pour terminer ce chapitre, nous allons nous pencher sur l'application de l'un des plus importants concepts clausewitziens de l'art de la guerre napoléonien: le hasard. La conjugaison de l'incertitude et de l'incapacité de prévoir les très nombreuses combinaisons possibles des manœuvres de l'adversaire laisse

⁶⁵⁴ An, 400, ap/67, Note du prince de Metternich sur la philosophie de la guerre, du 9 novembre 1868, p. 1

⁶⁵⁵ USMA, CU 1579, Letter of general Mc Pherson written shortly before his death, by James. B. Mcpherson, Union general in the Civil War.

⁶⁵⁶ *Ibid*, p. 2.

finalement une part importante à cet élément incontournable d'une campagne militaire. En effet, le hasard représente l'impossibilité irréductible de la prévision et estimation parfaites des mouvements et de la force de l'ennemi, et appartient, selon Clausewitz, à la nature profonde de la guerre. Nulle autre activité humaine que la guerre ne laisse à cet intrus une telle latitude, car aucune n'entretient avec lui un contact aussi constant et aussi diffus. Aucun renseignement n'est sûr, aucune hypothèse n'est solide du fait de ces immixtions constantes du hasard, si bien que le combattant se trouve souvent devant des réalités qui ne sont pas celles qu'il avait prévues⁶⁵⁷.

Prenons à titre d'exemple le conflit franco - prussien dans lequel nous allons évaluer la part du hasard dans la conduite des opérations. Comme on l'a vu vers la fin du chapitre 8, le maréchal prussien Moltke s'en remettait au hasard beaucoup plus que Napoléon pour évaluer la situation et estimer la force de l'adversaire. « Il a été vainqueur, c'est l'essentiel. La partie était belle et il a eu de la chance ». Telle fut l'appréciation que porta sur Moltke un écrivain militaire français, le capitaine Darrieu, dans un document conservé aux Archives nationales de Paris⁶⁵⁸. Nous ne contestons pas la grandeur stratégique du capitaine prussien, mais tout comme l'auteur, nous nous opposons à la légende (si cultivée dans certains milieux militaires de l'époque) qui le plaçait au - dessus de Napoléon 1^{er} et en faisait le plus grand général de tous les temps.

Moltke ne montra pas de supériorité sur le champ de bataille car même pendant la marche d'approche, il laissait faire ses lieutenants, leur abandonnant le soin d'appliquer pour le mieux ses directives⁶⁵⁹. Certes, il accordait ainsi une certaine initiative à ses subordonnées et, de plus, il avait su établir une mobilisation rapide et nombreuse à la veille du conflit: l'effectif de l'armée prussienne s'élevait à 600 000 hommes, alors que celui de l'armée française n'en comptait que 400 000⁶⁶⁰. Mais il n'en était pas de même pour les dispositions stratégiques du vieux chef d'état - major prussien, car elles réussirent pas autant par son calcul que par suite de coups de chance et grâce à l'impétueuse énergie de ses troupes.

⁶⁵⁷ Carl von Clausewitz, *De La Guerre* (traduit de l'allemand et présenté par Nicolas Waquet), Paris, Rivages, 2006, pp. 72 - 73.

⁶⁵⁸ AN 542 ap/31, La légende de Moltke, par Karl Bleitren, p. 77.

⁶⁵⁹ Comme on l'a vu au chapitre précédent, ceci divergeait de la méthode napoléonienne.

⁶⁶⁰ AN 542 ap/31, *loc cit.*, La phase d'opérations française, p. 3.

L'auteur conclut dans son rapport que les maréchaux français Bazaine et Mac Mahon furent les meilleurs collaborateurs de Moltke durant le conflit de 1870⁶⁶¹. Nous ajoutons que Moltke, au contraire, eut affaire à des adversaires qui, loin de lui faire payer les fautes qu'il commettait, travaillèrent pour lui, et s'offrirent, pour ainsi dire, au couteau.

Nous avons tenté par cet exemple d'illustrer l'importance de cet élément abstrait de la guerre dans des campagnes militaires se déroulant à des époques différentes du XIX^e siècle. Même si la part du hasard dans l'issue des batailles avait, selon le style de commandement, varié d'une époque à une autre, sa place dans la conduite des opérations est indéniable. Napoléon n'avait-il pas un jour demandé à son état-major avant de nommer un maréchal: « ... Oui, c'est un grand général... mais a-t-il de la chance? »

⁶⁶¹ AN 542 ap/31, *loc. cit.*, La légende....., p. 72.

CONCLUSION

Nous pouvons d'abord conclure de cette troisième partie que les progrès des moyens de transport avaient nettement favorisé la transition de la vision jominienne à la vision clausewitzienne de la guerre napoléonienne dans les conflits qui se déroulèrent un peu partout dans le monde entre 1853 et 1870. L'application du principe très napoléonien de la recherche de la bataille décisive fut facilitée par l'utilisation du chemin de fer à des fins militaires. Et c'est la Prusse qui exploita à fond en 1866 et 1870 la rapidité accrue du transport des troupes.

Outre le succès partiel du Concert européen pour le maintien de la paix en Europe pendant près d'un siècle, nous constatons que, de toutes les nations européennes, c'est encore la Prusse qui tira au XIX^e siècle les meilleurs enseignements de ses défaites aux mains de Napoléon 1^{er}, un demi-siècle plus tôt. Et il fallut le revers de la France de 1870 pour que celle-ci se décidât à revenir à la primauté de l'offensive dans sa doctrine militaire.

Les répercussions de l'art de la guerre d'un empereur français du début du XIX^e siècle sur les principaux conflits qui eurent lieu durant près d'un siècle après sa déchéance sont indéniables. Et pourtant ce n'était pas la France qui se servit des méthodes de Napoléon 1^{er}. Elle se souciait davantage de retrouver son influence en Europe que de préserver les traditions guerrières de son Empereur. Ce fut une fois de plus la Prusse qui, en réagissant vigoureusement contre sa défaite totale de 1806, se releva peu à peu pour adopter et appliquer les tactiques et stratégies de celui qui l'avait écrasée et si profondément humiliée une cinquantaine d'années auparavant.

Enfin, même si la France semblait avoir retrouvé son prestige militaire dans ses victoires en Crimée et en Italie, c'est lorsqu'elle fut menacée d'invasion une dizaine d'années plus tard qu'il devint apparent que c'était dans le domaine de la guerre défensive qu'elle avait profité le moins des enseignements de Bonaparte. Le réveil fut dur en 1870, mais contribua dans une large mesure au développement d'une meilleure défense nationale ainsi qu'au retour aux stratégies offensives de la guerre napoléonienne, comme le démontra un état de préparation militaire supérieur en France, en 1914.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Cette étude a tenté d'indiquer les faits les plus pertinents à l'impact de l'art de la guerre napoléonien dans la seconde moitié du XIX^e siècle, autant dans les principaux conflits armés d'Europe et des États - Unis que durant la courte période de paix qui suivit les hostilités. Il reste à résumer et à fondre ces éléments d'apparence peu homogène pour embrasser l'ensemble du sujet et en tirer les conclusions les plus appropriées.

On a vu que la révolution militaire napoléonienne reposait tout d'abord sur le développement des armées modulaires qui exigeaient une coordination étroite des mouvements de leurs composantes. Napoléon fut le premier à maîtriser ce nouvel aspect de l'art de la guerre qui portait sur la planification et l'exécution des mouvements des unités. Les penseurs militaires du XVIII^e siècle, et notamment Bourcet et Guibert, avaient insisté sur ce nouvel impératif de la combinaison des opérations et ce fut Napoléon qui fit la synthèse de ces théories en posant les fondements d'une nouvelle guerre qui consistait à « marcher séparés et combattre unis ». De plus, il créa les corps d'armée, un nouveau système stratégique qui regroupait les divisions de son armée en de grandes unités interarmes et qui lui assura la victoire dans plusieurs de ses campagnes.

Une comparaison préliminaire avec les méthodes de Frédéric II, roi de Prusse de 1740 à 1786, nous révéla une nette différence dans l'art de la guerre de ces deux grands stratèges, qui vécurent pourtant presque à la même époque. La stratégie fédéricienne était centrée sur la conquête de territoires, principalement par voies de négociations, alors que celle de Napoléon visait surtout à l'anéantissement de l'adversaire par la recherche de la bataille décisive. Sur le plan tactique également, la rigidité des formations linéaires de Frédéric s'opposait nettement à la flexibilité des troupes napoléoniennes qui étaient en mesure de se resserrer ou de s'étendre sur les champs de bataille selon les besoins du moment.

Nous avons brièvement démontré l'atténuation des théories de guerre napoléoniennes durant la période suivant immédiatement le Congrès de Vienne de 1815. Après la période tumultueuse - dite de période de guerre quasi absolue - de l'ère napoléonienne, les Européens ne se soucièrent de se préparer que pour des conflits d'envergure limitée (à l'instar des guerres de cabinet du siècle précédent). La plupart des nations européennes façonnèrent pour elles - mêmes des armées de métier très différentes de la nation en armes du Premier Empire français. Pendant près de quarante ans, toutes ces armées représentaient surtout des instruments de maintien de l'ordre social et politique dans leurs pays respectifs. En grande partie grâce au fonctionnement du Concert européen, dont le principe fondamental exigeait le traitement des grandes questions européennes avant tout par la diplomatie, ces armées furent beaucoup plus occupées à réprimer des émeutes et des révolutions intérieures qu'à préparer la guerre ou à se combattre entre elles.

Pourtant l'expérience napoléonienne ne pouvait être ignorée par des institutions (comme les écoles militaires) dont la raison d'être était la défense de leur pays et qui, par conséquent, devaient être prêtes à mener la « grande guerre » en cas de besoin. Même durant les guerres napoléoniennes, toutes les puissances belligérantes importantes avaient fondé ou reconstitué des écoles militaires où les leçons des récentes campagnes furent intégrées à leurs programmes. Après 1815, la littérature militaire prit l'allure d'une avalanche: les stratégestes et théoriciens s'efforcèrent de faire ressortir les principes fondamentaux qui expliquaient le succès du grand capitaine. En ramenant le système napoléonien à de simples manœuvres géométriques, l'interprétation de Jomini des campagnes de Bonaparte différait fondamentalement de celle de Clausewitz qui était basée sur la destruction immédiate des armées ennemies de manière brutale, brève et sans contestation possible, dans des attaques éclairs aussi fréquentes et soudaines que possible. À cet effet, le théoricien prussien préconisait la marche droit à la principale armée ennemie pour avoir au plus tôt la bataille décisive, telle que Napoléon l'aurait si ardemment souhaitée. Et, comme on l'a vu au fil des principaux conflits européens et américains de 1853 à 1871, la popularité de la vision jominienne de la guerre napoléonienne perdit graduellement du terrain aux dépens de celle de la vision clausewitzienne des campagnes de Bonaparte.

Avec la Révolution industrielle et l'innovation des moyens de transport et de communication, les stratégestes virent s'ouvrir devant eux de nouveaux champs d'action et des possibilités techniques inédites. La théorie stratégique connut un essor important au XIX^e siècle, notamment sous l'influence des victoires de Napoléon 1^{er}. Celles-ci impressionnèrent durablement les Européens et les Américains au point qu'on imaginait un « secret » chez l'empereur français du début du siècle. Ses préceptes et « recettes stratégiques » furent étudiés par des générations d'officiers comme une sorte de pierre philosophale. Aucun « secret » ne fut révélé mais, comme on l'a démontré, l'idée napoléonienne de la guerre influença durablement les pratiques prussiennes, françaises et américaines en la figeant dans les méthodes employées à Austerlitz, Léna ou Wagram: engagement offensif, préparation au canon du champ de bataille, assaut frontal et mouvement tournant, et surtout utilisation d'une armée animée d'un fort sentiment patriotique.

Nuancé en quelque sorte par les progrès de la technologie qui exigèrent de l'art de la guerre plusieurs modifications, spécialement sur le plan tactique, cet engouement pour les modes napoléoniennes s'accrut vers la fin du XIX^e siècle en Europe et, en particulier, en France et en Allemagne, deux nations plus préoccupées à cette époque par des désirs d'hégémonie et de revanche que de paix.

C'est généralement connu que Napoléon Bonaparte fut un commandant militaire exceptionnel. Il livra plusieurs dizaines de batailles sur des terrains, sous

des climats et contre des ennemis très diversifiés. C'est également connu que sa maîtrise de la guerre des masses et son aptitude à lever, à organiser et à équiper des armées nombreuses bouleversèrent l'art de la guerre et marquèrent le début de l'époque contemporaine. Ce que cette thèse apporte de nouveau c'est la démonstration de l'application de ses méthodes, longtemps après sa disparition. Loin d'ignorer l'importance de l'influence des progrès de la technologie sur la conduite des opérations militaires après 1850, nous nous opposons cependant - en réponse à la question centrale posée dans la problématique -- aux propos catégoriques des auteurs d'ouvrages militaires qui déclarent que l'accroissement de la puissance de feu et l'invention du chemin de fer et du télégraphe atténuèrent, voire sonnèrent le glas, du système militaire de l'Empereur.

S'il est vrai que les tactiques des armes de l'ère napoléonienne furent, vers le milieu du siècle, modifiées par la modernisation de l'armement, comment nier cependant le désir si napoléonien des généraux prussiens et nordistes - respectivement durant les guerres d'unification d'Allemagne et de Sécession aux États-Unis - d'anéantir l'armée ennemie par la recherche d'une seule bataille sur un terrain choisi en fonction des facilités qu'offrait le transport par voie ferrée? Et comment oublier le souci constant des commandants en chef durant les guerres du Second Empire d'assurer la célérité et la clarté de la transmission d'ordres, caractéristique toute napoléonienne? Avec l'usage de la télégraphie électrique, une fois de plus l'effet de la technologie fut non d'atténuer cet aspect crucial d'une campagne militaire cher à Bonaparte, mais bien d'améliorer son efficacité.

Nous avons pu discerner dans l'analyse de la campagne de 1853 - 1856 les premières traces des méthodes napoléoniennes dans un conflit européen important du dix-neuvième siècle. En s'impliquant dans une guerre se déroulant même dans un théâtre d'opérations aussi lointain que la Crimée, la France recherchait par le biais d'une victoire militaire, la restauration de sa place prépondérante en Europe. Certes à l'Alma, l'attaque au centre d'un ennemi couronnant un plateau rappelait la victoire napoléonienne de 1805, mais la parfaite exécution du plan supposait la coordination des mouvements des forces alliées, selon le principe fondamental du système divisionnaire de Napoléon. Or, l'incurable lenteur des troupes anglaises dirigées par Lord Raglan l'interdira. On visait Austerlitz, on aura plutôt la Moskowa où l'ennemi fut vaincu mais pas détruit. Et le sort de la guerre ne se joua pas encore sur les bords de la rivière de l'Alma.

Mais l'art de la guerre, comme ne cessait de le répéter Napoléon, est «un art simple et tout d'exécution» et le fait est là même si les résultats sont restés en deçà des espérances. Saint-Arnaud a bel et bien emporté à l'Alma la victoire qui, dans l'esprit de millions de Français, effaçait la défaite de Waterloo.

Victorieuse en 1856, l'armée donna à la France une place enviable d'arbitre des nations.

Par ailleurs, nous pouvons conclure que la campagne d'Italie de 1859 était moins importante en soi que du point de vue des leçons que les belligérants en tirèrent. Bien que les Autrichiens fussent munis de fusils modernes et eussent donc l'avantage de la puissance de feu, les Français, en déclenchant leurs attaques en colonnes et en adoptant l'ordre mixte (formation préférée de Napoléon) dans leurs assauts, réussirent à percer les lignes ennemies. Cela semblait prouver que des troupes bien entraînées pouvaient s'avancer à travers un feu ennemi et remporter la victoire à la manière napoléonienne. Cette tactique de choc que la formation en colonne privilégiait avait été popularisée par les levées en masse de la Révolution et du Premier Empire. L'héritage de cette tactique napoléonienne survécut jusqu'au Second Empire: on ne continua à attribuer de l'importance au feu que dans la mesure où il servait de préliminaire à un assaut à l'arme blanche effectué par la colonne. Due en partie à l'immense prestige de cet héritage, toute la pensée militaire en Europe fut, jusqu'aux débuts des années 1860, dominée par cette doctrine française de la supériorité de l'arme blanche sur le feu. Ayant vaincu les Russes et ensuite les Autrichiens, l'armée française semblait s'imposer comme la meilleure en Europe, semblable à celle de Napoléon 1^{er} durant ses plus beaux jours de gloire. C'était en effet une armée qui se conformait presque à la lettre au modèle napoléonien du Premier Empire, c'est-à-dire, dans sa conviction que la clé de la victoire était dans l'élan et le courage de ses troupes, plutôt que dans l'organisation administrative (à savoir l'efficacité de son état-major). Comme on l'a démontré, le succès de l'opération « le grand débordement » en Italie éleva aux yeux des courtisans le prestige de Napoléon III, le situant comme l'un des plus grands stratèges de son temps. Mais pour les détracteurs, sa victoire n'était due qu'au hasard et à l'impéritie du commandement autrichien. Néanmoins, en dépit des nombreuses défaillances opérationnelles de l'Empereur dans cette campagne (pas de poursuite de l'adversaire, hésitations à engager des combats, etc), force est de reconnaître son usage fréquent des tactiques napoléoniennes de ruse, de secret et de dissimulation.

En suivant le cours des événements en Italie et en Bohême, deux campagnes séparées de quelques années seulement, nous avons tenté d'illustrer les dangers associés à l'usage de tactiques sclérosées, de méthodes qui n'auraient pas évolué avec les progrès de la technologie. L'attention que Napoléon III portait à l'évolution de l'armement (fusils et artillerie de campagne) ainsi que la construction du premier système ferroviaire européen reliant la France et l'Italie démontraient, dans une certaine mesure, le soin que l'armée française apportait à s'adapter à l'art de la guerre moderne. Remarquons que, même si les expériences des Français dans leurs guerres coloniales en Algérie, au Mexique et en Asie contre des insurgés mal entraînés, ainsi qu'un ardent désir de

maintenir les glorieuses traditions des batailles napoléoniennes, maintinrent l'armée française fidèle à des tactiques qui ne tenaient pas entièrement compte de la puissance de feu accrue de l'armement, l'usage de ces tactiques leur permit de gagner plusieurs batailles, et même de remporter la victoire finale sur les Autrichiens.

Quant aux Autrichiens, ils déduisirent de leur défaite en Italie qu'au cours d'un prochain conflit armé, il serait dans leur intérêt d'émuler les tactiques victorieuses des Français de 1859 qui, comme ils l'avaient constaté, mettaient l'accent sur les assauts en colonnes de choc. Sept ans plus tard, un armement assez moderne leur permit effectivement d'avoir un certain avantage sur les Prussiens, mais les excès de leurs charges à la baïonnette en formation de colonnes compactes, face à une puissance de feu ennemi inattendue et sous-estimée, leur coûta la bataille de Königgratz en juillet 1866.

En abordant l'impact de l'art de la guerre de Napoléon aux États - Unis durant les années de la guerre de Sécession de 1861 à 1865, nous avons souligné l'étendue des méthodes du grand capitaine, autant dans l'espace que dans le temps. L'Histoire frémit à la quantité de sang répandu dans ce conflit: plus de 600 000 hommes, Confédérés et Fédéraux, perdirent la vie sur d'innombrables champs de bataille et les pertes humaines et matérielles surpassèrent de loin celles de la guerre de Crimée et surtout celles des épouvantables journées de Magenta et Solférino de 1859. Bien qu'aucune des batailles ne fut particulièrement décisive, ce conflit mérita plus qu'aucun autre du XIX^e siècle - avec l'exception bien entendu des campagnes napoléoniennes - l'appellation de « guerre absolue ».

Sherman, et à un degré moindre Grant, Sheridan et d'autres généraux fédéraux appartenaient à l'ère de la Révolution industrielle; ils avaient comme principe directeur pour les guider, le « principe de la machine », à savoir le rendement. Comme le rendement est régi par cette seule loi que la fin justifie les moyens, il ne pouvait être toléré de conceptions morales ou spirituelles ou de comportement traditionnel qui y fassent obstacle. Ayant étudié consciencieusement les combats et les batailles de Napoléon, Sherman rompit avec les conventions de la guerre au XIX^e siècle et fut ainsi le principal instigateur de ce retour aux méthodes extrémistes de Bonaparte, même si plusieurs militaires dans le camp des Nordistes les jugeaient comme des « actes de barbarie ».

Vers la fin de 1862, à mesure que les Nordistes tiraient des leçons de leurs premières défaites, ils se rendirent compte que l'on passait d'une guerre limitée à une guerre totale. Par conséquent, leur stratégie militaire se développa et s'adapta. Les événements montraient que le Nord ne pouvait gagner la guerre qu'en annihilant les armées du Sud sur le champ de bataille avec une stratégie de style napoléonien. À compter de Gettysburg, la vision clausewitzienne de la

guerre napoléonienne ne cessa de gagner du terrain chez les Fédéraux au détriment des manœuvres savantes d'inspiration jominienne qui dominaient jusqu'alors la doctrine militaire américaine.

Nous nous sommes attardés un moment sur les progrès de la technologie au XIX^e siècle, afin de démontrer l'influence de l'amélioration de l'armement et des voies de transport et de communication sur le déroulement de campagnes militaires. Ainsi, l'armement ne connut une évolution importante qu'après 1840 lorsque la capsule à percussion fit son apparition dans le maniement des fusils de l'armée française et le fusil Dreyse dans l'armée prussienne. L'évolution s'accrut ensuite pour les armes d'infanterie et d'artillerie avec l'introduction des âmes rayées et du chargement par la culasse. Ces progrès furent toutefois inégaux dans les deux armées: au cours de la guerre de 1870, le fusil Chassepot (1866) surclassa techniquement le Dreyse, mais le canon français en bronze rayé se chargeant encore par la bouche (1858) fut très inférieur au canon Krupp (1864) en acier rayé et se chargeant par la culasse. Nous avons également pu relever l'importance des nouveaux moyens de communication et de transport dans les conflits analysés. Le télégraphe électrique, d'un rôle plus modeste que celui du chemin de fer, facilita néanmoins la transmission des ordres en général. Ayant fait ses preuves dans les armées françaises durant les campagnes de Crimée et d'Italie, son usage ne tarda pas à se propager dans d'autres armées durant d'autres conflits. Surmontant les longues distances et des routes sinueuses que les troupes devaient souvent parcourir pour arriver à leur destination, le télégraphe assurait des communications rapides entre les différentes factions d'une armée. Enfin, l'utilisation du chemin de fer pour les transports et concentrations de troupes - inaugurée par les forces françaises au début de la guerre d'Italie (1859) - se systématisa lors des campagnes de 1866 et de 1870. Il fut même utilisé pour les transports stratégiques, de théâtre à théâtre au cours de la guerre de Sécession aux États-Unis. Et lorsque les chemins de fer étaient équipés d'un système de télégraphie électrique, ils furent en mesure de concentrer et d'approvisionner les masses de troupes avec un minimum de confusion. De plus, les commandants purent rester en contact permanent avec leur capitale.

Toutes ces transformations concoururent à accroître la puissance et la précision du feu, la mobilité stratégique, les capacités logistiques et aussi à faciliter l'exercice du commandement.

Si certaines des tactiques napoléoniennes, comme l'attaque en colonnes compactes, ne survécurent pas aux progrès de la technologie vers le milieu du XIX^e siècle, les guerres prussiennes de 1866 et 1870, par contre, offrirent des théâtres d'opérations idéaux pour l'application de l'une des plus importantes stratégies du grand capitaine: Metz, Sadowa, Königgratz illustrent tous la recherche de la bataille décisive. Comme nous l'avons vu, la guerre austro-prussienne fut un conflit de courte durée, dans la tradition de l'art de la guerre napoléonien. L'issue en fut décidée par une seule grande bataille disputée en un

seul jour, et suivie immédiatement par l'invasion de la nation vaincue. Napoléon, souvent à court de temps et d'argent, visait surtout une bataille finale dans un aussi court délai que possible et à une échelle aussi large que possible. C'est en se conformant directement à cette doctrine que Moltke gagna d'un seul coup la guerre de 1866 à Königgratz.

La victoire prussienne à Sadowa fut un coup de tonnerre, non seulement pour la France, mais pour l'Europe entière. La surprise venait moins de la défaite de l'Autriche qui avait en quelque sorte « l'habitude d'être vaincue » par la Prusse (surtout au siècle précédent au temps de Frédéric II) que de la nature de la victoire de l'adversaire, de la qualité de son armée, de son commandement, de l'évolution de son armement et de l'exécution de ses manœuvres. L'Académie de Berlin et le grand état-major triomphaient au terme de cinquante années de paix vouées à l'étude de Clausewitz et des campagnes napoléoniennes, et à la réflexion sur les changements introduits par les progrès des armes et des moyens de transport et de communication. Dès que les chemins de fer furent capables de rendre quelques services pour la mobilisation et la concentration, le grand état-major sous la direction de Moltke, en étudia l'emploi. À partir de 1859, des plans de transport et de concentration furent mis en œuvre en mettant à profit toutes les améliorations que les voies ferrées et le télégraphe offraient pour accélérer les mouvements. Le ministère, de son côté, abrégua peu à peu la mobilisation. Les résultats furent remarquables: en 1866 et en 1870, les Prussiens passaient du pied de paix au pied de guerre en deux fois moins de temps.

Et pourtant, les principes stratégiques de Moltke étaient directement dérivés des méthodes de Napoléon, telles que Clausewitz les avait interprétés avant même que les avances de la technologie n'affectent l'art de la guerre au XIX^e siècle. Même si le maréchal prussien s'en remettait souvent au hasard, ses visées stratégiques durant les guerres contre l'Autriche et la France étaient d'essence purement napoléonienne. Et, grâce à Clausewitz, les rêves de victoires rapides comme celles de Königgratz et de Sedan hantèrent les esprits des généraux européens longtemps après la fin de l'ère moltkienne. Près d'un demi-siècle devait s'écouler avant que le revirement aux idées et méthodes des commandants de la guerre de Sécession ne se manifeste sur les champs de batailles sous la forme de guerre de tranchées (ou guerre d'usure) en 1914-18.

D'autre part, les principes de la stratégie utilisée par Moltke en 1866 et 1870 nous ont révélé, du moins strictement sur le plan militaire, que, conformément à la plus importante doctrine napoléonienne, c'est la bataille victorieuse qui fut le fait décisif à ces deux guerres. Seule, la victoire brisa la volonté de l'adversaire et l'obligea à se soumettre à celle des vainqueurs. Ce n'était pas l'occupation d'une portion de territoire ou la prise d'une place forte, mais bien l'anéantissement des forces ennemies qui décida du sort de la guerre. C'était donc cette destruction qui constitua le but principal des opérations.

Nous pouvons déduire de l'expérience prussienne de 1866 et surtout de la situation de l'armée avant Königgratz que la valeur d'une doctrine stratégique réside presque toute entière dans ses applications concrètes. La manœuvre prussienne consistait à concevoir habilement une situation qui pouvait se modifier à tout moment et d'adapter, d'après cela, avec fermeté et prudence, la solution la plus simple et la plus naturelle. De là, on se rend compte combien il serait téméraire, voire nuisible en général d'entasser des lois stratégiques et, en particulier, de les ériger en règles invariables. Napoléon ne s'était jamais lié à des lois exactes. Toutes ses actions portaient l'empreinte, tout d'abord, de sa propre personnalité et de son propre style de commandement, puis aussi de celle de son temps et des moyens dont il disposait à son époque. Moltke suivit les enseignements de cette stratégie napoléonienne flexible dans toutes ses opérations magistrales postérieures: c'est elle qui conduisit dans une large mesure à la victoire prussienne de Sedan en 1870.

Nous pouvons donc conclure que, pour Moltke comme ce l'avait été pour Napoléon, la stratégie n'était pas véritablement une science avec des principes rigides qui devaient être appliqués en tout temps. Pour le maréchal prussien, chaque situation requérait des démarches spécifiques à suivre ainsi qu'une solution qui exigeait un entraînement vigoureux combiné avec du courage et de la vision. Étudiant assidu de l'histoire militaire, il était convaincu qu'aussi indispensables que les manœuvres d'entraînement de son temps pouvaient l'être, il était nécessaire aussi d'étudier des campagnes militaires appropriées du passé et particulièrement celles de Napoléon pour en maîtriser tous les aspects sur des théâtres d'opérations futurs. C'était principalement sur cet enseignement des campagnes napoléoniennes, véhiculé par les écrits de Clausewitz, qu'il se basait pour la conduite de la plupart de ses opérations.

Pour notre part, nous pouvons dégager un certain nombre d'enseignements de la guerre franco - prussienne de 1870. Outre la supériorité numérique - critère napoléonien nécessaire pour s'assurer la victoire - de l'armée prussienne, on y constatait, de bout en bout, la supériorité écrasante d'une pensée stratégique raisonnée et d'un travail méthodique d'état - major sur l'impréparation et l'improvisation hâtive des troupes françaises. Et pourtant, les avertissements des attachés militaires français à Berlin, quant à la puissance de la Prusse, ne manquaient pas! La question d'abord de l'insuffisance des effectifs dans l'armée française n'avait été réglée ni par les lois ni par les réformes mises en vigueur de 1815 à 1870. L'armée de vieux soldats, sorte d'armée de métier, l'avait emporté peu à peu dans les faits avec tous les avantages et inconvénients qu'elle comportait. Elle était en tout cas devenue insuffisante pour répondre aux exigences de la guerre telles qu'elles se dessinaient vers le début de la seconde moitié du XIX^e siècle et telles que l'armée prussienne les avait déjà assimilées. Nous avons démontré que nulle autre nation en Europe que la Prusse n'avait accordé une telle importance à l'application des méthodes napoléoniennes

adaptées à ces nouvelles exigences dans ses multiples engagements militaires des années 1860 et 1870.

Suite au succès du système ferroviaire dans le transport des troupes dans la plupart des conflits européens du XIX^e siècle, nous pouvons conclure que l'invention du chemin de fer fut un élément stratégique et tactique de la plus haute importance à cette époque. Outre la concentration en quelques heures, sur un point menacé ou important de la frontière, une armée pouvait effectuer le transport d'un corps considérable sur les flancs ou les derrières de l'ennemi lorsque les conditions étaient favorables.

Au cours de cette thèse, nous avons démontré que la *stratégie* utilisée lors des principaux conflits du XIX^e siècle était dans une large mesure celle que Napoléon avait léguée à la postérité; elle fut seulement enrichie des facilités que les chemins de fer et le télégraphe mirent à sa disposition. Nous avons également démontré que, d'une part, *la tactique du champ de bataille*, c'est-à-dire la grande tactique, ou l'art de manœuvrer devant l'ennemi, n'avait pas varié non plus. Les batailles depuis 1815 furent décidées par les mêmes moyens que sous le Premier Empire: assaut frontal, enveloppement d'une ou des deux ailes, combinaisons d'assaut...D'autre part, c'est *la tactique des armes* qui avait subi des modifications importantes, pouvant être ainsi indiquées:

- usage étendu des tirailleurs, rendus plus efficaces par la plus grande portée des armes à feu,
- effets désastreux de la mousqueterie,
- rôle amoindri de la baïonnette: l'arme blanche ne devait être utilisée que pour suppléer des feux insuffisants de l'infanterie.
- augmentation de la puissance de l'artillerie dont l'importance fut décisive: à la mobilité et aux énormes portées de ses pièces, elle ajouta la vitesse du feu au moyen du chargement par la culasse,
- changement de tactique d'assaut de la cavalerie: son importance fut accrue dans les manœuvres tournantes,
- construction accrue de système de retranchements: protection nécessaire contre effets dévastateurs du nouvel armement.

Par ailleurs, cette étude de l'impact de l'art de la guerre napoléonien a révélé l'évolution du système de l'état-major au cours du XIX^e siècle. Une première tentative de réorganiser un système que Bonaparte lui-même avait jugé déficient dans sa Grande Armée s'était amorcée en France, peu après Waterloo, par des propositions de réformes, et s'était concrétisée une quarantaine d'années plus tard dans l'armée prussienne. Les Prussiens avaient donc profité des propositions

françaises précédentes et avaient, de plus, doté leur propre état-major d'un chef permanent, formé dans une académie de guerre.

Nous avons discerné dans les multiples proclamations de Napoléon III à son armée, le pouvoir qu'exerçait son oncle sur le moral des soldats. Le style des proclamations et allocutions des deux Napoléons était presque identique et leur habilité ainsi que la résonance de chacun des mots avaient l'effet désiré autant durant le Second Empire que durant le Premier.

Nous avons aussi démontré l'influence au XIX^e siècle de l'art de la guerre défensive à laquelle Napoléon fut contraint lors de ses dernières campagnes de 1813 et 1814. Certes, la France avait, en 1859 et en 1870, pris des mesures défensives d'urgence pour la défense de ses villes en construisant places fortes et fortifications. Mais ce fut la Prusse qui, une fois de plus, tira les meilleurs enseignements de la guerre napoléonienne en levant une armée de citoyens bien équipée et bien entraînée, et cela, bien avant le déclenchement des hostilités.

Et que peut-on déduire de la situation générale des belligérants à la veille des conflits traités? En gros, la préparation d'une guerre exige des efforts importants, notamment financiers, économiques, industriels, humains. Son exécution, même rapide demande de lourds sacrifices, dont des vies humaines. Mais on ne saurait consentir dans des campagnes militaires à ce genre de sacrifices si les gains politiques et économiques visés ne les justifiaient pas. En d'autres termes, la guerre doit être une activité rentable par l'acquisition d'avantages que rembourseraient les « investissements ». Par conséquent, la préparation doit autant que possible donner à l'avance la certitude de la victoire. Donc toute économie, même minime, qui mettrait cette certitude en péril doit être proscrite, car une défaite signifierait le gaspillage des investissements préalables, des pertes inutiles, des préjudices territoriaux et économiques.

Plus spécifiquement, nous avons tenté d'évaluer dans quelle mesure les nations belligérantes pouvaient, de 1853 à 1871, soutenir une guerre, selon leurs situations sur les plans de l'économie, des finances, des ressources humaines, de la politique et du militaire. L'état prospère des finances de la France (et de l'Angleterre) dans les années 1840 et 1850 se prêtait particulièrement bien à l'application des avancées de la technologie pour le transport de troupes par voies maritimes en Crimée et en Italie dans des expéditions militaires dirigées par un Bonaparte anxieux de se lancer sur les traces de son illustre oncle. Aux États-Unis, la supériorité démographique, économique, financière et industrielle du Nord permettant de prolonger un conflit qui rappela alors en quelque sorte les campagnes du Premier Empire français, révèle que l'adoption de la plus importante stratégie napoléonienne sur le sol américain n'était pas entièrement due au hasard ou aux aléas de la guerre: la destruction systématique entreprise par une armée adéquatement financée, équipée et dirigée, des biens de civils

dans des États du Sud s'apparente de façon univoque avec la stratégie d'anéantissement de Bonaparte. Il semblerait naturel de conclure que ce furent les États qui étaient les mieux nantis dans les domaines de l'économie, de la finance et du militaire qui eurent le plus de chance de remporter la victoire à la longue.

En remontant dans le temps, force est de constater que les mesures punitives imposées par le Congrès de Vienne à la France en 1815, n'étaient pas sévères au point de bannir toute doctrine militaire de nature napoléonienne. Conséquence de ces mesures relativement modérées (en comparaison par exemple à celles imposées par le Traité de Versailles à l'Allemagne en 1919), les méthodes militaires qui avaient valu tant de victoires à leur initiateur, ne tardèrent pas à se manifester à nouveau en Europe dans des conflits armés et trouvèrent même leur niche dans les guerres de l'unification allemande. Mue par un désir ardent de revanche et sans l'avouer ouvertement, la Prusse n'avait pas hésité à adopter le système militaire de la nation qui l'avait si profondément humiliée dans un passé pas si lointain. La doctrine militaire prussienne de l'époque préconisait que la campagne elle-même, pour avoir la meilleure rentabilité devait être brève, presque foudroyante. L'ennemi devait être anéanti dans une bataille courte, de style napoléonien, sans lui donner le temps de reprendre un « second souffle » qui prolongerait la lutte.

Nous avons ensuite démontré la persistance des idées de Clausewitz dans la doctrine militaire européenne: ces idées subsistèrent bien au-delà des principaux conflits du XIX^e siècle. Tout au long des années 1870, les Français cherchèrent désespérément le secret de la victoire prussienne dans le conflit de 1870-71. Des institutions militaires et une organisation d'armée supérieure à la leur paraissaient alors être la réponse. Et ils attribuèrent la compétence militaire du commandement prussien à un état-major qu'ils estimaient être méticuleusement bien recruté, méthodiquement et scientifiquement entraîné à la coordination entre les armes, et qui fonctionna à la perfection durant le conflit. Par contre, le maréchal Moltke, en tant que chef autocratique et technocratique, se vit mériter beaucoup moins d'éloges par les Français. Il n'apparaissait à leurs yeux, que comme un disciple de Napoléon 1^{er}, un disciple qui, en visant l'anéantissement, s'était contenté de modeler ses campagnes sur celles du grand capitaine corse du début du siècle, un dirigeant militaire qui n'avait fait qu'imiter les manœuvres de la Grande Armée d'autrefois.

Ce n'est qu'au cours des années 1880 que le point de vue français sur la défaite de 1870 se modifia de façon décisive. La véritable conception prussienne de la guerre apparut en partie par le biais des publications d'Outre-Rhin. Et pour la première fois, la conduite d'opérations militaires fut exprimée avec une grande clarté dans les œuvres de célèbres écrivains et théoriciens allemands. À partir de leurs ouvrages, les Français apprirent que les Prussiens

s'étaient basés sur la doctrine militaire de l'influent exégète de Napoléon, Clausewitz, durant le conflit de 1870.

Comme on l'a vu, l'essence de l'art de la guerre napoléonien que Clausewitz avait exprimé dans son *De la Guerre* fut une source d'inspiration pour Moltke dans la conduite de ses opérations en 1866 et 1870. L'œuvre du théoricien prussien doit être interprétée en fonction de la transformation de la guerre qui survint entre le dix-huitième et le dix-neuvième siècle. L'art de la guerre du XVIII^e siècle, formé par l'État absolutiste et la politique de «cabinet», et caractérisé par des sièges et des manœuvres sophistiquées, était de nature indécise. Par contraste, les levées en masse très patriotiques de la Révolution avaient permis à Napoléon d'accomplir des résultats décisifs contre l'ensemble de l'Europe. Après la défaite de la Prusse de 1806 à Iéna, Clausewitz participa à la création du système de la réserve prussienne qui aida largement les Prussiens à remporter la victoire à Sadowa et à Sedan. De plus, il s'opposa aux anciennes théories de guerre qui ne se basaient que sur des considérations géométriques et géographiques.

L'œuvre du maître prussien révèle la relation entre la guerre, d'une part, et la société, l'économie et la politique, d'autre part. Sa théorie de la guerre vise à l'impitoyable destruction de l'armée ennemie dans une grande bataille, suivie de l'implacable poursuite de ce qui resterait de l'adversaire. Clausewitz estimait qu'une armée devait d'abord concentrer toutes ses ressources pour frapper ensuite l'ennemi de toutes ses forces, et cela, en vivant sur le pays pour s'approvisionner afin d'éviter tout problème de logistique. Toutefois, force est de reconnaître l'exagération de ces points de vue qui négligeaient l'importance de certaines manœuvres géométriques, vitales au succès d'une opération militaire bien conduite. Néanmoins, la popularité des idées de Clausewitz ne tarda pas à gagner du terrain: les Français se rendirent compte que les Allemands avaient une vision de la guerre plus directe et plus vigoureuse qu'ils ne l'avaient imaginée et, par conséquent, la victoire prussienne de 1870 fut pleinement attribuée au théoricien prussien. Mais on s'aperçut aussi que cette conception de la guerre qui avait pris naissance en Prusse peu après sa défaite catastrophique de 1806 était largement basée sur les innovations introduites par la Révolution française et surtout sur les stratégies napoléoniennes des campagnes du Premier Empire.

En somme, la France fut vaincue en 1870 parce que ses ennemis adoptèrent ses propres méthodes d'autrefois alors qu'elle avait elle-même négligé de les mettre en œuvre depuis 1815. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que l'art de la guerre napoléonien connut en France un essor comme on n'en avait jamais encore vu. Cette thèse a ainsi suggéré la durabilité de la doctrine militaire napoléonienne même en temps de paix. Les méthodes de l'Empereur dans les campagnes du Premier Empire n'étaient plus considérées des « actes de barbarie » et furent enseignées un peu partout en Europe dans des institutions

d'éducation militaire où la stratégie d'anéantissement reprit tout son éclat. Nous avons démontré à quel point l'enseignement de la « manœuvre napoléonienne » dans l'École supérieure de guerre, créée en France durant les années 1880, avait comblé les déficiences intellectuelles au sein d'une armée fonctionnarisée.

Nous avons vu aussi que même l'accroissement de la puissance de feu dans des opérations militaires comme celles de la guerre des Boers à la fin du XIX^e siècle n'avait pas réussi à ébranler la foi des tenants du renouveau de cette manœuvre dans les stratégies de l'Empereur. Mais la vision clausewitzienne, en vogue à ce temps - là, ne tarda pas à être critiquée comme n'étant qu'une version simpliste, voire incomplète, de la stratégie de Napoléon. En particulier, les enseignants de l'École supérieure de la guerre ne portaient pas toujours un regard favorable sur l'interprétation clausewitzienne de Napoléon. Ils estimaient que, tout en étant impressionné par l'audace et l'esprit de décision de Napoléon, le théoricien prussien n'avait toutefois pas véritablement saisi le sens des manœuvres de l'Empereur durant certaines de ses batailles. Ces enseignants reprochaient principalement à Clausewitz d'avoir sous-estimé l'importance des manœuvres d'enveloppement sur les arrières ou les flancs de l'adversaire dans les campagnes de Bonaparte.

Néanmoins, l'attrait qu'éprouvaient les Français pour la conception prussienne de la guerre était évident. C'était précisément du manque d'une telle doctrine que souffrait l'armée française de cette époque, une doctrine basée sur les deux modèles militaires dominants du XIX^e siècle: les méthodes napoléoniennes et les campagnes prussiennes de 1866 et 1870. Elle engageait les Français dans une nouvelle et stimulante direction et semblait leur faire revivre leurs propres traditions d'autrefois. Elle exigeait enfin de l'initiative, de la témérité et du dynamisme, des qualités que l'armée française s'était toujours enorgueillie de posséder. Ainsi, tout en portant un regard admiratif sur la conception allemande de la conduite de la guerre, les Français purent conserver leur intégrité et leur amour-propre national.

Soulignons que, même si le sujet de cette thèse est centré sur la seconde moitié du XIX^e siècle, nous avons jugé opportun à quelques reprises de prolonger l'influence de Napoléon jusqu'à la veille du premier conflit mondial. Outre le renouveau du système militaire de Napoléon en Europe vers la fin du siècle, nous avons trouvé dans le déroulement des hostilités de 1870-1871 certains facteurs explicatifs du passage de la guerre à sa forme totale de 1914.

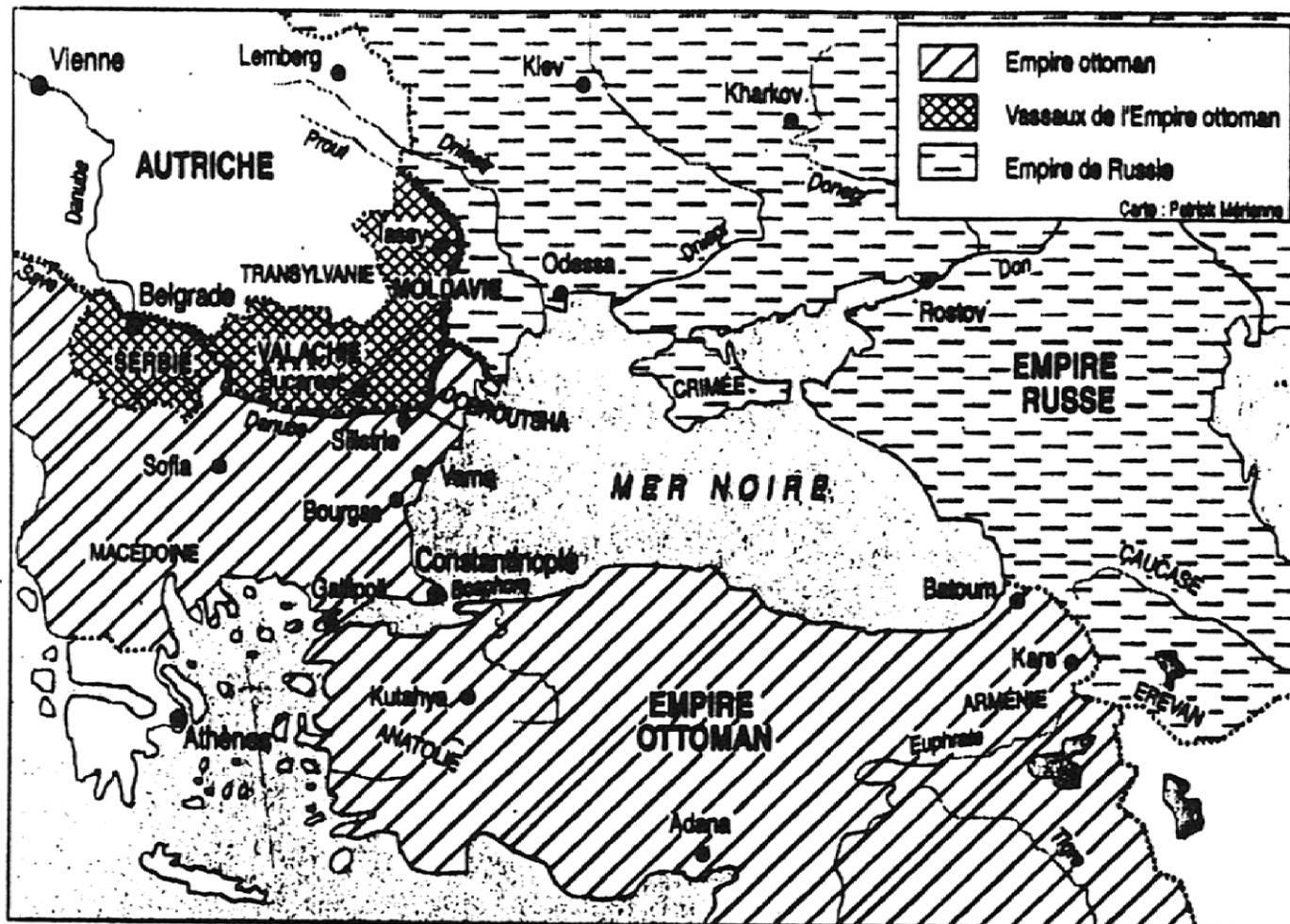
Nous avons, de plus, brièvement démontré la déformation de la pensée clausewitzienne durant la période marquée par l'ascension du culte de l'offensive, de 1871 à 1914. Au cours de ces longues années précédant la Première Guerre mondiale, l'attrait de l'offensive et des stratégies napoléoniennes d'anéantissement s'accrochèrent considérablement dans la doctrine militaire européenne au détriment de la théorie de Clausewitz qui était en faveur de la guerre défensive. Et,

en dépit de l'immense popularité de la doctrine clausewitzienne dans l'armée allemande vers la fin du XIX^e siècle, les options défensives que le théoricien prussien, adepte de la supériorité de la défense, avait recommandées dans une guerre future, furent rapidement écartées. La conséquence directe de ce revirement d'attitude, en majeure partie inspiré et galvanisé par les victoires prussiennes dans les guerres de l'unité allemande, fut la diminution progressive du contrôle du politique sur le militaire. La subordination traditionnelle du militaire au politique perdit donc graduellement du terrain après 1871, et l'art de la guerre, centré de plus en plus sur l'offensive, fut réduit à la recherche de la bataille de style napoléonien. Le culte de « l'offensive à outrance » qui, comme conséquence, se développa dans les doctrines militaires prussienne et française au début du XX^e siècle menaçait en effet le déchaînement d'un torrent de forces illimitées dans une guerre future. De 1871 à 1914, on assistait à nouveau en Europe à une transformation de la conduite de la guerre, mais cette fois, de sa forme limitée des conflits du Second Empire français à sa forme plus radicale de *guerre totale* des campagnes napoléoniennes. Ce concept, rappelons - le, considérait la guerre comme une activité dynamique, ayant sa propre signification et qui avait en retour des effets profonds sur la politique et sur la culture.

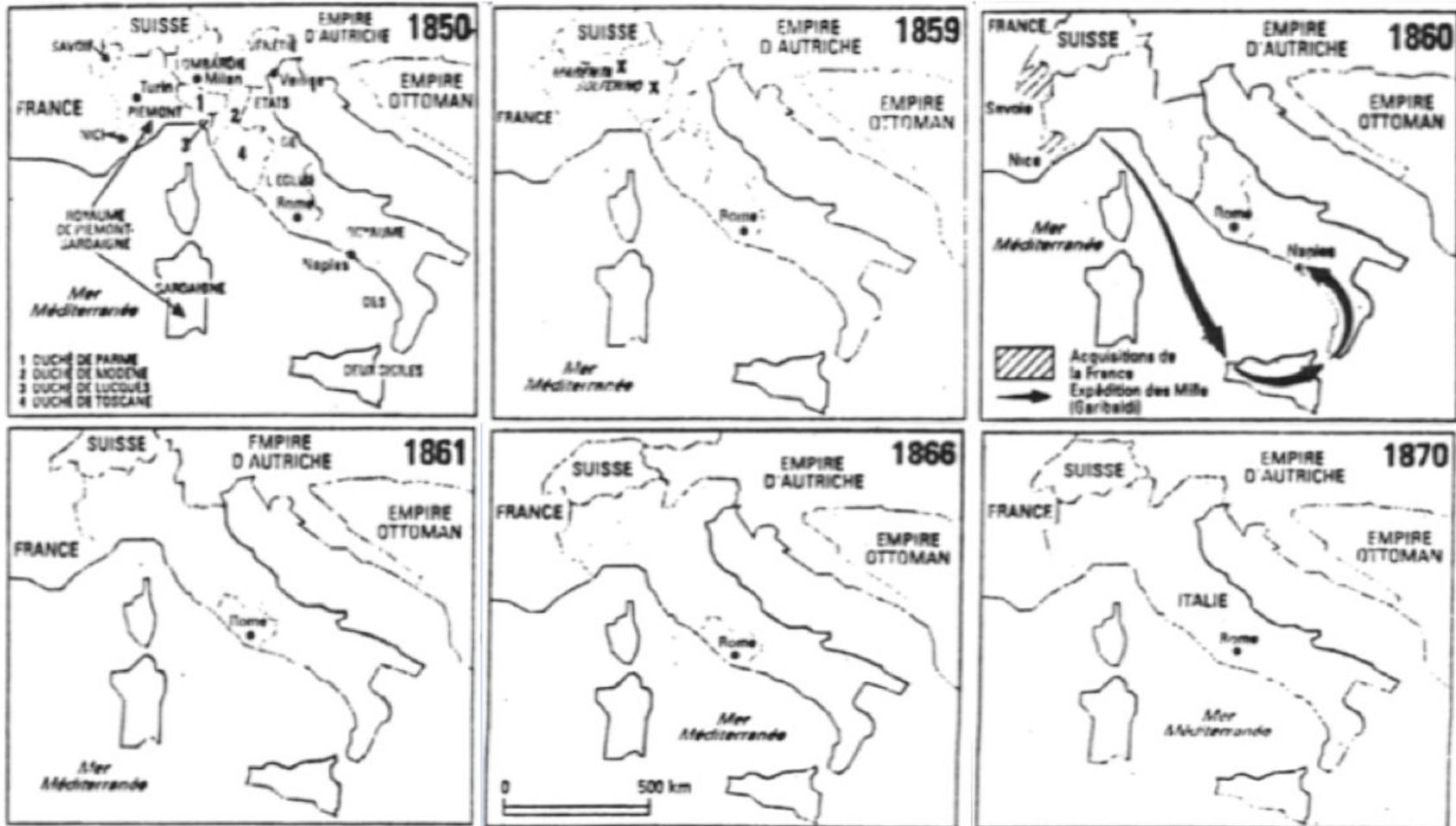
Nous en déduisons que l'unité de la politique et de la guerre doit être préservée. La victoire sur les champs de bataille ne peut être une fin en soi: sa dimension et la façon avec laquelle elle est acquise demeurent subordonnées à l'objectif final de la guerre qui est la forme de paix que l'on souhaite. En érigeant la stratégie d'anéantissement en règle universelle de la conduite de la guerre et la victoire décisive en norme d'efficacité, le grand état-major allemand oubliait la leçon de Bismarck, le chancelier prussien qui, en 1870, s'était conformé à la sage pensée clausewitzienne que « la guerre est d'abord une simple continuation de la politique par d'autres moyens » et engageait ainsi l'Allemagne dans la voie de la défaite en 1914 - 18.

Nous pouvons enfin conclure qu'au fil d'une multitude de conflits limités, la seconde moitié du XIX^e siècle vit le souvenir de la guerre napoléonienne se ranimer graduellement, inexorablement. En 1914, un siècle exactement après la première abdication de l'Empereur, la guerre totale fit son retour en Europe. Presque cent ans après la chute de Napoléon à Waterloo, son art de la guerre était universellement accepté. Déjà au tournant du XX^e siècle, l'idée de *guerre rédemptrice* était si répandue que certains philosophes de l'époque déclaraient que la race humaine ne pourrait plus vivre dans la paix que si elle découvrait un « équivalent moral de la guerre ». Après tout n'était-ce pas César qui, près de deux mille ans avant Napoléon, avait dit à l'un de ses généraux : « Si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre »?

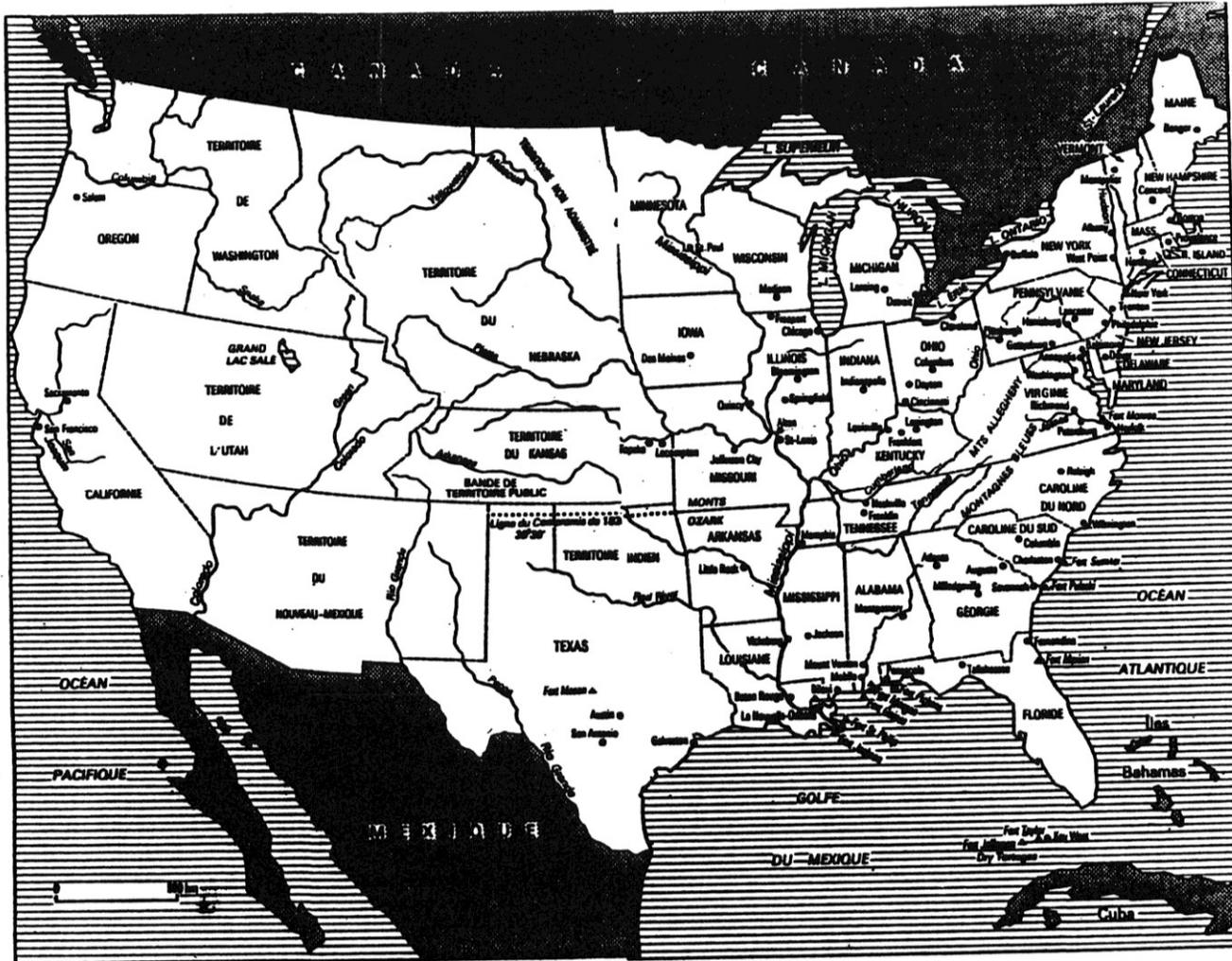
ANNEXES



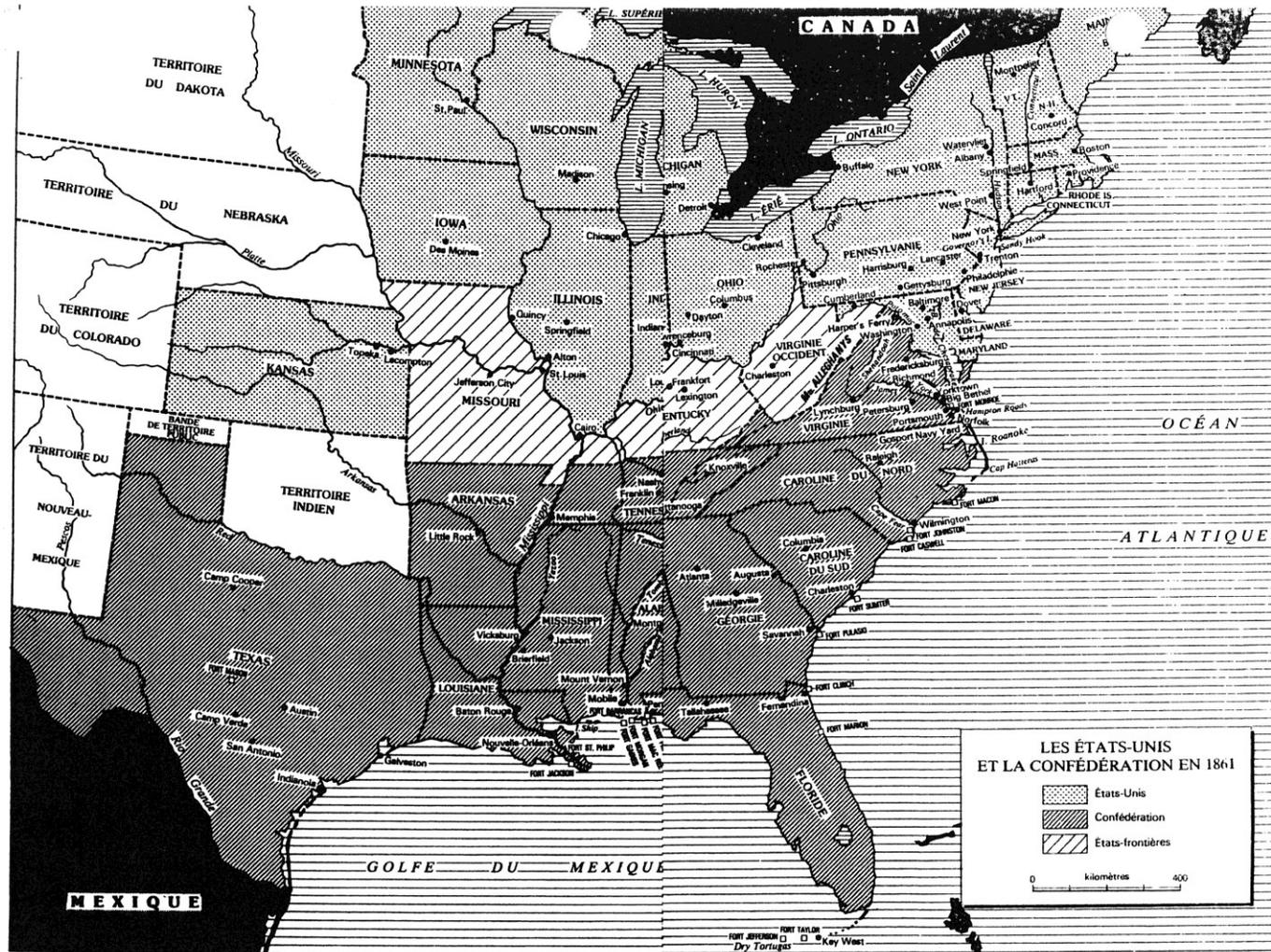
CARTE 1 : Les environs de la mer Noire en 1853
 SOURCE : Alain Gouttman, La guerre de Crimée, p. 426



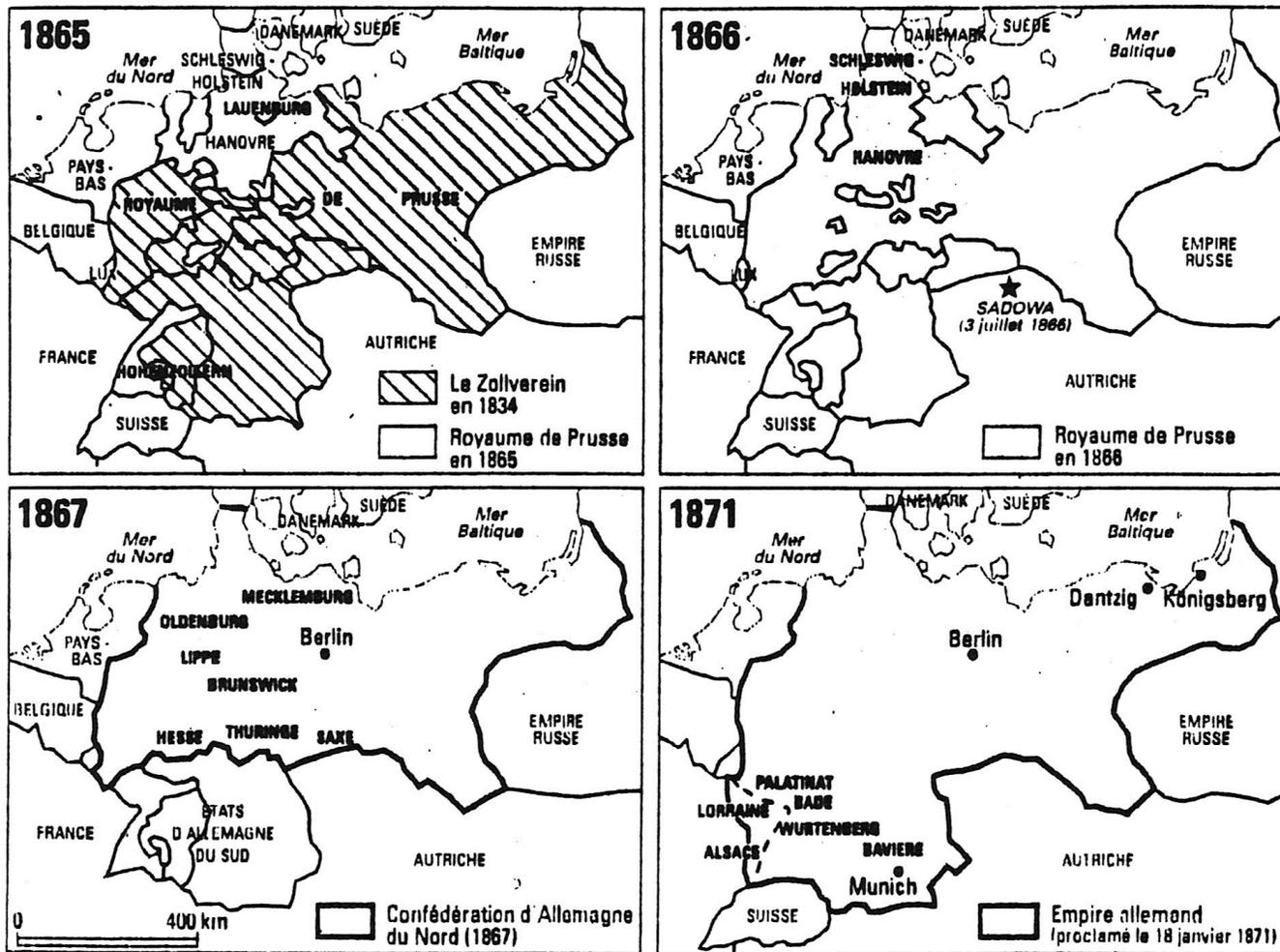
CARTE 2 : LES ÉTAPES DE L'UNITÉ ITALIENNE
 SOURCE : Serge Bernstein et Pierre Milza, Le XIX^e siècle, p. 114



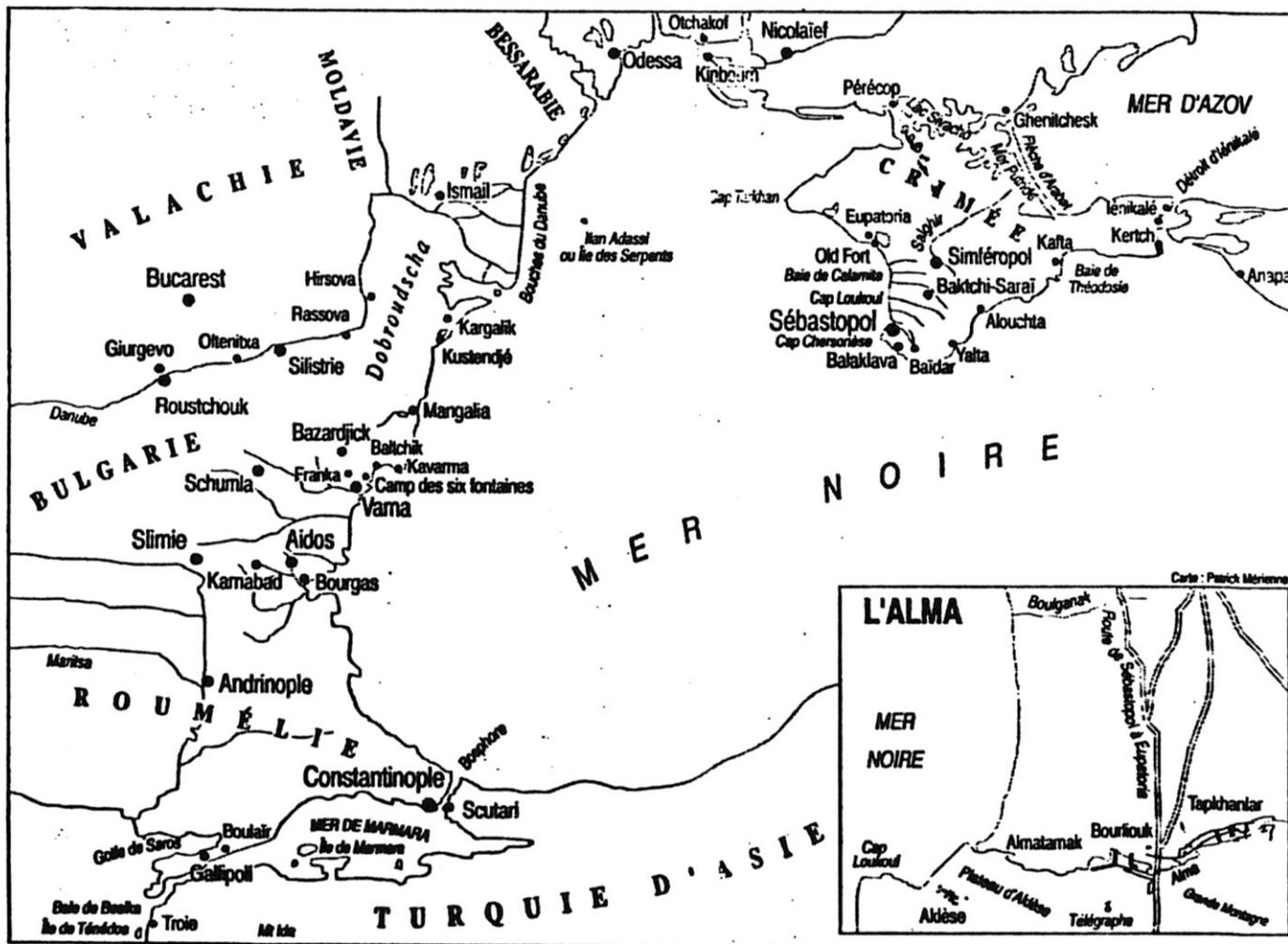
CARTE 3 : Les États-Unis au milieu du XIX^e siècle
 SOURCE : James Mc Pherson, *La guerre de Sécession (1861-1865)*, pages II-III



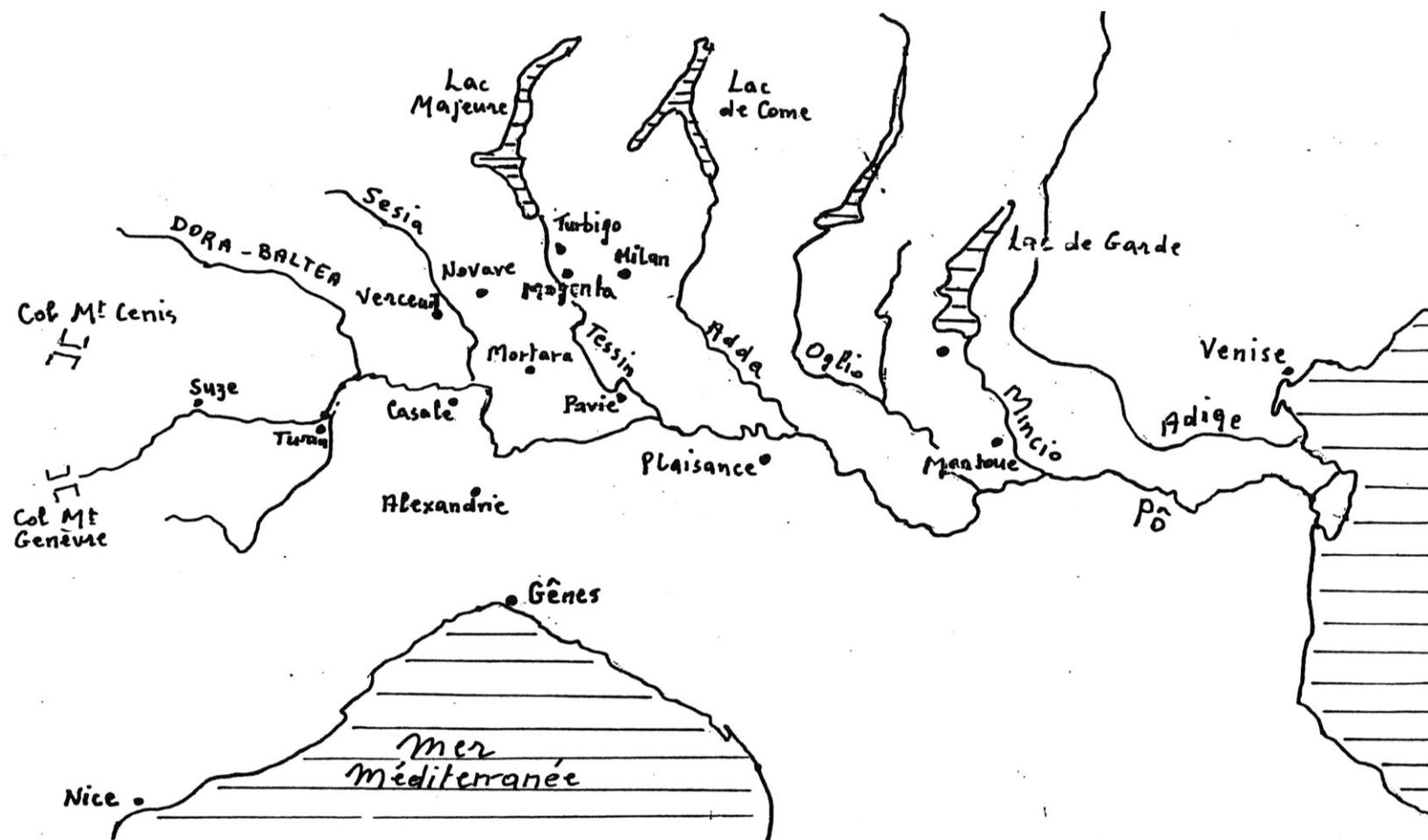
CARTE 4 : Les États-Unis en 1861
 SOURCE : Bruce Catton, *La guerre de Sécession*, pages 304-305



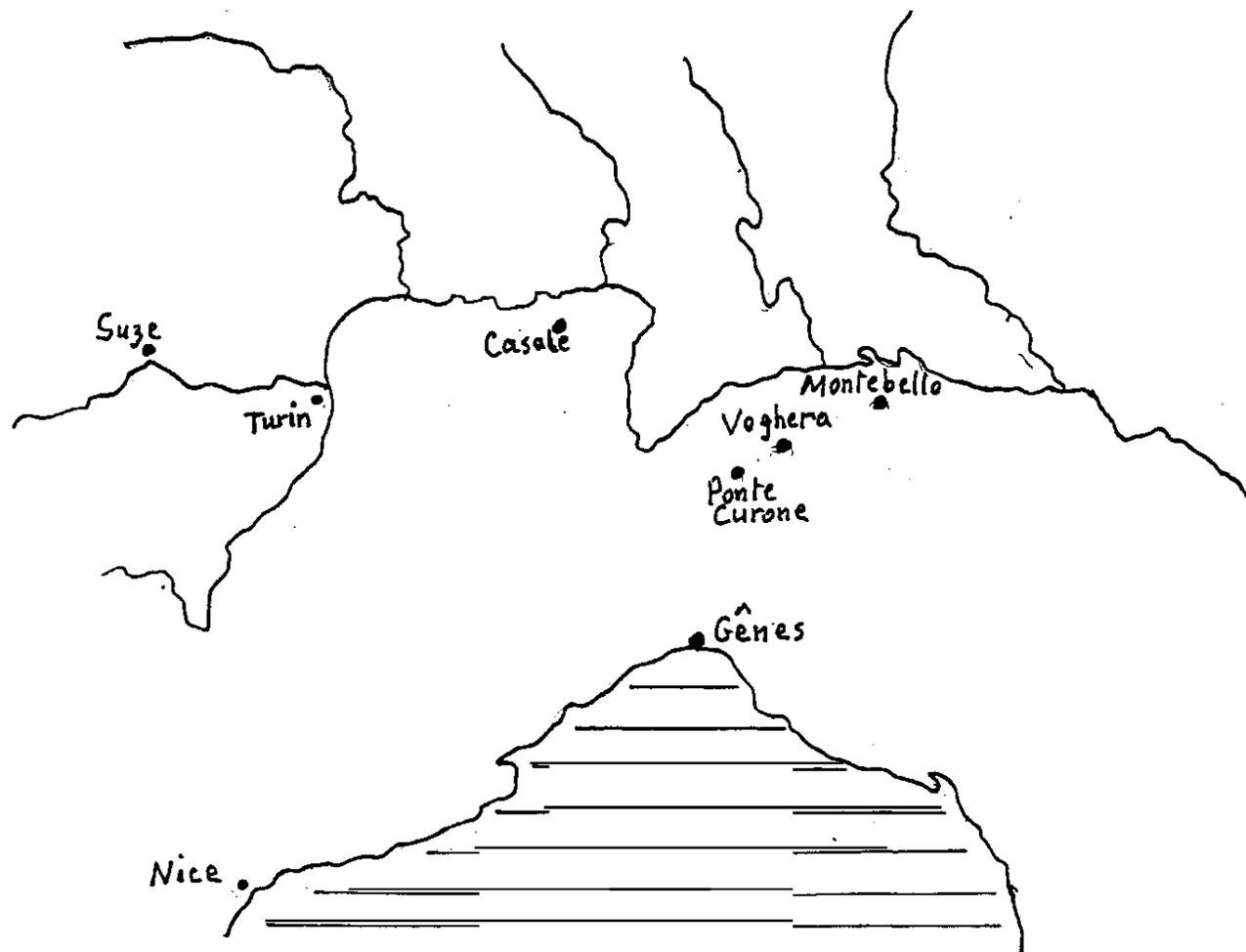
CARTE 5 : LES ÉTAPES DE L'UNITÉ ALLEMANDE
 SOURCE : Serge Bernstein et Pierre Milza, Le XIX^e siècle, p. 127



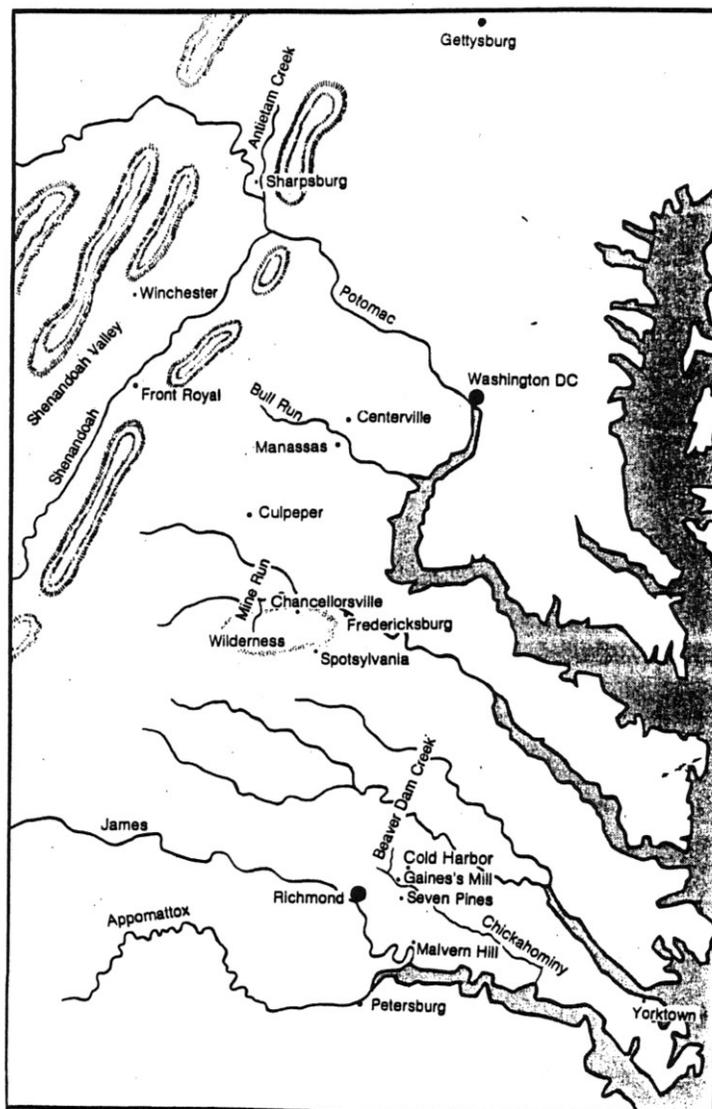
CARTE 6- Guerre de Crimée (1853-1856) : Le théâtre d'opérations de l'armée d'Orient
 SOURCE : Alain Gouttman, La guerre de Crimée, page 426



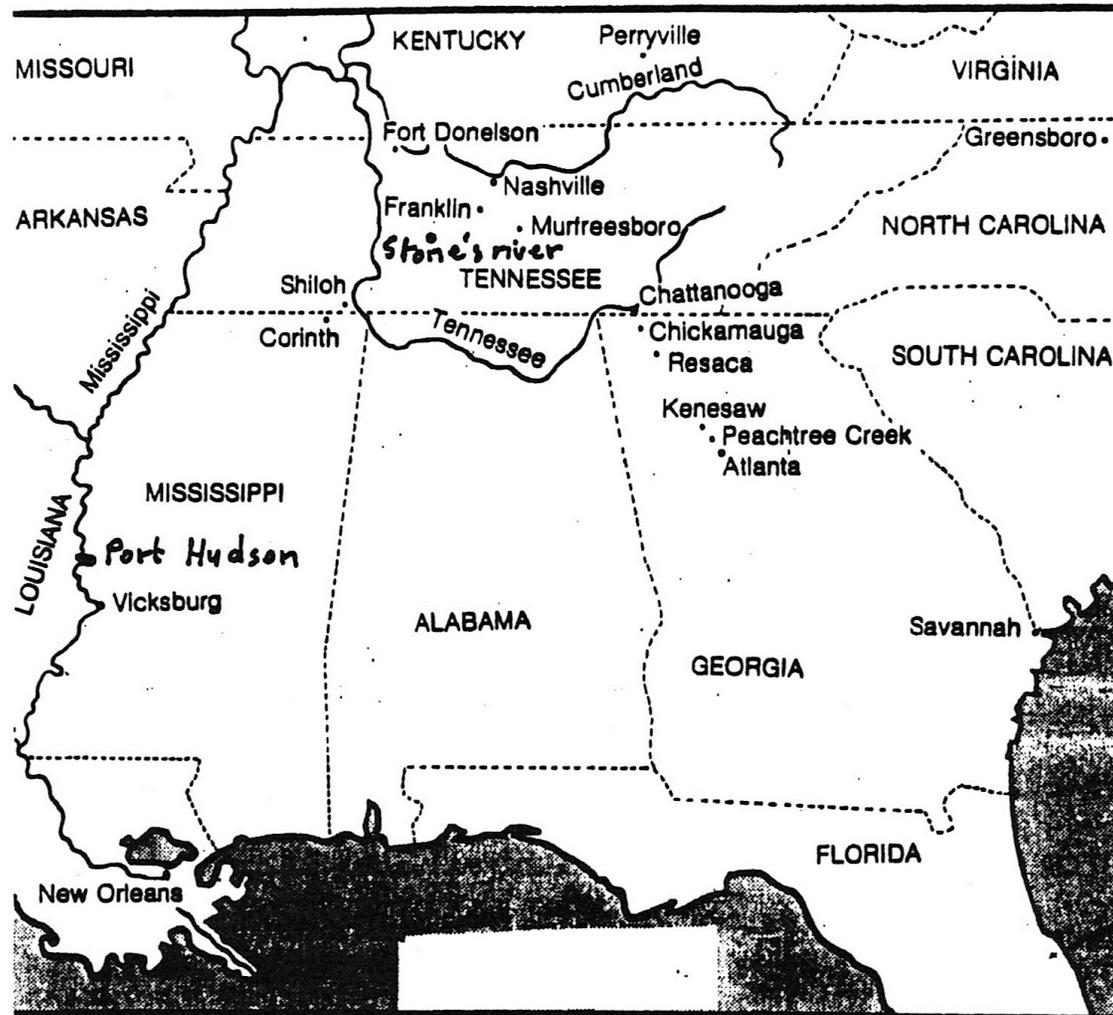
CARTE 7 : Campagne d'Italie (1859) : Le théâtre d'opérations de la plaine de Pô
SOURCE : Carte de l'auteur



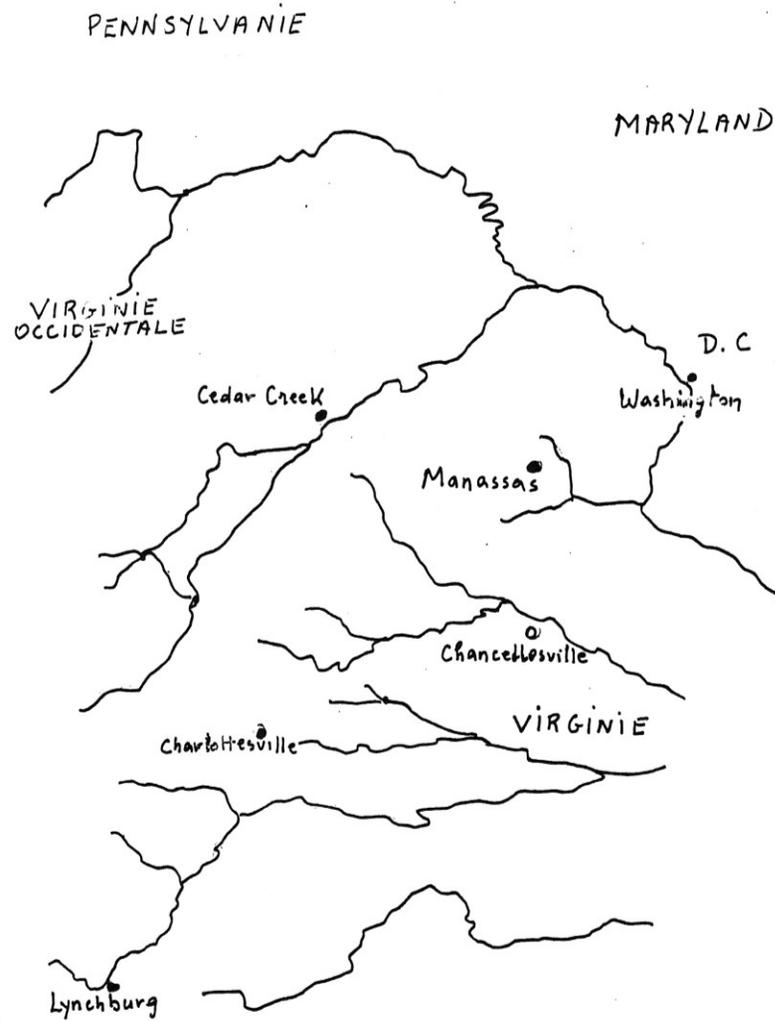
CARTE 7 (a)- Campagne d'Italie (1859): Partie Ouest du théâtre d'opérations principal
SOURCE : Carte de l'auteur



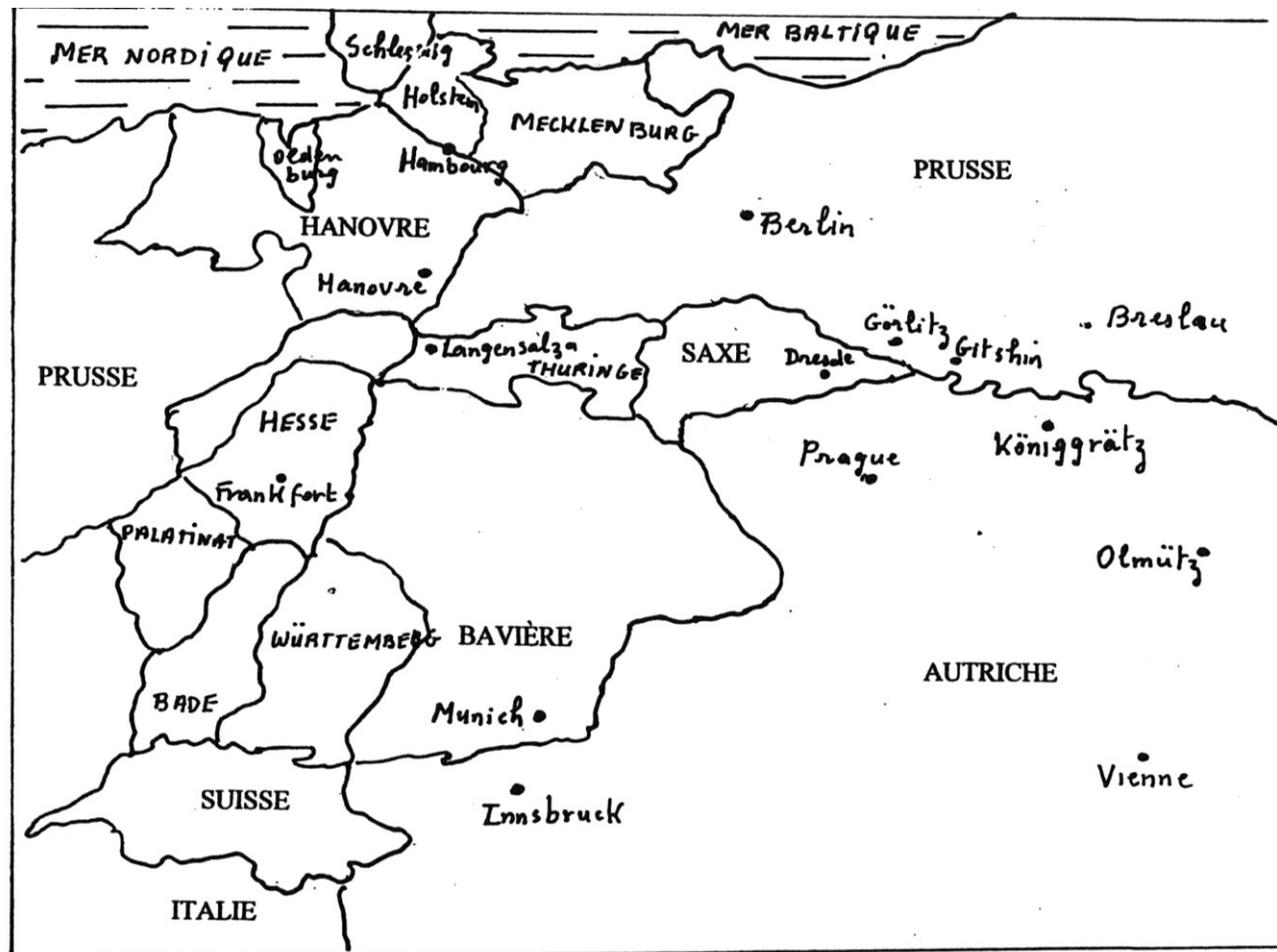
CARTE 8-Guerre de Sécession: Le théâtre d'opérations de l'Est
 SOURCE : Paddy Griffith, *Battle tactics of the Civil war*, p. 34



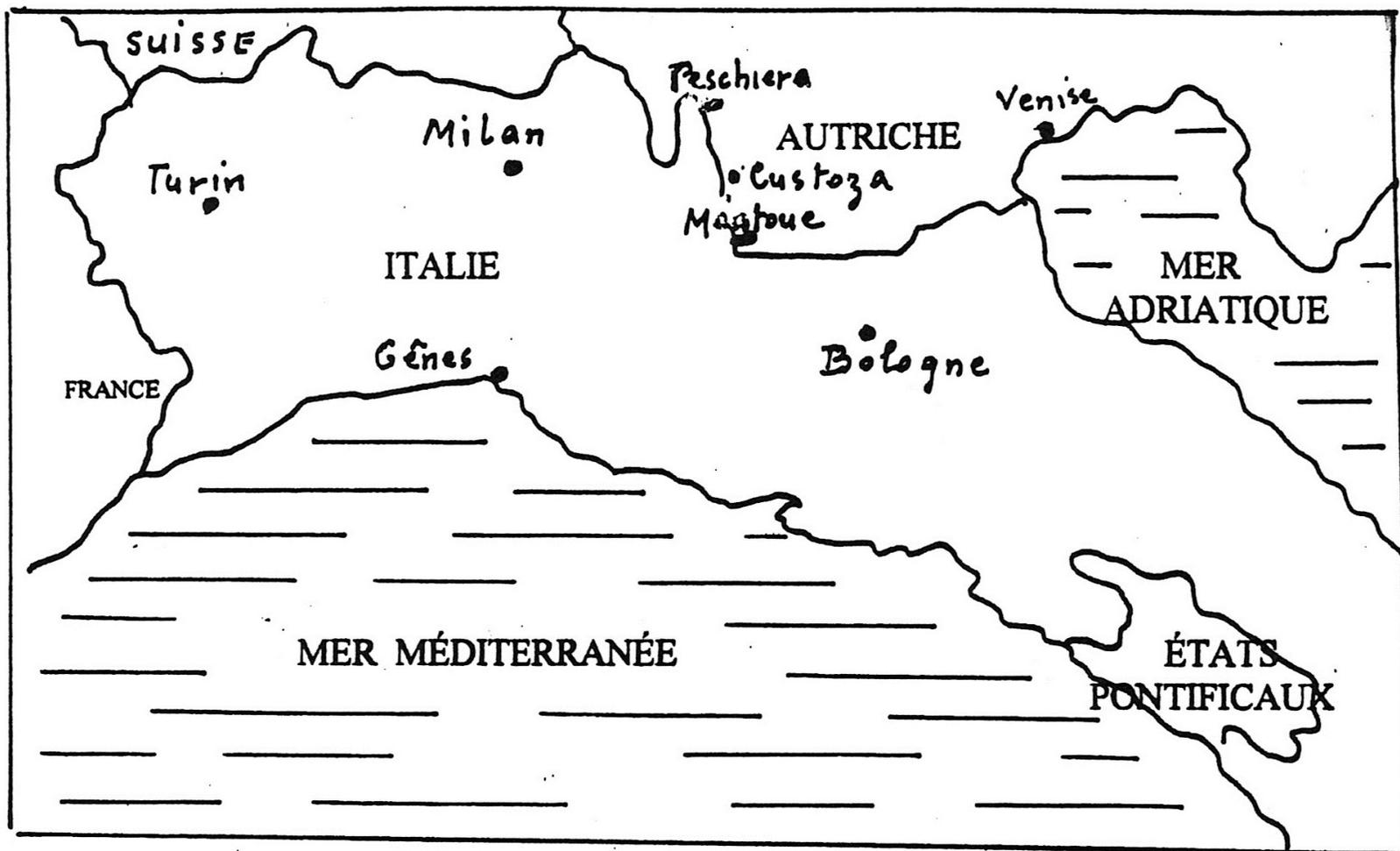
CARTE 9- Guerre de Sécession : Le théâtre d'opérations de l'Ouest
 SOURCE : Paddy Griffith, *Battle tactics of the Civil war*, p. 42



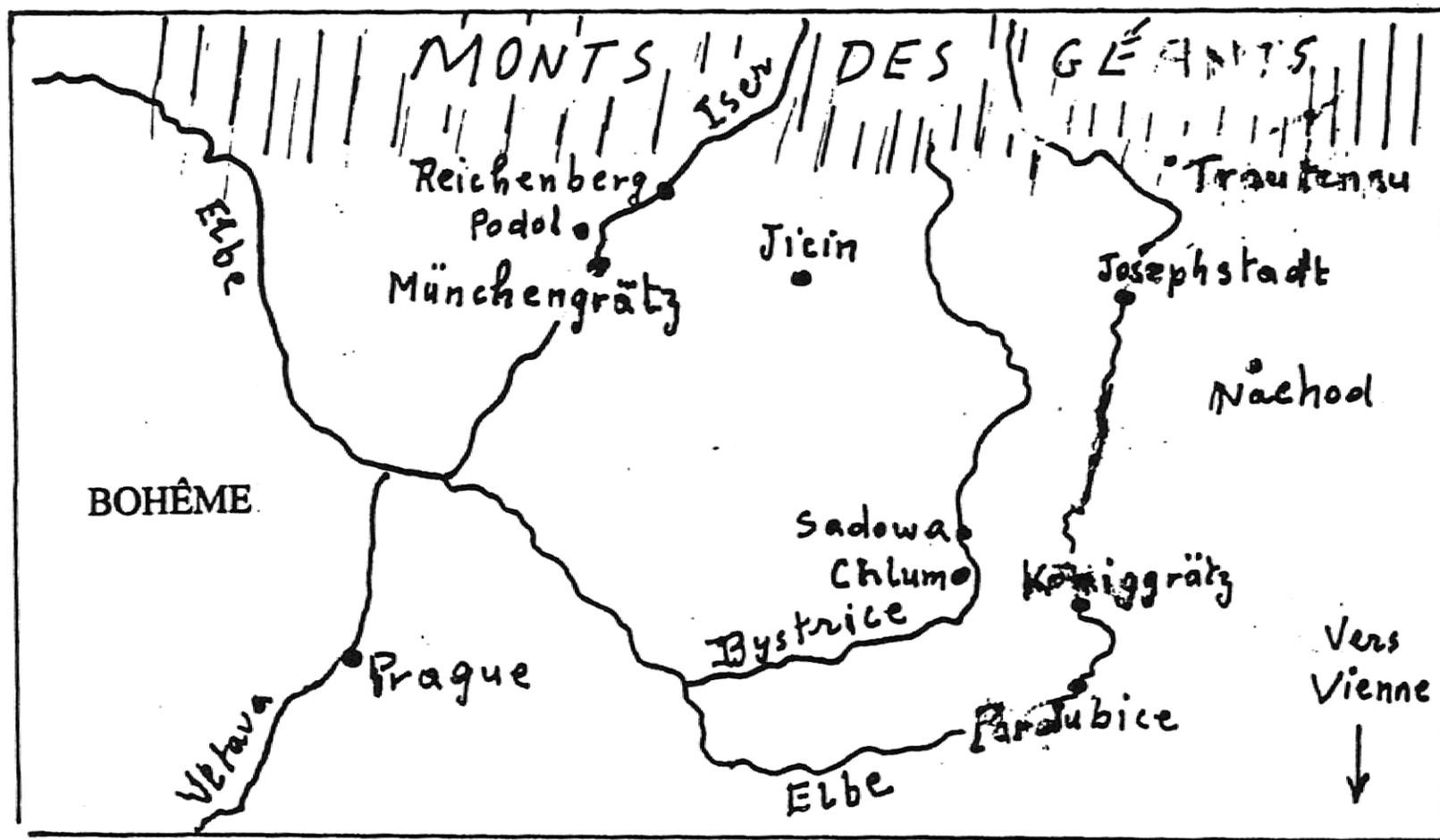
CARTE 10 : Vallée de la Shenandoah
SOURCE : Carte de l'auteur



CARTE 11- Guerre austro-prussienne (1866) : Les théâtres d'opérations du Nord
 SOURCE : Carte de l'auteur

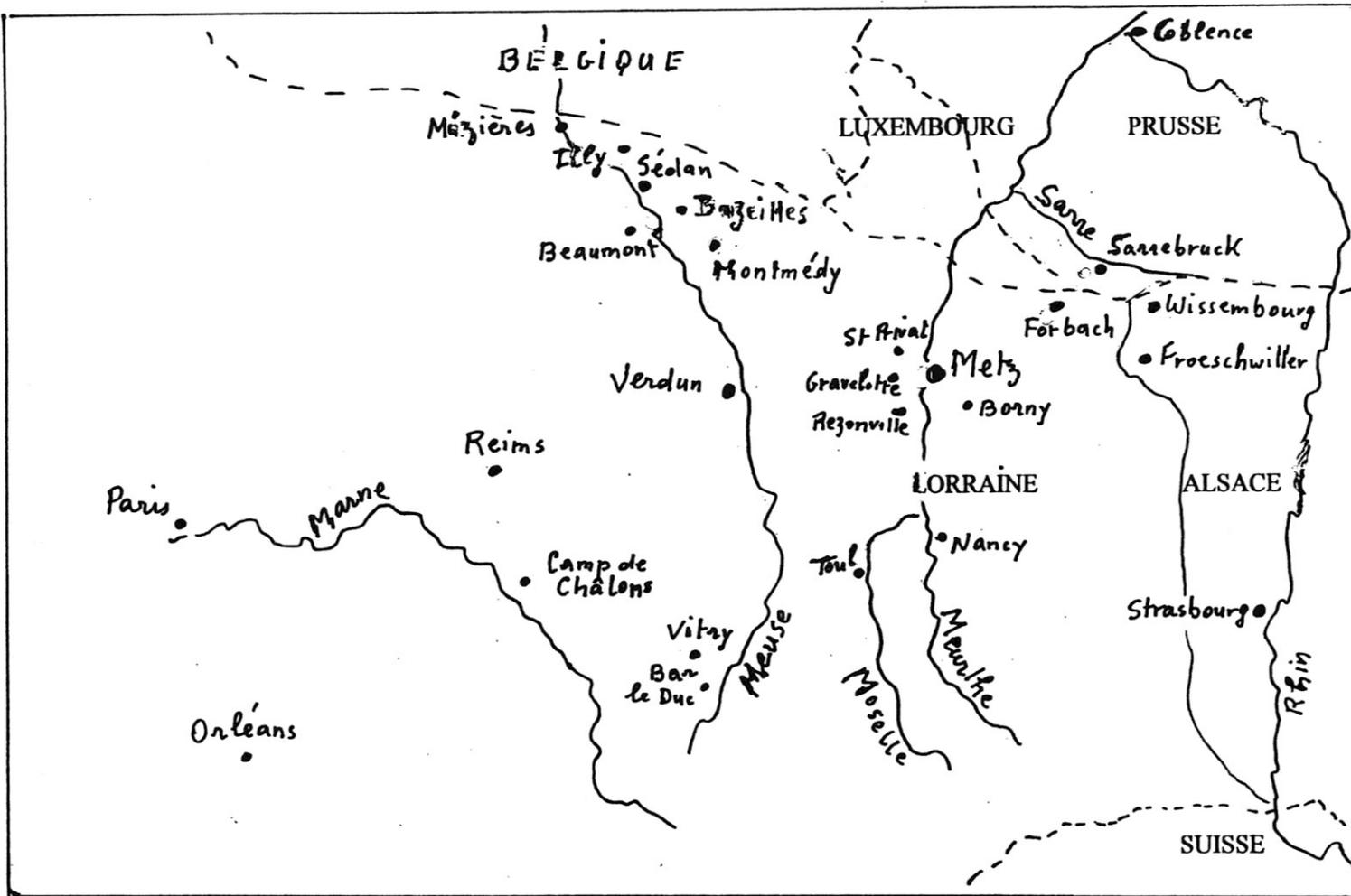


CARTE 12 : Guerre austro-prussienne (1866) : Les théâtres d'opérations du Sud
SOURCE : Carte de l'auteur



CARTE 13 : Guerre austro-prussienne (1866) : Les champs de bataille en Bohême

SOURCE : Carte de l'auteur



CARTE 14 : Les théâtres d'opérations de la guerre franco-prussienne (1870-1871)

SOURCE : Carte de l'auteur

BIBLIOGRAPHIE

1 - SOURCES

1.1. Sources officielles manuscrites

a) **Armée française. Archives de l'armée de terre. Service historique de l'armée de terre (SHAT), Château de Vincennes, Vincennes, France.**

1M 848, Arrivée de l'armée française en Italie, juin 1859.

1M 898, Historique administrative de la campagne d'Italie, 1859: lettre de l'Empereur à Mr. Paris, Intendant général, 16 mai 1859.

1M 898, Campagne de 1866 en Bohême: importance du service de renseignements, par le capitaine Poisson.

1M 898, Campagne de 1866 en Bohême: emploi général des armes par le capitaine Poisson, le 21 décembre 1867.

1M 900, Campagne de 1859 en Italie jusqu'à la bataille de Magenta, par le capitaine Berrot.

1M 902, Des principales opérations de la campagne de 1813.

1M 912, Extraits des mémoires de Napoléon: Notes à Saint - Hélène aux généraux Gourgault et Monthalon.

1M 1207, Documents historiques du ministère de la guerre: correspondance du maréchal Vaillant au colonel Stier, commandant de place à Briançon, Paris le 28 octobre 1857.

1M 1496, Extrait de la Gazette de Cologne, 25 août 1855.

- 1M 1496, Extraits de journaux relatifs à la Russie et en particulier à l'armée rouge, 1853 - 1855.
- 1M 1536, De l'influence des armes perfectionnées sur le combat: supplément au journal officiel de la Prusse, par le général Moltke, 8 juillet 1853.
- 1M 1536, Rapports d'attachés militaires: organisation de l'armée prussienne de 1868.
- 1M 1537, Rapports du commandant Stoffel du 8 septembre au 22 octobre 1866: campagne de 1866 en Bohême, par le Brigadier - Colonel Rustow, novembre 1866.
- 1M 1538, Rapports militaires sur le chemin de fer, 12 décembre 1868.
- 1M 1539, Communications du ministère des affaires étrangères à Son Excellence, M. le maréchal Niel, ministre de la guerre, Paris, le 24 avril 1867.
- 1M 1539, Communications du ministre des affaires étrangères du 20 avril au 20 octobre 1867, par le commandant Stoffel, attaché militaire à l'ambassade de France à Berlin.
- 1M 1541, Rapports du commandant Stoffel : organisation de la tactique de l'armée prussienne.
- 1M 1691, Les canons rayés français: extrait de la gazette militaire de Darnstadt, 5 mai 1859.
- 1M 1691, Extrait de la Gazette d'Augsbourg: cri de désespoir après la bataille de Magenta, 13 juin 1859.
- 1M 1984, Notes sur l'importance militaire des principales découvertes modernes: les chemins de fer, la télégraphie électrique, la photographie etc... par le Lt - Colonel Berthiault, juin 1861.
- 1M 1984, Essai sur l'art militaire, novembre 1845.
- 1M 2030, Organisation de l'armée, 1868 - 1869: idée économique de Napoléon 1^{er}, par Etienne Conti.

- 1M 2042, Notes générales relatives au fonctionnement du service de la télégraphie.
- 1M 2043, Article sur l'importance plus grande des tirailleurs avec les nouvelles armes.
- 1M 2132, Les opérations de l'armée turque pendant la campagne de 1853 - 1856 en Roumélie et en Crimée.
- 1M 2135, Conséquences de la guerre de 1870: étude sur les moyens de lutte de la France et de l'Allemagne opposées l'une à l'autre, par le général Schnéegans, Paris le 15 mars 1887.
- 1M 2137, Conséquences de la guerre de 1870, par le général Schnéegans, Paris le 15 mai 1887.
- 1M 2137, Rapport de M. le général Saussier, directeur des manœuvres: grandes manœuvres d'armées de 1891, janvier 1891.
- 1M 2149, Notes historiques de bataille: Solférino 1859.
- 1M 2149, Mémoires sur la défense de la frontière du nord et mémoire sur la constitution des forts autour de la France, par le Colonel H. Cournault.
- 1M 2235, Étude de la campagne de 1799: guerre de montagnes.
- 1M 2255, Instruction confidentielle sur mémoires militaires des officiers d'état - major: principes généraux de la défense, par le général Vanson.
- 1M 2255, Notice sur le corps d'état - major, par le Lt - Colonel Fay, juin 1872.
- 1M 2285, Ordre général du maréchal Saint - Arnaud, 14 septembre 1854.
- 1M 2290, Du corps d'état - major: de la nécessité de l'organiser sur des bases nouvelles par le Lt - Colonel Fay, juin 1872.

- 1M 2297, Bataille de Magenta dans les journaux anglais, «Morning Herald»: Louis Napoléon et Victor Emmanuel en Italie, article du 10 juin 1859.
- 1M 2297, Extrait de la Gazette autrichienne d'Augsbourg du 9 juin 1859.
- 1M 2325, Ordre de la campagne de 1799: guerre de montagnes.
- 1M 2365, Considérations préliminaires sur la Grande Armée.
- 1M 2365, Études historiques de la campagne de 1796 dans les Alpes maritimes de l'Alpenin, par le capitaine Godar.
- 1M 2365, Campagne dans la Savoie et le Dauphiné par le capitaine Hirschawer de l'état - major de l'armée (2^e bureau).
- Li, carton 23, ministère de la guerre 1870 - 1871, armée de Paris et de Versailles: appel au gouvernement de la défense nationale.

b) Archives nationales (AN, France)

- AN 542 ap/31, La légende de Moltke, par Karl Bleitren.
- AN 542 ap/31, La légende de Moltke: insuffisance de dispositions, par Karl Bleitren.
- AN 400 ap/36, Notes de réflexions historiques, campagne d'Italie, par le Comte de Saint Leu.
- AN 400 ap/54, Critique de l'art de la guerre napoléonien: lettre de l'abbé Verger à l'Empereur, le 2 juin 1859.
- AN 400 ap/56, Lettre du général Canrobert à Napoléon III, le 21 septembre 1854.
- AN 400 ap/56, Lettre du général Canrobert à Napoléon III, le 29 juin 1855.

- AN 400 ap/57, Campagne d'Italie de 1859: correspondance du général Jomini à l'Empereur Napoléon III, 30 avril 1859.
- AN 400 ap/67, Notes sur la France et l'Allemagne, Paris le 11 avril 1866, par Drouin de L'Huiys.
- AN 400 ap/67, Note du prince de Metternich sur la philosophie de la guerre, 9 novembre 1868.
- AN 400 ap/93, Lettre de Jérôme (Napoléon) Bonaparte à Monseigneur le Prince (Napoléon), Président de la République.
- AN 400 ap/118, Correspondance du maréchal Vaillant au Q. G. d'Alexandrie, 21 mai 1859.
- AN 400 ap/119, Rapport de son Altesse impériale, le Prince Napoléon à l'Empereur, le 19 sept 1854.
- AN 400 ap/119, Campagne de Crimée, 1853 - 1856, 4 août 1854.
- AN 400 ap/150, Rapport sur la guerre de Crimée: de Napoléon Jérôme à l'Empereur Napoléon III, Paris, avril 1855.
- AN 400 ap/150, Bataille de l'Alma: rapport du maréchal Saint - Arnaud à l'Empereur, 8 octobre 1854.
- AN 400 ap/150, Extrait du « Moniteur » du 7 octobre: rapport du maréchal Saint - Arnaud.
- An 400 ap/150, Proclamation de l'Empereur après la bataille de Solférino au Q. G. de Cavriano, le 25 juin 1859.
- AN 400 ap/150, Défense de la France (1859): note à l'Empereur, Paris, le 1^{er} mai 1859.

c) American army. United States military academy (USMA archives, West Point, New - York, USA).

- CU 542, Robert. E. Lee at West Point, by Charlotte Wilson, West Virginia University, june 29, 1940.
- CU 542, Notes and documents from *The journal of modern history* : letter written by R. E. Lee to Jerome Napoleon Bonaparte in february 1855.
- CU 542, Article in *The soldier's friend*, « After Gettysburg and at Williamport », may 27, 1869.
- CU 542, Letter of general Robert. E. Lee to président Jefferson Davis, may 2, 1863.
- CU 1022, Abstract of Georgia and Carolina campaigns of 1864 -1865, may 5, 1864 to march 19, 1865.
- CU 1379, Historical notes on the Civil War, april 27 to may 6, 1863.
- CU 1379, Extract from *Journal of the military service institution of the US*, chapter V, n° 57: « The artillery service in the war of the rebellion, battle of Shiloh, » by Brig - Gen J. C. Tidball, january 1893.
- CU 1379, Extract from *Journal of the military...*, chapter VII, n° 60: « The artillery..., batttle of Chickamauga » by Brig - Gen J. C. Tidball, january 1893.
- CU 1379, Extract from *Journal of the military...* : « The artillery service in the war of the rebellion » by Brig - Gen J. C. Tidball, february 1893.
- CU 1379, The place of the medical department in the Army, by Col, Thomas. M. Anderson, 14th U. S. infantry.
- CU 1579, Letter of Union general James. B. Mc Pherson, killed at the battle of Atlanta, July 22, 1864.

1. 2. Sources officielles imprimées

Chase, Salmon Portland. *Inside Lincoln's cabinet: the civil war diaries of Salmon. P. Chase*, N. Y.: Longman's Green, Toronto, 1954, 342 pages.

United - States. War Dept. *The war of the Rebellion: a compilation of the official records of the Union and Confederate armies*. Harrisburg, PA, National Historical Society, 1971, 70 volumes.

France. Armée. Grande Armée. *Collection complète des bulletins de la Grande Armée (ou Bulletins de la Grande Armée)*. Boulogne, Chez Guérin, 1806 - 1815, 2 tomes.

Frederick III, German Emperor. *Diaries of the Emperor Frederick during the campaigns of 1866 and 1870 - 71*. London, Chapman and Hall, 902, 388 pages.

Hodgkin, Edward Cooper. *Extracts from the diaries and the letters of Colonel Edward Cooper Hodge,,* London, Cooper, 1971, 166 pages.

Napoléon I, Empereur des Français, 1769 - 1821. *Œuvres littéraires et écrits militaires par Napoléon Bonaparte*, Paris, Bibliothèques des Introuvables, 2001, 3 volumes.

Sherman, William T (general), *Commanding voices of blue and grey*, New - York, Forge, 2002, 381 pages.

1.3. Mémoires et souvenirs

Bismark, Otto Fürst von. *Les mémoires de Bismark*, Paris, Fasquelle, 1899, 2 volumes.

Grant, Ulysses S. *The Civil War memoirs of Ulysses. S. Grant*, New-York, Forge, 2002, 534 pages.

Halévy, Ludoic. *L'invasion: souvenirs et récits*, Paris, Lévy, 1885, 329 pages.

Kean, Robert Garlick Hill. *Inside the confederate government: the diary of R. G. H. Kean, head of the Bureau of War*, New-York, Oxford University Press, 1957, 241 pages.

Sarcey, Fracisque. *Le siège de Paris: impressions et souvenirs*, Paris, Lachaud, 1871, 347 pages.

2 - OUVRAGES ENCYCLOPÉDIQUES

Bradford, James C. *International Encyclopedia of military history*, New-York, Routledge, 2006, 1442 pages.

Bull, Stephen. *Encyclopedia of military technology and innovation*, Westport, Conn, Greenwood Press, 2004, 331 pages.

Farwell, Byron. *The encyclopedia of nineteenth - century land warfare: an illustrated world view*, New-York, W. W. Norton, 2001, 900 pages.

Phillips, Charles. *Encyclopedia of wars*, New-York. Facts on File, 2005, 3 volumes.

3 - DICTIONNAIRES ET ATLAS

Ambrière - Furgeaud, Madeleine, *Dictionnaire du XIX^e siècle européen*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 1375 pages.

Chandler, David, *Atlas of military strategy: the art, theory and the practice of war, 1678 - 1878*, London, Arms and Armour, 2000, 298 pages.

Chef de l'état - major général, *Dictionnaire militaire anglais - français, français - anglais*, Ottawa, E. Cloutier, 1945, 1016 pages.

Montbrial, Thierry de et Klein, Jean. *Dictionnaire et stratégie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000, 604 pages.

Pigeaud, Alain, *Dictionnaire de la Grande Armée*, Paris, Tallendier, 2002, 814 pages.

Porch, Douglas. *Atlas des guerres des empires britannique, français, ottoman et russe*, Paris, Autrement, 2000, 234 pages.

Rostaing, Philippe. *Dictionnaire des forces terrestres, français/anglais avec index anglais - français*, Paris, La Maison du dictionnaire, 2000, 1523 pages.

Rothenberg, Gunther E. *Atlas des guerres napoléoniennes*, Paris, Autrement, 2000, 224 pages.

4 - OUVRAGES GÉNÉRAUX

Ardant du Pic, Charles, *Études sur le combat antique et le combat moderne*, Paris, Économica, 2004, 254 pages.

Aron, Raymond. *Penser la guerre, Clausewitz*, Paris, Gallimard, 1978, 300 pages.

- Basqué, Jean - François. *L'homme qui devinait Napoléon*, Paris, Périn, 1994, 293 pages.
- Bell, David. *La première guerre totale: l'Europe de Napoléon et la naissance de la guerre moderne*, Seyssel, France, Champ Vallon, 2007, 401 pages.
- Béraud, Stéphane. *La révolution militaire napoléonienne*, Paris, B. Giovanangeli, 2007 350 pages.
- Bernstein, Serge et Milza, Pierre. *Le XIX^e siècle (1815 - 1919)*, Paris, Hatier, tome 4, 1994, 300 pages.
- Black, Jeremy. *Western Warfare, 1775 - 1882*, Bloomington and Indianapolis, Indianapolis University Press, 1970, 210 pages.
- Bois, Jean - Pierre. *Les armées depuis les guerres de l'Antiquité à la Seconde Guerre mondiale*, Nantes, Presses académiques de l'Ouest, 1998, 23 pages.
- Bond, Brian, *The pursuit of victory from Napoleon to Saddam Hussein*, Oxford, Oxford University Press, 1996, 240 pages.
- Browning, Peter, *The changing nature of warfare: the development of land warfare from. 1792 to 1845*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, 202 pages.
- Charle, Christophe. *Histoire sociale de la France au XIX^e siècle*, Paris, Seuil, 1991, 392 pages.
- Carrias, Eugène, *La pensée militaire française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, 150 pages.
- Clausewitz, Carl von. *De la guerre* (traduit de l'Allemand par le Lieutenant - Colonel De Vatry), Paris, G. Lebovici, 1989, 900 pages.
- Colin, Jean (capitaine). *Les transformations de la guerre*, Paris, Économica, 1989, 337 pages.

- Colson, Bruno, *Napoléon. De la guerre*, Paris, Perrin, collection. Documents Historiques, 2011, 539 pages.
- Couteau - Bégarie, Hervé, *Traité de stratégie*, Paris, Institut de stratégie comparée, Économica, 2001, 389 pages.
- Desportes, Vincent, *Comprendre la guerre*, Paris, Économica, 2001, 289 pages.
- Droz, Jacques, *De la restauration à la révolution, 1815 - 1823*, Paris, Armand Colin, 1970, 285 pages.
- Duroselle, Jean - Baptiste, *L'Europe de 1815 à nos jours: vie politique et relations internationales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1975, 403 pages.
- English, D. Allan, *The changing face of war: learning from history*, Montreal and Kingston, McGill Queen's University Press, 1998.
- Feyel, Paul *Histoire contemporaine (1815 - 1913)*, Paris, Librairie Bloud et Gay, 1913, 600 pages.
- Feyel, Paul, *Histoire politique du dix-neuvième siècle, tome II*, Paris, Librairie Blond et Gay, 1914, 670 pages.
- Foch, Ferdinand, *Des principes de la guerre: conférences faites en 1900 à l'École supérieure de la guerre*, Paris, Berger - Levault, 1911, 341 pages.
- Fuller, John Frederick Charles, *La conduite de la guerre (1789 - 1961)*, Paris, Payot, 1963, 321 pages.
- Fuller, John Frederick Charles, *L'influence de l'armement sur l'histoire*, Paris, Payot, 1948, 299 pages.
- Gat Azar, *The development of military thought: the nineteenth century*, Oxford, Clarendon Press, 1992, 273 pages.
- Gates, David, *Warfare in the nineteenth century*, Houndmills (England), Palgrave, 2001, 205 pages.

- Girardet Raoul, *Société militaire de 1815 à nos jours*, Paris, Perrin, 1998, 341 pages.
- Griffith Paddy, *Military thought in the French army*, Manchester, (England), Manchester University Press, 1989, 286 pages.
- Handel Michael, *Masters of war: Sun Zi, Clausewitz and Jomini*, Portland, Oregon, Ft. Cass, 2001, 480 pages.
- Howard, Michael, *Clausewitz*, Oxford, Oxford University Press, 1983, 79 pages.
- Howard, Michael, *La guerre dans l'histoire de l'occident*, Fayard, Paris, 1988, 170 pages.
- Jomini, Antoine Henri, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Perrin, 2001, 294 pages.
- Kennedy, Paul. *Naissance et déclin des nations: transformations économiques et conflits militaires entre 1500 et 2000* (traduit de l'anglais par J. L. Lebrave), Paris, Payot, 1991, 730 pages.
- Langendoff, Jean - Jacques. *Faire la guerre: Antoine Henri Jomini*, Genève, Georg, 2004, 900 pages.
- Lynn, John. A. *Tools of war: instruments, ideas and institutions of war, 1445 - 1871*, Urbana, University of Illinois Press, 1990, 262 pages.
- Mc Elwee, William Llyod, *The art of war: from Waterloo to Mons*, London, Werdenfekld and Nicolson, 1974, 346 pages.
- Moltke, Helmuth von. *Moltke on the art of the war: selected writings*, translated by Daniel. J. Hughes, Novato, CA, Presidio Press, 1993 275 pages.
- Paret, Peter, *Understanding war: essays on Clausewitz and the history of military power*, Princeton N. J. , Princeton University Press, 1982, 229 pages.

- Pérré, Jean. *Les mutations de la guerre moderne: de la Révolution française à la Révolution nucléaire*, Paris, Payot, 1962, 419 pages.
- Plessis, Alain. *De la fête impériale au mur des fédérés, 1852 - 1871*, Paris, Seuil, 1979, 253 pages.
- Poirier, Lucien. *Les voix de la stratégie militaire: Guibert, Jomini*, Paris, Fayard, 1985, 350 pages.
- Robert, Jean - Louis, *Histoire contemporaine*, Rosny, Bréal, 1995, 354 pages.
- Rousselier Nicolas, *L'Europe des libéraux*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1991, 22 pages.
- Schneider, Fernand (colonel). *Histoire des doctrines militaires*, Presses Universitaires de France, Paris, 1964, 127 pages.
- Stoffel, Eugène (colonel), *Rapports militaires écrits de Berlin, 1866-1870*, Paris, Garnier Frères, 1871, 471 pages.
- Strachan, Hew. *European armies and the conduct of war*, London, Allen and Unwin, Boston, 1983, 236 pages.
- Van Creveld, Martin. *Les transformations de la guerre*, Paris, Éditions du Rocher, 1998, 318 pages.
- Wanty, Émile. *L'art de la guerre: de l'Antiquité aux guerres napoléoniennes*, Verviers, Gerard et Cie, 1987, vol 1, 400 pages.
- Wanty, Émile. *L'art de la guerre: de la guerre de Crimée à la Blitzkrieg hitlérienne*, Verviers, Gerard et Cie, vol 2, 1988, 304 pages.
- White, Jonathan, *The Prussian army, 1640 - 1871*, Anham (Md), University Press of America, 1996, 259 pages.
- Willisen, von Karl Wilhem, *Théorie de la grande guerre*, traduit de l'Allemand par le capitaine A. Niessel, Paris, Économica, 2004, 248 pages.

5 – MONOGRAPHIES

- Baumgart, Winfried. *The Crimean war (1853 - 1856)*, London, Arnold, New-York, Oxford University Press, 1999, 244 pages.
- Bernhardi, Fredrich von, *L'Allemagne et la prochaine guerre*, Paris, Trident, 1989, 300 pages.
- Bonnal. A (général). *Sadowa, a study*, translated from. the French by C. A. Atkinson (Lieutenant), London, Hugh Rees ltd, 1907, 270 pages.
- Bonura, Michael. *Under the shadow of Napoleon*, New-York University Press, New-York, 2012, 306 pages.
- Bourgerie Raymond. *Magenta et Solférino (1859): Napoléon III et le rêve italien*, Paris, Économica, 1993, 144 pages.
- Bruce, Robert B. *Fighting techniques of the napoleonic age, 1792 - 1815: équipement, combat, skills and tactics*, New - York, Thomas Dunne books, 2008, 256 pages.
- Bucholtz, Arden. *Moltke and the German wars, 1864 - 1971*, Basingstoke, Ralgrave, 2001, 240 pages.
- Camon, Hubert (général). *La fortification dans la guerre napoléonienne*, Paris, À la librairie des Deux Empires, 2000, 92 pages.
- Camon, Hubert (général). *La bataille napoléonienne*, Paris, À la librairie des Deux Empires, 2000, 58 pages.
- Camon, Hubert (général). *Quand et comment Napoléon a conçu son plan de bataille*, Paris, Berger - Levrault, 1937, 313 pages.
- Camon, Hubert (général). *La guerre napoléonienne: les systèmes d'opérations, théorie et technique*, avec préface de Bruno Colson, Paris, Institut de stratégie comparée, Économica, 1997, 412 pages.

- Camon, Hubert (général). *La manœuvre dans le combat de cavalerie*, Paris, M .Imhaus et R. Chapelot, 1912, 19 pages.
- Catton, Bruce. *La guerre de sécession*, traduit de l'américain par Marie Alyx Révellat, Paris, Payot, 1976, 2 volumes.
- Colin, Jean (capitaine). *L'éducation militaire de Napoléon*, Paris, Éditions historiques Teissèdre, 2001, 393 pages.
- Dimakis, Jean. *La guerre de l'indépendance grecque vue par la presse française*, Thessalonique, Institut pour les études balkaniques, 1968, 322 pages.
- Dupuy, Ernest R. (colonel) and Dupuy T. (colonel). *The compact history of the Civil War*, Warner Books, New-York, 1993, 490 pages.
- Escalle, C. P. (Lieutenant). *Des marches dans les armées de Napoléon*, Paris, Éditions Historiques Teissèdre, 2003, 410 pages.
- Fuller, John. F. C (general). *Grant and Lee: a study in personality and generalship*, Indiana University Press, Bloomington, 1982, 330 pages.
- Gallagher, Gary W. *Lee the soldier*, University of Nebraska Press, Lincoln, 1996, 620 pages.
- Garnier, Jacques. *Austerlitz, 2 décembre 1805*, Paris, Fayard, 2005, 400 pages.
- Goutmann, Alain. *La guerre de Crimée, 1853 - 1856: la première guerre moderne*, Paris Perrin, 2006, 438 pages.
- Griffith, Paddy. *Battle tactics of the Civil War*, New - Haven (Conn), Yale University Press, 1983, 239 pages.
- Hageman, Edward. *The american Civil War and the origins of modern warfare: ideas, organisation and field command*, Bloomington, Indiana University Press, 1988, 366 pages.
- Hall, Richard. *The Balkan wars (1912 - 1913)*, London, New - York, Routledge, 2000, 276 pages.

- Hattaway, Herman. *Reflections of a civil war historian: essays on leadership, society and the art of war*, Columbia, University of Missouri Press, 2004, 254 pages.
- Hess, Earl. *The Union soldier in battle: enduring the ordeal of combat*, Lawrence, University Press of Kansas, 1997, 244 pages.
- Holmes, Richard. *The road to Sedan: the French army, 1866 - 1870*, London, Royal historical society, 1984, 269 pages.
- Jones, Archer. *Civil War command and strategy: the process of victory and defeat*, Free Press, New-York, 1992, 338 pages.
- Keegan, John. *The american Civil War: a military history*, Alfred. A. Knopf, New-York, 2009, 398 pages.
- Kennet, Lee. *Gettysburg, 1863: le tournant de la guerre de Sécession*, traduit par Anne - Marie Durand Kennet, Paris, Économica, 1997, 93 pages.
- Luvaas, Jay. *The military legacy of the Civil War*, Chicago. University of Chicago Press, 1959, 245 pages.
- McPherson, James M. *What they fought for, 1861 - 1865*, Baton Rouge, Louisiana State University Press., 1994 84 pages.
- McPherson, James M. *La guerre de Sécession 1861 - 1865*, (préface de Philippe Raynaud), Paris, Robert Laffont, 1991, 1004 pages.
- McWhiney, Grady and Jamieson, Perry. *Attack and the Civil War military tactics and the Southern heritage*. University of Alabama Press, 1982, 209 pages.
- Montanelli, Indro. *La Sécession* (traduction de Philippe Conrad), Paris, Atlas, 1985, 228 pages.
- Quimby, Robert. S. *The background of napoleonic warfare: the theory of military tactics in eighteenth century Europe*, New - York, AMS Press, 1968, 385 pages.

- Reid, Brian Holden. *The Civil War and the wars of the nineteenth century*, New - York: Harper Collins, Washington, D. C: Smithsonian Books, 2006, 240 pages.
- Robertson Jr, James L. *Stonewall Jackson: the man, the soldier, the legend*, Macmillan Publisher, New-York, 1997, 950 pages.
- Roth, François. *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990, 778 pages.
- Rothenberg, Gunther. E. *The army of Francis Joseph*, West Lafayette, Indiana Purdue University Press, 1976, 293 pages.
- Rawley James. A. *Lincoln and Civil War politics*, N. Y., Holt, Rinehart and Winston, 1969, 129 pages.
- Showalter, Dennis. *Railroads and rifles: soldiers, technology and the unification of Germany*, Hamden, Conn; Archon Books, 1975, 267 pages.
- Showalter, Dennis. *The wars of German unification*, London, Arnold, New - York, 2004, 362 pages.
- Thiry, Jean (Baron). *Bonaparte en Italie !796 - 1797*, Paris, Berger-Levrault, 1973, 734 pages.
- Thomas, Emory M. *Robert E. Lee: a biography*, W. W. Norton and Company, New-York, 1995, 470 pages.
- Ullrich, Johannes. *La guerre à travers les âges*, traduit de l'Allemand par H. J. Ferget, Paris, Gallimard, 1942, 280 pages.
- Wawro, Geoffrey. *The Austro - Prussian war*, Cambridge, England, Cambridge University Press, 1996, 313 pages.
- Weigley, Russell F. *A great Civil War: a military and political history (1861 - 1865)*, Indiana University Press, Bloomington, 2000, 612 pages.
- Wood. W. J. *Civil War generalship: the art of command*, Westport, Conn, London, Praeger, 1997, 269 pages.
- Woodworth, Steven E. *Sherman*, Palgrave Macmillan, New-York, 2009, 198 pages

6 - ARTICLES DE PÉRIODIQUES/ CHAPITRE D'OUVRAGES COLLECTIFS

- Alasya, K (Colonel). « The Turco - Russian war and the Crimean expedition » *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 46, 1980, pp. 119 - 137.
- Baradat (Lt - Colonel). « Du Second Empire à la réorganisation de 1875 », *Revue historique des Armées*, n° 3, 1978, pp. 57 - 77.
- Bauman, Robert. « Historical perspectives on future wars », *Military review*, march-avril 1997, pp. 4 - 5.
- Bédarida, François, « Bond Brian, war and society in Europe, 1870-1970 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, 1984, vol n° 1, pp. 150 - 151.
- Bertaud, Jean - Claude. « Du volontariat à la conscription, 1789 - 1815 », *Revue historique des Armées*, n° 2, 1982, pp. 24 - 34.
- Bois, Jean - Paul. « Approche historiographique de la tactique à l'époque moderne », n° 207, juin 1997, pp. 23 - 30.
- Bourgounioux, Alain et Polivka, Pierre. « Clausewitz et le militarisme allemand », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol 23, 1976, pp. 500 - 528.
- Bourgounioux, Alain et Polivka, Pierre. « La doctrine stratégique de Clausewitz », *Revue internationale d'histoire militaire*, vol 10, n° 37, 1976, pp. 55 - 77.
- Bruley, Yves. «Le Concert européen à l'époque du Second Empire», *Relations internationales*, n° 90, 1997, pp. 148 - 149.
- Brun, Jean - François. « Les états - majors des armées napoléoniennes », *Revue historique des Armées*, n° 241, décembre 2005, pp. 42 - 67.

- Brun, Jean - François. « L'artillerie française dans la campagne de 1809 », *Revue du souvenir napoléonien*, n° 241, octobre - décembre 2009, pp. 4 - 9.
- Cameron, Rondo. « L'économie française: passé, présent, avenir », *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, vol 25, n° 5, 1970, pp. 1418 - 1433.
- Christensen, Thomas. « Perceptions and alliances in Europe, 1865 – 1940 », *International organisation*, vol 51, n° 1, 1997, pp. 21 - 31.
- Clergeau Emmanuel. « La glorieuse déroute des armées républicaines, 1870 - 1871 » dans Jean - Pierre Bois, dir. *Les armées de la guerre de l'Antiquité à la Seconde Guerre mondiale*, Nantes, Presses académiques de l'ouest, 1998, pp. 209 - 227.
- Constantin, A (colonel). « La guerre de coalition contre la Russie et l'expédition de Crimée (1853 - 1856) », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 35, 1976, pp. 5 - 121.
- Couget, G. « L'arme du train de l'Empire à nos jours (1807 – 1978) », *Revue historique des Armées*, n° 132, 1978, pp. 8 - 20.
- Defrasne (colonel). « L'armée française au lendemain de Sadowa », *Revue historique de l'armée*, vol 24, n° 2, 1968, pp. 121 - 136.
- Delmas, Jean (général). « Quelques aspects de la supériorité de Napoléon Bonaparte, chef de guerre entre 1796 et 1806 », *Revue historique des Armées*, n° 24, décembre 1995, pp. 4 - 7.
- Dobry, Michel. « La double rupture constatée par Raymond Aron chez Clausewitz concernant les notions de guerre et de politique », *Revue française de sociologie*, n°4, 1976, pp. 652 - 664.
- Druenne, B. « De la guerre de mouvements à la guerre de tranchées », *Revue historique de l'armée*, n° 77, 1964, pp. 173 - 180.

- Duchenne (capitaine). « Le soldat français de 1870 », *Revue historique de l'armée*, vol. 27, n° 1, 1971, pp. 23 - 43.
- Duroselle, Jean-Baptiste. « Le Concert européen », *Relations internationales*, n° 39, 1984, pp. 275 - 285.
- Epstein, Robert, M. « The creation and evolution of army corps in the American Civil War », *The journal of military history*, vol 55, n° 1, 1991, pp. 21 - 46.
- Fouquet - Lapar (général). « Les Français face au service militaire au XIX^e siècle », *Revue historique des Armées*, n° 183, 1991, pp. 3- 9.
- Gagan, David. P. « A prophet without honour: George Taylor Denison III, a cavalry historian », *Military affairs*, n° 2, vol 34, 1970, pp. 56 - 59.
- Gambiez (général). « Le rendez-vous du destin à Sedan », *Revue historique de l'armée*, vol 27, n° 1, 1971, pp. 105 - 127.
- Gat, Azar. « Ardant du Picq's Scientism, teaching and influence », *War and Society*, october 1990, pp. 1 - 16.
- Goya Michel (lieutenant colonel) de l'état - major des armées, « La pensée militaire française de 1871 à 1914 », *Cahiers du CESAT*, mars 2008, p. 11.
- Goya, Michel. « L'élaboration de la doctrine militaire française », *Revue historique des Armées*, n° 229, 2002, pp. 103 - 115.
- Gras, Yves (colonel). « Le déchaînement de la force: la guerre napoléonienne », *Revue historique de l'armée*, n° 4, 1971, pp. 21 - 30.
- Hippler Thomas. « Citizenship and discipline. Popular arming and military service in revolutionary France and reform Prussia (1789- 1830) », *Annales historiques de la Révolution française*, vol 333, 2003, pp. 136 - 137.
- Holborn, Hajo. « Moltke's strategical concepts », *Military affairs*, vol 6, n° 3, 1942, pp. 153 - 168.

- Hughes, Daniel. J. « Schlichting, Schlieffen and the Prussian theory of war in 1914 », *The journal of military history*, vol 59, 1995, pp. 257 - 278.
- Hyatt, A. M. J. « The origins of napoleonic warfare; a survey of interpretation », vol 39, n° 4, 1966, pp. 177 - 185.
- Irvine, Dallas D. « The French and Prussian staff system before 1870 », *The journal of the american military history foundation*, vol 2, n° 4, 1938, pp. 192 - 203.
- Le Goyet, « La participation française à la campagne d'Italie », *Revue historique des Armées*, n° 95, 1969, pp. 90 - 121.
- Le Gull, Didier. « Le style de Napoléon, l'informatique au service de l'histoire », *Revue historique des Armées*, n° 4, 1996, pp. 101 - 102.
- Mahon, John K. « Civil War infantry assault tactics », *Military affairs*, vol 25, n° 2, 1961, pp. 57 - 68.
- Maillet, Claude. « Les premiers canons de la fonderie impériale de Bourges (1866) », *Revue historique des Armées*, n° 192, 1993, pp. 64 - 69.
- Marlier, Georges (professeur). « L'état - major de la Grande Armée », *Revue internationale d'histoire militaire*, n° 30, 1970, pp. 195 - 215.
- Masson, Philippe. « Les interventions extérieures » dans Jean Delmas, dir. *Histoire militaire de la France, de 1715 à 1871*, vol 2, paris, PUF, 1997, pp. 501 - 523.
- Moore, John G. « Mobility and strategy in the Civil War », *Military affairs*, vol 24, n° 2, 1960, pp. 68 - 77.
- Motte, Martin, maître de conférences de l'Université de Paris IV - Sorbonne, détaché aux Écoles militaires de Saint - Cyr, Coëquidan, « Colmar von der Goltz, un penseur militaire », *Cahier du CESAT*, n° 8, 2007, pp. 7 - 8.

- Murraciale, E. R. (capitaine). «La guerre de Crimée: les transports», *Revue historique des Armées*, n° 169, 1987, pp. 11 - 23.
- Murraciale, E. R. (capitaine). «La guerre de Crimée: les opérations», *Revue historique des Armées*, n° 169, 1987, pp. 23 - 31.
- Négrier (de) François Oscar. « Les tendances nouvelles de l'armée allemande », *Revue des deux mondes*, 1^{er} septembre 1901, pp. 5 - 12.
- Négrier (de) François Oscar. « Quelques enseignements de la guerre moderne », *Revue des deux mondes*, 15 juin 1901, pp. 721-767.
- Négrier (de) François Oscar. « Cavaliers et dragons », *Revue des deux mondes*, 15 décembre 1902, pp. 764 - 800.
- Négrier (de) François Oscar. « Cavaliers et dragons », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1903, pp. 87 - 117.
- Négrier (de) François Oscar. « L'évolution actuelle de la tactique », *Revue des deux mondes*, 15 février 1904, pp. 854 - 885.
- Négrier (de) François Oscar. « L'évolution actuelle de la tactique », *Revue des deux mondes*, 1^{er} mars 1904, pp. 110 - 129.
- Portes Jacques. « Les Amériques », dans Jean - Louis Robert, dir. *Histoire contemporaine: le XX^e siècle*, Rosny, Bréal, 1995, pp. 172 - 210.
- Pugens. « La guerre de 1870 et ses répercussions sur les débuts de 1914 », *Revue historique des Armées*, n° 172, 1988, pp. 3 - 8.
- Rapin, Ami - Jacques. « Le plan des opérations de la campagne d'Italie de 1859: la contribution réelle de Jomini », *Revue historique des armées*, n° 260, 2010 pp. 78 - 80.
- Rapin, Ami - Jacques. «La réforme des institutions politiques centrales de la Prusse: les Rêveries d'Antoine - Henri Jomini (1861)», *Cahiers du monde russe*, janvier 2001, vol 42, p. 115.

- Raudzens, George. « War - winning weapons: the measurement of technological determinism in military history », *The journal of military history*, vol 54, n° 4, 1990, pp. 403 - 434.
- Raymond, Xavier. « La guerre de 1866: les armes et les armées des belligérants », *Revue des deux mondes*, vol 64, 1866, pp. 322 - 350.
- Regnault. « Le haut commandement et les généraux français en 1870 », *Revue historique des Armées*, n° 193, 1971, pp. 7 - 22.
- Saint - Germain (de), Paul Yvon. « De l'influence de l'armement sur l'évolution de l'art de la guerre », *Revue historique des Armées*, 1990, n° 178, pp. 3 - 12.
- Saire (chef d'escadron). « Les sièges de Toul et de Verdun en 1870 », *Revue historique de l'armée*, vol 27, 1971, pp. 147 - 158.
- Sebastien, Laurent. « Le renseignement de 1860 à nos jours: état des sources militaires », *Revue historique des Armées*, n° 221, 2000, pp. 98 - 110.
- Showalter, Dennis E. « The retaming of Bellona: Prussia and the nationalisation of the napoleonic legacy, 1815 - 1876 », *Military affairs*, vol 25, n° 2, 1961, pp. 57 - 63.
- Shroeder, W Paul. « The nineteenth century international system: changes in the structure », *World poliics*, vol 39, n° 1, 1996, pp. 1- 26.
- Shroeder, W Paul. « The nineteenth century system: balance of power or political equilibrium? », *Review of international studies*, vol 15, 1989, pp. 135 - 15.
- Spillmann, Georges (général). « Les responsabilités de la défaite militaire de 1870 », *Revue du souvenir napoléonien*, n° 307, 1979, pp. 32 - 36.
- Szabad, E. (Officier d'état - major du général Grant), « La campagne de Georgie et la fin de la guerre américaine », *Revue des deux mondes*, vol 57, 1865, pp, 998 - 1011.

- Terray, Emmanuel, « Critique de l'interprétation relativement rassurante de la pensée de Clausewitz sur la guerre proposée par Raymond Aron », *Revue française de science politique*, vol 36, n° 2, 1986, pp. 248 - 268.
- Thoral, M C. « Les Cosaques aux Champs - Élysées: l'occupation de la France après la chute de Napoléon », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 346, octobre/décembre 2006, p. 172.
- Trognon A. « Guerre d'Amérique : campagne de l'armée du Potomac (mars - juillet 1862) », *Revue des deux mondes*, vol 41, 1862, pp. 798-869.
- Venesson, Pascal. « Guerres modernes et stratégies picturales: la guerre de 1870 », *Revue historique des Armées*, n° 90, 1993, pp. 17-28.
- Vial, Robert (Lieutenant - Colonel). « L'armée française et l'Histoire », *Revue historique des Armées*, n° 3, 1991, pp. 113 - 114.
- Van Evera, Stephen. « The Cult of the Offensive and the Origins of the First World War », *International Security*, vol 9, n°1, 1984, pp. 58 - 107.
- Wawro, Geoffrey. « An army of pigs: the technical, social and political bases of Austrian shock tactics, 1859 - 1866 », *The journal of military history*, vol 59, n° 3, 1995, pp. 407 - 433.
- Williams, Harry T. « The return of Jomini: some thought on recent Civil War writing », *Military affairs*, vol 39, n° 4, 1975, pp. 204- 206.

7 - Thèses et mémoires

- Ameur, Farid. *La guerre de Sécession vue par les militaires français (1865 - 1880)*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Paris 1, 2001.
- Chalvardjian, Eugène. *Étude comparative de deux campagnes napoléoniennes: léna et Waterloo*, Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Montréal, 2006.
- Congras, Clémentine. *La débâcle d'Émile Zola. Parcours de l'armée de Châlons en 1870: entre histoire et roman*. Mémoire de maîtrise (Histoire), Université de Lyon II, 2004.
- Hephner, Richard H. « *Where Youth and Laughter go* ». *Trench warfare from Petersburg to the Western front*. Master's thesis (History), Virginia State University (Virginia Tech), 1997.
- Krogh, Matthew Ostergaard. *The eastern shore of Virginia in the Civil War*. Master's thesis (History), Virginia State University, (Virginia Tech), 2004.

8 - SITES WEB

Blin, Arnaud. « Henry Lloyd ».

<http://www.stratisc.org/Llyod.preface.htm>.

Article consulté le 10/10/2010.

Colson, Bruno. « Lire Jomini ».

<http://stratisc.org/strat049.colsonjomi.html>.

Article consulté le 15/09/2010.

Degoy, Bertrand, de Neve, Alain et Heurotin, Joseph. « Chapitre VII: de la Révolution à la veille des guerres modernes ».

<http://www.stratisc.org/actbruhisguerre.Ch7.htm>.

Article consulté le 23/03/2010.

Degoy, Bertrand, de Neve, Alain et Heurotin, Joseph. « Chapitre VIII: les premières guerres modernes ».

<http://www.satisc.org/act.bru.hisguerre.Ch8.htm>.

Article consulté le 11/12/2010.

Duffour (général). « L'élément terrain en stratégie », juillet 1931.

<http://www.stratisc.org/strat058.Duffour.html>.

Article consulté le 18/09/2010.

Doughty, Robert A. « French operational art: 1888 - 1940 ».

<http://www.history.army.mil/books/OpArt/france2.htm>.

Page consultée le 26/10/2010.

Lindemann, Tomas. « L'idéologie de l'offensive dans le plan Schlieffen ».

<http://www.stratisc.org/org69%20Lindemann.html>.

Article consulté le 25/10/2010.

Maschke, Gunther. « La guerre: instrument ou expression de la politique ».

<http://www.stratisc.org/strat7879MASCHKE22.html>.

Article consulté le 26/12/2006.

Page - Divo, F. « Saint - Arnaud, vainqueur de l'Alma ».
<http://www.fapage.com.bataille.Alma.02htm>.

Page consultée le 23/10/2010.

Poirier, Lucien. « Stratégie intégrale et guerre limitée ».
<http://www.stratisc.org/strat054.Poirier.tdm.html>.

Page consultée le 9/11/2009.

Queloz, Dimitri. « De la manœuvre napoléonienne à l'offensive à outrance: la tactique de l'armée française, 1871 - 1914 ».

<http://stratisc.org/Queloz1.htm>.

Page consultée le 25/10/2010.

Queloz, Dimitri. « Manœuvre napoléonienne et offensive à outrance: la manœuvre dans l'armée française entre 1880 et 1914 », 12 février 2010.

<http://www.ludovicmonnerat.com/archives/2010/02>.

Page consultée le 26/10/2010.

Quéloz, Dimitri. « La pensée militaire française et les enseignements tactiques de la guerre des Boers »

<http://www.stratisc.org84-Queloz.htm>.

Page consultée le 4/9/2010.

Slichting, Sigmund von. « Le testament de Moltke: mémoires concernant le commandement ».

<http://www.stratisc.org/Slichting3.html>.

Article consulté le 2/07/2007.

« La Russie de 1850 à 1914 ». Auteur anonyme.

<http://musichien.com/Russie.html>.

Page consultée le 21/05/2010.

« Les armes au temps de Vidocq ». Auteur anonyme.

<http://fvidocq.fru.fr/armement.html>.

Page consultée le 15/08/2010.

« Interior lines ». Auteur anonyme.
http://en.wikipedia.org/wiki/Interior_lines.
Page consultée le 10/12/2009.

« Plan XVII ». Auteur anonyme.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Plan_XVII.
Article consulté le 25/10/2010.

